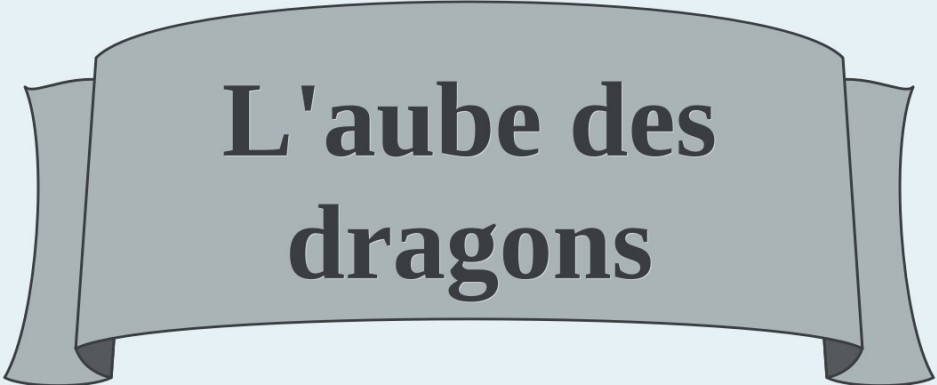




L'aube des dragons

Anne McCaffrey

VISIT...

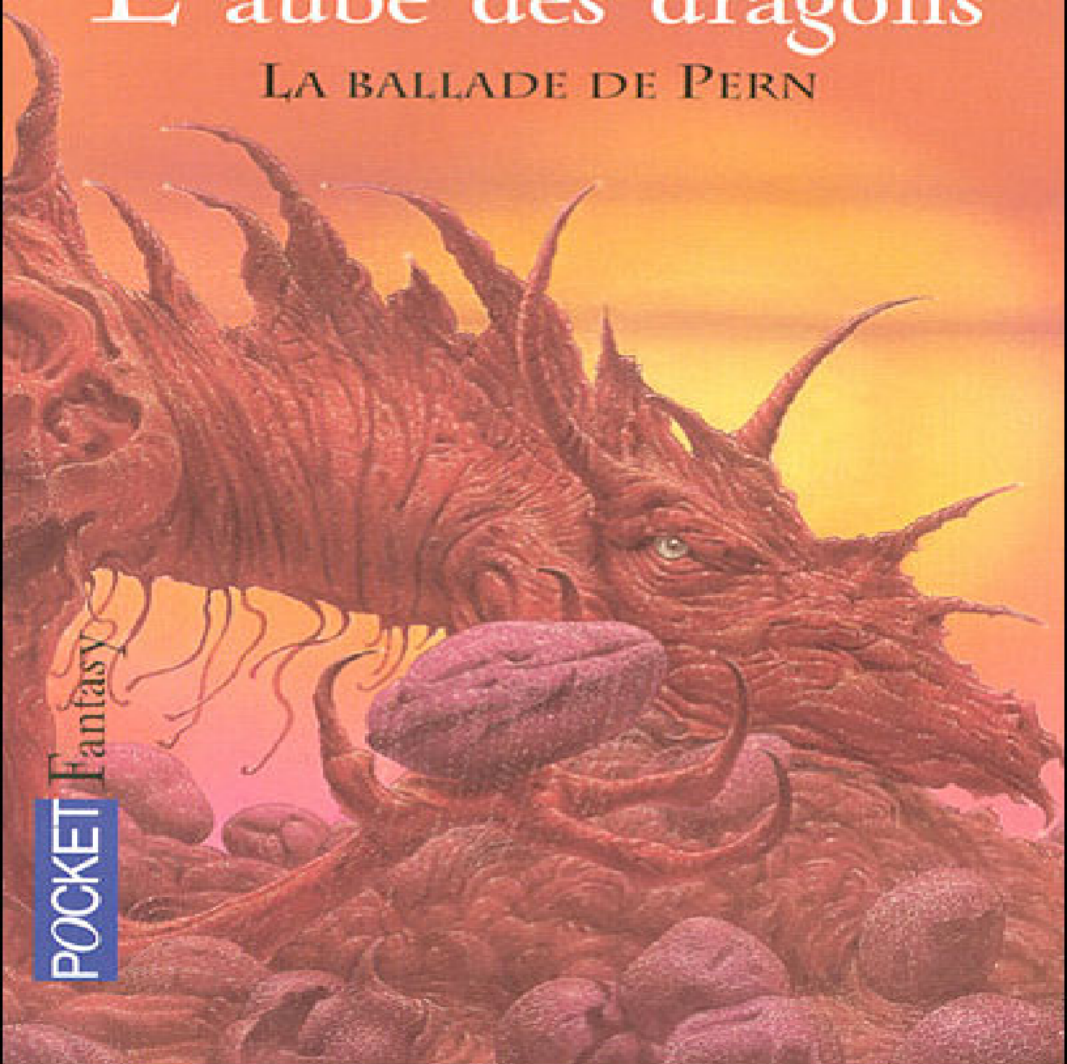
LANZAROTE
Caliente.COM

ANNE
McCAFFREY

L'aube des dragons

LA BALLADE DE PERN

POCKET Fantasy



Un livre
des
Alexandriens

manuscrit

Anne McCaffrey

La grande romancière américaine est issue d'une famille irlandaise fixée dans la région de Boston. Son père est docteur de l'université de Harvard ; conseiller politique du général Clark, il termine la Seconde Guerre mondiale à Vienne ; à sa mort (1954), le *New York Times* lui consacrera une page entière. Anne Dorothy, sa mère, écrit des romans policiers ; comme son époux, elle est catholique mais non pratiquante.

Anne Inez McCaffrey naît en 1926. À huit ans, elle tape ses premières fictions. Mais son désir est de faire carrière dans l'opéra : elle étudie le chant pendant neuf ans, comprend qu'elle n'est pas assez douée et renonce. Elle interrompt également ses études de lettres et se marie en 1950, puis donne trois enfants à son mari. C'est alors qu'elle découvre la S.-F. Sa première nouvelle paraît en 1953.

Et elle revient au chant : de 1958 à 1965, elle est chanteuse ou metteur en scène dans trente spectacles universitaires. En 1961 commence le cycle du *Vaisseau qui chantait* où s'exprime la solitude d'une héroïne réduite à son cerveau intégré à un astronef. En 1967-1968 paraît son premier chef-d'œuvre, *Le vol du dragon*, où elle crée la planète Pern et les chevaliers-dragons qui, tous les 256 ans, la protègent de l'attaque meurtrière des Fils.

L'étape suivante est la conquête de la liberté. En 1970, elle divorce et va s'établir en Irlande, où elle se consacre à l'élevage des chevaux, modèles de ses dragons. En 1978, *Le dragon blanc* est son premier best-seller. Son succès ne se démentira plus.

ANNE McCaffrey
LA BALLADE DE PERN

L'Aube des Dragons

Titre original : Dragonswdawn (1988)

Traduit de l'anglais par Simone Hilling

Chronologies

Chronologie Par Cycle

Première partie: les origines

- L'Aube des Dragons
- La chute des Fils
- L'œil du Dragon
- La Dame aux Dragons
- Histoire de Nérilka

Deuxième partie: la grande guerre des fils

- Le Vol du Dragon
- La Quête du Dragon
- Le Dragon blanc
- Tous les Weyrs de PERN

Troisième partie: les Harpistes

- Le chant du Dragon
- La chanteuse-Dragon de PERN
- Les tambours de PERN

Quatrième partie: Autre monde de Pern

- Les Renégats de PERN
- Les Dauphins de PERN
- Les ciels de Pern

Chronologie par ordre de parution

- *Le Vol du Dragon* (1971), traduction de *Dragonflight* (1968), composé de quatre parties :
 - *La Quête du Weyr*, traduction de *Weyr Search* (1967)
 - *Le Vol du Dragon*, traduction de *Dragonrider* (1967)
 - *Poussières*, traduction de *Dust Fall* (1968)
 - *Le Froid Interstitiel*, traduction de *The Cold Between* (1968)
- *La Quête du dragon* (1972), traduction de *Dragonquest* (1971)
- *Le Plus Petit des Dragonniers*, traduction de *The Smallest Dragonboy* (1973). Cette nouvelle est parue originellement dans le recueil *Get off the Unicorn* et elle a été traduite dans le recueil *La Dame de la Haute Tour*.
- *A Time When* (1975), nouvelle non traduite en français, est devenue la première partie du roman *Le Dragon blanc*.
- *Le Chant du dragon* (1988), traduction de *Dragonsong* (1976)
- *La Chanteuse-dragon de Pern* (1989), traduction de *Dragonsinger* (1977)
- *Le Dragon blanc* (1989), traduction de *The White Dragon* (1978)
- *Les Tambours de Pern* (1989), traduction de *Drumdrums* (1979)
- *La Dame aux dragons* (1990), traduction de *Moreta: Dragonlady of Pern* (1983)
- *The Atlas of Pern* (1984) est un guide (plus précisément un atlas) non traduit en français, écrit par Karen Wynn Fonstad sous la supervision d'Anne McCaffrey.
- *The Girl who Heard Dragons* (1986), nouvelle non traduite en français, a donné son nom au recueil *The Girl who Heard Dragons* (1994).
- *Histoire de Nerilka* (1990), traduction de *Nerilka's Story* (1986)
- *The People of Pern* (1988), est un guide non traduit en français, écrit par Robin Wood en collaboration avec Anne McCaffrey.
- *L'Aube des dragons* (1990), traduction de *Dragonsword* (1988)
- *Le Dragonslover's Guide to Pern* (1989) est un guide non traduit en français, écrit par Jody Lynn Nye sous la supervision d'Anne McCaffrey. Une seconde édition, augmentée de plusieurs chapitres, est parue en 1997. Ce guide contient :
 - *The Impression* (1989), nouvelle non traduite en français.
- *Les Renégats de Pern* (1991), traduction de *The Renegades of Pern* (1989)
- *Tous les Weyrs de Pern* (1992), traduction de *All the Weyrs of Pern* (1991)
- *Les Chroniques de Pern : La Chute des Fils* (1995), traduction de *The Chronicles of Pern: First Fall* (1993), est un recueil de nouvelles composé de :
 - *Première reconnaissance : P.E.R.N.*, traduction de *The Survey*:

P.E.R.N. (1993)

- *La Cloche des Dauphins*, traduction de *The Dolphins' Bell* (1993)
- *Le Fort de Red Hanrahan*, traduction de *The Ford of Red Hanrahan* (1993)
- *Le Deuxième Weyr*, traduction de *The Second Weyr* (1993)
- *Mission sauvetage*, traduction de *Rescue Run* (1991)
- *Les Dauphins de Pern* (1996), traduction de *The Dolphins of Pern* (1994)
- *L'Œil du dragon* (1998), traduction de *Red Star Rising* (nom du volume grand format paru au Royaume-Uni en 1996) / *Red Star Rising: Second Chronicles of Pern* (nom du volume en poche paru au Royaume-Uni) / *Dragon's eye* (nom du volume paru aux États-Unis en 1997)
- *Le Maître-Harpiste de Pern* (2000), traduction de *The Masterharper of Pern* (1998)
- *Messagère de Pern* (1999), traduction de *Runner of Pern* (1998). Cette nouvelle est parue originellement dans l'anthologie *Legends: short novels by the masters of modern fantasy* de Robert Silverberg (1998) et elle a été traduite dans l'anthologie française *Légendes* (1999).
- *Les Ciel de Pern* (2003), traduction de *The Skies of Pern* (2001)
- *A Gift of Dragons* (2002), recueil de nouvelles non traduit en français, composé :
 - des rééditions de *The Smallest Dragonboy* (1973), *The Girl Who Heard Dragons* (1986) et *The Runner of Pern* (1998),
 - et d'une nouvelle inédite, *Ever the Twain* (2002)
- *La Lignée du dragon* (2007) traduction de *Dragon's Kin* (2003), écrit avec son fils Todd McCaffrey
- *Au-delà de l'Interstice* (2005), traduction de *Beyond Between* (2004). Cette nouvelle est parue originellement dans l'anthologie *Legends II: new short novels by the masters of modern fantasy* de Robert Silverberg et elle a été traduite dans le premier volume de l'anthologie française *Légendes de la Fantasy*.
- *Dragonsblood* (2005), roman non traduit en français écrit par Todd McCaffrey avec l'accord d'Anne McCaffrey
- *Dragon's Fire* (2006), roman non traduit en français écrit avec Todd McCaffrey
- *Dragon's Harper* (2007), roman non traduit en français écrit avec Todd McCaffrey
- *Dragonheart* (2009), roman non traduit en français écrit avec Todd McCaffrey.

Chronologie par passages

Premier passage

Première Reconnaissance P.E.R.N. (1)	
L’Aube des Dragons	
La Cloche des Dauphins (1)	
Le Fort de Red Hanrahan (1)	
Le Deuxième Weyr (1)	
Mission sauvetage (1)	

Deuxième passage

L’œil du Dragon

Sixième passage

Histoire du Dragon	
--------------------	--

Neuvième passage

Le maître-harpiste de Pern			
Les renégats de Pern			
Le vol du Dragon (2)			
Le chant du Dragon			
La quête du Dragon			
Le plus grand des dragonniers (3)			
La chanteuse-dragon			
Les Dragons de Pern (5)			
Les dragons de Pern			

- (1) : Nouvelles parues dans le volume "La chute des Fils" (Les Chroniques de Pern)
- (2) : Nouvelle non parue en France ("Runner of Pern" dans le recueil "Legends")
- (3) : Nouvelle parue dans le volume "La Dame de la Haute de Haute Tour"

(Press Pocket n°5469)

(4) : Nouvelle non parue en France ("The Impression" dans le "Dragonlover's Guide to Pern")

(5) : Nouvelle non parue en France ("The Girl who heard dragons" dans le recueil du même nom)

Crédits : <http://pern.info>

PREMIÈRE PARTIE

TERMINUS

1

— Les rapports de la sonde commencent à arriver, amiral, annonça Sallah Telgar, sans détourner les yeux des points lumineux scintillant sur son terminal.

— Sur l'écran, s'il vous plaît, Mistress Telgar, répliqua l'amiral Benden.

Près de lui, appuyée contre son fauteuil de commandant, Emily Boll fixait intensément la planète baignée de soleil, à peine consciente de l'activité régnant autour d'elle.

L'Expédition Coloniale de Pern avait atteint le moment le plus exaltant de son voyage commencé quinze ans plus tôt : les trois vaisseaux de la colonie, le *Yokohama*, le *Bahrain* et le *Buenos Aires*, approchaient enfin de leur destination. Dans les bureaux situés sous la passerelle de commandement, les spécialistes attendaient impatiemment la mise à jour des rapports de l'équipe de l'Expédition d'Exploration et d'Évaluation, qui, deux cents ans plus tôt, avait recommandé pour la colonisation la troisième planète de Rukbat.

Le long voyage jusqu'au secteur du Sagittaire s'était passé sans encombre, dans une monotonie rompue une seule fois par l'émotion due à la découverte du nuage d'Oort entourant le système de Rukbat. Ce phénomène avait continué à passionner les scientifiques et les techniciens, mais Paul Benden s'en était désintéressé quand Ezra Keroon, capitaine du *Bahrain* et astronome de l'expédition, lui eut assuré que ce n'était rien de plus qu'une curiosité astronomique. On continuerait à le surveiller, avait dit Ezra, mais si des comètes pouvaient se former dans ses profondeurs et s'en échapper, il doutait qu'elles représentent un danger pour les trois vaisseaux de la colonie ou la planète dont ils approchaient. Après tout, l'équipe d'Exploration et d'Évaluation n'avait signalé aucun indice d'activité météorique préoccupante à la surface de Pern.

— Premiers rapports des sondes deux et cinq, confirma Sallah.
Du coin de l'œil, elle vit que l'amiral Benden souriait.

— Un peu décevant tout cela, non ? murmura Paul à Emily Boll comme les derniers rapports s'inscrivaient sur les écrans.

Bras croisés, elle n'avait pas bougé depuis le lancement des sondes, seuls ses doigts frémissant de temps à autre sur ses bras. L'air fataliste, elle garda les yeux fixés sur l'écran.

— Oh, je ne sais pas. C'est une manœuvre de plus qui nous rapproche de la surface. Naturellement, ajouta-t-elle, ironique, nous ne pouvons rien changer à la situation annoncée, mais j'espère que nous pourrons assumer.

— Il faudra bien, répliqua Paul Benden, avec un peu d'appréhension.

C'était un voyage sans retour – il ne pouvait en être autrement, étant donné les frais engagés pour amener six mille colons et le matériel jusqu'à un secteur aussi écarté de la galaxie. Une fois sur Pern, le carburant restant dans les grands astronefs de transport suffirait juste à les maintenir en orbite synchrone autour de leur nouvelle planète pendant que des navettes débarqueraient hommes et matériel. Naturellement, ils avaient des capsules-SOS, qui pouvaient atteindre le quartier général des Planètes Intelligentes Fédérées en cinq ans, mais pour un tacticien naval à la retraite comme Paul Benden, une fragile capsule ne représentait pas une assurance appréciable. L'expédition de Pern était composée d'individus courageux et inventifs qui avaient choisi d'abandonner les civilisations de haute technologie des Planètes Intelligentes Fédérées. Ils avaient l'intention de survivre par leurs propres moyens. Et, bien que leur planète de destination dans le système de Rukbat fût assez riche en minerais et minéraux pour suffire aux besoins d'une société agricole, elle était trop pauvre et trop éloignée du centre galactique pour éveiller la cupidité des technocrates.

— Encore un petit moment, murmura Emily, pour n'être entendue que de lui seul, et nous pourrons déposer notre accablant fardeau.

Il lui sourit, sachant qu'il avait été aussi difficile pour elle que pour lui de repousser les avances des technocrates gênés de perdre deux héros aussi charismatiques : l'amiral, vainqueur de la bataille spatiale de Cygnus, et l'héroïque gouverneur de Centauri Un. Mais personne ne pouvait nier qu'ils étaient des leaders idéaux pour l'expédition de Pern.

— À propos de fardeaux, reprit-elle plus haut, je ferais bien d'aller arbitrer mes équipes maintenant que les rapports commencent à arriver. Je suppose que les spécialistes sont *obligés* de considérer leur propre discipline comme la plus importante, mais ces chicaneries incessantes... !

Elle reprima un gémissement, puis sourit, ses yeux bleus

scintillant dans un visage plutôt commun.

— Plus que quelques jours de palabres, amiral, et l'action reprendra le dessus.

Elle le connaissait bien. Il détestait les débats interminables sur des questions secondaires qui semblaient obséder les équipes d'atterrissage. Il préférait prendre des décisions rapides et les mettre immédiatement à exécution, plutôt que discuter jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Vous êtes plus patiente que moi avec vos équipes, dit doucement l'amiral.

Depuis deux mois que les vaisseaux décéléraient à l'approche du système de Rukbat, ce n'étaient qu'ennuyeux meetings et discussions sur des questions de procédure, pourtant étudiées à fond dix-sept ans plus tôt aux stades prévisionnels de l'aventure.

La plupart des deux mille neuf cents colons du *Yokohama* avaient passé tout le voyage en animation suspendue. Le personnel indispensable à la marche et à l'entretien des trois vaisseaux s'était relayé, par quarts de cinq ans. Paul Benden avait choisi le premier et le dernier quart. Emily Boll avait été réveillée peu avant les autres spécialistes de l'environnement, qui avaient passé leur temps à critiquer la superficialité des rapports de l'Expédition d'Exploration et d'Évaluation. Elle jugeait inutile de leur rappeler leur enthousiasme à la lecture de ces mêmes rapports quand ils s'étaient engagés pour l'expédition de Pern.

Les yeux passant d'un terminal à un autre, se frictionnant distraitement trois doigts de son pouce, Paul continua à absorber les informations diffusées sur les écrans. Bien qu'il ne fût pas le genre d'Emily, Paul Benden était incontestablement bel homme, et elle l'aimait mieux depuis qu'il avait renoncé aux cheveux en brosse des astronautes. Elle trouvait que son épaisse crinière blonde adoucissait son visage taillé à coups de serpe, son nez camard, ses mâchoires puissantes et sa grande bouche qui, pour l'heure, souriait.

Le voyage lui avait fait du bien : il avait l'air en forme, prêt à affronter les rigueurs des prochains mois. Emily se rappelait sa maigreur décharnée à la cérémonie officielle commémorant sa brillante victoire de Cygnus, où lui et la Flotte du secteur Pourpre avaient renversé l'issue de la guerre contre les Nathis. Selon la légende, il était resté éveillé à son poste pendant les soixante-dix heures qu'avait duré la bataille. Emily le croyait. Elle avait fait elle-même quelque chose d'approchant au plus fort de l'attaque des Nathis contre sa planète. On peut faire bien des choses sous la pression des événements, elle le savait par expérience. À son avis, ces efforts surhumains se payaient plus tard, mais Benden, sa sixième décennie pourtant écornée, semblait toujours fort et vigoureux. Quant à elle,

elle ne remarquait aucun fléchissement de son énergie. Quatorze ans de sommeil semblaient l'avoir guérie de sa terrible fatigue, conséquence obligée de sa défense de Centauri Un.

Et ils approchaient d'un monde merveilleux ! Emily soupira sans détourner les yeux des écrans plus d'une seconde. Elle savait que tous ceux de service sur le pont, de même que ceux du quart précédent qui étaient restés là, étaient totalement hypnotisés par la magnificence de leur future patrie.

Qui l'avait baptisée Pern, elle ne s'en souvenait pas – c'étaient sans doute les lettres inscrites en tête du rapport, initiales de mots d'un sens tout différent –, mais, officiellement, la planète s'appelait Pern et elle était à eux. Ils effectuaient une approche équatoriale ; l'indolente rotation de la planète lui cachait le continent Septentrional et la chaîne montagneuse bordant sa côte, et révélait le désert occidental du continent Méridional. Le trait topographique dominant était un vaste océan, légèrement plus vert que ceux de la vieille Terre, ceinturé d'îles dispersées dans ses eaux. Pour l'heure, l'atmosphère s'ornait des volutes nuageuses d'une zone de basses pressions se déplaçant rapidement vers le nord-est. Quel monde magnifique ! De nouveau, elle soupira, et remarqua Paul qui la regardait. Elle lui sourit, sans vraiment détourner les yeux de l'écran.

Un monde magnifique ! Et à eux ! Cette fois, ils ne le pollueraient pas, se promit-elle avec ferveur. Avec tant de magnifiques terres productives, les anciens impératifs ne s'appliquaient plus. Non, corrigea-t-elle, les gens en inventent déjà de nouveaux. Elle pensa aux frictions qu'elle avait senties entre les commanditaires, qui avaient trouvé les énormes crédits nécessaires au financement de l'expédition, et les exploitants, spécialistes représentant tous les corps de métiers indispensables à l'entreprise. Tous obtiendraient de vastes terres ou d'importantes concessions minières sur ce nouveau monde, mais les commanditaires choisiraient les premiers et c'était une pomme de discorde.

Encore des différences ! Pourquoi fallait-il qu'il y ait toujours des distinctions, étalées avec arrogance comme des supériorités, ou tournées en dérision comme des infériorités ? Tous auraient les mêmes chances, quel que fût le nombre d'hectares revendiqués par les commanditaires, ou alloués aux exploitants. Sur Pern, il ne dépendrait que de chacun de réussir, de justifier ses exigences et de mettre en valeur autant de terre qu'il le pourrait. Telle serait la distinction universelle. Après l'atterrissage, tout le monde sera trop occupé pour s'inquiéter de « différences », se dit-elle, regardant avec fascination des nuages, venus d'une seconde zone de basses pressions, dériver du nord invisible vers la mer. Si les deux systèmes météorologiques se rencontraient, une tempête épouvantable éclaterait sur les îles

orientales.

— Ça se présente bien, murmura le commandant Ongola de sa voix de basse triste.

Emily ne l'avait pas vu sourire une seule fois depuis six mois qu'elle était réveillée. Paul lui avait dit que la femme, les enfants et toute la famille d'Ongola avaient été vaporisés quand les Nathis avaient attaqué leur colonie de service ; Paul lui avait expressément demandé de se joindre à l'expédition. Assis au pupitre scientifique, Ongola monitorait les données météorologiques et atmosphériques.

— Contenu atmosphérique sans surprise. Les températures du continent Méridional semblent normales pour cette fin d'hiver. Fortes précipitations sur le continent Septentrional, dues aux basses pressions. Analyses et températures conformes au rapport de l'EEE.

La première sonde se livrait à une circumnavigation à haute altitude, lui permettant de photographier toute la planète. La seconde, sur orbite basse, pouvait réexaminer n'importe quelle région à la demande. La troisième sonde était programmée pour les détails topographiques.

— Les sondes quatre et six ont atterri, amiral. La cinq attend les ordres, dit Sallah, interprétant les nouvelles lumières qui commençaient à fulgurer sur son écran. Modules d'exploration déployés.

L'image de Pern continua à dominer l'écran principal, tandis que la planète tournait lentement vers l'est, de la nuit vers le jour. La côte du continent Méridional était éclairée, et l'on distinguait une chaîne de montagnes et le lit de plusieurs rivières. Le balayage thermique montrait l'effet de la lumière du jour en cette fin d'hiver.

Les modules avaient été lâchés sur trois zones du continent Méridional encore invisibles, et relayaient des informations sur l'état du terrain et les conditions météo. On avait toujours privilégié le continent Méridional pour l'atterrissage : le rapport de l'EEE mentionnait un climat plus clément sur les hauts plateaux ; une plus grande variété de plantes, dont certaines comestibles pour l'homme, de bonnes terres arables, des mouillages sûrs pour les solides bateaux de pêche en siliplex transportés en pièces détachées dans les cales du *Buenos Aires* et du *Bahrain*. Les mers de Pern grouillaient de vie, et l'homme devait pouvoir en consommer au moins quelques espèces sans danger. Les biologistes marins nourrissaient l'espoir de peupler les baies et les estuaires de variétés terriennes sans nuire à l'équilibre écologique. Les caissons congélateurs du *Bahrain* contenaient vingt-cinq dauphins, qui s'étaient portés volontaires pour le voyage. Les mers de Pern convenaient à merveille aux intelligents mammifères séduits par l'occasion de voir de nouveaux mondes et de jouer les bergers des mers.

D'après les analyses des sols, les céréales et les légumes terriens, qui s'étaient déjà bien adaptés au sol centaurien, devaient prospérer sur Pern – chose indispensable, les herbes indigènes ne convenant pas aux animaux terriens. L'une des premières tâches des agronomes serait de semer des plantes fourragères pour les différents herbivores et ruminants amenés de la Terre sous forme d'ovules congelés pris dans les Banques de Reproduction Animale de Terra.

Afin d'assurer l'adaptabilité des animaux terriens sur Pern, les colons avaient difficilement obtenu l'autorisation d'utiliser certaines techniques biogénétiques des Eridanis – essentiellement la communication mentale, la réduction des gènes et les améliorations chromosomiques. Bien que Pern se trouvât dans un secteur isolé de la galaxie, les Planètes Intelligentes Fédérées voulaient éviter de nouveaux désastres biologiques, tels que ceux qui avaient provoqué la formation du groupe pour la Défense d'une Lignée Humaine Pure.

Emily Boll réprima un frisson. Ces souvenirs appartenaient au passé. Déployé devant elle sur l'écran : l'avenir – et elle ferait bien de descendre aider les spécialistes à l'organiser.

— J'ai traîné assez longtemps, murmura-t-elle à Paul Benden, en lui touchant l'épaule.

Paul détacha son regard de l'écran et sourit en lui tapotant amicalement la main.

— Allez d'abord manger quelque chose ! dit-il, la menaçant du doigt. Vous oubliez toujours que nous ne sommes pas rationnés sur le *Yoko*.

Elle le regarda, stupéfaite.

— Oui. C'est promis.

— Les semaines qui viennent seront dures.

— Oui, mais tellement stimulantes, dit-elle, les yeux brillants.

Puis son estomac émit un grognement affamé.

— C'est compris, amiral. Elle lui adressa un clin d'œil complice et sortit. Il la regarda gagner la porte la plus proche, mince, presque osseuse, avec ses cheveux gris et ondes qui lui tombaient jusqu'aux épaules. Ce qui lui plaisait chez elle, c'était cette force indomptable, à la fois morale et physique, alliée à une brutalité qui le surprenait parfois. Elle avait une vitalité extraordinaire – sa seule présence suffisait à vous remonter le moral. Ensemble, ils feraient quelque chose de ce nouveau monde.

Le grand salon avait été transformé en bureau pour les chefs des différentes équipes d'exobiologistes, agronomes, botanistes et écologistes, auxquels s'étaient joints six représentants des fermiers professionnels, encore un peu groggy de leur longue animation suspendue. La salle était entourée de multiples écrans affichant une multitude changeante de rapports, statistiques, comparaisons et

analyses microbiologiques. Les débats allaient bon train. Ceux qui étaient penchés sur les moniteurs, collationnant diligemment les données, essayaient d'ignorer la tension émanant des chefs de département, rassemblés au centre en un groupe compact, chacun gardant l'œil sur les écrans concernant sa spécialité.

Mar Dook, le chef agronome, était un petit homme dont les traits, la peau et la morphologie annonçaient l'ascendance asiatique : il était mince et musclé, avec des épaules légèrement voûtées, et ses yeux noirs brillant d'une vive intelligence et de l'impatience d'affronter les difficultés.

— Les priorités sont décidées depuis longtemps, mes chers collègues. Nous faisons partie de la première vague de débarquement. Les sondes ne contredisent aucune des informations déjà en notre possession. Les échantillons de sol et de végétation concordent. On a relevé le long des côtes les mêmes variétés d'algues vertes et rouges que prévu. Une sonde à basse altitude a capturé une réconfortante variété d'insectes, également découverte par l'EEE. Le fax aérien transmis par cette même équipe signalait la présence de – comment les avaient-ils baptisés, déjà ? – wherries1. (*Wherry* : esquif, bachot de rivière, péniche. (*N.d.T.*))

— Pourquoi « wherries » ? demanda Phas Radamanth.

Il parcourut rapidement le rapport, cherchant cette mention particulière.

— Ah, dit-il quand il l'eut trouvée. Parce qu'ils ressemblent à des péniches volantes – lourds, gros et massifs.

Il se permit un petit sourire pour la fantaisie de cette équipe disparue depuis longtemps.

— Oui, mais ils ne mentionnent aucun autre prédateur, dit Kwan Marceau, fronçant son front haut, comme d'habitude.

— Il existe sûrement une autre bête qui les mange, répliqua Phas avec assurance.

— Ou alors, ils se mangent entre eux, suggéra Mar Dook, ce qui lui valut un regard sévère de Kwan.

Soudain, Mar Dook, très excité, montra un nouveau fax sur l'écran.

— Regardez ! Le module a capturé un reptiloïde. Un grand spécimen. Dix centimètres de diamètre et sept mètres de long. Le voilà, ton mangeur de wherries, Kwan.

— Un autre module vient de traverser une flaque de matière excrémentielle, semi-liquide, contenant des parasites et bactéries intestinaux, dit Pol Nietro, étiquetant rapidement le rapport pour étude ultérieure. Et le sol semble grouiller d'insectes. D'une variété considérable. Nématodes, insectoïdes, acariens qui ne seraient pas déplacés dans un compost terrien. Ted, voilà quelque chose pour toi :

des végétaux qui ressemblent à nos mycorhizes – des champignons qui poussent sur les arbres. À ce propos, je me demande où l'EEE avait bien pu trouver ce mycélium lumineux. Ted Tubberman, l'un des biologistes de la colonie, émit un grognement dédaigneux. Il était grand, sans un pouce de graisse après ses quinze ans passés en animation suspendue, et il avait un certain penchant pour l'arrogance.

— Les organismes lumineux se trouvent généralement dans les grottes profondes, Nietro, car ils utilisent leur lumière pour attirer leurs proies, souvent des insectes. Le mycélium en question se trouvait dans un système de grottes de la grande île au sud du continent Septentrional. On dirait qu'il y a beaucoup de grottes sur cette planète. Pourquoi n'a-t-on pas programmé un module pour des investigations souterraines ? demanda-t-il d'un ton chagrin.

— Nous n'en avons qu'un nombre limité à notre disposition, expliqua Mar Dook, conciliant.

— Regardez ! Voilà ce que j'attendais, dit Kwan, son visage généralement solennel s'éclairant quand il se pencha à toucher du nez l'écran du moniteur. Il y a des systèmes de récifs. Et aussi, oui, un écosystème marin fragile autour des îles. C'est très encourageant. Ces petits points sont peut-être les restes d'une tempête de météorites.

Ted écarta immédiatement cette hypothèse.

— Non. Pas de traces d'impacts, et l'implantation des nouveaux végétaux ne correspond pas à ce type de phénomène.

— Ce qui passe avant tout, dit Mar Dook, doucement réprobateur, c'est de sélectionner des sites appropriés, de labourer, de tester et, où ce sera nécessaire, d'introduire des bactéries et des champignons, et même des insectes symbiotiques, indispensables aux cultures fourragères.

— Mais nous ne savons même pas encore quel site on choisira pour l'atterrissage, contra Ted, rouge d'irritation.

— Les trois examinés en ce moment sont du pareil au même, répliqua Mar Dook avec un sourire indulgent.

Il trouvait fatigante la nervosité agressive de Tubberman.

— Tous offriront les terres nécessaires pour ensemer des champs d'expérimentation et de contrôle. Où qu'on atterrisse, les travaux de base seront les mêmes. L'essentiel, c'est de ne pas manquer la première saison de culture, qui sera vitale.

— Les animaux reproducteurs devront être ranimés dès que possible, dit Pol Nietro.

Le chef géologue était aussi impatient que tout le monde de plonger dans les tâches pratiques qui les attendaient.

— Nourris avec nos plateaux d'alfalfa, ils n'adapteront pas leur digestion à un nouvel environnement. Il faut tout de suite prendre le taureau par les cornes et laisser Pern suffire à nos besoins.

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles.

— Le seul nouveau facteur encourageant dans ces rapports, dit Phas Radamanth, le xénobiologiste, sans détourner les yeux de ses écrans, c'est la densité de la végétation. Nous serons peut-être obligés de défricher plus que nous ne le pensions au site 45 sud 11. Tenez, ici, dit-il, montrant les images disparates. Là où les images de l'EEE montraient une végétation clairsemée, nous avons maintenant des végétaux touffus, dont certains d'une taille respectable.

— C'est bien le moins, au bout de deux cents ans, dit Ted Tubberman avec irritation. Cette aridité m'avait toujours inquiété. Elle semblait annoncer une écologie indigente. Tenez, ces taches circulaires semblent indiquer une végétation exubérante. Felicia, envoie-nous les images correspondantes de l'EEE.

Il pencha sa haute silhouette par-dessus l'épaule de la jeune femme pour regarder l'écran au-dessous de ceux diffusant les images des sondes.

— Regarde, ici, ces cercles sont à peine discernables. Ils avaient raison de parler de succession botanique. Et ce ne sont pas des herbacées. Il s'agit d'une végétation mutante...

Il laissa sa phrase en suspens, secouant la tête et serrant les dents. Il avait toujours affirmé hautement que le succès de la colonie dépendrait des facteurs botaniques.

— Moi aussi, je suis content de constater cette succession, mais d'après les rapports de l'EEE... commença Mar Dook.

— Au diable les rapports de l'EEE. Ils ne nous disent pas la moitié de ce que nous avons besoin de savoir, s'exclama Ted. Ils les avaient intitulés : tour d'horizon. Fait en vitesse au grand trot. Aucune profondeur. C'est l'aperçu le plus superficiel que j'aie jamais lu de ma vie.

— Je suis bien d'accord, dit la voix calme d'Emily Boll, entrée pendant les récriminations du botaniste. Le rapport initial de l'EEE paraît bien incomplet maintenant que nous pouvons le comparer à notre nouvelle patrie. Mais il couvrait les aspects les plus saillants. Nous savons ce que nous avons besoin de savoir, et les Planètes Intelligentes Fédérées n'ont pas demandé mieux que de nous abandonner cette planète qui n'avait aucun intérêt pour elles. Ce n'est pas non plus une planète que les syndicats se disputeraient. C'est la raison pour laquelle elle est à nous. À mon avis, il ne faut pas critiquer l'EEE, mais plutôt la remercier. Elle regarda chacun en souriant, et poursuivit :

— Tous les éléments importants sont là : l'atmosphère, l'eau, la terre arable, les minerais, les minéraux, les bactéries, les insectes, la vie marine, et Pern convient parfaitement à la colonisation humaine. Les lacunes, nous avons toute notre vie pour les combler. C'est un défi

pour chacun de nous, et pour nos enfants ! Il n'est plus temps de nous soucier de ce qu'on ne nous a pas dit. Nous trouverons bientôt les réponses. Concentrons-nous sur le travail que nous devons commencer dans deux jours. Nous sommes prêts à toutes les surprises que Pern pourra nous réserver. Maintenant, Mar Dook, avez-vous vu quoi que ce soit dans les mises à jour de nature à nous faire modifier nos plans d'atterrissage ?

— Rien, répliqua Mar Dook, avec un regard soucieux à Ted Tubberman, qui fronçait les sourcils en considérant Emily Boll. Et tous ces échantillons de sol et de matières végétales devraient nous occuper utilement.

— Je n'en doute pas, dit Emily avec un grand sourire. Nous ne manquerons pas d'occupation – ah, voilà l'information dont vous avez besoin. Cela fait beaucoup à digérer.

— Nous ne savons toujours pas où nous atterrissons, protesta Ted.

— L'amiral est en train d'en discuter en ce moment, répondit Emily d'une voix égale. Nous serons parmi les premiers à le savoir.

Les agronomes devaient prendre place dans les premières navettes de débarquement : il était vital pour la colonie de commencer les labours et les semailles au plus tôt. Pendant que les ingénieurs installeraient un terrain d'atterrissage, les agronomes laboureraient, et Ted Tubberman et son groupe érigeraient des abris et ensementeraient le sol précieux apporté de la Terre. Pat Hempenstall, dans un abri de contrôle, ensementerait du sol indigène, pour voir quelles variétés terriennes ou coloniales pouvaient y prospérer. On avait également apporté assez d'organismes vivants pour introduire des bactéries symbiotiques.

— Je serai très content, murmura Pol Nietro, si les rapports confirment la présence des insectoïdes, ailés ou souterrains, mentionnés par l'EEE. S'ils devaient suffire à assurer le travail dont se chargent chez nous les bouviers et les mouches sur les détritux, l'agronomie partirait d'un bon pied. Il nous faudra restituer au sol des éléments nutritifs, et y introduire les bactéries protozoaires et les levures indispensables à la santé de vos vaches, moutons, chèvres et chevaux.

— Sinon, Pol, répliqua Emily, nous demanderons à Kitti de mettre en œuvre sa micromagie, et de réorganiser leurs viscères pour qu'ils se contentent de ce que Pern peut leur offrir.

Elle sourit avec une profonde déférence à la minuscule petite femme assise au centre du groupe.

— Arrivage d'échantillons de sol, dit Ju Adjai dans le silence qui suivit. Et voici une bouillie végétale pour toi, Ted. Tu peux commencer à te faire les dents dessus.

Tubberman se jeta dans le fauteuil voisin de Felicia, et ses longs doigts agiles et précis se mirent à pianoter sur le clavier.

Quelques instants plus tard, le cliquètement des touches, ponctué par divers marmonnements et grognements de concentration, emplît la pièce. Emily et Kit Ping échangèrent un regard plein de condescendance amusée par les lubies de leurs jeunes collègues. Puis Kit Ping ramena son regard sur l'écran principal, et reprit sa contemplation du monde dont ils approchaient rapidement.

S'asseyant à son poste de travail, Emily s'émerveilla une fois de plus de la chance qu'avait l'expédition de posséder la plus grande généticienne des Planètes Intelligentes Fédérées – le seul être humain jamais formé par les Eridanis. Emily n'avait vu que des photos des humains modifiés ayant entrepris la première mission avortée sur Eridani. Elle réprima un frisson. Pern n'aurait jamais besoin de ce genre d'abominables bricolages. C'est peut-être pour ça que Kit Ping avait accepté de les suivre jusqu'au bout de la galaxie – pour terminer une vie déjà longue et exceptionnelle dans une région écartée où elle aussi pourrait pratiquer l'amnésie sélective. Bien des colons étaient partis pour oublier ce qu'ils avaient vu et fait sur la Terre.

— Il sera très difficile de pénétrer les herbacées du site d'atterrissage oriental, dit Ted Tubberman, fronçant les sourcils. Haute teneur en bore. Elles vont émousser les tranchants et bloquer les engrenages.

— Elles amortiront le choc de l'atterrissage, gloussa Pat Hemenstall.

— Nos navettes ont souvent atterri sans problèmes sur des terrains beaucoup plus inhospitaliers, leur rappela Emily.

— Felicia, fais une comparaison sur la succession botanique autour de ces points enrageants, reprit Ted Tubberman, fixant ses propres écrans. Il y a quelque chose qui me tracasse dans cette configuration. Le phénomène semble commun à toute la planète. Et je serais plus tranquille si je pouvais avoir l'avis de ce génial géologue, Tarzan... Il s'interrompit brusquement.

— Tarvi Andiyar, termina Felicia, habituée à ses trous de mémoire.

— Demande-lui de venir me voir quand il sera ranimé. Bon sang, Mar, comment travailler avec seulement la moitié des spécialistes ?

— On s'en sort très bien, Ted. Pern se présente bien. Les données du rapport se confirment au poil près.

— C'en est presque inquiétant, dit Pol Nietro d'une voix blanche.

Tubberman grogna, Mar Dook haussa les épaules, et Kitti Ping sourit.

Le chrono de l'amiral Benden se mit à le picoter au poignet, lui rappelant l'heure de son propre meeting.

— Commandant Ongola, assurez les communications.

À regret, gardant les yeux sur l'écran principal jusqu'à ce que l'écoutille d'accès se fût refermée, Paul quitta la passerelle de commandement.

Les couloirs du grand vaisseau s'animaient d'heure en heure, constata l'amiral en se frayant un chemin vers le carré des officiers. Des colons récemment ranimés, cramponnés aux rampes, exerçaient maladroitement leurs membres raidis, essayant de faire fonctionner ensemble leur corps et leur esprit dans la tâche soudain hasardeuse de rester debout. Sur le *Yoko*, les gens seraient plus tassés que des rations de secours en attendant leur tour de débarquer. Mais avec la perspective d'un nouveau monde pour récompense de leur patience, la cohue serait supportable.

Ayant étudié avec soin les divers rapports des sondes, Paul avait déjà choisi le site d'atterrissage parmi les trois proposés. Naturellement, il écouterait courtoisement ses officiers et les deux autres capitaines, mais le choix évident était un haut plateau juste au pied d'un groupe de stratovolcans. Le climat était clément, et le plateau assez vaste pour accueillir les six navettes. Les rapports des sondes avaient confirmé les conclusions préliminaires auxquelles il était arrivé dix-sept ans plus tôt après avoir étudié les rapports de l'EEE. Il ne prévoyait pas de problèmes à l'atterrissage ; son angoisse se concentrait sur un débarquement bien organisé et sans accidents. Il n'y aurait pas d'équipe de secours planant avec sollicitude dans le ciel de Pern, ni d'équipe d'urgence à la surface.

Pour organiser le débarquement, Paul avait choisi Fulmar Stone, pilote qui avait servi avec lui pendant toute la campagne de Cygnus. Depuis deux semaines, les équipes de Fulmar avaient complètement révisé les trois navettes et le canot amiral, pour s'assurer qu'il n'y aurait pas de pannes après quinze ans passés dans les cales. Les douze pilotes du *Yoko*, sous le commandement de Kenjo Fusaiyuki, avaient effectué de rigoureux exercices au simulateur, libéralement pimentés des urgences les plus bizarres pouvant survenir à l'atterrissage. La plupart étaient des pilotes de combat, avec les capacités et l'habitude de se tirer des situations les plus délicates, mais aucun n'avait le palmarès de Fusaiyuki. Certains, parmi les moins expérimentés, s'étaient plaints à lui des méthodes de Kenjo ; Paul Benden avait courtoisement écouté leurs plaintes – et les avait ignorées.

Paul avait été surpris et flatté que Kenjo s'engage dans l'expédition. Il aurait cru que celui-ci choisirait plutôt une unité d'exploration, où il pourrait voler tant que dureraient ses réflexes. Puis Paul s'était rappelé que Kenjo était un cyborg, avec une jambe gauche

prothétique. Après la guerre, l'EEE n'avait eu que l'embarras du choix pour le personnel, et on avait relégué les cyborgs aux postes administratifs. Machinalement, Paul serra le poing gauche, caressant du pouce les phalanges de ses trois doigts artificiels qui avaient toujours fonctionné aussi bien que des doigts naturels. Mais il n'y avait toujours aucune sensibilité dans la pseudo-chair. Consciemment cette fois, il ouvrit la main, certain d'entendre une fois de plus le subtil crissement plastique des articulations des phalanges et du poignet.

Puis il se concentra sur les vrais problèmes, comme le prochain débarquement, sachant que des incidents ou des délais imprévisibles pouvaient immobiliser le flot des colons et du matériel. Il avait choisi des hommes de confiance pour superviser les opérations : Joël Lilienkamp comme coordinateur au sol, et Desi Arthied sur le *Yoko*. Ezra et Jim, capitaines du *Bahrain* et du *Buenos Aires*, étaient tout aussi sûrs de leur personnel de débarquement, mais le moindre pépin pouvait provoquer d'innombrables changements de programme. Le problème, ce serait d'éviter les interruptions.

Quittant la coursive principale, l'amiral tourna à tribord vers le carré des officiers. Une fois de plus, il souhaita que la réunion ne traîne pas en longueur. Levant la main pour effleurer le panneau d'accès, il constata qu'il était en avance et que les deux autres capitaines ne paraîtraient pas sur ses écrans avant deux minutes. D'abord les brèves et cérémonieuses salutations d'Ezra Keroon, l'astrogateur de la flotte, confirmant les coordonnées de leur orbite d'attente, puis ils choisiraient le site d'atterrissage.

— La cote est maintenant de trois contre un, disait Drake Bonneau à Joël quand le panneau d'accès glissa devant lui.

— Pour ou contre ? sourit Paul en entrant.

Tous les assistants, à l'exemple de Kenjo, se levèrent bien que Paul les en dispensât du geste. Il regarda les deux écrans vides où, dans exactement quatre-vingt-dix secondes, apparaîtraient les visages d'Ezra Keroon et de Jim Tillek, de part et d'autre de l'écran où Pern flottait paresseusement dans le noir océan de l'espace.

— Certains civils pensent que nous n'arriverons pas à respecter les délais, Desi et moi, répondit Joël avec un clin d'œil complice à Artheid, qui hocha solennellement la tête.

Trapu et de taille moyenne, Lilienkamp avait un sympathique visage de pékinois, encadré de courts cheveux grisonnants et bouclés. Il était de caractère gai et exubérant, et pouvait à l'occasion se montrer caustique. Sa vive intelligence se complétait d'une mémoire d'éléphant : il se souvenait, non seulement de tous les paris qu'il faisait – avec les enjeux, les participants et les cotes –, mais de tous les paquets, cartons, fûts et caisses confiés à ses soins. Desi Artheid, son

second, trouvait souvent sa frivolité agaçante, mais respectait sa compétence. Desi commanderait le chargement des navettes selon les instructions de Joël.

— Les civils ? Alors, c'est qu'ils ne vous connaissent pas, dit Paul, ironique, s'asseyant avec un sourire réservé à l'adresse d'Avril Bitra, chargée des exercices au simulateur.

L'ambition l'avait durcie. Il regretta d'avoir passé autant de son temps d'éveil avec cette brune capiteuse, mais elle était phénoménale. Bientôt, ils auraient trop à faire pour penser encore à leur amourette. Dans les couloirs, les jolies femmes étaient de plus en plus nombreuses. Il désirait en trouver une qui accepte d'épouser Paul Benden, pas « l'amiral ». À cet instant, les deux écrans s'allumèrent : Jim Tillek, visage carré et grand sourire, sur celui de gauche, Ezra Keroon, sombre et taciturne, sur celui de droite.

— 'jour, Paul, dit Jim, prenant de vitesse Ezra, toujours plus cérémonieux.

— Amiral, déclara solennellement Ezra, je tiens à vous confirmer que nous avons suivi l'itinéraire programmé à la seconde près. L'arrivée sur orbite d'attente est prévue dans quarante-six heures, trente-trois minutes et vingt secondes. Aucune déviation anticipée à ce stade.

— Parfait, capitaine, dit Paul, lui rendant son salut. Des problèmes ?

Les deux capitaines annoncèrent que leurs programmes de réanimation se déroulaient sans incident et que leurs navettes étaient prêtes à partir dès que leurs vaisseaux auraient atteint l'orbite adéquate.

— Maintenant que nous savons le « quand », nous pouvons discuter du « où », dit Paul, se renversant dans son fauteuil pour indiquer que la discussion était ouverte.

— Alors, Paul, dis-nous tout de suite où nous allons atterrir, dit Lilienkamp, avec son mépris habituel pour le protocole.

Pendant toute la guerre de Nathi, l'impertinence de Joël avait amusé Paul Benden en un temps où les occasions de rire étaient rares, mais son humour avait toujours fait feu de tout bois. Son impudence fit froncer les sourcils à Ezra Keroon, mais Jim Tillek gloussa.

— Quelle est la cote, Lili ? demanda-t-il, pince-sans-rire.

— Discutons la question sans préjugés, suggéra Paul, ironique. Les sondes ont maintenant inspecté les trois sites recommandés par l'EEE. Si vous considérez vos cartes, ces sites se trouvent à 30° de latitude sud et 13° 30' de longitude est, 45° sud par 11 et 47° sud par 4° 45'.

— À mon avis, il n'y en a qu'un qui entre en ligne de compte, amiral, dit Drake Bonneau avec véhémence, tapotant de l'index le site

même choisi par Paul Benden, lesstrato volcans. Les modules nous apprennent qu'il est presque aussi horizontal que si nous l'avions aplani nous-mêmes, et assez vaste pour recevoir les six navettes. Le site situé à 45-11 est imbibé d'eau en ce moment, le site occidental est trop loin de la mer. Et la température y approche de zéro.

Kenjo hocha la tête, approbateur. Paul regarda ses deux écrans. Ezra pencha la tête pour consulter ses notes, révélant une calvitie commençante ; machinalement, Paul lissa son épaisse crinière.

— Le site à 30° sud est plus proche de la mer, remarqua Jim Tillek. Avec un bon mouillage à deux pas. Sans compter une rivière navigable.

Seule la passion de Tillek pour les dauphins dépassait son amour pour la navigation. La possibilité d'accès à la haute mer serait un facteur décisif de son choix.

— Et l'altitude conviendrait bien à l'établissement d'un observatoire et de stations météo, renchérit Ezra. Bien que les rapports antérieurs ne nous apprennent rien sur la climatologie. Sinon, ça ne me dit rien de m'établir si près d'un groupe de volcans.

— C'est vrai, Ezra, mais... (Paul fit une pause pour consulter ses données.) On n'a enregistré aucune secousse sismique ; je ne considère donc pas l'activité volcanique comme un problème immédiat. Nous demanderons une étude à Patrice de Broglie. Et les rapports de l'EEE ne mentionnent pas de secousses sismiques non plus. Même celui qui est entré en éruption le dernier doit être éteint depuis plus de deux cents ans. Les caractères généraux et le climat parlent contre les deux autres sites.

— C'est vrai. Les conditions météo ne semblent pas devoir s'y améliorer dans les deux jours qui viennent, concéda Ezra.

— Mais nous ne sommes pas obligés de rester là où nous atterrirons ! s'exclama Drake.

— À moins de grosses perturbations météo, dit Jim Tillek, posons-nous au site 30 sud. D'ailleurs, c'est celui qu'a recommandé l'EEE. De plus, Drake, les modules annoncent que le sol est couvert d'une épaisse couche d'herbacées. Elles amortiront les rebonds à l'atterrissage.

— Les rebonds ? fit Drake, dilatant les yeux à cette taquinerie. Capitaine Tillek, je n'ai jamais eu de rebond depuis mon premier atterrissage en solo.

— Alors, messieurs, est-ce décidé ? demanda Paul. Ezra et Jim acquiescèrent de la tête.

— Des cartes détaillées et tous les détails complémentaires seront entre vos mains d'ici 22 heures.

— Alors, Joël, tu as gagné ? dit Jim Tillek, avec un grand sourire.

— Moi, capitaine ? fit Joël, avec l'air de l'innocence outragée. Je ne parie jamais sur un résultat sûr.

— Vous avez d'autres problèmes à discuter à ce stade, capitaines ? dit Paul, regardant courtoisement un écran, puis l'autre.

— Tout baigne, Paul, maintenant que je sais où poser ce rafiote, dit Jim, et où envoyer mes navettes.

D'un geste désinvolte, il salua Ezra, puis son écran s'éteignit.

— Bonsoir, amiral, dit Ezra, plus cérémonieux. Son image s'estompa.

— C'est tout pour le moment, Paul ? demanda Joël.

— Nous avons l'heure et le lieu, répliqua Paul, mais tu as établi un horaire serré, Joël. Pourrez-vous le respecter ?

— Il a parié gros là-dessus, amiral, dit Drake, ironique.

— Pourquoi croyez-vous qu'il m'a fallu si longtemps pour charger le *Yoko*, amiral ? rétorqua Joël Lilienkamp avec un grand sourire. Je savais que j'aurais à le décharger quinze ans plus tard. Vous verrez.

Il adressa un clin d'œil à Desi, qui, à son air, était un tantinet sceptique.

Sortant du carré des officiers, Paul entendit Joël prendre des paris sur la vitesse à laquelle la nouvelle du choix du site d'atterrissage se répandrait sur le *Yoko*.

— Mêmes cotes, Lili, répondit la voix rauque d'Avril.

Puis le panneau se referma.

Tout le monde avait bon moral. Paul espérait que le meeting d'Emily s'était aussi bien passé. On allait bientôt voir le résultat de dix-sept ans de planning.

Dans les caissons d'animation suspendue des trois vaisseaux, les docteurs travaillaient double pour réveiller les quelque cinq mille cinq cents colons encore endormis. Techniciens et spécialistes étaient ranimés par ordre d'importance pour l'atterrissage, mais l'amiral Benden et le gouverneur Boll avaient insisté pour que tous fussent éveillés au moment où les trois vaisseaux se mettraient en orbite lagrangienne d'attente, soixante degrés avant la plus grosse des lunes, au point L-5. Quand ils auraient quitté les trois vaisseaux, ils n'auraient plus jamais l'occasion de contempler Pern de l'espace.

Sallah Telgar, qui terminait son tour de garde, décida qu'en fait d'espace ce voyage lui suffisait pour le restant de ses jours. Seule enfant survivante d'un couple d'officiers de l'espace, elle avait passé son enfance ballottée d'un poste à un autre. La mort de ses parents lui avait donné le droit de s'inscrire pour l'expédition en tant que membre commanditaire. Les indemnités de guerre lui avaient permis d'acquérir les droits d'un nombre d'hectares considérable sur Pern, qu'elle ferait valoir dès que la colonie se serait durablement établie. Par-dessus

tout, Sallah désirait s'enraciner quelque part et y passer le reste de sa vie naturelle. Et elle était contente que ce quelque part fût Pern. !

Quittant son poste pour les coursives principales, elle s'étonna de les trouver si animées. Pendant près de cinq ans, elle avait joui d'une cabine personnelle. Cette cabine, déjà petite pour une seule personne, elle devait maintenant la partager avec trois autres, et elle n'y trouvait plus aucune intimité. Peu pressée d'y retourner, Sallah se dirigea vers le grand salon de repos, où elle pourrait manger quelque chose et continuer à observer la planète sur le grand écran.

Sur le seuil, Sallah s'arrêta pile, étonnée d'y voir tant de monde. Le temps d'aller chercher un repas au distributeur, et il n'y avait plus qu'une place disponible près du comptoir à bâbord, avec une vue de Pern légèrement déformée.

Sallah haussa les épaules. Comme une droguée, elle voulait se repaître de la vue de Pern, déformée ou pas. Toutefois, elle remarqua en s'asseyant que ses plus proches voisins étaient aussi les gens qu'elle aimait le moins à bord du *Yoko* : Avril Bitra, Bart Lemos et Nabhi Nabol. Ils étaient assis en compagnie de trois hommes, qui, d'après les badges de leurs cols, étaient respectivement maçon, mécanicien et mineur. Ils étaient les seuls à ne pas regarder avidement l'écran. Ils écoutaient Avril et Bart, impassibles à dessein, bien que le plus vieux, le mécanicien, regardât autour de lui de temps en temps pour voir si on les écoutait. Avril, les coudes sur la table, les yeux étincelants, son beau visage enlaidi par le rictus arrogant qu'elle affectait, se penchait vers le visage assez laid de Bart Lemos qui frappait vigoureusement son poing droit dans sa paume gauche pour souligner ses propos. Nabhi regardait le géologue, avec son air hautain, qui n'était pas sans ressemblance avec le rictus méprisant d'Avril.

Leur attitude suffisait à couper l'appétit, se dit Sallah. Elle tourna la tête pour regarder Pern. Selon la rumeur, Avril avait passé le plus clair de ces cinq dernières années dans le lit de l'amiral Paul Benden. Honnêtement, Sallah comprenait qu'un homme aussi viril que l'amiral fût sexuellement attiré par l'éclatante beauté brune de l'astrogatrice. Elle avait pris le meilleur à des ancêtres d'ethnies différentes. Elle était grande, ni maigre ni corpulente, avec de magnifiques cheveux noirs qu'elle laissait souvent tomber sur ses épaules en ondulations soyeuses. Elle avait une peau parfaite, légèrement olivâtre, des gestes d'une grâce étudiée, et ses yeux, pleins d'un feu noir et contenu, annonçaient une vive intelligence. Il était dangereux de contrecarrer Avril, et Sallah avait soigneusement maintenu ses distances avec Paul Benden ou tout autre homme ayant été vu plus de trois fois avec elle. L'amiral Paul Benden ayant récemment déserté sa compagnie, les bonnes âmes arguaient qu'il était retenu par les devoirs de sa charge, tandis que les victimes de la

langue de vipère d'Avril affirmaient qu'elle avait perdu la partie et qu'elle ne deviendrait jamais la dame de l'amiral.

Mais Sallah avait d'autres chats à fouetter. Elle attendait l'annonce du site choisi pour l'atterrissage. Elle savait que la décision était prise, et qu'elle serait gardée secrète jusqu'à la déclaration officielle de l'amiral. Mais elle savait aussi qu'il y a toujours des fuites. De proche en proche, la nouvelle ne tarderait plus à atteindre le salon.

— L'endroit, le voilà, s'exclama soudain un homme, marchant vers l'écran et posant le doigt sur un point qui venait d'apparaître.

Sur son col, il portait la charrue, insigne des agronomes.

Exactement...

Il s'interrompt, tandis que l'image se déplaçait légèrement.

— Là !

Il planta l'index à la base d'un volcan, tout petit mais pourtant reconnaissable.

— Combien Lili a-t-il gagné là-dessus ? demanda quelqu'un.

— Aucune importance, cria l'agronome. Je viens juste de gagner un arpent à Hempenstall !

Applaudissements et blagues bon enfant parcoururent l'assemblée, assez contagieux pour faire sourire Sallah, jusqu'au moment où son regard tomba sur le sourire supérieur et dédaigneux d'Avril. À l'expression de l'astrogatrice, Sallah devina qu'Avril était dans le secret et l'avait caché à ses compagnons de table. Bart Lemos et Nabhi se penchèrent pour échanger des propos acerbes.

Avril haussa les épaules.

— Le site importe peu, dit-elle, sa voix rauque portant jusqu'aux oreilles de Sallah. Le canot est équipé pour faire le travail, croyez-moi.

Détournant les yeux, elle rencontra le regard de Sallah. Instantanément, elle se raidit et ses yeux se plissèrent. Avec un effort visible, elle se détendit et se renversa dans son fauteuil, continuant à fixer Sallah, avec une insolence que celle-ci trouva insultante.

Sallah détourna la tête, avec une impression de souillure. Elle termina son café, grimaçant à son goût amer. Le café du vaisseau était épouvantable, mais il lui manquerait quand même lorsque leurs dernières provisions en seraient épuisées. Les caféiers n'avaient pris dans aucune colonie, sans que personne sache pourquoi. L'EEE avait découvert et recommandé comme substitut l'écorce d'un arbuste indigène, mais Sallah n'y croyait guère.

Après l'annonce du site d'atterrissage, le bruit devint presque assourdissant dans le salon. En soupirant, Sallah jeta ses restes à la poubelle, passa son plateau sous le nettoyeur et l'empila avec les autres. Elle se permit un dernier long regard sur Pern. Nous ne polluerons pas cette planète, se dit-elle. En tout cas, je ferai personnellement tout pour l'empêcher.

Comme elle se retournait pour partir, son regard tomba sur la tête brune d'Avril. Curieux qu'elle se soit engagée dans une expédition de colonisation, pensa Sallah, et pas pour la première fois. Avril était venue en qualité d'exploitante, avec de solides émoluments de spécialiste, mais elle ne semblait pas du genre à aimer la vie rurale. Elle avait tous les goûts et habitudes raffinés d'une citadine. L'expédition de Pern avait attiré des talents de premier ordre, mais la plupart étaient motivés par le désir de laisser derrière eux la technocratie syndicalisée et les besoins toujours renouvelés de ressources nouvelles.

Sallah aimait l'idée d'une société autosuffisante loin de la Terre et des autres colonies. Dès l'instant où elle avait lu le prospectus sur Pern, elle avait eu envie de participer à l'expédition. À seize ans, le service militaire étant obligatoire durant la guerre acharnée contre Nathi, elle avait choisi de devenir pilote, avec études supplémentaires des techniques de surveillance et d'utilisation des sondes. Elle avait terminé sa formation juste à la fin des hostilités, et avait utilisé ses talents à cartographier les zones dévastées d'une planète et de deux lunes. Quand l'expédition de Pern s'était organisée, non seulement elle avait eu le droit d'en être membre commanditaire, mais son expérience et ses connaissances en faisaient une recrue de choix.

Elle regagna sa cabine, pas certaine de pouvoir dormir. Dans deux jours, ils atteindraient le but si longtemps attendu. Alors la vie deviendrait intéressante !

À l'instant où elle tournait dans la corsive principale, une fillette rousse se cogna contre elle, chercha à retrouver son équilibre et tomba lourdement à ses pieds. Éclatant en bruyants sanglots, plus de contrariété que de souffrance, l'enfant lui entoura les jambes de ses bras, avec une force surprenante chez quelqu'un d'aussi jeune.

— Allons, ne pleure pas. Tu retrouveras ton équilibre, ma chérie, dit Sallah avec douceur, caressant les cheveux soyeux et essayant de desserrer son emprise.

— Sorka ! Sorka !

Un autre rouquin, tenant d'une main un petit garçon et de l'autre une très jolie brune, s'avança vers Sallah d'un pas chancelant. La femme avait toutes les caractéristiques d'un ranimé récent : ses yeux n'accommodaient pas, et, bien qu'essayant de faire face à la situation, elle n'arrivait pas à se concentrer.

Les yeux de l'homme se portèrent sur l'insigne de col de Sallah.

— Désolé, pilote, dit-il avec un sourire d'excuse. Nous ne sommes pas encore bien réveillés.

Il essayait de se libérer une main pour venir à l'aide de Sallah, mais la femme continua à s'y cramponner, et il ne pouvait pas lâcher le garçonnet.

— Vous avez besoin d'aide, dit Sallah en souriant, se demandant quel médecin avait lâché dans la nature ce quatuor encore instable.

— Notre cabine n'est qu'à quelques pas, dit l'homme, montrant de la tête une coursive derrière Sallah. C'est du moins ce qu'on nous a dit. Mais je n'aurais jamais cru que quelques pas seraient si difficiles à faire.

— Votre numéro de cabine ? Je suis de repos.

— B-8851.

Sallah regarda les plaques aux carrefours des coursives et hocha la tête.

— C'est la suivante. Je vais vous aider. Tiens, Sorka – c'est bien ton nom ? Tiens...

— Je m'excuse, intervint l'homme, comme Sallah allait soulever la fillette dans ses bras. On nous a dit qu'il valait mieux marcher. On aurait dû nous dire : essayer de marcher.

— Je ne peux pas marcher, s'écria Sorka. Je suis toute tordue.

Elle s'accrocha farouchement aux jambes de Sallah.

— Sorka ! Tiens-toi comme il faut ! dit le rouquin, regardant sévèrement sa fille.

— J'ai une idée ! dit Sallah, d'un ton à la fois vif et amical.

Détachant les doigts de Sorka de ses jambes, elle lui prit fermement les mains dans les siennes.

— Tu vas marcher devant moi. Je t'empêcherai de tomber.

Même avec l'aide de Sallah, la famille n'avança que lentement, gênée par des colons plus agiles venant dans l'autre sens.

— Je m'appelle Red Hanrahan, dit l'homme dès qu'ils avancèrent d'un pas plus assuré.

— Sallah Telgar.

— Je n'aurais jamais pensé avoir besoin d'un pilote pour marcher avant d'arriver sur Pern, dit-il avec un grand sourire. Voilà ma femme, Mairi, mon fils, Brian, et Sorka, que tu connais déjà.

— Nous y voilà, dit Sallah en ouvrant la porte.

Elle fit une grimace. Même avec les couchettes rabattues contre le mur en position « jour », il y avait à peine la place de remuer.

— Guère plus grand que ce qu'on vient de quitter, remarqua tranquillement Red.

— Comment veulent-ils qu'on fasse nos exercices là-dedans ? demanda sa femme d'un ton plutôt strident, jetant du seuil un coup d'œil dans la cabine.

— Un par un, je suppose, dit Red. Ce n'est que pour quelques jours, ma chérie ; après, nous aurons toute une planète pour nous promener. Entrez, Brian et Sorka. Voilà trop longtemps que nous embêtons le pilote Telgar. Tu nous as bien aidés, Telgar. Merci.

Sorka, entrée dans la cabine aux encouragements de son père, se

laissa glisser contre la cloison et s'assit par terre, les genoux ramenés contre la poitrine. Penchant la tête, elle regarda Sallah.

— Moi aussi je te remercie, dit-elle, rassérénée. C'est vraiment bête de ne plus reconnaître le haut du bas, ni la droite de la gauche.

— C'est vrai, mais ça ne durera pas. Nous sommes tous passés par là quand on nous a réveillés.

— Toi aussi ?

Son incrédulité fit place à un sourire radieux, et Sallah ne put s'empêcher de sourire en retour.

— Tous. Même l'amiral Benden, mentit-elle. Elle ébouriffa la chevelure à la Titien et ajouta :

— À bientôt. D'accord ?

— Puisque tu es assise, Sorka, fais donc ces exercices. Puis ce sera au tour de Brian, dit Red Hanharan.

Sallah rejoignit sa cabine sans autre incident, bien que les coursives fussent pleines d'éveillés récents à la démarche saccadée, dont les expressions allaient de la concentration intense à la consternation horrifiée. Elle ouvrit sa porte et se figea devant les colons endormis à l'intérieur. Très doucement, elle referma le panneau et s'y adossa ; qu'allait-elle faire ? Elle était trop excitée pour dormir ; elle décida de descendre à la salle des simulateurs pour s'entraîner un peu. L'heure de vérité approchait, où elle devrait montrer ses qualités de pilote.

Son projet fut retardé par un nouveau colon récemment ranimé, et dont la coordination souffrait d'une immobilisation prolongée. Il était si effroyablement maigre que Sallah craignit qu'il ne se brise un os en se cognant aux parois.

— Tarvi Andiyar, géologue, dit-il, se présentant courtoisement quand elle l'eut aidé à se remettre en position verticale. Nous sommes vraiment en orbite autour de Pern ?

Ses yeux louchèrent en la regardant, et Sallah eut du mal à contenir un sourire devant son effarement. Elle donna la position.

— Et tu as vu cette merveilleuse planète de tes yeux ?

— C'est exact, et elle est aussi belle que prévu, assura Sallah.

Il lui fit un grand sourire, découvrant des dents très blanches et régulières. Puis il secoua la tête, ce qui sembla l'aider à accommoder sa vision. Il avait l'un des plus beaux visages qu'elle eût jamais vus à un homme – pas de la beauté rude et guerrière de Benden, mais de la beauté fine et aristocratique que l'on voit aux princes des temples hindous et cambodgiens en ruine. Elle rougit au souvenir de ce que faisaient *lesdits* princes sur certains bas-reliefs.

— Sais-tu si les sondes nous ont communiqué des informations à jour ? Je suis très impatient de me mettre au travail.

Sallah éclata de rire, ce qui lui permit de dominer l'émotion

sensuelle provoquée par son visage.

— Tu ne tiens pas encore debout et tu veux déjà travailler ?

— Quinze ans de vacances, n'est-ce pas assez long pour n'importe qui ? dit-il, d'un ton légèrement réprobateur. N'est-ce pas là la cabine C-8411 ?

— En effet, dit-elle, l'aidant à traverser la coursive.

— Tu es aussi bonne que belle, dit-il, se soutenant d'une main au panneau de la porte comme il tentait de s'incliner profondément devant elle.

Elle le rattrapa par les épaules comme il allait tomber, entraîné par son mouvement.

— Et rapide, en plus, ajouta-t-il.

La saluant plus judicieusement de la tête, et avec une dignité considérable étant donné les circonstances, il ouvrit la porte.

— Sallah ! s'écria Drake Bonneau, s'avancant vers elle à grands pas. On t'a dit où on atterrit ?

Il avait l'air surexcité de celui qui s'apprête à faire une faveur à un ami.

— Il n'a pas fallu plus de neuf minutes pour que la nouvelle se répande, dit-elle froidement.

— Tant que ça ?

Il eut un air dédaigneux, vite remplacé par un de ces sourires qui, selon lui, pouvaient séduire toutes les femmes.

— Allons prendre un verre pour fêter ça. Il ne nous reste plus beaucoup de temps pour jouir de la vie. Seuls tous les deux, toi et moi, d'accord ?

Elle réprima son agacement devant cette flatterie. Il n'avait même pas conscience de sa banalité. Elle l'avait entendu débiter les mêmes salades à toutes les femelles raisonnablement séduisantes, mais, en cet instant, son numéro l'irrita. Ce n'était pas un mauvais bougre, et il avait eu du courage à revendre pendant la guerre. Elle réalisa que son irritation, si peu dans son caractère, était une réaction de nervosité au bruit, à l'agitation et à la proximité de tant d'individus après la tranquillité de ces dernières années. Relaxe, se dit-elle, il n'y en a que pour quelques jours, et après, tu seras trop occupée pour t'inquiéter de la foule et du bruit.

— Merci, Drake, mais Kenjo m'a convoquée pour m'entraîner au simulateur dans... Elle baissa les yeux sur son poignet.

— ... cinq minutes. Ce sera pour une autre fois.

Pour éviter les coursives encombrées, elle prit le puits d'urgence pour rejoindre le pont d'envol, puis, se faufilant entre toutes les caisses arrimées, elle rejoignit le canot amiral, le *Mariposa*. C'était un petit appareil compact, avec ailes delta et jolie cabine pointue, et elle y trouverait la solitude et le silence. Sallah enfonça le bouton

commandant l'ouverture du sas.

2

Sallah partagea le quart de nuit avec Kenjo Fusaiyuki. Ils n'avaient pas grand-chose à faire, sauf si un pépin bloquait les programmes. Sallah tournait en rond, essayant de trouver quelque chose d'assez intéressant pour ne pas s'endormir, quand elle remarqua que Kenjo avait activé l'un des petits écrans.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? s'enquit-elle, avant de se rappeler qu'il n'était pas du genre causant et qu'il lui en voudrait peut-être de son interruption.

— Je décodais les données sur cette vagabonde excentrique, répondit-il, sans quitter son écran des yeux.

— Ah, la planète qui a tant excité les astronomes ? demanda-t-elle.

Elle sourit, revoyant mentalement Xi Chi Yuen, cet astronome généralement grave, rouge d'excitation et dansant la gigue sur le pont.

— Elle-même, dit Kenjo. Elle semble avoir une orbite excessivement excentrique, plus cométaire que planétaire, bien que sa masse soit celle d'une planète. Regarde.

Il pianota sur son clavier, et le système solaire de Pern parut sur l'écran.

— Elle est plus intérieure que ne l'est d'ordinaire une quatrième planète, et à l'aphélie, elle mord même sur le nuage d'Oort. Ce système est vieux, du moins selon le rapport de l'EEE, et cette planète devrait avoir une orbite plus conventionnelle.

— On disait que c'était peut-être un corps étranger au système et capturé par Rukbat. Kenjo secoua la tête.

— Cela a été exclu.

Il pianota une autre séquence, et un nouveau diagramme parut sur l'écran. Au bout de quelques secondes, des équations recouvrirent le diagramme.

— Regarde les probabilités contraires, dit-il, montrant un nombre à neuf chiffres. Il faudrait que ce soit une orbite de type

cométaire en plein dans le système. Mais ce n'est pas ça.

Ses longs doigts osseux rappelèrent la première image.

— Je n'arrive pas à trouver un harmonique avec les autres planètes. Le capitaine Keroon dit qu'elle a peut-être été capturée par Rukbat il y a dix cycles.

— Non, je crois que Xi Chi Yuen exclut cette possibilité. Il a calculé qu'elle vient de franchir son aphélie, dit Sallah.

Kenjo appelait déjà ce fichier.

— Son rapport dit que le planétoïde excentrique venait juste de sortir du nuage d'Oort, entraînant avec lui une partie de la matière du nuage.

— Il a dit aussi, et je m'en souviens très bien, que dans environ huit ans nous aurons des averses spectaculaires de météorites quand notre nouveau monde traversera ces bribes de matières d'Oort.

Kenjo émit un grognement dédaigneux.

— J'aimerais mieux pas. Je n'ai plus tellement foi en ce rapport de l'EEE, maintenant que nous avons pu le vérifier. Ces petits points sont peut-être des impacts de météorites.

— Ce n'est pas ça qui m'empêchera de dormir.

— Moi non plus.

Kenjo se croisa les bras, tout en continuant à regarder le rapport se dérouler sur l'écran.

— Apparemment, Yuen croit qu'avec une orbite aussi excentrique, et même presque parabolique, ce corps plutonien pourrait ressortir de ce système, ou tomber dans le Soleil.

— Que ça ne troublerait guère, non ? Kenjo secoua la tête et continua.

— C'est une boule de glace. Bien trop loin de Rukbat pour en recevoir aucune chaleur sur la plus grande partie de son orbite. Quand elle se rapproche du Soleil, il y a possibilité de formation d'une queue cométaire visible.

Il annula ce programme et tapa une nouvelle séquence.

— Les deux lunes de Pern sont beaucoup plus intéressantes.

— Pourquoi ? Ce n'est pas elles que nous colonisons. D'ailleurs, nos réserves de combustible ne nous autoriseront qu'un seul voyage sur les lunes, pour installer les disques relais.

Kenjo haussa les épaules.

— Il faut toujours se réserver une porte de sortie.

— Vers une lune ? dit Sallah, ouvertement sceptique. Allons, Kenjo, nous ne sommes en guerre avec personne, si loin du Centre. Laisse tomber.

Elle parlait avec douceur, sachant que Kenjo avait plusieurs fois frôlé la mort pendant la guerre de Nathi.

— La force de l'habitude, dit-il, si bas qu'elle l'entendit à peine.

— Oui. Mais ici, nous allons recommencer tout de zéro. Kenjo se contenta de grogner.

Les vaisseaux ralentissaient, mais il y régnait une activité de plus en plus fébrile à mesure qu'on réveillait les colons, et qu'on ouvrait les immenses cales dont le contenu était transféré sur les ponts et débordait dans les coursives. Quand on avait amarré les navettes pour le long voyage, elles étaient déjà chargées de tout le matériel nécessaire à l'installation d'un terrain d'atterrissage sûr pour le débarquement des passagers et du fret. Mais le chargement suivant – matériel agricole et semences – devait être prêt à embarquer dès leur retour. Les agronomes avaient promis de commencer les labours avant le troisième voyage des navettes.

Il y avait six navettes en tout : trois dans le *Yoko*, deux dans le *Buenos Aires* et une sur le *Bahrain*, qui était équipé d'installations pour le transport du bétail. Dès que les astronefs seraient sur leur orbite lagrangienne, le débarquement pourrait commencer.

Douze heures avant cet événement, tous les colons avaient été ranimés. L'encombrement provoquait pas mal de récriminations. Beaucoup trouvaient que les jeunes enfants auraient dû dormir jusqu'à ce que les premières installations au sol soient terminées. Mais le gouverneur avait décidé que personne ne devait être privé de l'expérience extraordinaire que serait la fin du voyage et la vue du nouveau monde tournoyant lentement dans les ténèbres de l'espace. Et Sallah l'approuvait. Elle regardait Pern sur tous les écrans disponibles, même sur le minuscule écran de sa cabine.

Le grand vaisseau ralentissait depuis des jours ; la poussée des rétrofusées réduisant encore la vitesse pour l'accorder à celle de la planète fut infime. Soudain, ils tournaient avec la planète, en position stationnaire au-dessus d'un point bien déterminé, apparemment arrêtés. Sallah le sentit intuitivement, et leva les yeux de sa console à l'instant précis où le timonier, réprimant son excitation, se tourna et salua le commandant.

— Terminus, commandant, annonça-t-il.

Au même instant, le même rapport leur parvint du *Buenos Aires* et du *Bahrain*, et, l'air soulagé et jubilant, tout le monde éclata en acclamations. Le commandant Ongola informa immédiatement l'amiral du succès de la manœuvre, et en fut officiellement remercié. Puis il commanda de braquer tous les écrans sur la planète, qui s'enfonçait dans la nuit d'un côté, émergeait au jour de l'autre.

Sallah se joignit au tintamarre jusqu'au moment où elle remarqua un silence dans le bavardage de la sonde et regarda son moniteur. La sonde changeait simplement de site, selon son programme. Levant les yeux, elle surprit l'air du commandant Ongola,

très mélancolique et curieusement pensif. Sentant son regard sur lui, il haussa un sourcil interrogateur.

Sallah lui sourit. La fin de son dernier voyage, pensa-t-elle. Qui n'aurait pas été triste ?

Ongola haussa les sourcils et, avec beaucoup de dignité, détourna la tête en ordonnant d'ouvrir le sas des navettes. L'équipage et les équipes désignées pour l'atterrissage, déjà sanglés dans leurs sièges à bord des navettes, attendaient l'ordre historique. Entre ses dents, Sallah souhaita bonne chance à Kenjo, Drake et Nabol, qui pilotaient les trois navettes du *Yoko*.

Les klaxons annoncèrent leur départ imminent, et aussitôt les caméras de l'écran principal se tournèrent vers le site d'atterrissage. Vigilants, les officiers de quart étaient assis, très droits, à leurs postes. Des écrans plus petits montrèrent sous plusieurs angles l'ouverture du sas, puis le personnel de la passerelle de commandement vit les navettes dériver, s'éloignant vivement du vaisseau mère à petites poussées de leurs fusées auxiliaires, avant l'allumage des moteurs principaux. Elles allaient circuler en spirale, entrant dans l'atmosphère de Pern par le bord occidental du continent Méridional, et freiner en continuant à descendre en tournant jusqu'au site d'atterrissage, à l'extrémité orientale du continent Méridional. Les caméras extérieures captèrent les trois autres navettes qui prirent leur place dans la petite flottille. Gracieuses comme des flèches, elles amorcèrent leur descente puis disparurent derrière la planète.

Le quart de Sallah se termina avant l'heure prévue pour l'arrivée sur Pern, mais elle se fit toute petite, et, plaquée contre le mur, elle resta avec les autres, pour avoir la meilleure vue possible de cet instant historique. Elle savait que tous les écrans du vaisseau diffuseraient la même information, et que l'image de l'atterrissage serait projetée simultanément dans les trois astronefs de la colonie – mais il lui semblait important de regarder depuis la passerelle de commandement. Elle resta donc avec les autres, se forçant à respirer de temps en temps, et faisant passer son poids d'une jambe enflée sur l'autre. Elle serait soulagée quand la rotation se ralentirait pour permettre le déplacement du matériel – mais bientôt, elle serait sur la planète, sans la commodité d'arrêter la rotation pour réduire les effets de la gravité.

— Tu t'es débarrassé de tes compagnons ? demanda Stev Kimmer, entrant vivement dans la cabine d'Avril, après un rapide regard jeté par-dessus son épaule.

Il referma la porte derrière lui.

Avril se tourna vers lui, bras tendus, et, faisant claquer ses doigts, lui montra l'espace vide autour d'elle, avec un sourire satisfait.

— Le rang a ses privilèges. J'ai fait valoir les miens. Ferme à clé.

De temps en temps, cet imbécile de Lensdale essaye de m'imposer quelqu'un, mais j'ai ajouté trois noms au-dessous du mien, alors il a peut-être renoncé.

Kimmer, qui devait bientôt aller prendre sa place dans une navette, alla droit au but :

— Alors, où est cette fameuse preuve incontestable ?

Toujours souriante, Avril ouvrit un tiroir et en tira une boîte en bois noir sans ouverture apparente. Elle la lui tendit et il secoua la tête.

— Je t'ai dit que je n'ai pas de temps pour les devinettes. Si c'est une astuce pour mettre un homme dans ton lit, Avril, le moment est mal choisi.

Elle fit la grimace, mais elle avait besoin de son aide, les circonstances ayant changé. Son premier plan avait échoué sur l'écueil de l'indifférence soudaine et totalement inattendue de Paul Benden. Dissimulant sa contrariété sous un sourire, elle posa la boîte sur sa paume gauche, fit une passe de la main droite devant la face tournée vers elle, puis, sans effort, souleva le couvercle. Comme prévu, Kimmer en eut le souffle coupé, l'éclat de ses yeux reflétant fugitivement le chatoiement du rubis niché dans la boîte. Il avança la main, elle inclina la boîte, et le rubis s'anima d'un scintillement malveillant.

— Magnifique, n'est-ce pas ? dit Avril, d'une voix douce et possessive.

Elle tourna la main, lui laissant admirer les reflets jouant au cœur du diamant taillé à la rose. Brusquement, elle prit la gemme et la lui tendit.

— Touche-le. Regarde-le dans la lumière. Il est sans défaut.

— D'où le sors-tu ? dit-il avec un regard accusateur, l'envie et l'admiration mêlées sur son visage.

— Incroyable peut-être, mais c'est un héritage.

Devant son air sceptique, elle s'appuya avec grâce contre la petite table, bras croisés sur ses seins ravissants, et sourit.

— Mon aïeule à sept générations en arrière faisait partie de l'équipe de l'EEE qui a exploré ce tas de boue. Shavva bint Fahroud, de son nom de jeune fille.

— Ça alors ! s'écria Stev Kimmer, sincèrement stupéfait.

— De plus, poursuivit Avril, très satisfaite de son effet, je suis en possession de toutes ses notes.

— Comment ta famille a-t-elle fait pour conserver cette gemme si longtemps ? C'est inestimable. Avril haussa ses jolis sourcils.

— Mon arrière-arrière-grand-mère n'était pas une imbécile. Cette babiole n'est pas la seule chose qu'elle ait rapportée d'ici ou des autres planètes qu'elle a explorées.

— Mais emporter ça avec toi... ?

Kimmer se retenait pour ne pas refermer possessivement la main sur la pierre magnifique.

— Je suis la dernière de ma lignée.

— Tu veux dire que tu peux réclamer une partie de cette planète en tant que descendante directe d'un membre de l'EEE ? dit Stev, commençant à comprendre.

Elle secoua la tête avec colère à cette méprise.

— L'EEE a pris toutes les mesures pour que cela ne se produise pas. Shavva le savait. Elle savait aussi que, tôt ou tard, cette planète serait ouverte à la colonisation. Son rubis et ses notes...

Avril fit une pause pour ménager sa chute.

— ... m'ont été transmis. Et maintenant, moi – et ses notes – nous sommes en orbite autour de Pern.

Stev Kimmer la considéra un long moment. Puis elle tendit la main, lui reprit le rubis et le jeta négligemment dans la boîte.

— Alors maintenant, veux-tu participer à mon plan ? demanda-t-elle. Comme mon aïeule bien-aimée et prévoyante, je n'ai pas l'intention de moisir au fin fond de la galaxie sur une planète de septième ordre.

Stev Kimmer étrécit les yeux et haussa les épaules.

— Les autres ont-ils vu le rubis ?

— Pas encore, dit-elle lentement, avec un sourire malicieux. Si tu m'aides, ce ne sera peut-être pas nécessaire.

Le temps que Stev Kimmer reparte à la hâte vers le pont de chargement, Avril était sûre qu'il participerait. Elle jeta un coup d'œil sur le chrono : le minutage avait été parfait. Elle lissa ses cheveux, se remit un peu du parfum musqué qu'elle adorait et se fit les ongles quelques instants. On frappa un coup discret à la porte.

Nabhi Nabol entra.

— Tes compagnons de cabine sont absents ?

Kenjo Fusaiyuki se raidit aux premières vibrations de la navette entrant dans l'atmosphère. L'amiral, assis entre Kenjo et Jiro Akamoto, le copilote, se pencha en avant, tirant sur son harnais de sécurité et souriant d'avance. Kenjo se permit aussi un sourire, puis reprit son impassibilité. Tout allait trop bien. Aucun problème pendant la checklist et le compte à rebours. Malgré ses quinze ans d'inactivité, la navette *Eujisan* fonctionnait parfaitement. L'angle d'entrée de leur trajectoire était excellent, et ils feraient un atterrissage parfait sur un terrain qui, selon la sonde, était aussi plat que pouvait l'être un terrain naturel.

De tous temps, Kenjo avait envisagé toutes les contingences, ce qui en avait fait l'un des meilleurs pilotes de transport de la Flotte du

secteur de Cygnus, bien que les rares urgences auxquelles il ait dû faire face aient toujours été impossibles à prévoir. Il avait survécu parce que, ayant prévu tous les pépins possibles, il était toujours prêt à tout.

Mais l'atterrissage sur Pern, c'était différent. Personne n'avait jamais posé le pied sur Pern, sauf les membres de l'EEE, morts depuis longtemps. Et, de l'avis de Kenjo, l'EEE n'était pas restée assez sur la planète pour en faire une évaluation correcte.

Près de lui, Jiro lisait à voix basse les données rassurantes transmises par ses instruments, et les deux pilotes sentirent la résistance augmenter à mesure que la navette s'enfonçait dans l'atmosphère. Kenjo resserra les mains sur le manche à balai, dos et pieds solidement calés pour assurer sa stabilité. Il regrettait que l'amiral se penche ainsi en avant – c'était énervant de sentir quelqu'un respirer dans son cou en un pareil moment. Incroyable qu'il y ait tant de mou dans son harnais de sécurité.

L'extérieur de la navette commençait à chauffer, mais la température intérieure demeurait stable. Kenjo jeta un coup d'œil sur le petit écran. Les passagers supportaient bien le voyage, et le matériel, bien arrimé, n'avait pas bougé. Ses yeux passèrent les voyants en revue, s'assurant que tout allait bien. La vibration s'accrut, mais c'était normal. N'avait-il pas pénétré de la même façon l'enveloppe gazeuse protectrice d'une centaine de mondes, comme un coupe-papier pénètre sous le rabat d'une enveloppe, comme on pénètre sa bien-aimée dans l'amour ?

Ils étaient du côté nuit, une lune projetant sa brillante lumière sur la sombre masse continentale. Ils filaient vers le jour, au-dessus de l'immense océan de Pern. Il vérifia l'altitude de la navette. Tout était parfait. Mais le premier atterrissage sur Pern ne pouvait pas être parfait. Il fallait que quelque chose aille de travers, ou sa foi dans les probabilités serait ébranlée. Pourtant, la navette continua sa descente tandis que des sueurs d'appréhension lui dégoulaient dans le dos et perlaient à son front sous son casque.

Près de lui, Jiro se mordit nerveusement les lèvres. Entre eux, la respiration de l'amiral Benden s'accéléra.

Le vieillard allait-il expirer de joie à côté de lui ? Kenjo s'inquiéta soudain. Oui, c'était possible. La navette atterrirait sans problème, mais l'amiral Benden mourrait à l'arrivée sur la terre promise. Ce serait peut-être ça, le pépin du voyage. Une défaillance humaine, pas une défaillance mécanique.

Tandis que Kenjo envisageait les ramifications de ce désastre, la résistance décrut alors que la navette passait au-dessous de la vitesse du son. L'extérieur chauffait normalement, la navette réagissait parfaitement aux commandes, et ils étaient à l'altitude correcte, qui

diminuait conformément à la programmation.

N'oublie pas, Kenjo, qu'il faut économiser le carburant au maximum en rétro. Moins on en brûlera, plus on pourra faire d'allers et retours. Et puis – Kenjo écarta ces idées. Il y aurait encore les avions atmosphériques à piloter pendant des années. Les batteries dureraient des décennies si on les rechargeait comme il faut. Et en récupérant des pièces de rechange... Il ne voulait pas se laisser démoraliser.

Il vérifia rapidement l'altitude, consulta le compas, rabattit les ailerons, calcula rapidement sa vitesse et, étrécissant les yeux, regarda le littoral qui montait rapidement vers lui. Ses écrans lui confirmèrent que les autres navettes le suivaient, aux intervalles de sécurité prescrits. La navette *Eujisan*, avec Kenjo aux commandes et l'amiral Benden et le gouverneur Boll à bord, serait la première à toucher le sol de Pern.

La navette filait au-dessus de l'océan oriental, précédée par son ombre sur l'eau, vers les petits groupes d'îles et les plus grosses masses de l'archipel au nord-est du site d'atterrissage. Repérant un stratovolcan parfait pointant hors de l'eau, Kenjo faillit se déconcentrer : sa ressemblance avec le fameux Fuji-Yama était incroyable. C'était sûrement un bon présage.

Kenjo voyait les vagues déferler à la base du promontoire rocheux signalant l'approche du site choisi.

— Rétrofusées, deux secondes, dit-il, agréablement surpris de constater que sa voix était calme, presque indifférente.

Jiro s'exécuta, et la navette ralentit légèrement mais régulièrement, son avance enrayée. Kenjo releva le nez de la navette.

— Train d'atterrissage.

Jiro hocha la tête. Les mains au-dessus des manettes au cas où le train d'atterrissage ne s'abaisserait pas, Kenjo regarda les lumières vertes s'allumer, puis il sentit la traînée de l'air contre les grandes roues qui se mettaient en position. La vitesse était encore un poil trop rapide pour atterrir. Le vaste champ montait vers eux, ondulé comme la mer. Kenjo lutta contre la panique. Il vérifia la tramée, la vitesse du vent, et, avec une grimace, ralluma brièvement les rétrofusées et redressa la navette qui se posa à la surface de Pern.

Dès que les grandes roues eurent touché le sol, elles rebondirent un peu sur la surface inégale. Freinant judicieusement et utilisant à fond ses ailerons, Kenjo fit exécuter un demi-cercle à la navette pour la remettre dans l'axe, puis la laissa rouler doucement jusqu'à l'arrêt complet.

Kenjo se permit un petit sourire de satisfaction, puis ramena son attention sur le tableau de bord, pour attaquer la check-list d'atterrissage. Notant la quantité de carburant utilisée, il émit un

grognement de plaisir. Des litres de moins que la quantité allouée.

— Beau travail, Kenjo et Jiro ! Compliments ! s'écria l'amiral.

Kenjo décida de lui pardonner sa tape enthousiaste sur l'épaule. Puis soudain, Jiro et lui se figèrent à des bruits inattendus : gâches métalliques qui claquent, air s'évacuant avec un bruit sifflant.

Alarmé, Kenjo se retourna, juste à temps pour voir l'amiral et le gouverneur disparaître par le sas de secours. Kenjo inspecta vivement son tableau de bord, croyant que les chefs de l'expédition réagissaient à une urgence quelconque, mais seul le feu rouge des freins était allumé. Par l'ouverture, des odeurs d'herbes brûlées, d'huile et de carburant parvinrent aux narines des deux pilotes. En même temps, ils perçurent les cris venant de la cabine – cris de joie, non de panique. Un coup d'œil sur l'écran apprit à Kenjo que les passagers débouclaient leurs harnais de sécurité. Quelques-uns s'étaient levés et s'éтираient, parlant avec animation de ce qui les attendait sur leur nouveau monde. Mais pourquoi l'amiral et le gouverneur avaient-ils quitté la navette si précipitamment – et par le sas de secours au lieu de la porte principale ?

Jiro le regarda, interrogateur. Kenjo ne put que hausser les épaules. Puis, comme les cris s'apaisaient, faisant place à un silence ponctué de murmures nerveux, Kenjo réalisa qu'en sa qualité de pilote c'était à lui de prendre les choses en main. Il actionna le mécanisme d'ouverture des cales, puis brancha les senseurs extérieurs et démarra les caméras pour enregistrer ce moment historique. Par-dessus tout, il fallait montrer que tout se déroulait comme prévu, malgré l'étrange comportement de l'amiral et du gouverneur.

Kenjo déboucla son harnais, faisant signe à Jiro de l'imiter. Il s'accroupit brièvement, pour commander la fermeture du sas de secours. Puis il fit trois pas vers le panneau séparant le cockpit de l'habitacle et l'ouvrit.

Des acclamations l'accueillirent, et il baissa modestement les yeux et la tête. Puis les acclamations se turent et tous attendirent dans un silence gros d'espoirs qu'il eût ouvert le sas des passagers. À mesure que l'ouverture s'élargissait et que la rampe se déployait, l'air de leur nouveau monde s'engouffrait à l'intérieur. Kenjo ne fut pas le seul à respirer à pleins poumons cet air parfumé et riche en oxygène. Kenjo se demandait qui devait sortir le premier, puisque les deux personnes prioritaires avaient déjà évacué le véhicule, quand, près de lui, Jiro se mit à lui montrer quelque chose, très excité. Kenjo regarda par le sas qui s'ouvrait lentement, et, stupéfait, battit des paupières.

Là, visibles non seulement pour lui mais pour les cinq autres navettes qui avaient atterri en bon ordre derrière lui, se dressaient deux drapeaux éclatants. L'un, bleu et or, était celui des Planètes Intelligentes Fédérées. L'autre était le tout nouvel étendard de la

planète Pern : bleu, blanc et jaune, orné dans le coin supérieur gauche de la faucille et de la charrue, emblèmes de la vocation agricole de la colonie. Battant au vent de la prairie, ils cachaient et dévoilaient tour à tour les silhouettes triomphantes de l'amiral Benden et du gouverneur Boll. Tous deux souriaient comme des idiots, constata Kenjo, faisant des signes enthousiastes aux passagers pour les engager à débarquer.

— Mes amis, je vous souhaite la bienvenue sur la planète Pern ! déclama l'amiral d'une voix de stentor.

— Bienvenue sur Pern ! renchérit le gouverneur d'une voix forte. Bienvenue ! Bienvenue !

Ils se consultèrent du regard, puis entonnèrent à l'unisson un texte à l'évidence soigneusement répété à l'avance.

— En vertu des pouvoirs qui nous ont été conférés par les Planètes Intelligentes Fédérées, nous prenons possession de cette planète et nous lui donnons le nom de Pern !

3

Les ingénieurs, les électriciens, les manœuvres et tout individu, mâle ou femelle, sachant par quel bout attraper un marteau, furent immédiatement au travail pour installer les pistes d'atterrissage. Un deuxième groupe se consacra à l'assemblage des sections préfabriquées de la tour de contrôle et de météo qui deviendrait le domaine du commandant Ongola et de ses météorologistes.

La tour de deux étages était composée de deux sections carrées posées sur une base rectangulaire plus longue et plus large. Au début, le rez-de-chaussée servirait de quartier général à l'amiral, au gouverneur et au conseil temporaire des colons. Plus tard, quand les bâtiments administratifs seraient construits, tout le bâtiment reviendrait à la météo et aux communications.

Le troisième groupe, qui était aussi le moins nombreux – les huit agronomes de Mar Dook, plus une douzaine de spécialistes, dont le zoologue Pol Nietro, les xénobiologistes Phas Radamanth et A. C. Sopers, et enfin Ted Tubberman et son équipe –, avait pour tâche de choisir le site de la ferme expérimentale. D'autres groupes partirent à la recherche de végétaux dont on pourrait éventuellement tirer les matières plastiques nécessaires aux constructions. Sur l'unique minitraîneau aérien débarqué, Emily Boll volait entre les agronomes et la tour de contrôle, collationnant les données. Dès que l'infirmerie d'urgence fut érigée, les médecins ne chômèrent pas, soignant écorchures et ecchymoses, et imposant des périodes de repos aux plus vieux qui, dans leur enthousiasme, allaient au-delà de leurs forces.

Vers midi, ceux qui étaient encore en orbite purent déjà jouir du spectacle de l'activité incessante régnant à la surface.

— Ça retient tout le monde dans les cabines, remarqua Sallah à l'intention de Barr Hamil, sa copilote, comme elles traversaient les coursives presque désertes en revenant du hangar principal où ils venaient de vérifier les listes de matériel pour le premier voyage à la surface.

— C'est fascinant, Sal. Dire que nous y serons demain ! dit Barr, les yeux brillants. Elle-même arborait un sourire béat.

— Je n'arrive pas à croire que nous survolons le terminus et que nous serons bientôt au sol ! dit-elle. J'ai l'impression de rêver. Et j'ai peur de me réveiller.

Elles étaient arrivées à leurs cabines, et n'avaient d'yeux que pour le petit écran dans le coin.

— Très bien, dit Barr avec un soupir de soulagement. Ils ont assemblé les tracteurs.

Sallah gloussa.

— Notre tâche est de poser la navette en un seul morceau, Barr. Décharger n'est pas notre problème.

Mais elle aussi était soulagée de voir les solides plates-formes alignées au bout des pistes d'atterrissage presque terminées. Cela faciliterait grandement le déchargement, et permettrait aux navettes de retourner plus vite à leur vaisseau mère pour leur prochaine tournée. Déjà, les navettes rivalisaient de vitesse et d'efficacité.

Sallah et Barr regardèrent, comme tout le monde, jusqu'à ce que la nuit tropicale et sans lune rendît les images presque invisibles. Les émissions à partir de la surface resteraient primitives tant que Drake Bonneau et Xi Chi Yuen, dans le canot amiral, n'auraient pas installé les commsats sur les deux lunes. Malgré tout, la gorge de Sallah se serra devant la dernière image, qui lui rappela les chasses qu'elle faisait avec ses parents dans les collines de Centauri Un.

L'écran montrait des hommes et des femmes fatigués, assis autour d'un immense feu de camp pour le repas du soir composé de viandes et de légumes terriens déshydratés, cuisinés dans un immense chaudron. Dans la lumière déclinante, les bandes blanches des pistes d'atterrissage et les drapeaux claquant au vent étaient à peine visibles. La bannière planétaire, si fièrement déployée le matin, s'était enroulée autour de sa hampe plantée sur la tour de contrôle. Quelqu'un se mit à jouer doucement de l'harmonica, un vieux, très vieux chant, si familier que Sallah en avait oublié le nom. Un autre se joignit à lui, jouant du pipeau. Doucement, d'abord avec hésitation, puis avec de plus en plus d'assurance, les colons fatigués se mirent à chanter ou fredonner à l'unisson. Certains entonnèrent une partie d'accompagnement, et Sallah se rappela que ce chant s'appelait *Là-haut sur la montagne*. Après cette sérénade, le site de débarquement prit un petit air de foyer.

Le lendemain matin, Sallah et Barr s'étaient levées bien avant la sonnerie des klaxons, pour rassembler leurs passagers et faire des calculs de dernière minute. Le commandant Ongola avait rappelé aux pilotes l'absolue nécessité d'économiser le carburant.

— Nous en avons juste assez pour amener à la surface les

hommes, les femmes, les enfants, les bêtes et le matériel, plus toutes les parties réutilisables des vaisseaux. Ni trop, ni trop peu ! Seuls les imbéciles gaspillent le carburant ! Nous n'en avons pas à gaspiller. Et je veux croire, ajouta-t-il avec un sourire plein d'espoir, que nous n'avons pas d'imbéciles non plus.

Sur les écrans des cales, Sallah et Barr suivirent les six navettes qui décollèrent de la planète. Puis, l'écran afficha une vue panoramique du site de débarquement.

— C'est à couper le souffle, Sal, à couper le souffle, dit Barr. De ma vie, je n'ai jamais vu tant de terres désertes à la fois.

— Il faudra t'y habituer, répliqua-t-elle en souriant.

Le temps passa très vite jusqu'au retour des navettes. Kenjo et Jiro n'avaient pas eu le temps de descendre que les équipes de chargement mettaient déjà les premières caisses dans la cale. Kenjo écarta brusquement les questions impatientes de Barr, ce qui contraria Sallah. Même Jiro sembla stupéfait de la brusquerie de son aîné lorsqu'il informa laconiquement Sallah des procédures d'atterrissage, des spécificités de la navette et de la fréquence de la tour de contrôle. Il lui souhaita bon voyage, la salua et, tournant les talons, quitta le hangar.

— Eh bien, bon voyage et bon vent, dit Barr, vexée de son attitude.

— Malgré le numéro de Chichis-Fusi, n'oublions pas les procédures de décollage, dit Sallah, se glissant ; à son poste, précédant d'un pouce une grosse caisse en cours de chargement.

Le temps de tout charger, elles avaient terminé leurs vérifications. Barr inspecta les passagers, s'assurant que Cherry Duff, la plus âgée des commanditaires, et future magistrat de la colonie, était confortablement installée, puis elles reçurent l'autorisation de décoller.

— On vient à peine d'arriver, geignit Barr comme Sallah, huit heures après, roulait jusqu'au bout de la piste pour mettre l'*Eujisan* en position de décollage. Et on s'en va déjà !

— Efficacité, voilà notre devise. Ni trop, ni trop peu, dit Sallah, les yeux fixés sur ses instruments et mettant les gaz.

Elle grimaça, son regard passant de la jauge de carburant au compte-tours, voulant éviter de gaspiller le moindre centimètre cube du précieux combustible.

— Kenjo et le prochain chargement de colons vont ronger le sas du hangar si on tarde trop. Il faut se dépêcher !

— Kenjo n'a jamais commis une erreur ? demanda Barr à Sallah, un peu plus tard, quand le célèbre pilote eut fait une remarque désobligeante sur leur consommation de carburant.

— C'est pour ça qu'il est encore en vie, répliqua Sallah.

Mais la critique était dure à avaler. Bien que convaincue de n'avoir pas dépensé une goutte de carburant de plus que nécessaire, elle se mit à noter sa consommation à chacun de ses voyages. Elle remarqua que Kenjo supervisait généralement le ravitaillement et les révisions de l'*Eujisan* toutes les cinquante heures. Elle savait qu'elle était un pilote supérieur à la moyenne, sur appareils spatiaux ou atmosphériques, mais elle ne voulait pas avoir d'histoires avec un pilote qui avait beaucoup plus d'expérience qu'elle – à moins que ce ne soit inévitable, et pas sans avoir des chiffres précis.

Une routine s'établit rapidement. Tous les matins, les colons au sol commençaient à ériger les logements et les ateliers destinés à ceux qui arriveraient dans la journée. Les équipes agronomiques défrichaient sans problème les surfaces désignées. L'infirmerie avait déjà soigné ses premiers patients ; heureusement, il n'y avait eu jusque-là que des accidents mineurs. Et malgré le travail accablant, l'humour gardait ses droits. Un plaisantin avait érigé des panneaux de circulation, indiquant la distance, en années-lumière, les séparant de la Terre, de Centauri Un et des planètes natales des autres colons.

Comme tous ceux qui attendaient de débarquer, Sorka Hanrahan passait le plus clair de son temps à observer les progrès de l'agglomération, familièrement baptisée « Terminus ». Pour elle, ce n'était qu'une façon de tuer le temps. Ça ne l'intéressait pas vraiment, et d'autant moins que sa mère n'arrêtait pas de répéter qu'ils regardaient l'histoire se faire. L'histoire, c'était quelque chose qu'on lisait dans les livres. Sorka avait toujours été une enfant très active. L'oisiveté forcée et les restrictions de la vie à bord eurent tôt fait de la frustrer. Savoir que la profession de son père, chirurgien-vétérinaire, serait très importante sur Pern, c'était une piètre consolation, alors que les autres enfants débarquaient avant elle et son frère.

Mais Brian n'était pas pressé. Il s'était lié d'amitié avec les jumeaux Jepson, à deux coursives de leur cabine. Ils avaient un frère aîné de l'âge de Sorka, mais elle ne l'aimait pas. Sa mère n'arrêtait pas de lui répéter qu'il y aurait sur Pern beaucoup de filles de son âge dont elle ferait la connaissance dès qu'elle commencerait d'aller à l'école.

— J'ai besoin d'un ami maintenant, se murmurait Sorka, errant dans les coursives.

Tant de liberté était un rare privilège pour une fillette qu'on avait toujours mise en garde contre les étrangers. Même dans leur ferme de Clonmel, et sous la garde vigilante de son chien Chip, il fallait qu'elle soit toujours en vue d'un adulte. Sur le *Yokohama*, non seulement on ne la surveillait pas, mais tout le vaisseau lui était ouvert, sauf la passerelle de commandement et la salle des machines.

Mais pour le moment, elle n'avait pas envie d'explorer, elle avait besoin de réconfort. Elle se dirigea donc vers son endroit préféré, le jardin.

Au cours de sa première longue excursion, elle avait découvert la section du bateau où d'immenses plantes aux larges feuilles arrondissaient et entremêlaient leurs branches au plafond, créant au-dessous d'elles de vastes grottes vertes. Elle adorait l'odeur merveilleuse de la terre humide et des feuilles, et respirait à pleins poumons de grandes goulées d'air frais et odorant. Sous les arbustes géants poussaient toutes sortes d'herbes et de petites plantes étiquetées, prêtes pour leur nouveau monde. Elle ignorait la plupart des noms savants, mais elle connaissait certains végétaux par leur nom commun. Sa mère cultivait des plantes aromatiques. Sorka savait lesquelles lui parfumeraient les doigts, et elle froissait audacieusement les tiges de marjolaine et les minuscules feuilles de thym. Elle buvait des yeux les bleus, les jaunes et les rosés des fleurs épanouies, et inspectait avec curiosité les centaines de plateaux de pousses dans leurs petits tubes d'eau – des fluides nutritifs, disait son père –, nées seulement quelques mois plus tôt, pour être prêtes à planter dès leur arrivée sur Pern.

Elle se penchait pour frôler de la main une étrange feuille duveteuse d'un beau vert argenté quand elle vit une paire d'yeux très bleus qu'aucune plante n'était capable de produire. Elle déglutit avec effort, se rappelant qu'il n'y avait pas d'étrangers sur le vaisseau, qu'elle était en sûreté. Les yeux ne pouvaient appartenir qu'à un autre passager qui, comme elle, explorait le paisible jardin.

— Salut, dit-elle, d'un ton à mi-chemin entre la surprise et la cordialité. Les yeux bleus cillèrent.

— Va-t'en. C'est pas ta place, gronda une jeune voix de mâle.

— Pourquoi ? Le jardin est à tout le monde si on n'abîme rien. Et toi, tu ne devrais pas être accroupi là-dedans comme ça.

— Va-t'en, répéta-t-il, soulignant cet ordre d'un geste de sa main sale.

— Je ne suis pas forcée. Qui es-tu ?

Ses yeux s'étant habitués à la pénombre, elle distinguait clairement maintenant l'air renfrogné du garçon. Elle se pencha pour le regarder.

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-elle.

— Mon nom, c'est pas tes oignons, dit-il avec un accent familier.

— Alors, excuse-moi, dit-elle d'un ton affecté. Puis elle réalisa qu'elle connaissait cet accent. :

— Dis donc, tu es irlandais. Comme moi.

— J'suis pas comme toi.

— Alors, dis que tu n'es pas irlandais. : Comme il ne niait pas –

et ne pouvait pas nier, ainsi qu'ils le savaient tous les deux –, elle le regarda en penchant la tête et avec un beau sourire.

— Je sais pourquoi tu te caches là. Parce que c'est tranquille et que ça sent bon. Presque comme chez nous. Moi non plus, je n'aime pas le vaisseau ; j'ai l'impression... (Sorka croisa frileusement le bras.) ... j'ai l'impression d'être tout le temps pressée et compressée, reprit-elle, étirant les mots pour mieux souligner sa pensée. Moi, je viens de Clonmel. Tu connais ?

— Évidemment.

Le ton était dédaigneux, mais il repoussa en arrière une longue mèche carotte qui lui tombait sur l'œil pour mieux la voir.

— Moi, je m'appelle Sorka Hanrahan. Elle le regarda, l'air interrogateur.

— Sean Connell, articula-t-il, d'un ton agressif, au bout d'un long silence.

— Mon papa est vétérinaire. C'était le meilleur de Clonmel. Le visage de Sean s'éclaira.

— Il travaille avec des chevaux ? Elle fit « oui » de la tête.

— Avec tous les animaux malades. Tu avais des chevaux ?

— Ouais, quand on était encore à Ballinasloe. Son visage s'assombrit de regret à ce souvenir.

— Des bons chevaux, ajouta-t-il avec fierté.

— Tu avais un poney à toi ?

Le garçon battit des paupières et baissa la tête.

— Moi aussi, il me manque, mon poney, dit Sorka avec compassion. Mais j'en aurai un autre sur Pern, et Papa a dit qu'il allait en produire des beaux pour vous.

Elle n'en était pas du tout sûre, mais cela lui sembla la chose à dire.

— J'espère bien. On nous l'a promis. On peut aller nulle part sans chevaux,– parce que ici, y a pas de bagnoles sur coussins d'air ni rien.

— Et pas de gendarmes, dit Sorka avec un sourire malicieux.

Elle venait de deviner qu'il faisait partie du groupe des gitans. Son père lui avait dit qu'il y en avait quelques-uns parmi les colons.

— Plus de fermiers pour vous chasser de leurs champs, plus d'ordre de vider les lieux dans les vingt-quatre heures, plus de mauvais campements, plus de routes à part celles que vous ferez vous-mêmes et... et juste toutes les bonnes choses que tu aimes, et pas celles que tu détestes.

— Ça peut pas être si bien que ça, remarqua Sean avec cynisme. Soudain, le haut-parleur du jardin annonça :

— On appelle les passagers pour la navette du matin. Embarquement immédiat au pont Cinq.

Comme une tortue, Sean se recroquevilla dans l'ombre.

— Dis donc, tu en fais partie ? dit Sorka, essayant de distinguer son visage dans l'obscurité. Elle eut l'impression qu'il hochait la tête.

— Ce que tu as de la chance de débarquer si tôt. Le troisième jour ! Qu'est-ce que tu as ? Tu ne veux pas y aller ?

Elle se mit à quatre pattes pour le regarder. Puis, lentement, elle s'écarta. Elle avait fait l'expérience de la peur et elle la reconnut chez Sean.

— Ah là là, je changerais bien de place avec toi. Il me tarde de débarquer. Ce ne sera pas long, le voyage. La même chose que quand on a quitté la Terre pour monter à bord du *Yoko*. Ce n'était pas si terrible, non ?

Elle était si excitée de partir qu'elle n'avait eu conscience de rien, à part la petite secousse du décollage.

— On a été expédiés endormis, murmura-t-il, d'un ton terrifié.

— Zut, tu as manqué le meilleur. Bien sûr, la moitié des adultes pleuraient en regardant Terra pour la dernière fois, ajouta-t-elle, condescendante. Je me suis dit que j'étais l'astronaute Yvonne Yves, et mon frère Brian, qui est bien plus petit que moi, il s'est dit qu'il était l'astronaute Tracey Train.

— Qui c'est, ceux-là ?

— Allons, Sean, je sais que vous aviez des vidéos dans vos roulottes. Tu n'as jamais vu *Les Aventuriers de l'espace* ?

— C'est bon pour les mêmes, dit-il avec mépris.

— Eh bien, tu es un aventurier de l'espace, maintenant, et si c'est bon pour les mêmes, il n'y a pas de raison d'avoir peur, non ?

— Qui t'a dit que j'avais peur ?

— Tu n'as pas peur ? À te cacher comme ça dans le jardin ?

— Je voulais juste respirer un peu de bon air. Soudain, il sortit des feuillages.

— Quand tu as une planète pleine de bon air qui t'attend dans quelques heures ? sourit Sorka. Fais comme si tu étais un héros de l'espace, c'est tout.

De nouveau, une voix sortit du haut-parleur, et elle comprit que l'officier d'embarquement était à cran. Desi Arthied n'avait pas eu besoin de rappeler le rassemblement à aucun autre groupe de passagers.

— Les navettes partiront dans exactement vingt minutes. Les passagers absents seront remis en fin de liste.

— Il est en colère, dit Sorka à Sean, le poussant vers la porte. Tu ferais bien de te dépêcher. Tes parents vont t'écorcher vif si tu leur fais manquer le départ.

— Tu parles ! grogna-t-il, rageur. Il sortit, furieux.

— Quel trouillard, fit-elle, avec un soupir exagéré. Enfin, ce

n'est pas sa faute. Puis elle se remit à examiner la plante odorante.

Le sixième jour, tout le personnel essentiel avait été débarqué. On enleva les sièges dans toutes les navettes sauf une, et on les laissa à terre. Des montagnes de matériel furent déchargées, distribuées, stockées. Les instruments délicats suivirent, soigneusement emballés dans des cocons à l'épreuve des chocs, avec le sperme et les ovules fertilisés et congelés venant de la Terre et de Centuri Un. Sallah était sûre que Barr avait retenu son souffle pendant tous ces transports. Immédiatement, les œufs fertilisés furent implantés dans les vaches, chèvres et brebis déjà remises de leurs longues années d'animation suspendue. On avait apporté des bêtes petites et vigoureuses, qui ne présentaient pas elles-mêmes les meilleurs génotypes mais qui conviendraient parfaitement comme receveuses ; les embryons aussi étaient différents, modifiés pour donner des bêtes robustes et résistantes. Les jeunes qui en naîtraient seraient, espérait-on, capables de digérer le fourrage cultivé sur Pern, qui aurait une plus forte teneur en bore que celui de la Terre, et certaines variétés d'herbes indigènes. S'il y avait des problèmes, Kitti Ping et sa petite-fille, Fleur du Vent, utiliseraient les techniques d'Eridani pour modifier la génération suivante en conséquence. Le plan prévoyait qu'au moins une partie des bêtes seraient adaptées pour que leurs glandes fabriquent les enzymes nécessaires, au lieu de se servir de bactéries symbiotiques comme l'avaient fait leurs ancêtres sur la Terre.

L'amiral Benden remarqua avec fierté que, le temps que les vaisseaux soient totalement évacués, la première couvée de poussins serait prête à éclore sur Pern. Certains signes donnaient à penser qu'il y avait sur la planète des animaux ovipares, car on avait trouvé des coquilles cassées au-dessus de la ligne des hautes eaux sur la côte où l'on construisait le port et une ferme marine. Les zoologues essayaient d'imaginer quelles créatures avaient pondu ces œufs, très semblables à des œufs de poule ; ils espéraient que c'étaient les magnifiques et étranges aviens mentionnés par l'EEE, mais jusque-là, ces créatures reptiloïdes n'avaient pas été observées. Les analyses ayant révélé une forte teneur en bore dans les coquilles, les œufs et leurs pondeuses furent mis sur la liste temporaire des produits indigènes non comestibles.

Les quatre jours suivants, les navettes ne firent que deux voyages quotidiens, car le chargement et le déchargement du matériel prenaient beaucoup de temps.

— Je préfère quelques passagers, remarqua Barr au mess où les pilotes de repos prenaient leur repas, à toutes ces caisses. Ou à tous ces arbustes et à toutes ces herbes absolument irremplaçables. Il y a encore pas mal de gens à débarquer.

Regardant autour d'elle, Sallah remarqua la famille de rouquins au fond à gauche. Elle leur fit bonjour, avec un grand sourire aux enfants qui avaient l'air lugubre.

— Magnifiques, ces cheveux roux, non ? dit Sallah, l'air envieux.

— Trop hors du commun, dit Avril Bitra avec dérision.

— Je ne sais pas, remarqua Drake, les regardant avec attention. Ça change agréablement.

— Elle est trop jeune pour toi, Bonneau, dit Avril.

— Je suis patient, rétorqua Drake, souriant de toutes ses dents parce que cette beauté pulpeuse faisait rarement attention à lui. Je sais où la trouver quand elle aura grandi.

Il feignit de réfléchir à cette possibilité.

— En tout cas, le garçon est beaucoup trop jeune pour toi, Avril. Au moins une génération de différence.

Avril le regarda de travers, et, attrapant une carafe à vin, se dirigea dignement vers un distributeur. Sallah échangea un regard entendu avec Barr. Le lendemain matin, Avril devait piloter la première navette, et les turbulences étaient assez dangereuses sans qu'elle y ajoutât des réactions émoussées par l'alcool. Elles regardèrent Nabol, le copilote d'Avril, mais il haussa les épaules avec indifférence. Sallah ne s'en étonna guère. Personne n'avait beaucoup d'influence sur Avril.

— Dis donc, Avril, mets la pédale douce pour le picrate, dit Drake, se levant pour l'intercepter. Tu m'as promis une revanche à la balle gravitationnelle. Le court doit être libre en ce moment.

Il la regardait avec un sourire de défi et, d'où elle était, Sallah le vit glisser une main sur le bras d'Avril, dont la bouche se décrispa.

— Autant en profiter tant qu'il est encore temps, ajouta-t-il, accentuant son sourire.

Remontant la main jusqu'à son épaule, il lui prit la carafe qu'il posa sur la table la plus proche et sortit ; avec elle sans regarder en arrière.

— Tiens ! La drague a quand même son utilité, dit Barr.

— On va voir s'ils jouent bien à la balle ? proposa Nabol, une lueur mauvaise dans l'œil.

— Il y a balle et balle, dit Sallah en haussant les épaules. Je les connais toutes. Excusez-moi.

Elle se leva et s'approcha de la table des Hanrahan, abandonnant son amie.

— Bonjour. Quand débarquez-vous ? demanda-t-elle.

— Demain, dit Red, avec un sourire de bienvenue, en lui tirant une chaise. Tu restes un moment ? Je crois que nous sommes sur ta navette.

— C'est sûr, dit Sorka, rayonnante.

— Vous avez attendu longtemps, remarqua Sallah en s'asseyant.

— Je suis vétérinaire, et Mairi puéricultrice, répliqua Red. Nous n'étions pas exactement indispensables à ce stade.

— Peut-être pas *maintenant*, répondit Sallah avec un sourire.

— En bas, c'est aussi beau que ça en a l'air ? demanda Sorka.

— Je n'ai pas eu le temps d'explorer, dit Sallah, d'un air de regret. On atterrit, on décharge et on décolle. Mais l'air est enivrant comme du vin.

Elle fronça le nez, reniflant l'air recyclé du vaisseau d'un air dégoûté.

— Et il y a du vent aussi. Parfois même un peu trop, ajouta-t-elle en riant, mimant une lutte imaginaire avec son manche à balai.

Mairi avait l'air pensif, son mari, l'air impatient. Sallah se tourna vers les enfants.

— Et l'école est formidable ! En plein air ! Nous vous apprendrons tout ce que nous savons sur notre nouvelle patrie.

Les deux enfants s'étaient renfrognés au mot d'école, mais ils se détendirent à mesure qu'elle parlait.

— Parfois, les profs en savent à peine plus que les élèves.

— Il n'y a pas eu de feu de joie hier soir, dit Brian, déçu.

— Parce qu'on a installé les poteaux électriques. Mais regarde ce soir. Tu n'es pas le seul à l'avoir regretté. Il paraît qu'on a décidé de faire un feu de joie tous les soirs sur une place, allumé chaque fois par une personne qui se sera distinguée par son travail.

— Chouette ! s'écria Brian, ravi. Qu'est-ce qu'il faudra faire pour pouvoir l'allumer ?

— Tu trouveras bien quelque chose, assura son père.

— Alors, à demain matin de bonne heure ? dit Sallah, se levant et ébouriffant les cheveux de Sorka.

— Nous serons là avant toi, répondit Red en souriant.

À la surprise de Sallah, ils étaient effectivement là avant elle, Mairi ayant insisté pour surveiller le chargement de leurs bagages personnels. Elle s'inquiétait beaucoup pour son précieux héritage familial, et surtout pour une commode en bois de rosé qu'on se transmettait dans sa famille depuis des générations. Elle avait été soigneusement démontée, et son poids, presque égal à leur allocation-bagages, les avait empêchés d'emporter grand-chose d'autre, mais Mairi avait insisté pour qu'elle les accompagne sur Pern. Aussi loin que remontât son souvenir, Sorka avait toujours vu cette commode dans la chambre de ses parents, sous la fenêtre. Sorka s'était vue forcée de renoncer à sa chère collection de chevaux-jouets, n'emportant que les trois plus petits et dix livres-cassettes. Brian avait démonté ses maquettes de bateaux, et s'inquiétait de trouver la colle

appropriée pour les reconstruire.

Ce fut la première question qu'il posa quand Sallah et Barr vinrent leur dire bonjour.

— De la colle ? répéta Sallah, surprise. On a apporté de tout ; pourquoi aurait-on oublié la colle ? Elle fit un clin d'œil à Red, qui sourit.

— Sinon, nos spécialistes auront vite fait de concocter un produit de remplacement. Pern semble une terre de ressources. Et maintenant, on embarque, Brian Hanrahan ! La foule sera bientôt là.

Étant les premiers arrivés, les Hanrahan purent choisir leurs sièges, et Sorka proposa qu'ils s'asseyent à la dernière rangée pour sortir les premiers. Suivit une attente interminable, pendant que les autres passagers montaient et bouclaient leurs harnais de sécurité. Enfin on décolla. Sorka était si excitée qu'elle arrivait à peine à respirer. L'écran avant ne fonctionnait pas, et elle en fut déçue, parce qu'elle ne sut pas l'instant exact où la navette quittait son hangar. Elle regarda anxieusement ses parents, mais ils fermaient les paupières. Brian avait les yeux exorbités par la même peur qu'elle, mais elle ne voulut pas lui donner la satisfaction de la lui montrer. Puis elle se rappela Sean Connell caché dans le jardin, et elle se força à s'imaginer qu'elle était l'astronaute Yvonne Yves, chef d'une mission exaltante sur une mystérieuse planète.

Puis ce fut l'arrivée. La poussée des rétrofusées la plaqua sur son siège, lui coupant presque la respiration, et la navette rebondit légèrement quand son train d'atterrissage toucha le sol.

— Terminus ! On a réussi ! s'écria-t-elle.

— N'aie pas l'air si étonné, ma chérie, lui dit son père en riant et en lui tapotant le genou.

— On pourra manger quand on sera sortis ? demanda Brian avec irritation, ce qui provoqua quelques rires.

Le sas s'ouvrit, et Sorka entendit le bruit de l'air qui s'engouffrait à l'intérieur. Puis les deux pilotes parurent et donnèrent l'ordre de débarquer. La navette était inondée de soleil et d'air frais, et Sorka sentit son cœur battre de joie.

En riant, son père déboucla son harnais et lui dit de se lever. Mais sa nervosité la retint.

— Allons, petite bête, dit Red, souriant pour montrer qu'il comprenait son hésitation.

— Sorka, tu peux sortir, cria Sallah.

Sorka se leva, les jambes un peu molles.

— Oh, ce que je suis lourde maintenant ! s'écria-t-elle.

Après la demi-gravité du Yoko, cela lui faisait tout drôle de retrouver son poids normal. À la porte, elle s'arrêta, impressionnée par sa première vision de Pern, un vaste panorama du plateau herbeux,

parsemé d'arbustes bleuâtres et couvert d'un ciel bleu-vert.

— Ne bloque pas la sortie, mon petit, dit une femme derrière elle.

Sorka obéit à la hâte, mais elle ne sut jamais comment elle avait pu descendre la rampe, avec tant de choses nouvelles à regarder. La végétation était subtilement différente de l'herbe de sa ferme natale. Les buissons étaient plus bleus que verts, et avaient des feuilles de formes bizarres, géométriques, comme celles des jeux de construction de son enfance.

— Regarde, Papa, des nuages ! Comme à la maison ! s'écria-t-elle, montrant le ciel, tout excitée.

Son père éclata de rire, et l'entraîna.

— Peut-être qu'ils nous ont suivis, Sorka, dit-il avec un grand sourire.

Sorka savait qu'il était aussi excité qu'elle de débarquer sur Pern, enfin.

Rejetant la tête en arrière, elle huma la brise fraîche soufflant sur le plateau, pleine d'odeurs nouvelles et merveilleuses. De nouveau libre sous le ciel, sans plafond ni murs pour l'emprisonner, elle avait envie de danser.

— Vous êtes les Hanrahan ou les Jepson ? demanda une femme, une liste à la main.

— Les Hanrahan, répondit Red. Mairi, Peter, Sorka et Brian.

— Bienvenue sur Pern, dit-elle avec un beau sourire, avant de cocher leurs noms sur sa feuille. Vous serez dans la maison Quatorze, place de l'Asie. Voilà votre plan. Toutes les installations importantes y figurent clairement. Maintenant, si vous voulez bien aider à décharger la navette...

Elle lui tendit une feuille, montra de la main le hayon qui s'approchait en marche arrière de la cale ouverte, puis s'avança vers les Jepson qui venaient de descendre.

— On est arrivés, Mairi, mon amour, dit Red, embrassant sa femme.

Étonnée, Sorka s'aperçut que ses parents avaient les larmes aux yeux.

Il fallait décharger les bagages personnels, mais aussi beaucoup de caisses destinées aux magasins communautaires.

— Dis au dispatcheur qu'on a besoin de meubles, dit un organisateur à Sallah quand la cale fut vide. Sinon certains n'auront pas de lit ce soir.

Elle fit au revoir aux Hanrahan et referma le sas pour retourner à l'astronef.

— Bientôt, il n'y aura plus personne là-haut, et il ne restera pas grand-chose des vaisseaux, à part les coques.

— Je sais, répondit Barr. Déjà, je m'attends à moitié à ne plus retrouver nos couchettes.

Elles attaquèrent la check-list, et Sallah sourit en cochant à mesure. Elle maîtrisait son vol à la perfection, ce qui signifiait qu'elle économisait au moins vingt litres de carburant à chaque voyage. Le vent tournait ; elles l'auraient bientôt en poupe, et Sallah demanda à Barr d'accélérer.

— Je veux profiter de ce vent arrière. Ça économise le carburant.

— Bon sang, Sallah, tu ne vaux pas mieux que Chichis-Fusi.

Mais Barr termina la check-liste en un clin d'œil.

— Ce que je voudrais bien savoir, c'est pourquoi on se donne tant de mal pour économiser le carburant ? Avec ce qu'on épargne, on ne pourra aller nulle part. Et une fois que les vaisseaux auront été complètement cannibalisés, les navettes ne serviront plus à rien, non ?

Sallah la regarda avec attention, puis glosa.

— Ça se défend, ce que tu dis. Ça se défend. Je crois, ajouta-t-elle après un instant de réflexion, que je vérifierai les réservoirs pendant le prochain vol de Fusi.

Mais quand elle eut vérifié, elle n'en fut guère plus avancée.

S'ils économisaient tellement, le niveau des réservoirs aurait dû être plus élevé. Barr, qui flirtait avec un ingénieur des stocks, oublia vite sa remarque. Mais pas Sallah. Pendant l'un des vols de Kenjo, elle fit quelques vérifications dans les mémoires de l'ordinateur principal.

Le carburant était à des niveaux acceptables dans les deux réservoirs restants du *Yoko*. Sallah calcula sa consommation moyenne par voyage, plus une estimation de celle de Kenjo, et arriva à un total qui aurait dû leur laisser un surplus de deux mille litres. Elle en retira une partie, pour tenir compte de la consommation plus forte lorsqu'il y avait du vent. Elle arriva encore à des chiffres légèrement plus bas que les précédents, mais toujours supérieurs à la quantité restante.

À qui pouvait-il servir de stocker du carburant ? À Avril ? Mais Avril et Kenjo ne s'aimaient pas. Avril avait même fait sur Kenjo des remarques frisant le racisme.

— Bien sûr, ce pourrait être pour donner le change... murmura Sallah.

Vérifiant la distance les séparant du système le plus proche, interdit cent ans plus tôt par l'EEE, et la distance jusqu'au système habitable le plus voisin, et calculant l'autonomie et la vitesse du canot amiral, Sallah arriva à la conclusion suivante : même en utilisant le carburant au mieux, le *Mariposa* ne pourrait atteindre que le système inhabitable. À quoi cela pouvait-il servir ? Contrariée d'avoir perdu son après-midi, Sallah partit à la recherche de Barr. Elles piloteraient la navette du soir, ce qui signifiait qu'elles coucheraient sur Pern.

4

À la grande joie de Sorka, l'école sur Pern consistait essentiellement à adapter les enfants à leur nouvel environnement. On avait enseigné à tous à se servir sans danger des outils ordinaires, et, aux plus de quatorze ans, à utiliser les appareils les moins dangereux. On leur montra des spécimens de plantes à éviter, et on leur fit une conférence sur les espèces botaniques déjà répertoriées : différentes variétés de fruits, légumes et tubercules à consommer avec modération. Une des tâches des jeunes colons, leur dit-on, serait de ramasser toutes les plantes comestibles qu'ils pourraient trouver pour compléter les vivres apportés de la Terre. On leur projeta aussi des diapos d'insectes et de reptiles indigènes. Enfin on rassembla dans une salle de classe les moins de douze ans, tandis que les plus grands se réunissaient à l'extérieur pour travailler dans des équipes d'adultes.

— Pendant cette période d'adaptation, dit Rudi Schwartz, le directeur de l'école, vous aurez l'occasion de travailler avec différents spécialistes, et de choisir et d'apprendre le métier que vous voudrez exercer sur Pern. Nous allons remettre l'apprentissage en honneur. C'est un système qui a bien fonctionné sur la vieille Terre, qui a bien marché sur Centauri Un, et qui convient particulièrement bien à notre colonie pastorale. Nous serons tous obligés de travailler pour nous établir sur Pern, mais les plus industriels seront récompensés.

— Avec quoi ? demanda un garçon du fond de la classe, le ton légèrement dédaigneux.

— Avec la satisfaction du travail accompli, et aussi, ajouta M. Schwartz, élevant la voix et souriant au sceptique, avec des attributions de terre et de matériel quand vous atteindrez votre majorité, et que vous voudrez vous établir. Ici, sur Pern, nous avons tous les mêmes chances.

— Mon père dit que les commanditaires auront quand même toutes les bonnes terres, dit un garçon, enhardi par l'anonymat du groupe.

Inspectant son auditoire, les yeux légèrement plissés, Rudolph Shwartz attendit pour répondre, si bien que les enfants se mirent à s'agiter.

— La Charte leur permet de choisir les premiers, c'est vrai. Mais la planète est grande, avec des millions et des millions d'hectares de terres arables. Même les commanditaires seront obligés de cultiver leurs terres. Il en restera bien assez pour ton père et pour toi. Maintenant... combien d'entre vous savent déjà conduire un traîneau ?

Sorka, ayant observé ses camarades, conclut à regret qu'il n'y avait pas de filles de son âge. Les adolescentes avaient déjà formé un groupe dont elle était exclue, et les autres fillettes étaient toutes beaucoup plus jeunes qu'elle. Résignée, Sorka chercha en vain Sean Connell. Ça ressemblait bien à un gitan de manquer l'école dès le départ !

La première classe du matin se termina par des instructions sur la façon d'obtenir à l'Intendance tout ce qu'il leur fallait, depuis les bonbons, strictement rationnés, jusqu'aux bottes et aux vêtements. Tout le monde, insista le directeur, avait droit à certains articles de luxe. Si un article était disponible, on le leur donnerait. Après un petit discours sur la modération, il renvoya les élèves en leur disant de revenir à 13 heures pour le travail de l'après-midi. Les enfants allèrent manger un déjeuner préparé dans les cuisines communautaires dressées près de la place du Feu de Joie.

Après deux semaines d'inaction sur le vaisseau, Sorka était ravie d'aider à charrier tout ce qu'on voulait. Elle était à peu près la seule. Les autres adolescentes étaient scandalisées de travailler si dur. Elevée dans une ferme, Sorka se sentait supérieure à ces douillettes citadines, et travailla avec tant d'ardeur à débarrasser un champ de ses pierres que le chef de son équipe agronomique lui conseilla la modération.

— On apprécie ta vigueur, Sorka, lui dit-elle en souriant, mais tu n'as rien fait pendant quinze ans. Il faut donner à tes muscles le temps de se fortifier.

— Au moins, j'ai des muscles, répliqua Sorka avec un regard dédaigneux aux filles qui, l'air boudeur, tenaient des piquets pour faire une clôture.

— Elles s'habitueront. Elles sont là pour rester. Comme nous tous, termina le chef avec un petit grognement.

Sorka poussa un soupir si heureux que l'agronome lui ébouriffa affectueusement les cheveux.

— Tu as déjà pensé à une carrière d'agronome ?

— Non, je serai veto, comme papa, répondit joyeusement Sorka.

Cette agronome ne fut que la première d'une longue série d'adultes qui auraient bien voulu avoir Sorka Hanrahan pour

apprentie. Elle ne resta que quelques jours dans l'équipe de ramassage des pierres, puis, avec cinq autres, on l'envoya au port et à la ferme marine.

— Tu as montré que tu pouvais travailler sans surveillance, Sorka, lui dit le directeur Shwartz d'un ton approbateur. C'est ce qu'il nous faut pour mettre Pern en valeur.

Le matin, ils apprirent à reconnaître les spécimens marins déjà répertoriés, puis on les divisa en deux groupes de trois, et, l'après-midi, on les envoya prospecter la côte pour ramasser toutes les algues non identifiées, toutes les formes de vie qui auraient pu rester piégées dans des flaques après la tempête de la veille. Ravie, Sorka se mit en route avec Jacob Chernoff, qui, en sa qualité d'aîné, avait été nommé chef du groupe et à qui on avait confié un bipeur en cas d'urgence.

— Ce sable devrait être différent, pas comme celui de la Terre, geignit le troisième membre du groupe quand ils se mirent en route.

— Chung, les océans usent les roches sur Pern de la même façon que sur la Terre, et le résultat est forcément le même : du sable, dit Jacob avec amitié. D'où es-tu ?

— Du Kansas, répliqua Chung. Je parie que tu sais même pas où c'est.

L'air moqueur, il regarda Sorka.

— Bordé par les États suivants : Missouri à l'est, Oklahoma au sud, Colorado à l'ouest et Nebraska au nord, répliqua Sorka avec une assurance souveraine. Et là-bas, il n'y a pas de sable, il y a de la terre !

— Dis donc, tu es drôlement forte en géographie, dit Jacob avec un sourire admiratif. D'où es-tu ?

— D'Irlande.

— Oh, une île européenne, dit Chung avec dédain. Sorka montra devant eux un grand rameau rougeâtre.

— Dites, vous croyez qu'ils ont ça ?

— N'y touchez pas, les avertit Jacob.

Avec des pincettes, il souleva le rameau pour l'examiner de plus près. Il était composé d'une tige centrale d'où partaient, à intervalles irréguliers, des feuilles épaisses.

— On dirait que ça vient du fond de la mer, remarqua Sorka, montrant à sa base des vrilles qui auraient pu être des racines.

— Ils ne nous ont rien montré de si grand, dit Chung.

Ils enveloppèrent leur trouvaille dans un sac à échantillon, pour la ramener en vue d'une étude ultérieure.

Puis ils contournèrent un des affleurements de pierre grise ponctuant le long croissant de la plage, et arrivèrent devant une petite mare laissée par le reflux, et où restaient piégées différentes formes de vie marine : des choses qui détalait sur de multiples pattes, deux objets ressemblant à des vessies – Sorka était sûre qu'ils étaient

vénéneux – et quelques créatures transparentes longues comme un doigt, en quoi elle vit presque des poissons.

— Comment, presque des poissons ? demanda Chung. Ça vit dans l'eau, non ? Donc, c'est des poissons.

— Pas forcément, répliqua Jacob. Et ça n'a vraiment pas l'air de poissons. Ça ressemble... bon, je ne sais pas à quoi ça ressemble, avoua-t-il.

Les créatures semblaient avoir plusieurs rangées de fines nageoires superposées sur les flancs, dont certaines constamment en mouvement.

— C'est poilu.

— Tout ce que je sais, c'est que je n'ai rien vu de pareil dans les bassins de la ferme marine, dit Chung.

Sortant un flacon à échantillon, il se baissa pour en capturer un.

Jacob captura une des vessies, et trois mille-pattes sautèrent d'eux-mêmes dans le bocal, mais ni l'un ni l'autre ne parvint à prendre un poisson-doigt.

Comme ils ignoraient les conseils qu'elle leur donnait, Sorka continua toute seule le long de la plage. Ayant contourné un autre affleurement rocheux, elle se retrouva devant un roc massif ressemblant à une tête d'homme, avec des sourcils saillants, un nez, des lèvres et un menton un peu caché par le sable et léché par le ressac. Ravie et intimidée à la fois, Sorka se figea d'admiration. C'était magnifique, et c'était *sa* trouvaille. En tombant dans un trou, une fille de la place de l'Asie avait découvert une série de grottes au sud et à l'est du Terminus. En son honneur, elles avaient officiellement reçu le nom de grottes de Catherine.

— La tête de Sorka ? murmura-t-elle entre ses dents.

Non, les gens penseraient à sa tête à elle, et elle ne lui ressemblait pas du tout. Elle leva les yeux vers le sommet de l'imposante falaise. Et elle vit une créature, apparemment suspendue dans les airs. Elle en resta bouché bée, car, à cet instant, le soleil transforma l'animal en une figurine d'or. Brusquement, il piqua et disparut derrière la tête de pierre.

Personne ne lui avait rien montré de semblable à cette merveilleuse créature, et Sorka se sentit tout excitée. Elle aurait quelque chose d'extraordinaire à annoncer en revenant au port. Elle courut vers la tête, qui, à mesure qu'elle approchait, perdait sa ressemblance illusoire. Mais cela ne comptait plus. Elle avait découvert quelque chose de bien plus important : une créature de Pern.

Elle grimpa péniblement une série de rochers pour atteindre le sommet. Elle fit une pause, espérant apercevoir la créature ailée. Mais elle fut déçue. De l'autre côté, il n'y avait que de la roche fissurée.

Puis le ressac, battant le pied du roc, s'engouffra par une fente et retomba sur elle en cascade ; elle recula vivement.

Dépitée, elle termina quand même la montée, évitant les trous cracheurs d'eau. De cette hauteur, elle avait une vue magnifique sur toute la plage. Elle vit Jacob et Chung allongés près de leur mare, et arriva même à distinguer la ferme marine et le premier bateau de pêche assemblé qui se balançait sur son ancre. Vers l'ouest, elle vit un chapelet de ravissantes petites plages, bordées par des affleurements de roches semblables à la sienne. Devant elle, rien que l'océan, mais elle savait que le continent Septentrional s'étendait quelque part au-delà de l'horizon.

Elle se retourna pour regarder l'épaisse végétation poussant jusqu'au bord de la falaise. Soudain, elle avait soif. Apercevant des boules rouges sur un arbre qu'elle prit pour un fruitier, elle décida d'en cueillir une. Elle en rapporterait aussi pour les garçons. Ils seraient contents de se rafraîchir.

Deux choses se passèrent en même temps : elle faillit tomber dans un trou occupé par de gros œufs clairs et mouchetés, et quelque chose lui piqua dessus, toutes serres dehors, manquant sa tête de justesse.

Sorka se jeta à genoux sur la pierre, regardant anxieusement au-dessus d'elle pour voir ce qui l'avait attaquée. La créature plongeait de nouveau, griffes en avant, et elle attendit, comme elle l'avait fait une fois avec un taureau furieux, pour rouler sur elle-même au dernier moment. Une vague de colère monta en elle, si forte qu'elle cria sans le vouloir.

Troublée par ces émotions inattendues, mais pleinement consciente du danger, Sorka se releva précipitamment et courut, pliée en deux, jusqu'au bord de la falaise. Des cris de rage éclatèrent au-dessus d'elle et accélérèrent sa descente. Elle entendit un bruit d'ailes, baissa instinctivement la tête pour se protéger d'une nouvelle attaque, puis s'abrita sous un surplomb. S'aplatissant contre la roche, elle vit alors son assaillant. Détachée sur le ciel vert-bleu, la créature avait un corps doré, des ailes d'une nuance plus pâle, au squelette sombre clairement apparent, et des yeux flamboyants rouge orangé.

La créature glapit, surprise et troublée, puis monta en chandelle et disparut. Sorka se demanda si elle était cachée par l'ombre du surplomb. Elle entendit un nouveau cri, assourdi, espérait-elle, par la distance.

Brusquement, une vague se brisa contre les roches au-dessus d'elle, la trempant jusqu'aux os. Elle réalisa avec inquiétude que la marée commençait à monter, et qu'elle ferait bien de s'en aller. Sans délai.

Prudemment, elle regarda autour d'elle, prêtant l'oreille, mais

les cris de la créature étaient lointains. Une nouvelle vague lui rappela l'urgence du départ, et elle reprit sa descente. Elle glissa sur la roche humide et termina par une chute incontrôlable. Battant des bras pour retrouver l'équilibre, elle atterrit de tout son long sur la plage. Encore assez jeune pour pleurer quand elle se faisait mal, Sorka, les mains, le menton et les genoux écorchés, émit un long gémissement.

Au-dessus d'elle, quelque chose imita le son, si parfaitement qu'elle en oublia sa souffrance et leva les yeux vers la créature planant au-dessus de sa tête.

— Tu te moques de moi ?

Soudain, elle en fut aussi irritée que si un de ses camarades s'était moqué d'elle.

— Alors, qui es-tu ? demanda-t-elle à la créature dorée.

Mais celle-ci disparut.

Sorka battit des paupières, puis scruta le ciel, étonnée de la rapidité avec laquelle l'animal s'était évanoui.

— Ouah ! Plus rapide que la lumière !

En se remettant debout, Sorka décrivit un cercle complet, certaine que la créature devait être visible quelque part. Puis une autre vague se brisa à ses pieds, et elle recula précipitamment, bien qu'elle fût déjà complètement trempée. Mais l'eau de mer piquait ses écorchures, et elle avait encore une longue marche devant elle avant de regagner la ferme marine, décidée à ne parler à personne de l'animal mystérieux.

Soudain, les buissons au-dessus d'elle s'écartèrent, livrant passage à une tête blonde, et elle sauta en arrière, stupéfaite.

— Imbécile ! Idiotie de la ville ! Tu lui as flanqué la trouille !

Sean Connell descendit vivement de la falaise, la peau non plus blanche mais hâlée par le soleil, ses yeux bleus lançant des éclairs.

— Je suis là caché depuis l'aube, espérant qu'elle tombe dans mon piège, et t'as tout fait rater. Quelle andouille !

— La piéger ? Cette ravissante créature ? Et l'éloigner de ses œufs ?

Atterrée, Sorka se jeta sur Sean et, serrant les poings, l'accabla d'une grêle de coups.

— Je te le défends ! Je te défends de lui faire mal !

— Je veux pas la tuer ! Je veux la dresser ! hurla-t-il, se protégeant le visage de ses bras. Je veux rien tuer. Mais je la veux ! Pour moi !

Bondissant brusquement, il fit tomber Sorka dans le sable et se jeta sur elle, l'immobilisant sans problème car il était un peu plus grand qu'elle. Retrouvant sa respiration, elle se tortilla, essayant de dégager ses jambes pour lui donner des coups de pied.

— Fais pas l'idiotie. Je veux pas lui faire mal. Ça fait deux jours

que je la surveille. Et j'en ai parlé à personne.

Comprenant enfin ce qu'il disait, Sorka se calma et le regarda, soupçonneuse.

— C'est bien vrai ?

— Ouais.

— Ce n'est quand même pas bien, dit Sorka, tentant de le repousser, mais il la pressa encore plus fort dans le sable.

Elle avait des pierres qui lui entraient dans le dos.

— Il ne faut pas l'éloigner de ses œufs.

— Je vais continuer à les surveiller.

— Mais tu ne sais pas si ses petits ont besoin d'elle ou pas. Tu ne peux pas l'emporter.

Sean considéra Sorka, aussi furieux qu'elle.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ? Il y a une récompense pour ces trucs-là. Et on a plus besoin que toi de cet argent.

— Il n'y a pas d'argent sur Pern ! Pour quoi faire ? Sorka le regarda avec étonnement, puis avec compassion.

— Tu peux avoir tout ce que tu veux à l'Intendance. On ne te l'a pas expliqué à l'école ?

Sean la regarda, méfiant.

— Oh, je comprends. Tu n'es même pas resté assez longtemps à l'école pour apprendre ça, hein ? Elle émit un petit grognement de dégoût.

— Laisse-moi me lever. J'ai des pierres qui me rentrent dans le dos. Tu es vraiment impossible.

Elle se releva et épousseta de la main le plus gros du sable collant à ses vêtements. Puis elle le regarda dans les yeux.

— Est-ce que tu y es seulement resté le temps d'apprendre ce qui était vénéneux ?

Il hocha lentement la tête, et elle soupira, soulagée.

— L'école, c'est bien. Ici, au moins.

— Pas d'argent ? répéta Sean, incrédule.

— Non, sauf si quelqu'un a apporté des pièces en souvenir. Mais j'en doute, parce que c'est lourd, les pièces. Écoute, dit-elle vivement, lui saisissant le bras comme il faisait mine de partir. Tu vas au bâtiment de l'Intendance, au Terminus. C'est le plus grand. Tu leur dis ce qu'il te faut, tu signes ton nom sur une feuille, et s'ils ont ce que tu demandes, ils te le donnent. Ça s'appelle une réquisition, et tout le monde, hommes, femmes et enfants, a le droit de réquisitionner ce qu'il veut à l'Intendance. Enfin, dans des limites raisonnables.

Elle sourit, pour adoucir la gronderie.

— Qu'est-ce que tu fais si loin ?

Un peu contrariée, elle réalisa qu'elle n'était pas la première personne à voir le rocher en forme de tête et ne pouvait pas demander

qu'on lui donne son nom.

— Comme tu m'as dit sur le vaisseau... (Il sourit soudain, d'un sourire plein de charme et de malice)... une fois qu'on sera arrivés, on pourra aller où on voudra. Sauf qu'on peut pas vraiment, tant qu'on n'a pas de chevaux.

— Ne viens pas me dire que vous avez apporté votre roulotte avec vous ?

Sorka était atterrée à l'idée du poids que ça ferait dans une cale.

— On nous a apporté des roulottes, lui dit-il. Sauf qu'on n'a rien pour les tirer.

Il montra de la main les fourrés et la forêt.

— Mais on campe où on veut jusqu'à ce qu'on ait des chevaux.

— Ça va demander dans les deux ans, tu le sais ? dit-elle avec sérieux. Une fois de plus, il fit oui de la tête.

— Mais on a déjà tout mis en train. Papa est veto, et il dit qu'ils ont réveillé des juments, des ânesses, des vaches et des brebis et qu'ils les ont déjà inséminées.

— Réveillées ? dit Sean, les yeux exorbités.

— Bien sûr. On ne pouvait pas nettoyer des étables et des écuries pendant quinze ans. Mais si c'est ce que tu attends, il faudra onze mois avant la naissance des premiers chevaux.

— Des chevaux, c'est sûr. On nous a promis des chevaux, dit Sean avec force, et elle eut envie de le consoler.

— Tu en auras, va. C'est mon père qui l'a dit, mentit-elle. Il a dit que les gi... les nomades étaient les premiers sur la liste.

— J'espère bien, dit Sean, l'air sombre. Ou alors, il y aura du grabuge.

— Viens plutôt me voir avant de faire du grabuge. Mon père s'entendait bien avec les nomades à Clonmel. Et crois-moi, tu les auras, tes chevaux.

Elle vit qu'il était sceptique.

— Mais si j'apprends que tu as fait du mal à notre créature, alors, Sean Connell, je veillerai à ce que tu n'en aies pas ! Je ne crois pas que tu pourrais l'attraper, d'ailleurs. Elle est intelligente, cette petite bête. Elle comprend ce que tu penses.

Sean la fixa, plus dédaigneux que sceptique.

— Comment tu sais tout ça ?

— Je m'entends bien avec les animaux. Elle fit une pause, puis sourit.

— Comme toi. À bientôt. Et n'oublie pas pour les réquisitions !

Elle tourna les talons, repartit vers la plage et rejoignit Jacob et Chung juste à temps pour les aider à rapporter leurs échantillons à la ferme marine.

Sallah Telgar entendit l'appel à des volontaires pour composer une équipe de garde, qui surveillerait le vaisseau pour que les autres membres de l'équipage puissent passer un week-end sur Pern. Elle hésita jusqu'à ce qu'elle voie les noms des trois premiers volontaires : Avril, Bart et Nabhi. Ces trois-là ne s'occupaient que de leurs intérêts personnels. Pourquoi s'étaient-ils portés volontaires, *eux* ? Soupçonneuse, elle griffonna immédiatement son nom sur la liste. Elle se demandait toujours ce que faisait Kenjo de ses économies de carburant. L'*Eujisan* prenait régulièrement son allocation et n'aurait pas dû tout consommer. Bizarre. Bientôt, il n'y aurait plus aucun endroit sur le *Yoko* où cacher un dé à coudre de carburant, sans parler de ce qui avait disparu. Pourtant, Kenjo ne faisait pas partie des volontaires.

Les six navettes rentrèrent pour relever les équipes du vaisseau. Sallah pilotait l'*Eujisan* avec l'équipe de relève pour le *Yoko*. Avril arborait un sourire satisfait, confirmant à Sallah qu'elle avait des plans pour le week-end. Bart Lemos semblait nerveux, et Nabhi avait son air hautain habituel. Ils mijotaient quelque chose, mais quoi ? Elle n'arrivait pas à l'imaginer.

Quand Sallah ouvrit le sas sur le pont d'atterrissage du *Yoko*, elle faillit être renversée par les colons impatientes de monter à bord de l'*Eujisan* pour leur premier séjour dans leur nouvelle patrie. Sallah n'avait jamais vu un chargement plus rapide. Bientôt, il ne resterait plus du *Yoko* que la coque et les coursives menant à la passerelle de commandement, où les banques de l'ordinateur central resteraient intactes. Ses vastes mémoires avaient été copiées pour servir à la surface, sauf les programmes militaires et navals secrets, d'ailleurs inutiles. Quand tous auraient quitté définitivement les astronefs, on n'aurait plus besoin de savoir comment on livre une bataille spatiale.

Les volontaires reçurent leurs consignes de la bouche de ceux qu'ils remplaçaient, puis les permissionnaires partirent joyeusement.

— Ma parole, ça me donne la chair de poule, murmura Boris Pahlevi à Sallah dans les coursives désertes, dépouillées de leurs revêtements muraux et n'ayant conservé que la partie centrale du plancher.

— Le dernier roulera-t-il la dernière section de sol derrière lui ? demanda facétieusement Sallah.

Elle frissonna en constatant que tous les sas de sécurité séparant les différentes sections du vaisseau avaient été enlevés. L'éclairage était réduit à trois unités par coursive. Elle regardait où elle posait les pieds.

— C'est un vrai viol, de l'avoir dépouillé à ce point-là, remarqua Boris, l'air lugubre, en regardant autour de lui.

— C'est Ivan le Terrible, dit Sallah.

Elle avait surnommé ainsi l'intendant chargé de récupérer tout ce qui pouvait servir.

— Il est Alaskan, tu sais, et économe jusqu'à l'avarice.

— Ta-ta-ta, dit Boris, feignant la sévérité. Nous sommes tous pernaïs maintenant, Sal. Qu'est-ce que c'est qu'un Alaskan ?

— Tu es vraiment d'une ignorance crasse, Boris, même pour un Centauren de deuxième génération. L'Alaska était un territoire de la Terre, non loin du cercle polaire, et très froid. Les Alaskans avaient la réputation de ne rien jeter. Mon père ne jetait jamais rien. C'était peut-être un trait génétique, parce qu'il avait été élevé sur Centauri Un, mais ses parents étaient Alaskans, dit Sallah avec un soupir. Papa ne jetait jamais rien. J'ai dû bazarder le contenu des neuf cours avant de partir. Quelle corvée ! Les écuries d'Augias nettoyées par Hercule étaient propres en comparaison.

— Hercule ?

— Laisse tomber, dit Sallah.

Le faisait-il exprès ?

Certains voulaient tout renier en partant, littératures, légendes, langues, et tout ce qui rendait les gens si différents les uns des autres, et si intéressants. Mais les plus sages et les plus tolérants avaient prévalu. La générale Cherry Duff, historienne et bibliothécaire officielle de la colonie, avait insisté pour qu'on emporte sur Pern les archives écrites et visuelles de toutes les cultures et ethnies. Les partisans d'un départ de zéro se consolaient en se disant que tout ce qui serait inutile dans leur nouvelle civilisation tomberait dans l'oubli à mesure que de nouvelles traditions s'établiraient.

— On ne sait jamais, disait souvent Cherry Duff, quand d'anciennes données redeviennent nouvelles, valables et précieuses. On conservera tout le fourbi !

Vaillante héroïne de la défense de Cygnus 111, elle abordait sa onzième décennie en pleine santé et faisait le voyage sur le *Buenos Aires* avec ses arrière-petits-enfants ; elle aimait pimenter son discours d'expressions argotiques, pour qu'on s'en souvienne mieux.

— Avec les puces d'aujourd'hui, ça ne prend pratiquement pas de place.

Boris et Sallah trouvèrent la passerelle de commandement intacte et rassurante. Même les portes de sécurité étaient encore en place. Boris s'assit dans le fauteuil du commandant et demanda à Sallah de confirmer la stabilité de leur orbite. C'était un ingénieur et un mordue de la programmation informatique, et il allait sans doute passer tout son week-end au clavier. Il était plus qualifié que personne pour détecter et corriger toute déviation de l'orbite. Il s'était volontiers inscrit pour ce week-end de garde, car, ayant oublié de protéger sa peau sensible, il avait attrapé des coups de soleil en aidant

à l'érection des pylônes temporaires de la centrale hydroélectrique. Il s'en voulait d'avoir négligé les précautions élémentaires, simplement parce que tous les autres travaillaient torse nu pour bronzer.

— Les programmes n'ont pas cessé de fonctionner, dit Sallah, se glissant dans le fauteuil du navigateur. L'orbite du *Yoko* n'a pas bougé d'un poil.

— L'officier de navigation aurait dû rester là jusqu'à ce qu'on prenne officiellement la relève, grommela-t-il. (Puis il se détendit et ajouta :) Je suppose qu'elle avait peur qu'on parle sans elle. Enfin, tout va bien, c'est le principal.

Boris fit l'appel des autres volontaires. Avril Bitra et Bart Lemos étaient à l'unité Survie, Nabhi Nabol au Ravitaillement. Sallah démarra un programme pour découvrir qui avait eu accès à l'ordinateur central. Ce genre de vérification intérieure était une fonction du terminal de la passerelle, et n'était disponible sur aucun autre, sauf celui qui se trouvait autrefois dans la suite amirale. Quand Sallah quitterait le *Yoko*, elle saurait qui avait demandé quoi. Mais elle ne saurait toujours pas pourquoi.

— Tu sais si on a déjà transporté à terre les livres sur cassettes ? demanda Boris, quand il eut terminé l'appel.

— D'après la générale Duff, oui. Mais pourquoi ne pas t'en faire des copies puisqu'il nous reste des bandes ?

— Je vais en faire quelques-unes pour mon usage personnel. Après tout, j'ai chèrement payé de ma personne pour produire le courant qui permettra de les entendre.

Sallah rit, sans pouvoir s'empêcher de le plaindre. Le pauvre Boris avait le visage à vif et portait les vêtements les plus lâches possibles. Elle retourna à son ordinateur.

Avril demandait les quantités de carburant restant dans les réservoirs des trois astronefs. Nabol se renseignait sur les pièces détachées déjà déchargées, avec leur rangement exact à l'Intendance. Comme ça, il n'aura pas besoin de les demander, se dit Sallah. Le plus préoccupant, c'étaient les programmes d'Avril, car elle était le seul astrogateur pleinement qualifié et expérimenté. Si quelqu'un pouvait faire bon usage du carburant restant, c'était Avril. Mais où se trouvaient les quantités économisées par Kenjo ?

Avril avait demandé les coordonnées de la planète la plus proche pouvant permettre la vie à des humanoïdes. D'après les rapports de l'EEE, il en existait deux qui présentaient des indices de vie intelligente. Elles étaient distantes, mais dans le rayon d'action du canot amiral. Tout juste. Sallah ne voyait pas pourquoi Avril s'intéressait à ces planètes, même si elles étaient accessibles au *Mariposa*. D'accord, Avril était très capable de calculer la trajectoire, mais le voyage serait long et épuisant, même à la vitesse maximale.

Puis Sallah se rappela que le canot amiral disposait de deux unités d'animation suspendue. Solution de dernier recours, à laquelle elle ne se serait personnellement résignée qu'à la dernière extrémité. Si elle devait être en animation suspendue, elle préférerait avoir quelqu'un d'éveillé pour surveiller les instruments dans la cabine. Mais il y avait deux unités. Alors, qui était le petit veinard qu'Avril emmènerait avec elle ? Si vraiment elle voulait s'évader de Pern. Mais pourquoi s'en évader alors qu'on venait juste d'y débarquer ? Un nouveau monde totalement vierge, et Avril aurait voulu le quitter sans même lui donner sa chance ? Était-ce possible ?

Sallah continua ses recherches pendant ses trois jours de garde et prit des copies avant d'effacer son programme. Quand elle remonta dans la navette pour retourner sur Pern, elle comprenait pourquoi les équipages avaient eu besoin d'une permission. Le pauvre vieux *Yoko*, dépouillé de tout ce qui pouvait servir, était devenu très déprimant. Le *Buenos Aires* et le *Bahrain*, plus petits, devaient être carrément claustrophobiques. Mais le dépouillement était presque terminé et, bientôt, les trois vaisseaux seraient abandonnés sur leur orbite solitaire, visibles à l'aube et au crépuscule comme trois points lumineux reflétant les rayons de Rukba.

5

Ses parents désapprouvaient ouvertement son amitié avec Sean Connell, mais Sorka avait trouvé bien des raisons de continuer à le fréquenter, quand il eut abandonné son attitude soupçonneuse à son égard. Curieusement, elle remarqua que les parents de Sean ne voyaient pas leur amitié d'un meilleur œil. Ce qui y ajoutait un certain piquant.

Ils étaient liés par leur fascination commune pour leur créature et sa couvée. Sorka surveillait le nid avec Sean, autant pour s'assurer qu'il ne la léserait pas que pour voir éclore les œufs.

Ce matin-là – jour de repos –, elle était venue avec assez de sandwiches pour eux deux. Les adolescents s'étaient cachés, à plat ventre, dans les buissons bordant le rocher en forme de tête, d'où ils pouvaient voir le nid. Le petit animal doré se chauffait au soleil du côté de la mer et ils voyaient briller ses yeux qui surveillaient sa couvée.

— On dirait un lézard, dit Sean à l'oreille de Sorka.

— Pas du tout, protesta Sorka, se rappelant les illustrations d'un livre de contes de fées. Plutôt un petit dragon. Un dragonnet, dit-elle, presque agressive.

Elle écarta doucement un insecte mille-pattes qui tramait diligemment dans les buissons son corps en trois segments.

Machinalement, Sean élevait un petit rempart de feuilles pour tenir l'insecte à l'écart.

— Les serpents en mangent des tas, et les wherries mangent les serpents.

— Les wherries mangent aussi des wherries, dit Sorka d'un ton dégoûté, se rappelant les charognards à l'œuvre.

Ils somnolaient dans la chaleur de midi, quand un subtil roucoulement les tira de leur torpeur. Le petit dragonnet doré déploya ses ailes.

— Pour protéger ses petits, dit Sorka.

— Non, pour les accueillir.

Sean avait l'habitude de la contredire en tout. Sorka s'y habitua peu à peu.

— Ça pourrait être les deux, suggéra-t-elle, accommodante.

— Je te parie que cet insecte fuyait un serpent.

Sorka réprima un frisson. Elle ne voulait pas lui laisser voir à quel point elle détestait ces bêtes rampantes.

— Tu as raison. C'est pour les accueillir, dit Sorka, les yeux dilatés. Elle chante !

Sean sourit à ce son de plus en plus lyrique. La petite créature pencha la tête, et ils virent sa gorge vibrer.

Soudain, le ciel au-dessus du rocher s'emplit de dragonnets. Sean saisit le bras de Sorka pour lui enjoindre le silence. Mais celle-ci, bouche bée, était trop ravie du spectacle pour faire autre chose qu'admirer. Des dragonnets bronze, bruns et bleus planaient au-dessus de leurs têtes, mêlant leurs voix à celle du dragonnet doré.

— Ils doivent être des centaines, Sean. Piquant et virevoltant, ils semblaient en effet innombrables.

— Il n'y a que douze lézards, répliqua Sean avec assurance. Non, seize.

— Des dragonnets, dit-elle avec curiosité.

Un nouveau vol de dragonnets apparut soudain, traînant de longs rameaux d'algues dégoulinantes. D'autres les rejoignirent, apportant dans leurs becs des choses gigotantes qu'ils lâchaient sur les algues disposées en cercle autour du nid.

— On dirait une digue, murmura Sorka avec admiration.

Puis, voyant la première coquille se fendre et une petite tête humide en émerger, Sorka et Sean se blottirent l'un contre l'autre pour contenir leur excitation. Interrompant leur récolte, les créatures ailées se mirent à roucouler en chœur.

— Tu vois, c'est un rite d'accueil ! dit Sean, sûr d'avoir eu raison depuis le début.

— Non, de protection !

Sorka lui montra la gueule de deux énormes serpents mouchetés de l'autre côté des buissons.

Les serpents furent immédiatement repérés, et une demi-douzaine de dragonnets piquèrent sur les têtes dépassant des fourrés. Pendant ce bref combat, quatre coquilles s'étaient ouvertes, les adultes faisant une chaîne aérienne pour ravitailler le premier-né qui sortit, tremblotant sur ses petites pattes et gémissant à faire pitié. Sa mère le dirigea, avec des battements d'ailes accompagnés de pépiements encourageants, vers un dragonnet qui lui présentait un poisson frétilant.

Un serpent plus audacieux, émergeant du sable où il se cachait,

essaya de se projeter en haut du rocher vers un autre nouveau-né, dressant la tête et ouvrant la gueule pour dévorer sa proie. Instantanément, des dragonnets l'attaquèrent. Poussé par l'instinct de conservation, le petit franchit maladroitement le rempart d'algues, se rapprochant du buisson où se cachaient Sean et Sorka.

— Va-t'en, grommela Sean, les dents serrées. De la main, il tenta d'écarter la créature gémissante. Il n'avait pas envie de se faire attaquer par les adultes.

— Il meurt de faim, Sean, dit Sorka, cherchant à tâtons son paquet de sandwiches. Tu ne le *sens* pas ?

— Te mêle pas de ça, grogna-t-il, tout en percevant, lui aussi, la faim de la petite créature.

Mais il avait vu les adultes déchirer les poissons de leurs griffes acérées, et il ne voulait pas être leur prochaine victime.

Avant qu'il ait pu l'arrêter, Sorka jeta un bout de sandwich sur le rocher. Il atterrit juste devant le nouveau-né vacillant et gémissant, qui se jeta dessus et le fit disparaître comme par enchantement. Ses cris se firent plus pressants et il se rapprocha de la source de nourriture. Deux autres petites créatures levèrent la tête, malgré les efforts de la mère pour les piloter vers les adultes qui leur tendaient des proies marines appétissantes.

— T'as réussi, maintenant, grogna Sean.

— Mais ils ont faim, dit Sorka, jetant d'autres bouchées aux trois nouveau-nés.

Les deux derniers se précipitèrent pour prendre leur part. Sorka était sortie de leur cachette et tendait une bouchée au premier. Sean chercha à la rattraper, mais la manqua, et s'écorcha le menton sur le roc.

La petite créature accepta la bouchée que lui offrait Sorka, puis grimpa dans sa main, reniflant d'un air pitoyable.

— Oh, Sean, qu'il est mignon. Ça ne peut pas être un lézard. C'est chaud et doux. Oh, prends un sandwich et nourris les autres.

Sean regarda vers la mère, et vit avec soulagement qu'elle cherchait plus à nourrir les autres qu'à poursuivre les trois fuyards. Sa fascination finit par surmonter sa prudence. Il attrapa un sandwich, et, à genoux près de Sorka, attira le dragonnet le plus proche. Le troisième, distinguant un changement dans les cris de son frère, déploya ses ailes humides et le rejoignit aussitôt. Sean constata que Sorka avait raison : les créatures avaient une peau souple et tiède. Pas du tout comme des lézards.

Bientôt, les sandwiches ne furent plus que des bosses dans le ventre des nouveau-nés, et Sorka et Sean, sans le vouloir, venaient de se faire des amis pour la vie. Trop occupés par leurs trois petits, ils n'avaient pas remarqué la disparition des autres. Seules les coquilles

vides du nid témoignaient encore de ce qui venait d'arriver.

— On ne peut pas les laisser là. Leur mère est partie, dit Sorka, étonnée de cet abandon.

— De toute façon, j'aurais pas laissé les miens, dit Sean d'un ton sarcastique. Je les garde. Je peux aussi garder le tien si tu veux pas le rapporter au Terminus. Ta mère te laissera pas garder une bête sauvage.

— Ce n'est pas une bête sauvage, répliqua Sorka, indignée.

De l'index, elle caressa le dos du minuscule lézard bronze pelotonné au creux de son bras. Il remua et se blottit plus étroitement contre elle, en émettant quelque chose ressemblant à un ronronnement.

— Ma mère réussit très bien avec les bébés. Et elle a sauvé des agneaux que mon père croyait condamnés.

Sean se calma. Il avait mis ses deux lézards dans sa chemise, un de chaque côté, retenue à la taille par la ceinture qu'il avait osé réquisitionner. La facilité avec laquelle il l'avait obtenue à l'Intendance lui avait donné confiance en Sorka. Cela avait aussi prouvé à son père que « les autres » distribuaient avec justice le matériel apporté de la Terre. Deux jours après avoir eu sa ceinture, Sean avait remplacé les vieux bidons du camp par des casseroles ; sa mère et ses trois sœurs avaient des blouses et des chaussures neuves.

Les deux dragonnets bruns étaient tièdes contre sa peau, et leurs petites serres le piquaient un peu, mais il était très content de sa réussite. Ils n'avaient que trois orteils, celui de devant rabattu contre les deux autres. Au camp de son père, tout le monde avait cherché des nids de lézards – enfin, de dragonnets – et des trous de serpents le long de la côte. Ils cherchaient des traces des lézards légendaires pour s'amuser, et chassaient les serpents pour se protéger. Les reptiles nécrophages étaient dangereux pour ces gens vivant dans des abris de branches couverts de feuilles. Les reptiles avaient mordu des enfants sous leurs couvertures. Rien n'était à l'abri de leur voracité. Et ils n'étaient même pas bons à manger.

Le père de Sean en avait attrapé, écorché et grillé plusieurs. Il avait goûté une petite bouchée de chaque variété, et chaque fois il l'avait recrachée précipitamment, et s'était lavé la bouche, car la chair du serpent lui faisait enfler les lèvres. Au camp, tout le monde avait donc reçu l'ordre d'exterminer cette vermine. Bien sûr, dès qu'ils auraient des chiens ou des furets, le problème ne se poserait plus. Porrig Connell était indigné parce que les autres membres de l'expédition ne semblaient pas comprendre combien des chiens leur étaient nécessaires. Pour eux, ce n'étaient pas des animaux de compagnie, mais de précieux auxiliaires. Ce qui prouvait que c'était la même chose sur Pern que sur la Terre : les Connell étaient les derniers

servis et les premiers à se faire snober. Mais il avait fait inscrire les cinq familles du camp pour l'attribution d'un chien.

— Ton père va être content, dit Sorka, que sa joie rendait expansive. Tu ne crois pas, Sean ? Je parie qu'ils sont encore meilleurs que les chiens pour attraper les serpents. Regarde comme ils ont attaqué les grands mouchetés.

Sean poussa un grognement.

— Seulement parce qu'ils attaquaient les nouveau-nés.

— Je ne crois pas. Je sentais presque leur haine des reptiles.

Elle voulait croire que les lézards volants avaient quelque chose d'exceptionnel, exactement comme elle avait toujours trouvé que Duke, leur chat tigré, était le meilleur chasseur de la vallée, et le vieux Chip, le meilleur chien de berger de Tipperary. Mais soudain, des doutes l'assaillirent.

— On devrait peut-être les laisser ici pour leur mère.

Sean fronça les sourcils.

— Pour qu'elle les jette dans la mer comme les autres ?

D'un commun accord, ils se levèrent et, avançant sans secousses pour ne pas réveiller leurs dragonnets, ils s'approchèrent du bord du roc.

— Oh, regarde ! s'écria Sorka, montrant du doigt le corps déchiqueté d'un nouveau-né que quelque chose entraînait sous l'eau. Oh !

Elle se détourna, serrant les poings.

— Elle n'est pas très bonne mère, après tout.

— Il n'y a que les plus forts qui survivent, dit Sean.

Nos trois sont en sûreté. Ils ont été assez malins pour venir vers nous.

Puis il la considéra en plissant les yeux.

— Et le tien, il sera en sûreté au Terminus ? Tu sais qu'ils n'arrêtent pas de nous tanner pour qu'on leur apporte des spécimens. Parce que mon père s'y connaît en pièges et en collets.

Sorka serra son dragonnet endormi sur son cœur.

— Mon père ne permettra jamais qu'on lui fasse du mal. J'en suis sûre.

— Ouais, mais il n'est pas le chef de son groupe, remarqua Sean avec cynisme. Il est obligé d'obéir aux ordres, non ?

— Ils veulent juste *observer* les nouvelles formes de vie, pas les charcuter et tout ça.

Sean n'était pas convaincu, mais il suivit Sorka qui, s'éloignant de la mer, traversait les fourrés pour regagner le bord du plateau.

— On se voit demain ? demanda Sean, qui répugnait à renoncer à leurs rencontres maintenant qu'ils n'avaient plus à surveiller le nid.

— Demain, je travaille, mais je te verrai le soir, tu veux ?

répondit Sorka sans réfléchir.

Ses allées et venues n'étaient plus gouvernées par les principes stricts et restrictifs de la Terre. Maintenant, elle acceptait la sécurité de Pern aussi facilement qu'elle acceptait la responsabilité de travailler pour assurer son avenir. Sean faisait aussi partie de cette impression de sécurité, malgré sa méfiance innée de tout ce qui n'était pas sa tribu. Même s'il n'en avait pas conscience, un lien spécial s'était formé entre eux après l'expérience extraordinaire qu'ils venaient de vivre sur le rocher de la tête.

— Tu es sûr que ces bestioles vont chasser les serpents ? demanda Porrig Connell en examinant un lézard endormi de Sean, qui ne bougea pas même quand il lui déploya une aile.

— S'ils ont faim, oui, dit Sean, retenant son souffle de crainte que son père ne fasse mal à son petit lézard. Porrig poussa un grognement.

— On verra. Au moins, c'est une bête d'ici. N'importe quoi vaut mieux que de se laisser bouffer vivants. Un gros moucheté a mordu un bébé de Sinead la nuit dernière.

— Sorka dit que les serpents ne peuvent pas entrer dans leurs maisons à eux. Le plastique les empêche.

Nouveau grognement sceptique de Porrig, qui ajouta :

— Enfin, occupe-toi d'eux. C'est ton problème.

À la résidence Quatorze de la place de l'Asie, Sorka et ses créatures furent accueillies avec beaucoup plus d'enthousiasme. Mairi envoya Brian chercher son père au bâtiment des vétérinaires. Puis elle fit un petit nid dans un panier de roseaux indigènes, qu'elle garnit d'une plante séchée fibreuse. Tendrement, elle prit la petite créature des bras de Sorka et la posa dans son nouveau lit, où l'animal se roula immédiatement en boule, avec un gros soupir qui gonfla son torse et son estomac distendu, puis il retomba dans son profond sommeil.

— Ce n'est pas vraiment un lézard, hein ? dit-elle, caressant doucement la peau tiède. Au toucher, c'est comme du daim. La peau des lézards est dure sous la main. Et il sourit. Tu vois ?

Sorka regarda docilement et sourit aussi.

— Tu aurais dû le voir avaler les sandwiches.

— Tu veux dire que tu n'as pas déjeuné ?

Consternée, Mairi se mit immédiatement en devoir de remédier à cette situation.

Les cuisines communautaires nourrissaient les quelque six mille habitants du Terminus, mais il y avait de plus en plus de familles qui mangeaient chez elles, sauf pour le repas du soir. La maison des Hanrahan était l'unité familiale type : une chambre à coucher de taille moyenne, deux petites, un séjour un peu plus grand et une pièce

sanitaire ; tous les meubles, à part la précieuse commode en bois de rosé, étaient des pièces de récupération des vaisseaux, ou avaient été fabriqués par Red dans ses rares moments de loisir. À une extrémité du séjour se trouvait une unité-cuisine, compacte mais commode. Mairi se piquait de ses dons culinaires et adorait expérimenter des produits nouveaux.

Sorka attaquait son troisième sandwich quand Red Hanrahan arriva, accompagné du zoologiste Pol Nietro et de la microbiologiste Bay Harkenon.

— Ne le réveillez pas, leur dit aussitôt Mairi.

Presque avec déférence, ils se penchèrent tous les trois sur le lézard endormi. Red Hanrahan laissa les deux spécialistes l'observer pendant qu'il embrassait sa fille et lui ébouriffait affectueusement les cheveux.

— Bravo, ma chérie ! s'écria-t-il avec fierté. Il s'assit à la table, étirant ses longues jambes et glissant les mains dans ses poches.

— C'est un spécimen étonnant, dit Pol à Bay en se redressant.

— Et tellement semblable à un lézard, répondit-elle, souriant à Sorka avec admiration. Peux-tu nous dire exactement comment tu as fait pour attirer cette créature ?

Sorka hésita un instant, puis, comme son père l'encourageait de la tête, elle dit tout ce qu'elle savait des lézards. Elle ne parla pas de Sean Connell, mais aux regards qu'échangeaient ses parents, elle se dit qu'ils avaient compris.

— Tu es la seule à avoir eu cette chance ? demanda son père à voix basse tandis que les deux biologistes s'affairaient à photographier la petite créature.

— Sean a rapporté deux bruns chez lui. Au camp, ils ont beaucoup de problèmes avec les serpents.

— Il y a des maisons prévues pour eux place du Canada, lui rappela son père. Ils y seraient entre eux.

On leur avait attribué des maisons, situées à la périphérie du Terminus, pour qu'ils ne se sentent pas enfermés. Mais au bout de quelques nuits, ils avaient disparu dans les terres inexplorées.

— Maintenant, Sorka, nous aimerions bien *t'emprunter* ton nouvel ami pour quelques heures, dit Bay. Je t'assure que nous ne lui ferons pas mal. Nous pourrions déterminer bien des choses en l'observant et en l'examinant.

Sorka regarda anxieusement ses parents.

— Pourquoi ne pas le laisser d'abord s'habituer à Sorka ? dit Red en posant légèrement la main sur les poings serrés de sa fille. Les animaux aiment Sorka ; ils semblent avoir confiance en elle. Et pour le moment, il est plus important de rassurer cette petite bête que de découvrir ce qui la fait fonctionner.

Sorka retrouva son souffle et se détendit. Elle savait qu'elle pouvait compter sur son père.

— Il ne faudrait pas lui faire peur, reprit Red. Il a éclos ce matin.

— Tu as raison, dit Bay Harkenon, avec un sourire d'excuse. Il vaut mieux le laisser aux soins attentifs de Sorka.

Elle s'apprêtait à se lever quand son collègue s'éclaircit la gorge.

— Mais si Sorka pouvait noter les quantités qu'il mange, le nombre de ses repas, ce qu'il préfère... commença Pol.

— En plus du pain et du beurre, dit Mairi en riant.

— Cela améliorerait notre compréhension, dit Pol, avec un sourire charmeur qui faisait oublier ses rides et ses cheveux gris. Tu dis que tu n'as rien fait d'autre pour l'attirer que de lui offrir à manger ?

Soudain, Sorka imagina Pol Nietro, voûté et peu athlétique, battant les fourrés, un seau de friandises à la main pour attirer les lézards.

— C'est parce qu'il mourait de faim après l'éclosion, répondit-elle pensivement. J'avais des sandwiches dans ma poche tous les matins de la semaine, et sa mère ne s'est jamais approchée de moi pour en avoir.

— Hummm. Bien vu. Affamés après l'éclosion, marmonna Pol.

— Et les adultes présentaient de la nourriture aux nouveau-nés ? murmura Bay. Des poissons et des insectes ? Hum. Rituel d'empreinte, peut-être. Et les jeunes ont été capables de voler dès que leurs ailes ont été sèches ? Hmmm. Fascinant. Et la mer est leur source logique de nourriture.

Elle rassembla ses notes, puis remercia Sorka et ses parents. Enfin les deux spécialistes s'en allèrent.

— Je vais aussi retourner à ce que je faisais, mes enfants, dit Red. Beau travail, Sorka. Ça montre de quoi nous sommes capables, nous les Irlandais.

— Peter Oliver Plunkett Hanrahan ! Commence à penser en Pernais, Pernais, Pernais, dit sa femme, élevant la voix à chaque répétition.

— Oui, Pernais, pas irlandais. Nous sommes Pernais, psalmodia Red.

Souriant jusqu'aux oreilles, il continua sa mélodie, qu'il accompagna d'un pas de danse jusqu'à la porte.

Le soir, surprise et embarrassée, Sorka fut appelée pour allumer le feu de joie, au grand dépit de son frère, envieux. Les applaudissements éclatèrent quand Pol. Nietro motiva cette distinction. Étonnée, Sorka vit l'amiral Benden et le gouverneur Boll joindre leurs acclamations à celles des autres.

— Je ne suis pas seule, dit Sorka à voix haute et claire quand le maire temporaire du Terminus lui présenta cérémonieusement la torche. Sean Connell a rapporté deux lézards, mais il n'est pas là ce soir. Pourtant, vous devez savoir que c'est lui qui a trouvé le nid le premier. Après, nous l'avons surveillé ensemble.

Sean se moquait qu'on le crédite de cette découverte, mais pas elle. C'est dans cet esprit qu'elle plongea le brandon enflammé dans la pile de bois. Elle sauta vivement en arrière quand les brindilles sèches crépitèrent en lançant des flammes éblouissantes.

— Très bien, Sorka, dit son père, lui posant légèrement les mains sur les épaules. Très bien.

Petit à petit, de nouveaux nids furent découverts et surveillés avec vigilance. Imitant la procédure fidèlement rapportée par Sorka, plusieurs apprivoisèrent de ces petites créatures. Et tout le monde adopta le nom que Sorka leur avait donné : « dragonnets ».

Mais la médaille avait son revers. Le dragonnet de Sorka, baptisé Duke en souvenir de son chat tigré, était d'une voracité extraordinaire. Il mangeait toutes les trois heures, et tout ce qu'on lui donnait, empêchant tout le voisinage de dormir le premier soir par ses cris affamés. Entre les repas, il dormait. Quand Sorka remarqua que sa peau se fendillait, son père prescrivit une pommade, composée par prudence à partir d'huiles de poissons indigènes, avec l'aide d'une pédiatre et d'un biologiste. La pédiatre fut si satisfaite du résultat qu'elle en fit fabriquer aussi pour les colons qui avaient la peau sèche.

— Duke grandit, sa peau se distend, diagnostiqua Red.

Ils considéraient Duke comme un mâle, mais cette décision était purement arbitraire, vu que personne n'avait pu l'examiner d'assez près pour déterminer son sexe, ni même s'il en avait un. Les dragonnets dorés semblaient assumer auprès des œufs un rôle plus spécifiquement féminin, mais il ne fallait pas oublier que, chez certaines espèces terriennes, c'était le mâle qui surveillait le nid. On recueillait soigneusement pour analyse tous les fragments de peau sèche. Les zoologues, qui en mouraient d'envie, n'avaient pas encore pu radiographier Duke, car il semblait connaître leurs intentions à l'avance. Le deuxième jour de sa capture, ils avaient essayé de le placer sous leurs objectifs, tandis que Sorka attendait anxieusement dans la pièce voisine. D'un seul coup, Duke reparut au-dessus de sa tête, extrêmement agité. S'abattant sur son épaule avec des cris de colère et de soulagement, il enroula fermement sa queue autour de son cou, lui planta ses ergots dans les cheveux, roulant des yeux rouges de fureur.

Derrière Sorka, la porte s'ouvrit brusquement, et Pol et Bay firent irruption, les yeux écarquillés d'étonnement.

— Il a réapparu, comme ça, dit la fillette aux deux scientifiques.

S'étant ressaisis, ils échangèrent un regard entendu.

— Ainsi, les Amigs n'ont pas le monopole des capacités télékinétiques, dit Bay avec un sourire satisfait. J'ai toujours affirmé, Pol, qu'ils ne pouvaient pas être uniques dans la galaxie.

— Comment il a fait ? demanda Sorka, troublée au souvenir d'autres disparitions instantanées.

— L'appareil de radiographie a dû effrayer Duke. Il est petit, et la machine a l'air menaçant, dit Bay. Alors il s'est enfui en téléportation. Heureusement pour revenir vers toi, qu'il considère comme sa protectrice. Les Amigs se servent de la téléportation quand ils sont menacés. C'est très utile.

— Pouvons-nous découvrir comment font ces petites créatures ?

— Nous pourrions essayer les équations eridanies, suggéra Bay.

Pol regarda Duke. Il continuait à rouler des yeux rouges de colère et il se cramponnait fermement à Sorka, mais il avait replié ses ailes.

— Pour ça, il faudrait que nous en sachions davantage sur notre petit ami et sur son espèce. Peut-être que si tu le tenais, Sorka... ? proposa Pol.

Mais même en la présence rassurante de Sorka, Duke refusa obstinément de se laisser radiographier. Au bout d'une demi-heure, Pol et Bay libérèrent à regret leur sujet récalcitrant. Le rassurant sans discontinuer, Sorka ramena son petit lézard indigné sur le lieu de sa naissance. Sean s'y trouvait, allongé à l'ombre des buissons, ses deux bruns blottis contre son cou. Ils entendirent Sorka et levèrent la tête, roulant des yeux bleu-vert. Duke pépia une salutation et ils répondirent de même.

— J'allais m'endormir, grommela Sean avec irritation, sans même ouvrir les yeux pour voir qui arrivait. Mon père m'a fait coucher avec les bébés pour voir si mes bestioles feraient peur aux serpents.

— Et alors, c'a réussi ? demanda Sorka.

— Ouais.

Sean bâilla à se décrocher la mâchoire, écartant un insecte de la main. Un brun l'attrapa au vol et l'avalait.

— Ils mangent n'importe quoi, dit Sorka, admirative. Omnivores, c'est comme ça que le Dr Marceau les appelle.

Elle s'assit par terre près de Sean.

— Et ils peuvent aller d'un endroit à un autre quand ils ont peur. Le Dr Nietro a essayé de radiographier Duke et m'a fait quitter la pièce. Et tout d'un coup, il est revenu et il s'accrochait à moi comme s'il n'allait plus jamais me lâcher. Ils disent qu'il peut se téléporter. Qu'il se sert de la télékinésie.

Elle était fière d'avoir prononcé ces deux mots sans bafouiller.

Sean ouvrit un œil et tourna la tête.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'il peut se projeter ailleurs pour éviter un danger.

— Ouais ? On les a déjà vus faire leur numéro de disparition.

Mais ils ne le font pas seulement quand il y a du danger.

Nouveau bâillement.

— Tu as bien fait d'en prendre qu'un. Moi, quand l'un a fini de manger, c'est l'autre qui commence. Ça, et garder les moutards en plus, je suis crevé.

Il ferma les yeux, croisa les mains sur sa poitrine et s'endormit.

— Alors, je vais jouer les dragonnets dorés et veiller sur toi, pour qu'un grand méchant serpent moucheté ne vienne pas te manger !

Elle le laissa dormir, même quand un vol de lézards parut dans le ciel, exécutant un ballet aérien qui lui coupa le souffle. Duke regardait avec elle, roucoulant doucement. Elle craignit un moment qu'il ne les rejoigne, mais il ne desserra même pas sa queue, toujours enroulée autour de son cou. Avant de rentrer chez elle, Sorka laissa à Sean un pot du baume que son père avait fait pour la peau de Duke.

Sorka n'était pas la seule à admirer des acrobaties aériennes ce jour-là. Un demi-continent au sud-ouest, Sallah, la gorge nouée, regardait le petit aérotraîneau, piloté par Drake Bonneau, sortir d'un courant ascendant au-dessus d'un grand lac qu'il voulait à toute force faire baptiser le lac de Drake. Aucun des membres de la petite expédition minière ne discutait ce privilège, mais Drake avait tendance à ergoter sur tout. Il ne cessait pas de faire de l'épate ; il semblait décidé à stupéfier tout le monde par ses capacités professionnelles. Il gaspillait bêtement de l'électricité à ses singeries, pensa Sallah, et ce n'était pas le moyen de se gagner son cœur. Drake l'assiégeait continuellement de ses assiduités, jusque-là sans grand succès.

Ozzie Munson et Cobber Alhinwa émergèrent de l'abri où ils venaient d'entreposer leur matériel et s'arrêtèrent.

— Ma parole, il remet ça, dit Ozzie, souriant malicieusement à Sallah.

— Il va se crasher, ajouta Cobber en secouant la tête, et ce maudit lac est si profond qu'on ne le retrouvera jamais. Ni le traîneau. Et on en a besoin.

Voyant approcher Svenda Olubushtu, Sallah se détournait précipitamment. Elle n'avait pas envie d'écouter ses commentaires sournois et envieux. Ce n'était pas comme si elle avait encouragé Drake Bonneau. Au contraire, elle avait publiquement – et énergiquement – manifesté son indifférence à son égard.

Peut-être que je m'y prends mal, se dit-elle. Je devrais sans doute lui courir après, boire toutes ses paroles et m'imposer à lui à la moindre occasion, comme fait Svenda, et alors, il me laisserait tranquille.

Dans l'abri principal, elle trouva Tarvi Andiyar en train d'enregistrer les trouvailles de la journée, parlant tout seul à voix basse, ses longs doigts souples courant si vite sur le clavier que le traitement de texte avait du mal à le suivre. Personne ne le comprenait quand il se parlait tout seul comme ça, car il parlait sa langue maternelle, un obscur dialecte indien. Quand on lui demandait la raison de cette excentricité, il répondait avec un sourire désarmant :

— Pour que d'autres oreilles entendent cette langue si belle et musicale, pour qu'elle soit parlée sur Pern, pour qu'il y ait au moins une personne qui la parle couramment après tant de siècles. N'est-ce pas une langue ravissante, cadencée, harmonieuse ?

Ingénieur des mines à la fois savant et intuitif, Tarvi passait pour savoir repérer et suivre les veines les plus minces à travers failles et décrochements. Il s'était joint à l'expédition de Pern parce que « le sang et les larmes de notre Mère la Terre », ainsi qu'il décrivait les produits de l'extraction minière, avaient tous été arrachés à son sein. Il avait prospecté sur Centauri Un également, mais les métaux étrangers avaient échappé à ses perceptions ; alors il avait traversé la galaxie pour exercer son métier dans ce qu'il appelait « ses années déclinantes ».

Comme il entrait seulement dans sa sixième décennie, cette remarque lui attirait généralement le réconfort qu'il cherchait ou les railleries bon enfant de ceux qui connaissaient son stratagème. Il plaisait à Sallah par son esprit subtil et ironique, dont ses propres faiblesses étaient les premières cibles, et qu'il n'utilisait jamais pour offenser quiconque.

Depuis que Sallah l'avait rencontré dans la coursive tout de suite après sa réanimation, sa haute silhouette n'avait pas pris un poil de graisse.

— Pendant des générations, ma famille a vu une longue succession de gourous et de mahatmas, jeûnant pour purifier leur corps et leur âme, au point que la minceur est devenue un trait génétique des Andiyar. Mais je suis fort. Je n'ai pas besoin de gros muscles et de graisse. Je suis aussi costaud qu'un lutteur sumo.

Ceux qui l'avaient vu travailler sans relâche aux côtés d'Ozzie et de Cobber savaient qu'il ne se vantait pas.

Sallah était plus attirée par l'ingénieur dégingandé que par tout autre homme de la colonie. Mais elle ne parvenait ni à décourager Drake Bonneau ni à éveiller l'intérêt de Tarvi.

— Quelle est la récolte d'aujourd'hui, Tarvi ? demanda-t-elle,

montrant de la tête Valli Lieb qui se reposait en buvant un verre de quikal.

Sur tous les mondes, une des premières préoccupations des colons était de chercher des végétaux fermentables et de concocter une boisson alcoolisée aussi vite que possible. Au Terminus, tous les laboratoires, quelles que fussent leurs fonctions, avaient fait des expériences de fermentation et de distillation sur des fruits indigènes pour en tirer des boissons acceptables. En installant leur camp de base, ils avaient monté en priorité l'alambic à quikal, et nul n'avait protesté quand Cobber et Ozzie avaient consacré leur première journée à la distillation des jus de fruits fermentes qu'ils avaient apportés. Svenda les avait violemment critiqués, mais Tarvi et Sallah avaient tranquillement vaqué à leurs tâches. Ce premier soir au camp, le quikal avait représenté plus qu'une tradition naissante : c'était un exploit.

Svenda entra dans l'abri au moment où Sallah se servait un verre. Valli se poussa sur le banc pour lui faire de la place. Valli, douchée et changée, paraissait en bien meilleure forme qu'en émergeant des buissons, l'après-midi, couverte de boue mais rapportant de très intéressants échantillons à analyser.

À cet instant, ils entendirent l'aérotraîneau atterrir devant l'abri. Svenda se dévissa le cou pour surveiller l'avance de Drake et s'effaça à peine quand Ozzie et Cobber faillirent la bousculer pour entrer.

— Que penses-tu de tes échantillons, Valli ? demanda Sallah.

— Prometteurs, très prometteurs, répondit la géologue, rouge de plaisir. La bauxite a tellement d'usages ! Cette seule découverte justifie l'expédition.

— Mais ta trouvaille sera bien plus facile à exploiter à ciel ouvert, dit Cobber, s'inclinant cérémonieusement devant Valli.

— Ha ! Nous avons assez d'équipement pour creuser des mines.

— De plus, dit Tarvi les rejoignant à la table, il y a aussi du cuivre et de l'étain à distance raisonnable : on pourrait établir une exploitation au bord de ce beau lac, avec les cascades qui fourniraient l'énergie hydroélectrique et une bonne voie d'eau pour transporter les produits finis jusqu'à la côte et, de là, au Terminus par la mer.

— Alors, dit Svenda, le site est viable ?

Elle regarda autour d'elle avec un air possessif qui parut à Sallah légèrement prématuré. Les commanditaires choisiraient les premiers, avant les spécialistes sous contrat.

— Je le recommanderai vivement, dit Tarvi, avec ce sourire paternaliste qui contrariait toujours Sallah.

Il n'était pas tellement vieux. Il était très séduisant, mais s'il se considérait comme l'oncle de tout le monde, comment pourrait-elle jamais éveiller son intérêt ?

— Je l'ai déjà recommandé, reprit-il. D'autant que cette boue où tu es tombée aujourd'hui, Valli, a une forte teneur en huile minérale.

Quand les acclamations furent retombées, il secoua la tête.

— Les métaux, oui. Le pétrole, non. Vous le savez tous. Notre colonie doit apprendre à fonctionner avec une technologie rudimentaire. C'est là que l'astuce intervient.

— Sur ce point, tout le monde n'est pas d'accord, dit Svenda, fronçant les sourcils.

— Nous avons tous signé la Charte, dit Valli, regardant autour d'elle pour voir si les autres étaient d'accord avec Svenda.

— Imbéciles, ricana la blonde avec dérision. Elle remplit son gobelet de quikal et sortit. Tarvi la suivit des yeux, l'air inquiet.

— Elle n'arrête pas de râler, lui dit doucement Sallah.

Il haussa les sourcils et la regarda, impassible. Puis son sourire reparut, et il lui tapota l'épaule – comme à un enfant docile.

— Ah, voilà Drake avec notre ravitaillement et des nouvelles.

Sallah baissa la tête pour dissimuler son visage.

— On fête nos trouvailles, Drake, dit Valli, lui donnant un verre de quikal. Deux nouveaux filons, riches et faciles à exploiter.

— Le travail peut commencer aux Mines et Raffineries du lac de Drake ?

Tout le monde éclata de rire, et, quand il leva son verre pour porter le toast, personne ne refusa.

— J'ai des nouvelles pour vous, dit-il après avoir bu. Nous retournons tous au Terminus dans trois jours.

Une consternation générale accueillit cette déclaration. Souriant de plaisir à ce qu'il allait dire, Drake leva sa main libre pour demander le silence.

— Pour une fête de Thanksgiving.

(Thanksgiving : fête d'action de grâces des premiers colons américains après la première récolte, traditionnellement célébrée le quatrième jeudi de novembre. (N.d.T.))

— Ça devrait être en automne, après la récolte, dit Sallah.

— Pourquoi ? demanda simplement Tarvi.

— Pour commencer notre nouvelle vie sous de bons auspices. Les derniers chargements sont arrivés au Terminus. Officiellement, le débarquement est terminé.

— Pourquoi en faire toute une histoire ? demanda Sallah.

— Tout le monde n'est pas une obsédée du travail comme toi, belle Sallah, dit Drake, lui pinçant affectueusement le menton.

Voyant qu'il allait l'embrasser, Sallah s'esquiva, souriant pour adoucir son refus. Il fit la moue.

— Nos chefs vénérés en ont ainsi décidé, et ce sera l'occasion d'annoncer des nouvelles merveilleuses. Toutes les équipes

d'exploration seront là, et tout le monde s'amusera.

— Mais nous ne sommes là que depuis une semaine, dit Sallah, très contrariée.

Pour cesser de ruminer ses découvertes, inquiétantes mais impossibles à prouver, elle s'était portée volontaire pour piloter les géologues et les mineurs jusqu'au grand lac intérieur où le rapport de l'EEE signalait des concentrations des minerais. Elle espérait que l'éloignement lui donnerait des réponses à ses inquiétudes.

Une semaine plus tôt, revenant un soir sur le *Mariposa* pour chercher une cassette laissée à bord lorsqu'elle avait piloté l'amiral Benden, elle avait vu Kenjo sortir par le petit sas de service à l'arrière, deux sacs dans chaque main. Curieuse, elle l'avait suivi dans l'ombre. Il avait disparu. Cachée derrière un buisson, elle l'avait vu reparaitre un moment plus tard, les mains vides. Puis elle avait suivi sa trace pour découvrir où il avait laissé son fardeau.

Après maints tâtonnements et écorchures, elle était tombée sur une grotte – et sur des quantités stupéfiantes de carburant détourné. Des tonnes, se dit-elle, consultant une étiquette, stockées dans des sacs en plastique faciles à manier. La fissure d'accès était bien cachée à une extrémité des pistes d'atterrissage, derrière un bouquet de ces buissons épineux dont les fermiers débarrassaient les terres arables.

Deux jours plus tard, elle avait surpris par hasard une conversation préoccupante entre Avril et Stev Kimmer, l'ingénieur des mines qu'elle avait vu avec Avril le jour où l'on avait choisi le site d'atterrissage.

— Écoute, cette île est truffée de pierres précieuses, disait Avril.

Sallah, se cachant dans l'ombre de la navette, avait entendu le bruit d'un film qu'on déroule.

— Voilà la copie du rapport originel ; je n'ai pas besoin d'être géologue pour comprendre ce que cela signifie.

Le film crissa aux endroits où Avril posait le doigt.

— Une fortune à portée de la main ! reprit-elle d'un ton triomphant. Et j'ai bien l'intention de me servir !

— Je t'accorde que le cuivre, l'or et le platine sont utiles sur tous les mondes civilisés, commença Stev.

— Je ne parle pas d'usages industriels, dit sèchement Avril. Et je ne parle pas de petites pierres. Ce rubis que je t'ai montré n'était qu'un modeste échantillon. Tiens, lis les notes de Shavva.

Kimmer émit un grognement dédaigneux.

— Exagération pour augmenter son bonus !

— Alors, je possède quarante-cinq carats d'exagération, mon vieux, et tu les as vus. Si tu n'es pas dans le coup avec moi, je trouverai quelqu'un d'autre.

Avril savait s'y prendre pour ferrer le poisson, pensa

sombrement Sallah.

— La prospection de cette île n'est pas programmée avant des années, lui fit-il remarquer. Avril éclata de rire.

— Je ne pilote pas que des astronefs, Stev. Je me suis fait allouer un aérotraîneau, et je suis libre de chercher les misérables hectares auxquels j'ai droit en qualité d'exploitante. Mais tu es commanditaire, et si nous réunissons nos allocations, nous pourrions posséder toute l'île.

Kimmer en eut le souffle coupé.

— Je croyais que les pêcheurs voulaient l'île pour le mouillage.

— Ils veulent seulement un port, pas un domaine. Ils sont pêcheurs, éleveurs de dauphins. La terre ne les intéresse pas.

Il remua les pieds avec embarras.

— Et d'ailleurs, qui le saurait ? demanda Avril d'une voix caressante. Nous pourrions y aller le week-end, commencer par les gisements les plus accessibles, cacher les pierres dans une grotte. Elles sont si nombreuses qu'on pourrait chercher des années sans trouver la bonne. Et pour éviter d'attirer l'attention sur nos activités, nous ne les déclarerions pas officiellement, à moins d'y être absolument obligés.

— Mais tu as dit qu'il y avait aussi des gemmes dans la Grande Chaîne Occidentale.

— Là aussi, acquiesça Avril avec un petit gloussement. Et je sais où. À un saut de puce de l'île.

— Tu as vraiment tout prévu, hein ? dit Kimmer, d'un ton légèrement sarcastique.

— Naturellement, dit Avril avec désinvolture. Je ne vais pas passer le restant de mes jours dans ce trou, alors que j'ai découvert le moyen de mener la grande vie.

Nouveau gloussement, suivi d'un long silence, rompu par un bruit léger de lèvres qui se séparent.

— Et pendant que nous sommes là tous les deux, Stev, profitons-en. Ici et maintenant. À la belle étoile.

Sallah était partie discrètement, à la fois embarrassée et dégoûtée par la sensualité d'Avril. Pas étonnant que Paul Benden ne l'ait pas gardée dans son lit. Il était sensuel, d'accord, mais sans doute pas du genre à apprécier longtemps les appétits débridés d'Avril. Élégante et sereine, Ju Adjai lui aurait beaucoup mieux convenu, même si jusqu'à présent ni l'un ni l'autre n'avait paru s'en apercevoir.

Le ton d'Avril exprimait une cupidité insatiable. Stev Kimmer avait-il entendu la même chose que Sallah ? Ou bien son désir lui brouillait-il la raison ? Sallah avait toujours su que Pern était riche en pierres précieuses. Le Rubis de Shavva faisait partie de la légende de Pern, tout comme la Pépite de Liu. La situation écartée de la planète avait contrebalancé les tentations que ces gemmes exerçaient sur les

plus cupides. Mais, si un colon parvenait à retourner sur la Terre avec un plein chargement de pierres précieuses, il pourrait mener une vie de sybarite jusqu'à la fin de ses jours.

Les projets d'Avril ne risquaient pas d'épuiser les ressources de Pern. Mais comment se débrouillerait-elle pour trouver le carburant nécessaire à un tel voyage ? Voilà ce qui inquiétait Sallah. Il restait du carburant dans le canot amiral, le *Mariposa*. Peu de gens le savaient, mais, en sa qualité de pilote, Avril avait accès à cette information. Elle pouvait atteindre un système inhabité. Mais ensuite ?

Prospecter avec Ozzie, Cobber et les autres avait réconforté Sallah. Mais avec ce retour au Terminus, toutes ses inquiétudes lui revinrent. Elle n'avait aucun scrupule à dénoncer Avril, mais réalisait qu'il lui faudrait aussi mentionner les activités de Kenjo. Pourquoi avait-il secrètement stocké du carburant ? Elle aurait bien voulu le savoir. Rêvait-il d'explorer les deux lunes ? Ou la planète errante qui devait traverser l'orbite de Pern dans environ huit ans ?

Impossible d'imaginer Kenjo de mèche avec Avril Bitra. Leur animosité n'était pas feinte. Sallah soupçonnait que, pour Kenjo, le pilotage était à la fois une religion et une maladie. Mais il avait toute la planète pour voler, et, utilisées avec économie, les batteries fournissant l'énergie aux aérotraîneaux pouvaient durer plusieurs décennies.

Sallah avait bien pensé à se confier à un autre pilote, mais Barr Hamil ne serait pas à la hauteur d'un tel problème, Drake ne le prendrait pas au sérieux, et Jiro, le copilote de Kenjo, ne trahirait jamais son supérieur. Quant aux autres, elle ne les connaissait pas assez. Adresse-toi directement à la tête, se dit-elle. C'est le plus sûr dans ces cas-là. Elle était certaine qu'Ongola l'écouterait. Et il saurait si cela valait la peine de transmettre ses soupçons à Paul et Emily.

Bon sang ! Sallah serra les poings. Pern aurait dû ignorer ces petites manigances. Ils travaillaient tous dans un but commun : fonder un monde sans préjugés, où tous vivraient dans la sécurité et l'abondance. Pourquoi fallait-il qu'Avril vienne tout gâcher ?

À ce moment, Ozzie lui toucha le bras.

— Tu me réserveras une danse, Sallah ? demanda-t-il de sa voix légèrement nasillarde, la défiant du regard.

Sallah accepta en souriant. Dès qu'elle serait de retour au Terminus, elle irait trouver Ongola pour l'avertir. Après, elle pourrait jouir de la fête la conscience tranquille.

— Et ensuite, poursuivit Ozzie, Tarvi pourra danser avec toi, ce qui me donnera le temps de me reposer.

Tarvi accepta avec réserve, n'ayant guère le choix, réalisa Sallah, et pas le temps d'inventer une excuse. Mais elle fut reconnaissante de sa ruse à ce brave Ozzie.

Quand l'équipe d'exploration minière atterrit au Terminus, le brasier était déjà allumé sur la place du Feu de Joie et la fête commençait à s'animer. Du haut des airs, manœuvrant le traîneau pour le poser au bout des pistes, Sallah ne reconnut pas la colonie utilitaire du début. Des lumières brillaient à toutes les fenêtres, tous les lampadaires étaient allumés. On avait érigé un dais d'un côté de la place, et accroché tout autour des projecteurs colorés. Selon Drake, on avait appelé tous les musiciens amateurs à se relayer sur l'estrade pendant la soirée. Les cubes blancs des emballages servaient de sièges pour l'orchestre.

Tables et chaises étaient installées dans un espace récemment défriché derrière la place. D'énormes wherries rôtaient sur des fosses ; les dernières viandes congelées apportées de la Terre grillaient sur des fosses plus petites. L'arôme des viandes et des poissons mettait l'eau à la bouche. Chacun s'affairait, aidant, arrosant, arrangeant et préparant les derniers mets apportés des vieux mondes et réservés pour cette première fête sur le nouveau.

Sallah posa son traîneau en travers de la piste, se disant que, si tout le monde l'imitait, le *Mariposa*, parqué à l'autre bout du champ, n'aurait pas la place de décoller. Mais jusqu'à quand y aurait-il autant d'aérotraîneaux au Terminus ?

— Dépêche-toi, lui cria Ozzie, sautant à terre avec Cobber.

— Je vais d'abord faire mon rapport à la tour, dit-elle.

— Oh, laisse tomber pour une fois, protesta Cobber, mais elle ne voulut rien entendre.

Ongola s'apprêtait à quitter la tour de météo. Il la salua avec résignation, rouvrit la porte et remarqua la position de son traîneau.

— Est-ce bien sage de le parquer comme ça, Sallah ?

— Oui. Par mesure de précaution, commandant, dit-elle d'un ton qui annonçait une affaire importante.

Il resta debout jusqu'au milieu de son récit, puis s'assit, avec une telle lassitude qu'elle s'en voulut d'avoir parlé.

— Combien de carburant ? demanda-t-il.

À contrecœur, elle lui donna les chiffres exacts qu'il trouva à la fois surprenants et inquiétants.

— Avril peut-elle savoir que Kenjo a des réserves ?

Ongola se redressa vivement ; ses soupçons sur l'astrogatrice semblaient l'inquiéter beaucoup plus que le vol de Kenjo.

— Non, non, rectifia-t-il. J'informerai l'amiral et le gouverneur.

— Pas ce soir, commandant, dit Sallah. Je vous en ai parlé à la première occasion...

— Un homme prévenu en vaut deux, Sallah. As-tu parlé de tes soupçons à quelqu'un ? Elle secoua négativement la tête.

— Non, commandant ! C'est assez triste de savoir qu'il y a des vers dans la viande sans en offrir à tout le monde.

— C'est vrai ! L'Eden est corrompu encore par les humains.

— Par un seul humain, rectifia Sallah. Il leva deux doigts.

— Deux humains, avec Kimmer. Quels étaient ses amis à bord ?

— Kimmer, Bart Lemos, Nabhi Nabol et deux autres que je ne connais pas.

Ongola n'eut pas l'air étonné. Il prit une profonde inspiration, puis posa les deux mains sur ses cuisses et se redressa de toute sa taille.

— Je te suis reconnaissant ; l'amiral et le gouverneur le seront aussi.

— Reconnaisant ?

Sallah se leva, sans ressentir le soulagement qu'elle espérait.

— Nous avions prévu que des problèmes se poseraient quand certains réaliseraient qu'ils sont là pour rester, et qu'ils ne peuvent pas s'en aller ailleurs. L'euphorie de la traversée est passée ; la fête de ce soir est destinée à atténuer les effets de cette prise de conscience. Bien vêtus, bien nourris et épuisés par la danse, les colons seront moins portés à comploter.

Ongola ouvrit la porte, lui faisant courtoisement signe de le précéder. On ne fermait rien à clé sur Pern, même les bureaux. Sallah en était fière, mais en cet instant, cela l'inquiéta.

— Nous ne sommes pas si bêtes, dit Ongola, lisant sa pensée.

Il se frappa le front.

— C'est la banque de mémoires la plus sûre qu'on n'ait jamais inventée.

Elle soupira de soulagement et son visage s'éclaira.

— Tu sais, il y a encore beaucoup de choses sur Pern pour lesquelles nous pouvons remercier le ciel, lui rappela-t-il.

— Je le sais ! répliqua-t-elle, pensant à sa danse avec Tarvi.

Le temps qu'elle se lave, se change et gagne la place du Feu de Joie, la fête battait son plein et l'orchestre improvisé jouait une polka. S'arrêtant dans l'ombre avant d'entrer dans le bruit et la lumière, Sallah s'étonna du nombre de musiciens amateurs qui battaient la semelle en attendant leur tour.

La musique changeait à chaque musicien. Même Tarvi Andiyar sortit une flûte de Pan et joua une mélodie tranquille, qui changeait agréablement des airs endiablés.

L'orchestre passait des danses aux ballades, encourageant les assistants à chanter en chœur leurs chansons préférées. Emily Boll joua quelque chose au piano, et Ezra Keroon, au violon, interpréta un pot-pourri de matelotes que tout le monde rythma du pied, tandis que plusieurs couples exécutaient une parodie de cette danse traditionnelle

des marins.

Sallah dansa avec Tarvi, non pas une fois, mais deux. Au milieu de la seconde danse, comme ils tournaient au son d'un vieil air à trois temps, survint un moment stressant où il sembla que la planète avait décidé de danser elle aussi sur ces airs qu'elle entendait pour la première fois. Toutes les assiettes tressautèrent bruyamment sur les tables, les danseurs perdirent l'équilibre, et ceux qui étaient assis sentirent leurs chaises trembler.

Le tremblement de terre dura le temps d'un battement de cœur, mais fut suivi d'un silence de mort.

— Pern veut danser aussi, non ? cria Paul Benden d'un ton amusé, sautant sur l'estrade des musiciens, bras ouverts pour saluer la secousse comme un signe de bienvenue.

Ce commentaire provoqua des murmures, mais détendit l'atmosphère. Paul fit signe aux musiciens d'enchaîner puis scruta l'assistance, à la recherche de certains visages.

Près de Sallah, Tarvi lui fit un salut presque imperceptible en la lâchant.

— Viens, il faut étudier le rythme de cette danse-là. Sallah essaya de cacher sa déception. Mais le tremblement de terre avait priorité. Elle n'avait jamais vécu une secousse sismique, mais elle avait aussitôt compris ce qui se passait. En s'éloignant avec Tarvi, elle marcha avec circonspection, comme dans l'attente d'un autre choc.

Jim Tillek rassembla ses marins pour aller voir si les bateaux étaient toujours solidement amarrés derrière la jetée récemment renforcée, espérant que, si un raz de marée menaçait, il dissiperait ses forces sur les îles. Les dresseurs de dauphins, sauf Gus qu'on laissa en arrière pour jouer de l'accordéon, allèrent au port conférer avec leurs mammifères marins. Ils pouvaient signaler l'arrivée du raz de marée et prévoir ses dégâts.

Le lendemain matin, l'épicentre était localisé à l'est-nord-est, loin au milieu de l'océan, où l'EEE avait mentionné des activités volcaniques. Et comme il n'y eut plus aucune secousse sur la terre ferme, les géologues purent dissiper les inquiétudes.

Quand Tarvi manifesta l'intention d'aller rejoindre Patrice de Broglie pour enquêter sur l'épicentre, Sallah se porta volontaire pour piloter le grand traîneau. Peu importait si l'appareil était bourré de géologues et d'outils de mesure. Elle veilla à ce que Tarvi fût assis près d'elle à l'avant.

6

Après la fête de Thanksgiving, les colons retournèrent à leur routine. Les dauphins avaient suivi avec bonheur le déplacement du raz de marée provoqué par le séisme. Comme Tarvi l'avait prévu, il avait traversé la mer Septentrionale, émuissant sa violence sur le promontoire oriental et la péninsule occidentale de la grande île et du continent Septentrional. Le port de Jim Tillek n'avait pas souffert, mais les vagues avaient rejeté sur les plages des quantités importantes d'une algue rouge encore inconnue. On en avait apporté des échantillons aux labos pour analyse. Une plante marine comestible serait une précieuse découverte.

Les dauphins étaient tout excités par le tremblement de terre, dont ils avaient prévu l'imminence grâce aux animaux marins qui s'étaient mis à l'abri, faisant preuve d'une opportune prescience. Mais, comme Teresa, le grand dauphin bleu, l'avait fait remarquer à Effram en couinements et sifflements indignés, ils avaient fait sonner et carillonner la cloche installée au bout de la jetée, et personne n'était venu. Les aquaculteurs avaient eu grand mal à les calmer.

— Pourquoi nous avoir doués de mentacomm, avait demandé Teresa, si vous les humains ne venez pas écouter ce que nous avons à vous dire ? !

Pendant ce temps, on avait découvert des minerais à haute teneur en cuivre, étain et vanadium dans le Nord, au pied d'une grande chaîne montagneuse. Tarvi, maintenant chef des ingénieurs des mines de Pern, avait inspecté le site avec le chef de l'équipe locale, et ils avaient proposé au Conseil l'installation d'une seconde colonie.

D'autres progrès allaient bon train sur terre et sur mer. Le blé et l'orge poussaient avec exubérance ; la plupart des plantes à tubercule prenaient bien ; quelques variétés de courgettes en difficulté reçurent des compléments d'engrais. Malheureusement, une sorte de vers pernaïs s'en prenait aux racines des concombres et à toutes les variétés

de courges sauf deux, et l'on risquait de perdre toute la famille des cucurbitacées.

Les arbres fruitiers, à part quelques exemplaires de chaque variété, avaient produit fleurs et feuilles. Deux fruitiers indigènes, transplantés près des arbres terriens, se développaient très bien. Deux plantes comestibles de Pern semblaient attaquées par un virus terrien, mais il était trop tôt pour savoir s'il en résulterait une symbiose ou une hécatombe. On n'avait pas encore trouvé de terres convenant à la culture du riz, mais le cartographe de la colonie, très occupé à reporter sur des cartes les données transmises par les photos des sondes, pensait que les marais méridionaux conviendraient.

Joël Lilienkamp, le Directeur de l'Intendance, n'avait aucun problème à signaler, et il remerciait tous les colons, et spécialement les enfants, de lui apporter tant de produits comestibles. Les marins aussi furent complimentés pour leurs prises. Certains poissons indigènes étaient très savoureux malgré leur apparence rébarbative. On les mît en garde contre les nageoires d'un poisson baptisé « queue d'aronde », qui infectaient les moindres coupures. Ils pouvaient les manipuler avec des gants en plastique.

Sur le front de la zoologie, Pol Nietro et Chuck Havers rapportèrent des succès mitigés pour les gestations. Certaines se déroulaient bien, mais les œufs de dindes originels n'avaient pas survécu. Trois chiennes étaient prêtes à mettre bas, et quatre chattes avaient donné le jour à dix-sept chatons, bien que l'une d'elles n'en ait eu qu'un seul. Six autres chiennes et deux autres chattes seraient bientôt en chaleur et recevraient une insémination artificielle ou des implants d'embryons. À regret, on avait décidé de ne pas utiliser sur les chiens les techniques eridanies, surtout la mentacomm, à cause des problèmes considérables d'adaptation qu'elle avait causés sur Terre. Certains chiens et beaucoup d'humains de la colonie avaient des ancêtres ainsi « améliorés » et manifestaient encore des signes d'extrême empathie, chose à laquelle les chiens avaient du mal à s'adapter.

Oies, canards et poules pondaient régulièrement. Ils restaient confinés dans des volières en plein air, trop précieux pour qu'on les laisse vagabonder au hasard. Il fallut près de six semaines aux wherries omnivores pour découvrir cette nouvelle source de nourriture, et pour que la faim leur permette de surmonter leur prudence (certains disaient : couardise). Mais quand ils se décidèrent à attaquer, ils rattrapèrent le temps perdu.

Heureusement, il y avait déjà trente dragonnets au Terminus. Ils étaient beaucoup plus petits mais beaucoup plus agiles et semblaient communiquer entre eux ; dès qu'un wherry avait été chassé, un dragonnet, généralement un grand bronze, le suivait pour s'assurer

qu'il ne revenait pas, tandis que les autres dragonnets s'attaquaient au suivant.

Observant la bataille dans la foule, Sorka remarqua quelque chose de très bizarre ; il lui semblait que son Duke avait craché sur un wherry agressif quelque chose qui ressemblait à une petite flamme. En tout cas, il y avait des flocons de fumée au-dessus des combattants, et le wherry s'enfuit. Cela s'était passé si vite qu'elle n'était pas sûre d'avoir bien vu, et elle n'en parla à personne.

Les wherries étaient toujours accompagnés d'effluves soufrés comme ceux qui se dégagent des marais. S'ils volaient sous le vent, leur présence était facilement détectable. Les dragonnets, quant à eux, avaient une bonne odeur de mer et de sel, parfois mélangée à un léger parfum de muscade et de cannelle – épices dont on perdrait bientôt le souvenir si les serres n'avaient pas plus de succès.

Les colons reconnaissaient que les dragonnets avaient sauvé les volailles.

— Quels guerriers ! avait déclaré l'amiral Benden d'un ton respectueux.

Emily Boll et lui avaient vu l'attaque de la tour météo et étaient venus coordonner la défense.

Les colons, pris au dépourvu, s'étaient précipités vers la basse-cour, armés de balais, de râteliers et de bâtons – tout ce qui leur tombait sous la main. Les Pompiers, bien entraînés par quelques débuts d'incendie, arrivèrent avec leurs lances et repoussèrent quelques wherries qui avaient échappé aux petits défenseurs. Adultes et enfants renfermèrent les volailles caquetantes et terrorisées dans leurs poulaillers. Les dignes savants courant après les poussins avaient été les plus drôles, racontait Sorka à Sean. Les serres des wherries écorchèrent quelques colons, mais les blessures auraient été plus nombreuses – et sans doute plus graves – sans les dragonnets.

— Dommage qu'ils ne soient pas plus grands, remarqua l'Amiral. Ils feraient de bons gardiens. Nos biogénéticiennes pourraient-elles créer une nouvelle espèce de chiens volants ?

Il salua respectueusement Kitty Ping et Fleur du Vent. Kitty lui rendit froidement son salut.

— Non seulement ces dragonnets manifestent de l'initiative, mais je jurerais qu'ils communiquent entre eux. Vous avez vu comme ils ont organisé la surveillance autour du périmètre ? Et comment ils ont coordonné leurs attaques ?

Pol Nietro était entre deux phases de ses recherches, et pas du genre à se croiser les bras pendant ses loisirs. Dès que l'ordre fut rétabli, il se rendit avec Bay à la place de l'Asie.

Mairi Hanrahan sourit à sa requête.

— Tu as de la chance, Pol, elle est à la maison. Duke a droit à

un repas supplémentaire pour sa défense du poulailler.

— Ah, il y a donc participé ?

— D'après Sorka, il aurait même commandé la bande des dragonnets, chuchota Mairi, l'œil brillant de fierté maternelle.

Elle le fit entrer dans leur séjour, devenu coquet, avec ses rideaux et ses plantes en pots, tantôt indigènes, tantôt terriennes. Des coussins de couleurs vives amélioraient le confort des sièges, et plusieurs dessins ornaient les murs.

— Une bande de dragonnets, Mairi ? Comme on dit une bande de lions ? Ou un troupeau d'oies ? Je suppose que ça se défend, dit Pol, regardant la mère et la fille, l'œil rieur. Quoiqu'on n'obtienne généralement pas ce genre de coordination dans une bande ordinaire. Bref, cette bande s'est révélée très utile. Ils semblaient travailler ensemble à un but commun. Cela a frappé Paul Benden, et il voudrait que Kitti et moi nous...

Mairi lui saisit le bras, l'air inquiet.

— Vous n'iriez pas...

— Bien sûr que non, mon amie, dit-il, lui tapotant la main d'un air rassurant. Mais Sorka et Duke peuvent nous aider, s'ils le veulent bien. Nous avons déjà rassemblé beaucoup d'informations sur nos petits amis. Mais leur potentiel vient de faire un saut quantique. De même que notre compréhension. Car nous n'avions amené aucune créature capable de repousser des charognards aériens aussi redoutables que ces wherries.

Sorka nourrissait un Duke déjà presque gavé. Assis très droit, il avait étalé sur la table sa queue dont le bout frémissait chaque fois qu'il prenait délicatement une bouchée de la main de Sorka. Il flottait autour de lui une odeur bizarre, pas très agréable, que Sorka, par déférence pour son héroïsme, essayait d'ignorer.

— Ah, le serviteur est digne de son maître, dit Pol. Sorka le regarda de travers.

— Je ne voudrais pas être insolente, monsieur, mais je ne considère pas Duke comme un serviteur. Et il vient de prouver qu'il est notre ami ! dit-elle, embrassant tout le village du geste.

— Lui et sa... cohorte, dit Pol avec tact, nous ont certainement prouvé leur amitié aujourd'hui.

Il s'assit près de Sorka, regardant la petite créature pincer la bouchée suivante entre ses griffes. Duke regarda le morceau sous toutes ses coutures, renifla, lécha, et en mordit finalement un petit morceau, sous le regard admiratif de Pol.

Sorka pouffa.

— Il est gavé, mais il ne refuse jamais une bouchée. Enfin, ajouta-t-elle, il ne mange pas autant qu'au début. Il en est à un repas par jour, il doit donc approcher de sa maturité. J'ai pris des notes sur

sa croissance, et il me semble maintenant aussi grand que les dragonnets sauvages.

— Très intéressant. J'aimerais que tu me les communicates pour les ajouter au dossier. C'est une évolution fascinante. Surtout si les mangeurs de plancton dont nous parlent les dauphins pouvaient être un ancêtre commun des dragonnets et des serpents de tunnel.

— Des serpents de tunnel et des dragonnets ? dit Mairi, étonnée.

— Hmmm, oui, car la vie a évolué à partir de la mer sur Pern comme sur la Terre. Avec des variantes, naturellement.

Pol remua un peu sur son siège.

— En fait, un ancêtre aquatique très proche de l'anguille. Mais pourvu de six membres. La première paire, dit-il, montrant les pattes antérieures du dragonnet qui serraient toujours sa bouchée, servait de nasse pour capturer les proies. Voyez le mouvement des serres comparé aux membres postérieurs stationnaires. Les dragonnets ont échangé la nasse contre trois doigts, les nageoires stabilisatrices contre des ailes ; la paire postérieure sert à la propulsion. Une variété – le serpent de tunnel – s'est adaptée à la vie au sol : les membres antérieurs sont devenus fouisseurs, la deuxième paire sert de balancier, surtout pour tenir de la nourriture dans les pattes antérieures, et les membres postérieurs servent à la direction. Nous établirons que les mangeurs de plancton sont des ancêtres de nos petits amis.

Pol adressa un sourire chaleureux à Duke qui prenait une autre bouchée. Sorka attendit poliment, sachant que le zoologue avait une idée derrière la tête.

— Est-ce que tu connaîtrais des nids encore intacts ? demanda-t-il enfin.

— J'en connais un, mais ce n'est pas une grosse couvée, et les œufs sont plus petits que d'habitude.

— Ah, ce sont peut-être des œufs de la femelle verte, qui est plus petite, dit Pol d'un ton conciliant. Comme elle ne semble pas protéger ses œufs avec la même fougue que la dorée, elle nous laissera peut-être en emprunter quelques-uns. Mais je voulais te poser une autre question. Tu as parlé de nouveau-nés jetés à l'eau. Est-ce fréquent ?

Sorka réfléchit et répondit posément.

— Je crois. Certains nouveau-nés ne survivent pas. Ou ils n'arrivent pas à manger assez pour surmonter le traumatisme de l'éclosion, ou ils sont attaqués par les wherries. Juste avant l'éclosion, les dragonnets adultes élèvent un rempart d'algues autour de la couvée, et apportent des poissons et des insectes pour les petits.

— Hmmm, il s'agit donc d'un rituel d'empreinte, murmura Pol.

— Le temps que leur estomac soit plein, leurs ailes ont séché et

ils peuvent s'envoler avec le reste de la bande. Les adultes se battent vaillamment pour éloigner les serpents et les wherries et donner leur chance aux petits. Mais Sean a repéré une sorte d'anguille qui attaquait de la mer pendant la marée haute. Le bébé n'avait pas une chance.

— Sean est cet ami invisible dont tu parles souvent ?

— Oui. Lui et moi, on a découvert le premier nid ensemble.

— Crois-tu qu'il accepterait de nous aider à chercher des nids... et des nouveau-nés ?

Sorka considéra le zoologue, songeuse. Il lui avait toujours tenu parole et, le premier jour, il avait été très gentil avec Duke. Elle décida qu'elle pouvait lui faire confiance, très consciente également de son rang éminent au Terminus et de ce qu'il pouvait faire pour Sean.

— Si vous me promettez, si vous me promettez *vraiment* que sa famille aura les premiers chevaux qui naîtront, alors, il fera n'importe quoi pour vous.

— Sorka ! s'écria Mairi, gênée. , Sa fille passait vraiment trop de temps avec ce garçon et prenait de lui de mauvaises habitudes. Mais Pol sourit joyeusement et tapota le bras de Sorka.

— Allons, Mairi, ta fille a de l'instinct. Le troc se pratique déjà sur Pern.

Il regarda Sorka avec toute la solennité voulue.

— Il fait partie de la famille Connell, non ? Comme elle acquiesçait, il reprit avec entrain :

— En fait, c'est le premier nom sur la liste d'allocation de chevaux. Ou de bœufs, s'ils préfèrent.

— Non, des chevaux. Ils ont toujours eu des chevaux.

— Et quand pourrais-je parler avec ce jeune homme ?

— Ce soir, ça irait ? Je sais où il sera.

Sorka trouva Sean sur la Tête ; ses deux dragonnets péchaient des poissons-doigts dans les flaques laissées par le reflux. Il confirma qu'il n'y avait que des œufs de verte dans le voisinage, mais suggéra de prospecter les plages éloignées du Terminus.

— Pouvons-nous vous demander votre collaboration, Sean Connell ? demanda cérémonieusement Pol. Sean lorgna le zoologue d'un œil critique.

— Y a rien à gagner, et mon père a besoin de moi au camp.

Sorka remua avec gêne. Mais Pol n'avait pas été le chef du prestigieux département de zoologie de l'immense université de Centauri Un sans apprendre à manier les fortes têtes. Ce jeune fripon qui le regardait avec un scepticisme venu du fond des âges posait pour lui un problème courant. À tout autre garçon, il aurait offert la possibilité d'allumer le feu de joie du soir, un privilège désormais très

recherché, mais il savait que Sean resterait indifférent à cette distinction.

— Tu avais un poney à toi sur Terre ? demanda Pol, s'adossant au rocher en croisant les bras. Sean acquiesça, soudain attentif.

— Parle-moi de lui.

— Pour quoi faire ? Ça fait longtemps qu'il est devenu de la barbaque, et même ceux qui l'ont mangé sont sans doute bouffés par les vers.

— Est-ce qu'il avait quelque chose de particulier ? En plus d'être particulier pour toi ?

Sean lui jeta un regard en coin, puis un bref coup d'œil à Sorka, qui resta impassible. Elle ne voulait pas se compromettre davantage, car elle avait déjà quelque remords d'avoir donné à Pol une idée du désir le plus cher de Sean.

— Il était moitié gallois, moitié connemara. Y en a plus beaucoup des comme lui.

— Quelle taille ?

— Quatorze mains au garrot, répondit Sean, maussade.

— Couleur ?

— Gris acier.

Sean fronça les sourcils, repris par sa méfiance, et ajouta :

— Pourquoi vous me demandez tout ça ?

— Tu sais ce que je fais sur cette planète ?

— Vous découpez les bestioles.

— Oui, bien sûr. Mais je m'occupe surtout de combiner des caractères, parmi lesquels le genre et la couleur. Par une judicieuse manipulation génétique, nous pouvons produire ce que désire le client, termina-t-il, montrant Sean de la main.

Sean le regarda, sans bien comprendre les termes utilisés, et n'osant croire ce que Pol Nietro semblait proposer.

— Tu pourrais ravoir Cricket ici sur Pern, dit doucement Sorka, les yeux brillants. Il peut le faire. Te donner un poney exactement comme Cricket.

Retenant son souffle, Sean regarda alternativement Sorka, puis le vieux zoologiste qui le considérait calmement. Enfin, montrant Sorka du pouce, il demanda :

— C'est vrai, ce qu'elle dit ?

— Que je peux produire un cheval gris – car je me permets de suggérer que tu es trop grand pour un poney – avec toutes les caractéristiques physiques de Cricket ? Oui, c'est vrai. Nous avons apporté du sperme et des ovules fertilisés d'une grande variété de races équines. Je sais que nous avons des génotypes de gallois et de connemara. Deux races solides et résistantes. Aucun problème.

— Juste pour trouver des œufs de lézards ? demanda Sean, sa

méfiance reprenant le dessus.

— Des œufs de dragonnet, rectifia Sorka, têtue. Il la regarda, fronçant les sourcils.

— Nous échangeons œuf pour œuf, jeune homme. Marché correct, il me semble, avec un cheval issu de ton œuf en prime, et modifié selon tes spécifications, en dédommagement de ton temps et de tes efforts pour trouver les œufs de dragonnets.

Une fois de plus, Sean regarda Sorka, qui, de la tête, lui fit signe d'accepter. Puis il cracha dans la paume de sa main droite et la tendit à Pol Nietro qui la serra sans hésitation pour conclure le marché.

Pol Nietro organisa l'expédition avec une rapidité qui laissa ses collègues pantois. Dès le matin, Jim Tillek accepta de mettre le *Croix du Sud* à leur disposition pourvu qu'il en fût le capitaine. On lui demanda d'embarquer du ravitaillement pour un cabotage d'une semaine ; les Hanrahan et Porrig Connell avaient accepté de laisser partir Sorka et Sean. Pol avait persuadé Bay Harkenon d'apporter son microscope portatif et une quantité de boîtes à échantillons, de plaques et autres matériels. À la surprise de Sorka et à l'amusement de Sean, l'amiral Benden vint leur souhaiter bonne chance sur la jetée et aida l'équipage à larguer les amarres. Le *Croix du Sud* sortit de la baie sous bonne brise.

Sean, élevé sur la terre ferme, n'avait pas le pied marin, mais il parvint à cacher sa peur et sa nausée, bien résolu à mériter son cheval et à ne pas révéler ses faiblesses à Sorka, qui semblait ravie de l'aventure. Il passa le plus clair du voyage assis, adossé au mât, regardant vers l'avant et caressant ses deux dragonnets qui adoraient dormir au soleil sur le pont. Duke restait perché sur l'épaule de Sorka, la queue enroulée légèrement mais fermement autour de son cou. De temps en temps, elle blottissait son visage contre lui pour le rassurer, ou il roucoulait quelque commentaire à son oreille, semblant certain qu'elle comprenait.

Le *Croix du Sud* était un sloop de quarante pieds. Il avait sept couchettes et exigeait un équipage de trois personnes. Il avait été conçu pour l'exploration et le transport rapide. Jim Tillek avait déjà reconnu la côte, à l'ouest, jusqu'à la rivière qu'ils avaient baptisée « Jourdain », et, à l'est, avec une équipe de vulcanologues, jusqu'à l'île dont les secousses avaient troublé la fête de Thanksgiving. Il espérait obtenir l'autorisation de naviguer jusqu'à la grande île au large du continent Septentrional, et d'explorer le delta de la rivière qui devait transporter les métaux provenant de la future cité minière. Sorka l'écoutait, comme en transe, raconter qu'il avait navigué sur tous les océans et mers de la Terre pendant ses permissions de capitaine d'un astronef desservant les planètes de la Couronne, et il avait aussi remonté tous les fleuves navigables : Nil, Tamise, Amazone,

Mississippi, Saint-Laurent, Rhin, Volga, Yang-tsé, sans compter bien des cours d'eau moins célèbres.

— Bien sûr, je ne faisais pas ça en professionnel, car on n'avait pas besoin de marins sur Centauri Un. Alors, cette expédition a été l'occasion de transformer mon hobby en métier, lui confia-t-il. Je suis drôlement content d'être venu !

Il respira à pleins poumons.

— Ici, l'air est fabuleux. Comme autrefois sur Terre. On pensait que c'était l'ozone ! Respire à fond !

Sorka prit une profonde inspiration. Bay Harkenon émergea de la cabine, avec une meilleure mine que quand elle était descendue à la hâte pour vomir discrètement.

— Ah, la pilule t'a fait du bien ? demanda Jim Tillek avec sollicitude.

— Je ne te remercierai jamais assez, dit la microbiologiste avec un sourire reconnaissant.

— Tu avais déjà navigué ? Non ? Alors, tu ne pouvais pas savoir.

Plissant les yeux, il regarda dans le lointain, où l'on distinguait déjà la péninsule et l'estuaire du Jourdain.

À bâbord, le mont Garben – ainsi baptisé en l'honneur du sénateur qui avait tant fait pour aplanir les difficultés administratives auprès des Planètes Intelligentes Fédérées – dominait le paysage, son cône nettement détaché sur le ciel clair du matin. Certains proposaient de donner à ses trois petits compagnons les noms de Shavva, Liu et Turnien, le groupe de débarquement originel de l'EEE, mais aucune décision n'était encore prise à la Commission des noms géographiques qui se réunissait une fois par mois, le soir, autour du feu de camp, après les séances du Conseil.

Le capitaine Tillek considéra la carte, dont la plus grande partie n'était pas coloriée.

— Pourquoi les couleurs s'arrêtent là ? demanda Sorka.

— Fremlich me l'a faite à partir des photos prises par les sondes et, jusqu'à maintenant, elles sont exactes au centimètre près, mais je ne colore que ce que nous explorons. Bonne façon de savoir ce que nous avons vu et ce qui nous reste à voir. J'ai aussi ajouté des notations sur les vents et les courants qui peuvent être utiles à un marin.

— Voir et savoir, ça fait deux, non ? dit Sorka. Il tira affectueusement une de ses magnifiques tresses rousses.

— C'est vrai. C'est d'être venu qui compte.

— Et nous serons vraiment les premiers à mettre le pied ici ? dit-elle, posant l'index sur la péninsule.

— Eh oui, les premiers, répondit Tillek avec une satisfaction non

dissimulée.

Jim n'avait jamais été aussi heureux en six décennies de vie. Marginal dans une société de haute technologie à cause de son amour des mers et des bateaux, s'ennuyant à piloter son vaisseau sur les routes monotones des planètes de la Couronne, auxquelles son manque de tact ou son honnêteté incorruptible le condamnaient, Jim Tillek trouvait Pern parfaite, et maintenant il avait, en plus, le plaisir d'être le premier à explorer ses mers et à découvrir ses particularités. Taille moyenne et larges épaules, il avait tout du vieux loup de mer avec ses yeux bleus et perçants, sa casquette de matelot et le vieux pull de marin qu'il mettait pour se protéger de la fraîcheur matinale. Le *Croix du Sud* pouvait se manœuvrer électroniquement à l'aide de quelques boutons, mais il préférait barrer à la main et se fier à son instinct pour carguer les voiles.

— On jettera l'ancre au crépuscule, sans doute ici, où la carte me dit qu'il y a un mouillage profond dans une petite baie. Un peu de couleur à ajouter. Et nous y trouverons peut-être ce que nous venons chercher, dit-il, avec un clin d'œil à Sorka et à Bay Harkenon.

Quand le *Croix du Sud* eut mouillé par six brasses d'eau, Jim emmena les chercheurs jusqu'à la plage dans le petit canot à moteur. Sean, habitué à la solitude et fatigué de la compagnie, dit à Sorka d'aller chercher des nids de dragonnets vers l'est, tandis qu'il suivrait la plage vers l'ouest. Contrarié de le voir commander Sorka, Jim Tillek allait le rabrouer vertement, mais Pol Nietro lui fit un clin d'œil et le capitaine se tut. Sean s'enfonçait déjà dans la végétation bordant la côte.

— À votre retour, je vous aurai préparé un bon repas chaud, cria Pol aux deux adolescents.

Quand ils revinrent au crépuscule, ils avaient tous deux de bonnes nouvelles.

— Les trois premiers que j'ai trouvés sont des verts, je crois, dit Sorka avec une autorité tranquille. Beaucoup trop près de l'eau pour appartenir à une femelle dorée. Duke est de mon avis. Il semble ne pas aimer les verts. Mais le nid que nous avons trouvé plus loin est largement au-dessus de la ligne des hautes eaux, et les œufs sont plus gros. Ils sont assez durs et je crois qu'ils écloreont bientôt.

— Deux nids de vertes, et deux dorées, j'en suis certain, dit Sean avec entrain. Vous allez les remporter tous ?

— Grands dieux non ! s'exclama Pol, levant les bras au ciel.

Ses cheveux blancs et frisés faisaient comme une auréole autour de son visage.

— Nous n'allons pas refaire cette faute sur Pern ! ajouta-t-il.

— Non, jamais, renchérit Bay Harkenon. Avec nos techniques de recherche, nous n'avons plus besoin d'innombrables spécimens pour

confirmer nos conclusions.

— Spécimens ?

Sean fronça les sourcils.

— « Représentants » serait peut-être un mot plus approprié.

— Et nous nous servirons des œufs... de verte, naturellement, ajouta vivement Pol, puisque les femelles vertes semblent avoir un instinct maternel moins développé que les dorées.

Sean ne comprenait plus.

— Vous ne voulez pas du tout des œufs de dorée ?

— Si, mais pas tous, répéta Bay. Et seulement un nouveau-né mort des autres couleurs, si c'est possible. Nous avons eu assez de verts.

— Des morts, c'est bien tout ce que tu pourras jamais avoir, marmonna Sean.

— Tu as sans doute raison, soupira Bay.

C'était une femme corpulente frisant la soixantaine, mais assez agile pour ne pas encombrer l'expédition.

— Je n'ai jamais su nouer des rapports avec les animaux.

Elle regarda avec envie le petit bronze de Sorka, qui dormait sur les épaules de sa maîtresse, parfaitement détendu, les pattes pendant sur sa poitrine, la queue lui tombant presque jusqu'à la taille.

— Un dragonnet est si affamé à sa naissance qu'il accepte sa nourriture de n'importe qui, dit Sean sans tact.

— Oh, je ne voudrais pas priver quelqu'un de...

— En principe, on est tous égaux ici, non ? dit Sean. Tu as les mêmes droits que tout le monde.

— Bien dit, mon bonhomme, bien dit ! approuva Jim Tillek.

— Si seulement les dragonnets étaient un peu plus grands, murmura Pol, puis il soupira.

— Si les dragonnets étaient plus grands, alors quoi ? demanda Tillek.

— Ils seraient des adversaires redoutables pour les wherries.

— Ils le sont déjà ! dit Sean, caressant l'un de ses bruns.

S'il les avait baptisés, il gardait leurs noms pour lui. Il les avait dressés à obéir à divers sifflements. Sorka n'osait pas lui demander comment il avait fait. Non que Duke lui désobéît – une fois qu'il avait compris ce qu'elle voulait.

— Tu as peut-être raison, dit Pol, secouant la tête.

— On ne peut pas les bricoler à la légère. Tu sais que beaucoup de tentatives se soldent par des échecs ou des malformations, dit Bay, souriant pour adoucir ses paroles.

— Bricoler ? dit Sean, inquiet.

— Ils ne parlaient pas de toi, idiot, l'assura Sorka à voix basse.

— Pourquoi voudriez-vous... euh... manipuler des créatures qui

se protègent très bien toutes seules depuis des siècles ? demanda Jim Tillek. Et qui nous protègent, nous aussi.

— Du grand vivier de la création, peu d'espèces survivent, et pas toujours les mieux conçues ou les mieux adaptées au milieu, dit Pol avec un long soupir indulgent. Je m'étonne toujours de voir quelles espèces ont gagné la grande course de l'évolution. Je ne m'attendais pas à trouver sur une autre planète des vertébrés aussi proches des nôtres que les wherries et les dragonnets. Et le plus étrange, c'est que nos conteurs aient si souvent imaginé une créature ailée à quatre membres, bien qu'il n'en existe aucune sur la Terre.

Pourtant nous en avons trouvé ici, à des centaines d'années-lumière des gens qui les ont inventés, dit-il, montrant de la main Duke endormi. Remarquable. Et pas aussi mal conçus que les antiques dragons chinois.

— Mal conçus ? demanda le marin, amusé.

— Regarde-le. Des pattes antérieures et des ailes, ça fait double emploi. Les espèces aviennes de la Terre ont opté pour les ailes, bien que certaines possèdent des serres, vestiges de ce qui était des doigts avant que le membre ne devienne une aile. Je t'accorde qu'un membre postérieur incurvé est utile pour prendre son vol à partir du sol – et celui du dragonnet est puissant, avec des muscles se prolongeant jusqu'au dos pour renforcer l'impulsion –, mais un dos si long est vulnérable. Je me demande comment est arrangée leur mécanique pour qu'ils puissent rester assis aussi longtemps sans bouger.

Pol observa Duke, qui dormait toujours, et toucha sa queue parfaitement détendue.

— Il y a quand même une légère amélioration. L'orifice excréteur se trouve dans la fourche de la queue, et non pas dessous. Et ils ont des narines et des poumons dorsaux, ce qui représente un progrès sensible. Les humains sont très mal conçus, vous savez. Vous réalisez tous, je suppose, comme il est ridicule que votre trachée-artère (il se toucha le nez) croise notre œsophage (il porta la main à sa pomme d'Adam). Ce qui provoque beaucoup de morts par étouffement. Notre crâne est très vulnérable : un bon coup sur la tête provoque l'invalidité, sinon la mort. Les Végans ont le cerveau bien protégé dans des sacs internes. Un Végan ne risque pas de souffrir de traumatisme crânien.

— J'aime autant avoir des brûlures d'estomac dans le ventre que des migraines, dit Tillek. Mais d'après ce que j'ai vu une fois, les Végans ont d'autres mécanismes très incommodes, surtout les organes reproducteurs.

Pol poussa un grognement dédaigneux.

— Tu trouves que c'est mieux d'avoir les organes du plaisir entre les égouts ?

— Je n'ai pas dit ça, Pol, répondit vivement Tillek, jetant un regard embarrassé vers les deux adolescents, qui d'ailleurs n'écoutaient pas. Les nôtres sont quand même plus pratiques.

— Et plus vulnérables. Ah là là, me voilà reparti à faire une conférence. Mais les humains pourraient être améliorés...

— Et c'est ce que nous faisons, n'est-ce pas, mon cher Pol ? dit doucement Bay.

— Oui, dans le domaine cybernétique. *In vitro*, nous pouvons corriger certaines grosses erreurs génétiques. Et nous sommes autorisés à utiliser les techniques eridanies de mentacomm, qui donnent des résultats ambigus. Cela crée une trop grande empathie entre les chercheurs et leurs animaux d'expérience. Mais nous ne pouvons pas faire grand-chose avec les lois imposées par le groupe de la Lignée Humaine Pure pour interdire les changements draconiens.

— Qui voudrait de ces changements ? demanda Tillek, fronçant les sourcils.

— Pas nous, l'assura vivement Bay. Nous n'en avons pas besoin sur cette planète. Mais je me dis parfois que le groupe de la Lignée Humaine Pure a eu tort de s'opposer à des altérations qui auraient permis aux humains de peupler les mondes aquatiques de Ceti IV. Des branchies remplaçant les poumons, des pieds et des mains palmés ne seraient pas des adaptations tellement sacrilèges. Le fœtus passe par ce stade *in utero*, et nous avons des preuves que les adultes ont eu dans le passé une vie plus aquatique. Pense à toutes les planètes qui seraient ouvertes aux humains si nous n'étions pas limités aux masses continentales solides conformes à nos besoins atmosphériques et gravitationnels ! Si seulement nous pouvions métaboliser les gaz délétères ! Les cyanures nous interdisent tant de mondes...

Elle leva les mains au ciel, incapable de continuer.

Sean lorgnait les deux spécialistes, l'air soupçonneux.

— Conversation à bâtons rompus, dit sagement Sorka. Ils n'ont pas l'intention de le faire.

Sean poussa un grognement et, positionnant soigneusement ses dragonnets sur ses épaules, se mit debout.

— Je vais me lever avant l'aube. C'est le meilleur moment pour voir le repas des dragonnets et savoir qui surveille les nids.

— Moi aussi, dit Sorka, l'imitant.

Tillek avait dressé des abris largement au-dessus de la ligne des hautes eaux. Sorka se glissa dans un sac de couchage fait d'une couverture thermique fermée par une couture. Duke, sans se réveiller, s'adapta à sa nouvelle posture. Elle mit quelque temps à s'endormir, parce que, pendant un moment, la plage sembla onduler sous elle, comme une houle.

Un pépiement de Duke l'éveilla, au milieu d'un concert de

ronflements. Quand ses yeux se furent habitués à la grisaille précédant l'aube, elle vit Sean se lever. Il tourna la tête vers elle, puis vers l'ouest. Avec une grande économie de mouvements, il s'approcha des cendres et fouilla dans les sacs de provisions, en tirant plusieurs articles qu'il fourra sous sa chemise.

Sorka attendit qu'il eût disparu, puis elle se leva à son tour. Elle prit un paquet de rations et l'un des fruits rouges qu'ils avaient cueillis avant le dîner, puis elle rédigea une note à l'intention des adultes, leur disant que Sean et elle étaient retournés surveiller les nids et qu'ils seraient de retour peu après le lever du soleil.

Trottant le long de la plage, elle mangea le fruit rouge, recrachant les parties moisies, comme elle le faisait pour les pommes talées qu'elle mangeait sur la Terre. À quelque distance des nids, elle avait érigé de petits cairns de galets blancs et lisses pour les retrouver sans risquer de marcher sur les œufs. Elle trouva les deux premiers sans problème, et se hâta de rejoindre le troisième, celui qui, selon elle, était un nid de dragonnet doré. Le ciel commençait à s'éclaircir à l'est, et elle voulait être cachée dans les buissons avant le lever du jour.

C'était merveilleux d'être seule, et en sécurité, dans une partie de la planète qu'aucun pied n'avait jamais foulée. Sorka avait assez souvent étudié les cartes de l'EEE pour savoir que les intrépides découvreurs n'étaient jamais venus sur cette plage. Ce sentiment d'être la première avait quelque chose de magique, et elle soupira de contentement. Autrefois, elle désirait donner son nom à un endroit ; maintenant, elle rêvait plutôt de découvrir l'endroit le plus beau de cette planète, un endroit unique pour lequel on se souviendrait d'elle. Et ce serait encore mieux si les colons donnaient son nom à une montagne, une rivière ou une vallée pour quelque haut fait.

Elle était si perdue dans ce rêve qu'elle faillit trébucher sur son cairn et tomber dans le nid à moitié enterré. Duke l'avertit d'un pépiement et lui évita cette catastrophe.

Elle lui caressa la tête avec reconnaissance. Si elle pouvait modifier quelque chose chez Duke, elle lui donnerait la parole. Elle avait appris à interpréter avec précision ses divers pépiements, et pouvait comprendre ce que les autres dragonnets disaient à leurs maîtres, mais elle aurait voulu pouvoir communiquer avec Duke dans une langue qui leur aurait été commune. Mais quelqu'un avait dit que les langues fourchues n'étaient pas adaptées à la parole, et elle ne voulait pas que Duke subisse d'altérations importantes – et surtout pas pour la taille. Un peu plus grand, il n'aurait pas tenu si confortablement sur son épaule.

Elle devrait peut-être en parler avec les dresseurs de dauphins. Ils communiquaient entre eux sur des sujets complexes. Et les

dragonnets devaient en faire autant.

Pensant au héros de Cygnus, elle se dit qu'elle aussi devait adopter une stratégie et dissimuler ses traces. Les dragonnets dorés étaient beaucoup plus intelligents que les verts. Prenant une branche feuillue dans les fourrés, elle effaça la trace de ses pas, puis, à travers les buissons, elle revint à son poste d'observation, d'où, bien cachée, elle avait une bonne vue sur le nid.

Le soleil parut dans le ciel en même temps qu'un vol de dragonnets plongea en pépianant vers la plage. Seul le doré s'approcha du nid ; les autres, bronze, bruns et bleus, restèrent à distance respectable. Alignées sur la plage, leurs silhouettes se détachaient nettement sur le sable, et Sorka put apprécier leurs différences de taille.

La femelle dorée était la plus grosse : deux doigts de plus au garrot que les bronze, les plus grands après elle, avec un ou deux bruns presque égaux par la taille. Les bleus étaient nettement plus petits ; se déplaçant à petits pas nerveux, ils examinaient les algues, en rejetaient certaines et apportaient les autres au nid avec des pépiements satisfaits. Les bronzes et les bruns semblaient discuter entre eux, tandis que les bleus ne paraissaient s'intéresser qu'à ce qui était comestible. Mais ce n'était peut-être qu'une impression. Le nid était entouré d'un rempart circulaire d'algues. Quand il fut terminé, les bronze et les bruns partirent vers la mer pêcher de petites proies gigotantes qu'ils revinrent déposer sur les algues, comme à l'éclosion de Duke.

Jetant un cri presque impérieux, la femelle dorée prit son vol, piquant au-dessus des bronzes et des bruns et poussant les bleus de ses ailes vers la mer. Les autres suivirent, pas aussi gracieux, mais rapides. Elle les vit s'élever au-dessus des vagues, piquer soudain et se mettre à pêcher avec des pépiements triomphaux. Et, d'un coup, ils disparurent. Ils étaient là, planant au-dessus de l'océan, et l'instant suivant, le ciel était vide. Sorka battit des paupières, stupéfaite.

Puis elle eut une idée : si les œufs étaient si proches de l'éclosion, et si elle pouvait en rapporter un à Bay Harkenon, à temps pour nourrir le nouveau-né, Bay aurait enfin une petite créature bien à elle. La biologiste était douce et gentille, pas du tout poseuse comme certains chefs de section, et un dragonnet serait pour elle un fidèle compagnon.

Sorka ne perdit pas de temps à réfléchir davantage ; elle passa à l'action. Sortant de sa cachette, elle courut au nid, saisit l'œuf le plus proche, et repartit à toutes jambes sous les buissons.

Elle y arriva juste à temps ; les branches bougeaient encore quand les dragonnets reparurent, plus nombreux qu'avant, lui sembla-t-il. La femelle dorée se posa juste à côté des œufs, tandis que les

bronzes, les bruns et les bleus déposaient leurs poissons sur le cercle d'algues. Soudain, le chœur de bienvenue s'éleva, et Sorka fut partagée entre le désir d'assister au moment magique de l'éclosion, et la nécessité de rapporter à Bay l'œuf qu'elle avait dérobé. Puis elle sentit l'œuf, qu'elle avait mis à l'abri au chaud sous son pull, remuer contre sa peau.

— Tais-toi, Duke ! murmura-t-elle d'un ton pressant quand elle sentit la poitrine de Duke se mettre à vibrer.

Saisissant une petite serre dans sa main, elle le fixa dans ses yeux à facettes qui s'étaient mis à tourner, pleins de reflets multicolores.

— Elle me tuerait !

Duke comprit l'avertissement, et se serra plus étroitement contre elle, enfonçant les griffes dans ses cheveux et cachant la tête dans ses tresses. Sorka sortit des buissons à reculons, se redressant seulement lorsqu'elle fut hors de vue. Gênée par les feuilles et les branches mortes, elle se mit à courir, rencontrant une variété décourageante d'épineux et de plantes piquantes. Mais elle continua.

Quand elle n'entendit plus les cris des dragonnets, elle obliqua vers l'ouest et courut sur la plage aussi vite que possible, ignorant ses écorchures dans l'intérêt de l'œuf qui pulsait contre son cœur. Duke voletait au-dessus de sa tête, étouffant docilement ses cris d'angoisse.

Elle ne devait plus être loin du camp. Était-ce son premier cairn qu'elle venait de croiser, ou le deuxième ? Elle trébucha, et Duke, alarmé, poussa un cri strident comme les paons de la ferme de son père, sur la Terre, le cri lugubre d'un être à l'agonie. Il piqua, la tirant par l'épaule, comme s'il pouvait l'empêcher de tomber.

Mais son cri avait réveillé les dormeurs. Jim Tillek fut le premier à se lever, chancelant, les pieds entravés par son sac de couchage. Pol et Bay lambinèrent un peu plus, jusqu'au moment où ils reconnurent Sorka.

Sorka, ignorant et les questions pressantes et les mains secourables de Tillek, se rua vers la biologiste et, tombant lourdement à genoux, fouilla vivement sous sa chemise car elle sentait la coquille qui commençait à se fendiller.

— Là ! Là, c'est pour toi, Bay ! haleta-t-elle, saisissant les mains de la biologiste stupéfaite et les refermant autour de l'œuf.

Le premier mouvement de Bay fut de le rendre à Sorka, mais elle cherchait déjà quelque chose à manger dans les sacs de ravitaillement et, ouvrant vivement un paquet de barres protéiniques, elle se mit à les émietter en petits morceaux.

— Il se casse, Sorka. Pol ! Qu'est-ce que j'en fais ? La coquille se fend de partout ! s'écria Bay, hésitante.

— C'est pour toi, Bay. Un animal qui n'aimera que toi, dit

Sorka, haletante, revenant les mains pleines. Il va éclore. Il sera à toi. Tiens, donne-lui ça. Pol, capitaine, voyez si vous lui trouvez quelque chose à manger dans les algues. Vous allez faire comme les bronzes. Regardez ce que pêche Duke.

Duke, avec des pépiements d'exultation, traînait un grand rameau d'algue ramassé à la limite des hautes eaux.

— Arrange les algues en cercle, Pol, dit Tillek quelques instants plus tard, joignant l'exemple à la parole.

— La coquille se fend ! s'écria Bay, mi-effrayée, mi-ravie. Il y a une tête ! Sorka ! Qu'est-ce que je fais maintenant ?

Vingt minutes plus tard, le soleil levant éclaira un quatuor fatigué mais ravi, et Bay, avec un sourire à la fois béat et incrédule, berçait dans ses bras un ravissant dragonnet doré. Sa tête reposait sur sa main comme un bijou, ses pattes antérieures étaient croisées sur son poignet. Son ventre distendu reposait sur l'avant-bras potelé de Bay, ses pattes postérieures pendaient de chaque côté de son coude et sa queue était légèrement mais fermement enroulée autour de son bras. Ils perçurent tous un bruit léger, semblable à un ronflement. Bay caressait de temps en temps la créature endormie, étonnée par la texture de sa peau, par les serres puissantes mais délicates, par les ailes translucides et par la force de la queue enroulée autour de son bras. Elle ne tarissait pas d'éloges sur ses perfections.

Jim Tillek ranima le feu et leur servit une boisson chaude pour contrer la fraîcheur de la brise marine.

— Je crois que nous devrions retourner au nid, Pol, dit Sorka, pour voir si... si...

— Si certains n'ont pas survécu ? termina Jim. Tu as besoin de manger.

— Mais après, il sera sans doute trop tard.

— Il est déjà sans doute trop tard, jeune fille, dit fermement Tillek. Et tu t'es magnifiquement acquittée de ta tâche. C'est la variété supérieure de l'espèce, non ?

Pol hocha la tête, regardant avec détachement le petit compagnon endormi de Bay.

— Je ne crois pas qu'aucun autre biologiste en ait un à l'heure actuelle. Ironique, n'est-ce pas ?

— Toujours les derniers servis, hein ? dit Jim, haussant les sourcils en souriant. Ah, qu'est-ce que c'est encore ?

Il pointa sa fourchette vers une silhouette venant de l'ouest.

— Il a quelque chose. Tu vois ce que c'est, Sorka ?

— Il a peut-être d'autres œufs ; vous en auriez un aussi.

— J'ai tendance à douter de l'altruisme de Sean, remarqua Pol. Sorka rougit.

— Ce n'est pas une critique, mon petit. Simple différence de

tempérament et d'attitude.

— Il porte quelque chose, c'est plus gros qu'un œuf, et ses deux dragonnets sont très excités. Non, rectifia Sorka. Ils sont bouleversés.

Perché sur son épaule, Duke se redressa sur ses pattes postérieures, poussant un cri strident et interrogateur. Elle le sentit s'affaïsser quand il reçut la réponse ; il émit un petit gémissement, presque un sanglot. Elle leva la main pour le caresser. Il fourra la tête dans sa paume pour la remercier. Elle sentait la tension raidissant son petit corps et les griffes enfoncées dans son pull. Elle se félicita que sa mère ait renforcé l'épaulette pour que les serres ne pénétrant pas jusqu'à sa peau. Elle tourna la tête, lui caressant le flanc de la joue.

Tout le monde regarda Sean avancer vers le camp. Son fardeau était composé de grandes feuilles repliées sur quelque chose et liées par des lianes.

Il avait l'air fatigué et malheureux. Il marcha droit sur les deux biologistes et posa doucement son paquet près de Pol.

— Voilà. Il y en a deux. Un à peine touché. Et quelques œufs verts. J'ai été obligé de fouiller les deux nids pour en trouver que les serpents n'avaient pas vidés.

Pol posa la main sur l'offrande de Sean.

— Merci, Sean. Merci beaucoup. Les deux... sont issus d'une couvée de dorée ou de verte ?

— De dorée, bien sûr, dit Sean avec un grognement. Les œufs de verte éclosent rarement. Ils sont gobés par les serpents. Je suis arrivé juste à temps.

— Sorka aussi, dit Jim, montrant Bay avec fierté.

C'est alors seulement que Sean vit le dragonnet doré. Surprise, admiration et contrariété passèrent sur son visage.

Sorka n'osait pas le regarder.

— Je n'ai pas fait si bien que toi, s'entendit-elle déclarer. Je n'ai pas trouvé ce que nous étions venus chercher. Toi, si.

Sean poussa un grognement, impassible. Au-dessus de sa tête, ses bruns échangèrent les nouvelles avec le bronze de Sorka en un feu roulant de pépiements, gazouillements et murmures. Puis ils refermèrent tous leurs ailes avec un claquement sec pour se chauffer au soleil.

— Le déjeuner est prêt ! dit Jim Tillek.

7

— Alors, Ongola, quel est votre rapport ? demanda Paul Benden.

Emily Boll versa une mesure du précieux cognac de l'amiral dans trois verres qu'elle passa à la ronde. Ongola mit ce temps à profit pour organiser ses idées. Ils étaient réunis, comme souvent, dans la tour météo, près des pistes d'atterrissage qui servaient maintenant aux traîneaux et à l'unique navette modifiée pour le transport des charges lourdes.

L'amiral et le gouverneur, tous deux de teint clair à l'origine, étaient maintenant presque aussi noirs qu'Ongola. Tous trois avaient travaillé dur, participant activement à toutes les entreprises des colons.

Une fois que les colons auraient pris possession des terres auxquelles ils avaient droit et que la tâche du Terminus serait accomplie, les chefs originels ne joueraient plus qu'un rôle de conseillers, sans plus d'autorité que les autres colons. Le Conseil se réunirait régulièrement pour discuter les questions d'intérêt général et régler les problèmes affectant toute la colonie. À un meeting annuel, on voterait démocratiquement sur toutes les questions requérant le consentement de tous. Le magistrat Cherry Duff rendrait la justice au Terminus, et organiserait des audiences pour régler tous les litiges et doléances. Selon les termes de la Charte de Pern, les commanditaires et les exploitants seraient autonomes sur leurs terres. Un plan idéaliste, bien sûr, mais, comme Benden aimait à le répéter, il y avait assez de terres et de ressources pour tout le monde.

Jusque-là, la façon dont Joël Lilienkamp avait disposé des réserves et du matériel n'avait provoqué que peu de mécontentement. On savait qu'une fois ces réserves épuisées, tous devraient se contenter des articles qu'ils avaient, les remplacer par leur propre industrie ou les obtenir par le troc. Bien des colons étaient fiers de leur capacité d'improvisation, et tout le monde prenait grand soin d'outils et

d'appareils irremplaçables.

Entre les petites réunions hebdomadaires et le conseil plénier mensuel où l'on votait démocratiquement sur les questions administratives, la vie de la colonie se déroulait sans à-coups. À l'un des premiers conseils, on avait nommé une commission d'arbitrage comprenant trois ex-juges, deux anciens gouverneurs et quatre non-juristes qui siégeraient deux ans. La Commission réglerait les conflits pour l'attribution des terres et l'interprétation des contrats. La colonie avait quatre juristes et deux avocats professionnels, mais on espérait ne pas faire appel à eux trop souvent.

— Il n'est dispute si envenimée qui ne puisse être arbitrée par une commission ou un jury de pairs, avait déclaré Emily Boll à l'un des premiers meetings. La plupart d'entre vous ont l'expérience de la guerre. Pern est maintenant loin, très loin des champs de bataille. Vous êtes ici parce que vous vouliez échapper à la contagion des impératifs territoriaux qui empoisonnent l'humanité. Là où il y a toute une planète avec ses terres et ses richesses, point n'est besoin de convoiter les biens de son voisin. Bornoyez vos terres, construisez vos demeures, vivez en paix les uns avec les autres, et aidez-nous à construire un monde qui sera vraiment un paradis.

La puissance de sa voix et la sincérité de sa ferveur avaient donné envie à tout le monde de réaliser son rêve. Mais Emily Boll savait bien qu'il y avait des facteurs dissonants parmi ceux qui l'avaient écoutée. Avril, Lemos, Nabol, Kimmer, et une poignée d'autres, étaient déjà considérés comme d'éventuels fauteurs de troubles. On espérait pourtant que les dissidents seraient si absorbés par leur nouvelle vie qu'ils n'auraient ni le temps, ni l'énergie, ni l'occasion d'intriguer.

La Charte et les contrats mentionnaient le droit de punir les signataires qui se rendaient coupables d'« actes contre l'intérêt général ». Mais de tels actes restaient à définir.

Emily et Paul avaient discuté sur la nécessité d'un code pénal. Paul Benden préférait les « châtiments correspondant aux crimes », qui constituaient une leçon pour les contrevenants et ceux qui troublaient fréquemment « la paix et la tranquillité de la colonie ». Il préférait aussi rendre ses jugements sur l'heure, stigmatiser publiquement les coupables et les obliger à exécuter quelque une des tâches rébarbatives nécessaires à la vie de la communauté. Jusque-là, cette justice primitive s'était révélée suffisante.

Cependant, on continuait à surveiller discrètement certains colons. Paul et Emily voyaient Ongola de temps en temps pour discuter du moral de la communauté et des problèmes qu'il valait mieux ne pas ébruiter. Paul et Emily avaient soin, également, d'être toujours accessibles à tous les colons, pour régler les mécontentements

mineurs avant qu'ils n'aient pu dégénérer en problèmes graves. On pouvait les voir à heures fixes à leur bureau, six jours sur sept.

— Nous ne sommes peut-être pas pieux au sens archaïque du terme, mais il est sage de donner un jour de repos par semaine aux hommes et aux bêtes, avait déclaré Emily dès le deuxième meeting général. L'ancienne Bible judaïque révérée par d'antiques sectes contenait bien des préceptes de bon sens pour une société agricole, et des traditions éthiques et morales dignes d'être conservées, mais sans fanatisme : nous avons laissé cela derrière nous, avec la guerre !

Les deux chefs savaient que même cette forme très lâche de gouvernement démocratique deviendrait peut-être insupportable aux colons quand ils auraient quitté le Terminus pour prendre possession de leurs terres, mais ils espéraient que les habitudes acquises suffiraient. Les premiers pionniers américains avaient manifesté un sens aigu de l'indépendance et de la solidarité. La première Base Lunaire internationale avait raffiné l'art de l'indépendance, de la coopération et de l'ingéniosité. Les premiers colons de Centauri Un venaient pour la plupart de la Lune et de la ceinture d'astéroïdes, et la colonie pernaise comprenait bien des petits-fils de ces pionniers.

Paul et Emily proposèrent d'instituer un grand rassemblement annuel auquel participeraient le plus possible de colons isolés, pour réaffirmer les principes de base de la colonie, évaluer les progrès et faire appel à tous pour régler les problèmes d'intérêt général. De tels rassemblements seraient propices au commerce et aux festivités. Cabot Francis Carter, l'un des juristes, avait proposé de réserver une certaine zone, au milieu du continent, pour y tenir ces assemblées annuelles.

— Ce serait le meilleur des mondes possibles, avait dit Cabot, de cette chaude voix de basse qui avait si souvent ému les Cours Suprêmes de la Terre et de Centauri Un.

Emily avait dit un jour à Paul que Cabot était le plus improbable de leurs colons, mais c'était sa confrérie juridique qui avait rédigé la Charte et l'avait imposée à la bureaucratie pour ratification devant le Conseil des Planètes Intelligentes Fédérées.

— Nous ne le réaliserons peut-être pas sur Pern. Mais nous pouvons toujours essayer !

Seul avec Emily et Ongola, Paul se rappelait ce défi.

— C'est pourquoi nous devons continuer à surveiller les gens comme Bitra, Tashkovich, Nabol, Lemos, Olubushtu, Kung, Usuai et Kimmer. La liste est courte, Dieu merci. Je n'y ajoute pas Kenjo : nous n'avons constaté aucun rapport entre lui et les autres.

— Le procédé ne me plaît toujours pas. Cette surveillance secrète me rappelle trop les subterfuges utilisés par d'autres gouvernements en des temps plus dangereux, dit Emily d'un air sombre.

— Il n'y a rien d'avilissant à savoir qui est contre vous, argua Paul. Les services secrets ont toujours été précieux.

— Pendant les révolutions, les guerres et les luttes pour le pouvoir, oui. Mais pas ici, pas sur Pern.

— Ici comme ailleurs, Em, répliqua Paul avec force. Les hommes, sans parler des Nathis, ni, dans une certaine mesure, des Eridanis, ont prouvé que la cupidité est universelle. Et je ne vois pas comment les richesses de Pern pourraient changer ce trait de caractère.

— Renonçons à cette discussion, mes amis, dit Ongola, avec son sourire plein de tristesse et de sagesse. On a déjà pris les mesures nécessaires pour immobiliser le canot amiral. J'ai enlevé plusieurs pièces mineures mais essentielles du système d'allumage, dont l'absence devrait se faire sentir très tôt, et j'ai remplacé deux puces du système de guidage par des puces vierges, chose qui ne se révélerait que plus tard.

Il montra la fenêtre de la main.

— On permet aux traîneaux de parquer n'importe où, empêchant officieusement mais efficacement tout décollage. Mais je ne vois vraiment pas pourquoi elle voudrait décoller.

Paul Benden grimaça, et les deux autres détournèrent les yeux, sachant qu'il se reprochait son intimité prolongée avec « elle » pendant le voyage.

— Je m'inquiéteraï davantage si Avril connaissait l'existence de la cache de Kenjo, dit Paul. Les chiffres de Telgar indiquent qu'il a l'équivalent d'un demi-réservoir du *Mariposa*.

Il fit la grimace. Il avait eu du mal à croire que Kenjo avait détourné tant de carburant. Paul admirait malgré lui l'importance du vol et surtout les risques pris par Kenjo pendant toutes ces navettes au ralenti.

— Avril se fait rare et je ne crains pas qu'elle ait découvert ces réserves, dit Emily avec un sourire ironique. Lemos, Kimmer et Nabol ont été affectés à des sections différentes, avec peu d'occasions de revenir ici. « Diviser pour régner », comme on dit.

— Peu approprié dans ce cas, Emily, répliqua Paul en souriant.

— Si Avril devait découvrir le carburant détourné par Kenjo, commença Ongola, si elle parvenait à retrouver les pièces manquantes et à faire décoller le canot amiral sans être vue, elle aurait un réservoir à moitié plein. Franchement, ce serait un bon débarras. Nous cogitons beaucoup trop sur ce problème. Les rapports sismiques de l'archipel oriental sont beaucoup plus préoccupants. La Jeune Montagne recommence à fumer et à trembler sur sa base.

— Oui, mais dans quel but Kenjo a-t-il détourné tant de carburant ? demanda Emily. Pourquoi a-t-il mis en danger les

passagers et le fret ? Et pourtant, c'est un colon sincère ! Il a déjà choisi ses terres.

— Un pilote de sa compétence ne risquait rien, répondit Paul. Toutes ses navettes se sont déroulées sans le moindre incident. Le pilotage est toute sa vie.

Ongola regarda l'amiral, légèrement étonné.

— Il n'a pas assez piloté pour le restant de ses jours ?

— Pas Kenjo. Piloter un aérotraîneau c'est pour lui une déchéance. Vous dites qu'il a déjà choisi ses terres, Emily ? Où ?

— Vers le sud, au-delà de ce que les gens commencent à appeler la mer d'Azov, aussi loin du Terminus que possible, mais sur un plateau assez agréable, à en juger d'après les photos de la sonde, répondit Emily.

Elle espérait que cette réunion se terminerait bientôt. Pierre lui avait promis un dîner fin, et elle découvrait que ces petits repas lui plaisaient.

— Comment diable Kenjo va-t-il faire pour transporter là-bas ces tonnes de carburant ? demanda Benden.

— Il faut attendre et voir, répondit Ongola avec une ombre de sourire. Il a les mêmes droits que tout le monde d'utiliser les aérotraîneaux pour transporter son matériel, et il a déjà négocié avec certaines équipes de l'Intendance. Dois-je en dire deux mots à Joël ?

— Je n'aime pas les énigmes irrésolues, dit Emily, et j'aimerais bien une explication. Vous aussi, Paul, si je ne me trompe.

Paul Benden acquiesça de la tête à regret, et Emily dit qu'elle en parlerait à Joël Lilienkamp.

— Ce qui nous ramène à cette troisième secousse, dit Paul. Comment progressent les travaux décidés pour renforcer les entrepôts de matériel de produits médicaux ? Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre des produits irremplaçables.

Ongola consulta ses notes. Tous trois, de même que tous les chefs de section, mettaient leur point d'honneur à revenir à des méthodes moins sophistiquées que les enregistreurs pour prendre des notes. Les batteries, qu'on ne pourrait pas recharger éternellement, devaient être réservées pour les usages essentiels, et tout le monde redécouvrait l'art de la calligraphie.

— Les travaux seront terminés la semaine prochaine. Le réseau d'observation sismique a été étendu jusqu'au volcan actif de l'archipel oriental et au lac de Drake.

Paul fit la grimace.

— Alors, nous allons céder à son caprice ?

— Pourquoi pas ? demanda Emily en souriant. Drake a été le premier à voir ce lac. Et une communauté qui s'y établirait aurait beaucoup d'industries pour subsister.

— La question est-elle à l'ordre du jour du prochain vote ? demanda Paul après avoir siroté une gorgée de cognac.

— Non, dit Ongola avec un sourire imperceptible. Drake continue à faire campagne. Il ne veut aucune opposition, et il est en train de laminer toutes celles qui pourraient subsister.

Paul émit un grognement, et Emily leva les yeux au ciel, à la fois exaspérée et amusée par la tactique du bouillant pilote. Puis Paul regarda pensivement ce qui restait de cognac dans son verre. Il en but une autre gorgée, savourant ce breuvage qui bientôt serait à jamais épuisé. Le quikal était un peu dur pour un palais délicat.

— Tout va plutôt bien, disait Emily avec entrain. Vous savez qu'Olga est morte, mais les dauphins l'ont pris calmement. Selon Ann Gabri et Efram, ils avaient prévu davantage de décès. Apparemment, Olga était plus âgée qu'elle ne nous l'avait avoué : elle ne voulait pas que son dernier-né parte sans elle dans l'inconnu.

Tous trois sourirent. Paul leva son verre à l'amour maternel et les deux autres l'imitèrent.

— Même nos... nomades... se sont fixés, reprit Emily après avoir consulté ses notes. Ou plutôt, dispersés.

Elle tapota son bloc de son crayon, encore peu habile à écrire mais s'efforçant de s'habituer à ce moyen archaïque de soulager la mémoire. Le seul appareil activé par la voix encore en fonction était l'interface de surface avec les banques de l'ordinateur central du *Yokohama*, mais on ne s'en servait plus que rarement.

— Les nomades ont réquisitionné beaucoup de tissus pour faire des vêtements, mais quand il n'y en aura plus, ils seront bien obligés d'en fabriquer ou d'en troquer. Nous avons localisé tous les camps. Pour le moment, ils campent en deux sections séparées.

— Eh bien, ils ont toute la planète pour s'y perdre, dit Paul avec bonne humeur. Ont-ils posé d'autres problèmes, Ongola ?

Ongola secoua la tête. Il était agréablement surpris par la facilité avec laquelle les nomades s'étaient adaptés à Pern. Toutes les semaines, chaque tribu envoyait un représentant à la section des vétérinaires. Les quarante-deux juments apportées en animation suspendue étaient toutes gravides, et la gestation durait onze mois sur Pern comme sur Terre.

— Tant que les vétos gardent leur sens de l'humour ! Mais Red Hanrahan semble les comprendre et savoir y faire avec eux.

— Hanrahan ? Ce n'est pas sa fille qui a découvert les dragonnets ?

— Elle et un jeune gitan, répondit Ongola. Ils ont aussi fourni les cadavres sur lesquels les biologistes se régalaient.

— Ces créatures pourraient être utiles, dit Benden.

— Elles le sont déjà, dit fermement Emily.

Ongola sourit. Un jour, pensa-t-il, il trouverait un nid à l'instant critique proche de l'éclosion et il aurait un compagnon. Autrefois, il avait appris le langage des dauphins, mais il n'avait jamais pu surmonter sa peur de vivre sous l'eau pour partager leur vie. Il avait besoin d'espace. Un soir qu'il était de quart avec l'amiral pendant le voyage, celui-ci avait soutenu que les dangers de l'espace étaient encore plus grands pour la vie humaine que ceux des fonds sous-marins.

— Dans l'eau, il n'y a pas d'air, avait dit Paul, mais il y a de l'oxygène. Quand les lois de la Lignée Pure seront abolies, les humains pourront vivre dans l'eau sans aide artificielle. Alors que dans l'espace, il n'y a pas du tout d'oxygène.

— Mais dans l'espace, on ne pèse rien. Tandis que l'eau pèse sur vous. On la sent.

— Il vaut mieux ne pas sentir l'espace, avait répondu Paul en riant, mais il n'avait pas continué la discussion.

— Passons maintenant à des questions plus agréables, dit Paul. Combien de mariages temporaires sont-ils prévus pour demain ?

Emily sourit, tournant les pages de son bloc pour arriver à celle du septième jour de la semaine, adopté pour ces cérémonies. Pour élargir le réservoir génétique à l'intention des prochaines générations, la Charte permettait des unions de différentes durées, dont la plus brève assurait l'entretien de la femme enceinte et de l'enfant pendant ses premières années. Les partenaires pouvaient choisir les conditions qui leur convenaient, mais quiconque ne les respectait pas encourait des pénalités sévères, pouvant aller jusqu'à la perte de ses terres.

— Trois !

— Le nombre est en baisse, remarqua Paul.

— Moi, j'ai fait mon devoir, dit Ongola, avec un regard ironique aux deux chefs obstinément célibataires.

Ongola avait courtsé Sabra Stein si adroitement qu'aucun de ses meilleurs amis ne l'avait remarqué avant que son nom n'apparaisse sur la feuille des mariages, six semaines plus tôt. En fait, Sabra était déjà enceinte, ce qui avait conduit Paul à remarquer que le gros canon ne tirait pas à blanc. Cet humour grivois dissimulait son soulagement, car il savait qu'Ongola pleurerait encore l'épouse et les enfants de sa jeunesse. Sa haine pour les Nathis et son implacable désir de vengeance l'avaient soutenu pendant toute la guerre. Pendant longtemps, Paul avait craint que ce précieux commandant, qui était aussi son collaborateur préféré, ne fût incapable de se débarrasser de cette haine même dans un environnement pacifique.

— Emily, est-ce que Pierre a consenti ? demanda Ongola, un sourire entendu éclairant son visage sombre, que même sa félicité actuelle n'arrivait pas à égayer complètement.

Emily fut stupéfaite. Elle pensait que Pierre et elle s'étaient montrés discrets. Mais elle avait récemment constaté chez elle une tendance à sourire plus facilement et à perdre le fil des conversations sans raison apparente.

Pierre et elle formaient un couple improbable, mais cela faisait partie du plaisir. Leurs rapports avaient commencé de façon totalement inattendue vers la cinquième semaine après le débarquement, quand Pierre lui avait demandé son avis sur un ragoût composé exclusivement à partir de produits indigènes. Il dirigeait les cuisines du Terminus, et très bien, étant donné la variété des goûts et des impératifs diététiques. Il avait commencé à lui servir des plats spéciaux quand elle mangeait au mess communal. Puis, comme elle devait souvent travailler pendant l'heure du déjeuner, Pierre de Courcis lui apportait son plateau.

— Si j'étais du genre possessif, je me réserverais ses dons culinaires, rétorqua-t-elle. N'oubliez pas que j'ai passé l'âge d'avoir des enfants : une limite que n'ont pas les hommes. Et vous, Paul ?

Imperturbable, il eut un sourire énigmatique et continua à savourer son cognac.

— Des grottes ! s'écria Sallah, saisissant le bras de Tarvi et montrant la barrière rocheuse devant eux.

Le soleil éclairait des ouvertures dans la falaise.

Il réagit instantanément, avec l'enthousiasme et cette joie presque candide de la découverte que Sallah trouvait si séduisants. Tarvi Andiyar n'était pas encore blasé des beautés toujours renouvelées de Pern. Chaque nouvelle merveille était accueillie comme toutes celles dont il avait déjà chanté la magnificence, la richesse ou le potentiel. Elle avait intrigué sans complexe pour se faire nommer pilote de son expédition. Ils faisaient leur troisième reconnaissance ensemble – et leur première excursion en solo.

Sallah manœuvrait avec prudence, s'appliquant à se rendre si indispensable sur le plan professionnel qu'une pointe de féminité ne le renverrait pas à sa solitude et à sa courtoisie impersonnelle. D'autres femmes avaient tenté de séduire le beau géologue : elle les avait vues, étonnées, perplexes, parfois blessées par la façon dont il éludait leurs avances. Il n'avait manifesté aucune attirance pour les homosexuels reconnus du Terminus. Il traitait tout le monde, hommes, femmes et enfants, avec la même affabilité, la même compréhension charmeuses. Mais la communauté comptait sur lui pour préparer la nouvelle génération. Sallah était bien résolue à en être l'instrument, et elle trouverait l'occasion.

Peut-être l'avait-elle trouvée. Tarvi avait une attirance spéciale pour les grottes ; en différentes circonstances, il les avait appelées

« orifices de la Mère Terre, entrées des mystères de sa création et de sa construction, fenêtres ouvrant sur sa magie et ses richesses ». Même sur Pern, il continuait à révéler les symboles de toute sa vie.

Ils faisaient une reconnaissance aérienne pour relever l'emplacement de plusieurs gisements annoncés par les sondes. La grande arête montagneuse devant eux devait contenir du fer, du vanadium, du manganèse et même du germanium. Ils devaient photographier les sites intéressants, pour offrir aux colons une grande variété de lieux d'installation. Un tiers seulement des ayants droit à des terres s'étaient établis. Les colons étaient l'objet d'une pression subtile pour rester tous sur le continent Méridional – au moins pendant les quelques premières générations – mais cette directive ne figurait pas dans la Charte.

René Mallibeau, le viticulteur le plus résolu de la colonie, cherchait encore les pentes et les terres adéquates pour ses vignobles, même si, en attendant, il avait sorti de leurs conteneurs scellés une partie des terres spéciales apportées de l'ancien monde pour commencer ses expériences de viticulture. Le quikal n'était pas un substitut universellement accepté des boissons alcoolisées traditionnelles. Même en le filtrant plusieurs fois et en lui ajoutant divers additifs, il gardait toujours une certaine âcreté. On avait promis à René les réservoirs de carburant revêtus de céramique, qui, une fois nettoyés à fond, constitueraient des fûts de qualité supérieure. Naturellement, quand les forêts de chênes auraient atteint leur maturité, ses descendants pourraient revenir aux tonneaux de bois traditionnels.

— Très spectaculaire, ce précipice, n'est-ce pas, Tarvi ? dit Sallah, avec un sourire béat, comme si cette vue était une surprise qu'elle lui avait préparée.

— En effet. « À Xanadu érigea Kubla Khan... » murmura-t-il.

— « ... des grottes incommensurables pour l'homme », continua Sallah, dissimulant soigneusement la satisfaction qu'elle éprouvait à reconnaître ses sources.

Souvent, Tarvi citait d'obscurs textes sanscrits et pashtos, qui la laissaient sans réplique.

— Précisément, ô Astre de mon ravissement. Sallah réprima une grimace. Parfois, les paroles de Tarvi étaient ambiguës, et elle savait qu'il ne pensait pas ce qu'elles semblaient suggérer. Il n'aurait pas été si galant avec elle. Mais pourquoi pas ? Peut-être avait-elle enfin pénétré ses défenses ? Elle se força à contempler l'immense muraille de roc. Ses colonnes flûtées semblaient sculptées par une main inexpérimentée, ce qui ajoutait encore à la beauté du site.

— Cette vallée a bien six ou sept clicks de long, dit-elle doucement, impressionnée par la magnificence du site.

Commençant par un dièdre spectaculaire de trois klicks de haut, la falaise se terminait par une face moins régulière qui descendait en pente plus douce jusqu'à la vallée. Elle vira à tribord, face à l'amont, et ils furent presque aveuglés par la réverbération du soleil sur le lac signalé par la sonde.

— Non, atterris ici, dit vivement Tarvi, la saisissant par le bras dans sa hâte.

Il était peu porté sur les contacts physiques, et Sallah essaya de ne pas se méprendre sur son excitation.

— Il faut que je voie ces grottes.

Il détacha son harnais de sécurité et fit pivoter son siège. Puis, allant à l'arrière du traîneau, il se mit à fouiller dans le matériel.

— Des torches. Il nous faudra des torches, des cordes, des vivres, de l'eau, des appareils enregistreurs et des boîtes à échantillons. Des bottes ? Ah, oui, celles-là conviendront. Sallah, tu es toujours bien préparée.

Il atténua cette injure involontaire par un de ses sourires les plus désarmants.

Une fois de plus, Sallah secoua la tête en pensant à la lubie qui lui avait fait jeter son dévolu sur un des mâles les plus insaisissables qu'elle connût. D'autre part, celui qui est facile à séduire est rarement intéressant à conserver. Elle posa le traîneau au pied de l'immense falaise, aussi près que possible de l'entrée de la grotte.

— Pitons, grappins – le premier entablement est à environ cinq mètres au-dessus de l'éboulis. Tiens, Sallah !

Il lui tendit son sac, puis sauta à terre et s'avança à grands pas vers la muraille. Haussant les épaules avec résignation, Sallah alluma les feux de position, brancha l'unité de communication et l'enregistreur de messages, ferma son anorak, chargea son sac, referma le traîneau et le suivit.

Il escalada vivement l'éboulis, presque à quatre pattes, puis se redressa et, une main sur l'entablement, regarda la muraille, comme en transe. Doucement, il caressa la pierre de la main avant de regarder à droite et à gauche, pour trouver la meilleure voie. Il lui fit un sourire ingénu, tenant son accord pour acquis.

— Tout droit. Pas difficile avec des pitons.

L'escalade fut épuisante. Sallah aurait bien voulu avoir le temps de reprendre son souffle en prenant pied sur la corniche, mais ils étaient devant l'ouverture de la grotte, et rien n'empêcherait Tarvi d'y entrer immédiatement pour l'inspecter à loisir. Enfin, il n'était que 13 heures. Ils avaient du temps devant eux. Elle se remit debout, détachant sa torche de sa ceinture quelques secondes à peine après lui, et elle était à son côté quand il jeta son premier coup d'œil à l'intérieur.

— Grands dieux et divinités secondaires ! dit-il en un murmure respectueux.

La première grotte était plus vaste que la cale du *Yokohama*. Sallah se rappela combien cet immense espace vide lui avait paru effrayant à son dernier voyage ; puis elle se demanda quel aspect aurait cette caverne quand elle serait habitée. Elle constituerait un immense hall, dans la tradition médiévale de la Terre – mais plus magnifique.

Tarvi retint son souffle. Elle le sentit se raidir, comme s'il s'apprêtait à commettre un sacrilège, puis il alluma sa torche.

Ils perçurent un bourdonnement d'ailes et des ombres filèrent vers les recoins sombres. Les hôtes ailés de ces lieux leur frôlèrent la tête, quoique l'entrée de la caverne fit bien quatre mètres de haut. Tarvi s'avança respectueusement dans l'immense espace.

— Étonnant, murmura-t-il, balayant les murailles de sa lampe. La paroi est très mince.

— Ce doit être une bulle dans la roche, dit Sallah, cherchant à revenir sur terre, le premier émerveillement passé. Regarde, on pourrait tailler un escalier là-dedans, dit-elle, montrant un contrefort barrant la paroi en diagonale et montant vers une corniche où une plage d'ombre annonçait une autre grotte.

Mais elle parlait dans le vide, car Tarvi explorait déjà, déterminant la largeur de l'entrée et les dimensions de la caverne. Elle se hâta de le rejoindre.

La première salle faisait cinquante-sept mètres de profondeur à l'endroit le plus large, et respectivement, quarante-six et quarante-deux mètres aux extrémités gauche et droite. Le mur du fond était percé d'innombrables ouvertures irrégulièrement disposées à tous les niveaux. Certaines, près du sol, menaient à ce qui semblait être un réseau de tunnels, assez hauts pour ; que Tarvi, pourtant grand, pût y circuler facilement. D'autres, comme de grands yeux morts, les considéraient du haut du mur. Malgré son émerveillement, Tarvi restait un observateur scientifique expérimenté.

Avec l'aide de Sallah, il dressa le plan précis de la salle principale, avec les entrées des salles secondaires et le réseau de tunnels s'enfonçant dans l'intérieur du massif. Il les explora tous sur une centaine de mètres, encordé à Sallah qui regardait nerveusement derrière elle, cherchant la clarté rassurante du jour déclinant.

Il compléta ses premières notes à la lumière du gaz sur lequel Sallah cuisina leur repas du soir. Tarvi avait choisi de camper assez loin dans la grotte pour être à l'abri de la brise de la vallée, et sur la gauche, pour ne pas gêner les hôtes naturels de la caverne. Plus tard, la flamme du gaz dissuaderait les bêtes sauvages de troubler les intrus.

Car, dans cette grotte, Sallah avait l'impression d'être une

intruse. L'endroit avait quelque chose de sacré.

Tarvi était retourné au traîneau chercher de quoi dessiner et s'était immédiatement mis au travail. Sans commentaire, il avait mangé le ragoût qu'elle avait préparé avec tant de soin, tendant machinalement son assiette pour une seconde portion.

Sallah était bonne cuisinière et aimait qu'on reconnaisse ce talent. Mais elle se félicitait que Tarvi fût distrait. Un pharmacien lui avait donné une pincée d'un puissant aphrodisiaque indigène, dont elle avait assaisonné le repas. Elle n'en avait pas besoin elle-même, tant son esprit et son corps vibraient de désir en sa présence et dans cette solitude. Mais elle commençait à se demander si la poudre gagnerait. C'était bien sa chance, de l'avoir tout à elle pendant une nuit ou deux, et qu'il soit ensorcelé par la Grande Mère Terre en costume pernaïs. Mais elle n'avait pas si bien manœuvré pour gâcher une occasion en or. Elle pouvait attendre. Toute la nuit. Et tout le lendemain. Il lui restait encore de la poudre pour la nuit suivante. Peut-être qu'elle mettait du temps pour agir.

— Cette grotte est vraiment magnifique. Tiens, regarde !

Il se redressa, arquant le dos pour soulager ses muscles raidis, et Sallah, se plaçant derrière lui, se mit à lui masser le dos en regardant par-dessus son épaule.

Le croquis était tracé à grands traits ; il avait aussi dessiné en élévation la grande salle et les tunnels, s'arrêtant où il avait interrompu ses mesures. Mais cela rendait la caverne encore plus imposante et mystérieuse.

— Quelle forteresse cela aurait fait autrefois !

Les yeux brillants, le visage lumineux, il considéra les profondeurs cavernueuses, imaginant ce que des hommes en auraient fait.

— Elle aurait pu abriter des tribus entières. Et les protéger pendant des années contre les invasions. Il y a de l'eau dans le troisième tunnel à gauche. La vallée elle-même est défendable, avec cette paroi à pic pour décourager l'escalade. Et il n'y a pas moins de dix-huit sorties dans la salle principale.

Maintenant, les mains de Sallah lui massaient doucement le cou, puis détendaient les muscles trapèzes et redescendaient vers les deltoïdes, massant fermement les chairs mais laissant ses doigts s'attarder en un mouvement qui s'était révélé très efficace sur d'autres hommes en d'autres circonstances.

— Ah, comme tu es bonne, Sallah, et comme tu sais bien où ça fait mal.

Il remua légèrement, non pour éviter ses doigts, mais pour les guider vers les endroits douloureux. Il repoussa de côté la petite table, pour laisser ses bras reposer sur ses genoux, parfaitement détendus,

tout en tournant la tête de droite et de gauche.

— Il y a un point, à la onzième vertèbre... suggéra-t-il.

Docilement, elle trouva l'endroit douloureux qu'elle soulagea d'une main experte. Il soupira de bien-être, comme un chat ronronne sous la caresse.

Elle ne prononça pas un mot, mais s'avança légèrement, jusqu'à ce que leurs deux corps soient en contact. Ses mains remontèrent le long de son cou, et elle osa se presser légèrement contre lui, de sorte que ses seins frôlaient les clavicules. Elle sentit ses mamelons se durcir à ce contact et sa respiration s'accélérer. Ses mains cessèrent de masser et commencèrent à caresser, descendant lentement sur sa poitrine. Alors, il lui saisit les mains, et elle sentit en lui une grande sérénité d'esprit, même quand son corps se mit à trembler.

— C'est peut-être le moment, dit-il rêveusement, comme s'il était seul. Il n'y en aura jamais de plus propice. Et ce doit être fait.

Avec la souplesse qui caractérisait Tarvi Andyar autant que son charme ineffable, il la prit dans ses bras et l'attira sur ses genoux. Son visage, curieusement détaché comme s'il la voyait pour la première fois, n'avait pas l'expression tendre et amoureuse qu'elle avait espérée. Ses grands yeux noirs très expressifs étaient presque tristes, mais ses lèvres au dessin parfait s'entrouvraient en un sourire d'une infinie bonté – comme si, pensa Sallah, il voulait éviter de l'effrayer.

— Ainsi, Sallah, ce sera toi, dit-il de sa voix grave, vibrante et sensuelle.

Elle savait qu'elle devait interpréter cette remarque énigmatique, mais alors, il se mit à la couvrir de baisers, et ses mains, comme animées d'une vie indépendante, manifestèrent soudain un tel érotisme qu'elle n'eut plus aucune envie de rien interpréter du tout.

8

Quatre juments, trois dauphins et douze vaches mirent bas exactement au même moment, du moins selon le rapport enregistré à l'aube. Sean avait accepté que Sorka assiste à la naissance du poulain que Pol et Bay avaient conçu selon ses spécifications. Il restait sceptique quant à la couleur et au sexe, quoiqu'il ait pu constater de ses yeux, trois jours plus tôt, que le premier cheval de trait destiné au groupe de son père avait exactement les caractéristiques désirées : c'était une solide jument baie aux paturons et au chanfrein blancs, qui pesait soixante-dix kilos à la naissance et serait le portrait craché de l'étalon Shire, mort depuis longtemps, et dont le sperme l'avait engendrée.

Un plaisantin avait remarqué que la chronique de Pern commençait à ressembler aux généalogies bibliques enregistrant soigneusement qui avait engendré qui. En deux ans, la nouvelle génération était bien partie. Les naissances humaines étaient moins minutieusement observées que les naissances animales, mais célébrées avec autant d'allégresse.

Les moutons et la variété nubienne de chèvre qui s'étaient adaptés là où d'autres races résistantes avaient échoué broutaient les prairies du Terminus, et seraient bientôt transférés dans des fermes de la ceinture tempérée du continent Méridional. Les troupeaux s'accroissaient rapidement, surveillés par tant de dragonnets que les biologistes commençaient à craindre qu'ils ne perdent leur faculté de se suffire à eux-mêmes. Les dragonnets apprivoisés se révélaient incroyablement fidèles aux humains leur ayant conféré l'empreinte, même quand leur appétit se calmait et qu'ils pouvaient se nourrir eux-mêmes.

Le département de biologie en apprenait tous les jours davantage sur ces petites créatures. Bay Harkenon et Pol Nietro avaient découvert un phénomène surprenant. Quand la reine de Bay s'était accouplée avec un petit bronze auquel Pol avait conféré

l’empreinte, la sensualité de leurs petites bêtes les avait étonnés. Ils s’étaient surpris à réagir de façon humaine à ce stimulus excitant. Le choc initial passé, ils en avaient tiré les conclusions et s’étaient installés ensemble. Impressionnés par le potentiel empathique des dragonnets, ils avaient obtenu de Kitti Ping le droit d’essayer l’amélioration mentacomm sur les quatorze œufs que Mariah, la reine de Bay, avait pondus après son vol nuptial.

La mentacomm, développée à l’origine par les Beltraes, population réclusionnaire d’Eridani, activait les capacités empathiques latentes. Les dragonnets avaient déjà manifesté cette capacité, qui allait presque jusqu’à la communication télépathique avec certains humains. L’évolution avait produit un animal qui, comme les dauphins, comprenait son environnement – et le contrôlait. Encouragés par le succès de l’amélioration mentacomm chez les dauphins, Bay et Pol espéraient que leurs dragonnets parviendraient à une empathie encore plus étroite avec les humains.

À l’origine, les humains « modifiés » de Beltrae étaient considérés avec beaucoup de méfiance, mais dès que leur remarquable empathie avec les animaux et les autres humains avait été réalisée, la technique s’était largement répandue. Bien des groupes avaient acquis des guérisseurs dont les capacités s’étaient amplifiées. Tout cela avant que le groupe de la Lignée Humaine Pure n’ait acquis sa puissance.

À partir de leurs études sur les serpents de tunnel et les wherries, Bay et Pol en étaient arrivés à une évaluation du potentiel des dragonnets. Il avait fallu de nombreuses expériences sur des tissus de dragonnets et sur plusieurs générations de serpents de tunnel pour réussir à leur incorporer la mentacomm, mais les expériences menées depuis longtemps sur les dauphins – et, naturellement, sur l’homme – avaient payé.

Tout le monde au Terminus connaissait par expérience les habitudes des dragonnets, biologiques aussi bien que psychologiques, car tous avaient de bonnes raisons d’aimer ces créatures et de tolérer leurs rares excès. Bay savait que certains humains ressentaient les « pulsions primitives » de leurs petites bêtes : faim, peur, colère et besoin sexuel impérieux. Mais elle ne pensait pas y être aussi sensible que ses jeunes collègues, et cette découverte l’avait très agréablement surprise.

Red et Mairi Hanrahan se félicitaient que Sorka et Sean aient conféré l’empreinte à des dragonnets du même sexe qui ne pouvaient pas s’accoupler. Ils n’approuvaient toujours pas l’attachement de Sorka pour ce garçon, et la trouvaient trop jeune pour éprouver des pulsions sexuelles irrésistibles.

Ce matin-là, près de douze mois après le débarquement, la jument choisie par Sean pour porter son futur poulain était en travail,

et il ne faisait aucun doute que Sorka, qui avait maintenant treize ans, et Sean, de deux ans plus âgé, ne fussent en rapport mental avec leurs dragonnets impatients. Les deux bruns et le bronze s'étaient perchés en haut de la cloison de l'écurie, roulant des yeux de plus en plus excités en roucoulant leur chant de bienvenue au monde. La petite jument isabelle se coucha dans la paille, et les deux pattes antérieures et la tête du poulain apparurent. Au-dessus d'eux, la charpente semblait onduler rythmiquement aux balancements de tous les dragonnets du Terminus venus roucouler et pépier leurs encouragements.

Les naissances rendaient les dragonnets très sentimentaux ; ils n'en manquaient aucune, claironnant de leur voix de ténor à chaque arrivée. Heureusement, ils restaient discrètement dehors lors des naissances humaines. Depuis quelque temps, les obstétriciens de la colonie travaillaient sans relâche ; ils avaient enrôlé toutes les infirmières disponibles et formaient des apprenties. Un alignement de dragonnets sur un toit était devenu le signe irréfutable d'une naissance imminente : les dragonnets ne se trompaient jamais. Les obstétriciens pouvaient même juger des progrès du travail d'après l'intensité croissante de leur chant. Leur chœur empêchait peut-être les voisins de dormir, mais la plupart prenaient la chose avec bonne humeur. Même les plus mal embouchés avaient vu les dragonnets protéger le bétail et les volailles, et ils appréciaient leur valeur.

La jument poussa davantage, expulsant un peu plus le poulain. Comme ses pattes antérieures et sa tête étaient encore couverts de mucus, Sean ne voyait pas sa couleur. Puis le reste du corps émergea, suivi, en une dernière poussée, de l'arrière-train. Aucun doute, c'était un mâle. Avec un cri de joie incrédule, Sean se jeta à genoux et essuya la petite tête, avant même que la jument ait pu la lécher. Le visage ruisselant de larmes, Sorka croisait les bras sur ses épaules, frissonnant de joie, vaguement consciente des commentaires des autres vétérinaires.

— C'est le seul poulain, dit Red, s'approchant de Sorka et Sean. Selon la commande.

La colonie avait besoin d'autant de femelles que possible, mais on avait dûment pris en considération le désir de Sean. Et un étalon local serait pour la colonie une assurance supplémentaire, bien qu'ils aient apporté le sperme d'une grande variété de races.

— Belle bête, remarqua Red, hochant la tête d'un air approbateur. Seize mains au garrot, et il ne doit pas faire loin de soixante kilos. Belle bête, et sa mère l'a porté comme un chef.

Il caressa le cou de la petite jument. Elle léchait déjà son poulain qui s'était mis à téter vigoureusement.

— Allons, viens, Sorka, reprit-il, voyant son visage ruisselant de

larmes. Je t'ai promis un cheval à toi aussi, et tu l'auras.

Il la serra tendrement contre lui.

— Je sais, Papa, dit-elle, cachant son visage contre lui. Je pleure parce que je suis contente pour Sean. Il ne croyait pas Bay, tu comprends. Il ne l'a jamais crue une seconde.

Red Hanrahan rit sous cape : il n'aurait pas fallu que Sean l'entende. Mais l'adolescent n'avait d'yeux que pour son poulain, qui balançait son moignon de queue au rythme de sa tétée. L'air soupçonneux, cynique de Sean s'était adouci, et il admirait son poulain avec une tendresse surprenante.

Sorka serra son père dans ses bras, puis elle s'écarta, et son bronze vint se poser sur son épaule, pépiançant avec animation en enroulant sa queue autour de son cou. Enfin, Duke se pencha, roulant des yeux aux reflets bleus et verts, et examina attentivement le nouveau-né. Encouragés, les deux bruns de Sean se perchèrent sur la cloison du box, échangeant de joyeux pépiements avec Duke.

— Vous êtes contents ? leur dit Sean en souriant.

Hochant vigoureusement la tête, ils déployèrent leurs ailes en se bousculant, puis les replièrent et assurèrent Sean qu'ils approuvaient.

— Il est magnifique, Sean. Exactement comme tu voulais, dit Sorka.

Inexplicablement, Sean secoua la tête, l'air dubitatif.

— Trop jeune pour savoir s'il sera aussi bien que Cricket.

— Oh, tu dépasses vraiment les bornes ! s'écria Sorka avec colère, sortant du box en claquant la porte.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? demanda Sean à Red Hanrahan.

— Je crois qu'il faudra que tu trouves ça tout seul, mon garçon, dit Red, lui posant la main sur l'épaule.

Jetant un dernier coup d'œil aux autres nouveau-nés avant de partir, Red Hanrahan réfléchissait à l'attitude de Sorka. Elle n'avait que treize ans, mais elle avait ses règles depuis près d'un an et faisait déjà jeune fille. Elle adorait Sean ; c'était évident pour tout le monde, sauf pour lui. Il la tolérait, c'est tout. Comme la famille de Sean. Mairi et Red en avaient discuté, tout en pensant que les préjugés de la Terre n'étaient plus de mise sur Pern.

Sean, lui aussi, avait fait des concessions. Aiguillonné par la compétition avec Sorka ou par l'orgueil masculin, il s'était perfectionné en lecture et en écriture, et venait souvent dans le bureau de Red lire des textes vétérinaires à l'agrandisseur. Red avait soigneusement cultivé son intérêt, et l'avait encouragé à participer aux soins du bétail. Incontestablement, il savait s'y prendre avec les animaux, pas seulement les chevaux.

Mairi s'inquiétait parfois parce qu'ils faisaient toujours équipe quand ils participaient ensemble à une expédition zoologique. Mais,

comme le lui avait expliqué Sorka avec entrain, elle s'entendait bien avec Sean, car tous deux étaient habitués aux animaux domestiques et sauvages, pas comme les jeunes élevés dans les villes. Tant qu'ils s'acquittaient de leurs tâches pour la colonie avec plaisir, ils étaient gagnants. Sean participait plus que les autres membres de sa tribu aux efforts de la colonie. Sorka et Sean commençaient à être inextricablement liés dans l'inconscient collectif du Terminus, avait remarqué Mairi un soir. Et Red, à sa grande surprise, s'était fait l'avocat du diable. Mais il avait l'habitude du caractère de Sean et savait quand il fallait fermer les yeux.

À la connaissance de Red, c'était la première fois que Sorka manifestait son exaspération, et il se demanda si l'attitude bornée de Sean avait finalement épuisé sa patience, ou si leur amitié entraînait simplement dans une phase nouvelle. Sorka avait reçu l'éducation sexuelle normale, mais, jusqu'à ce jour, n'avait eu que de la patience en face des excentricités de Sean.

La presque île occidentale du continent nord pointait vers la grande île, dont les tons lavande se détachaient sur le gris matinal de la mer. Avril avait décollé du camp dressé dans le désert bien avant l'aube, laissant une note annonçant qu'elle prenait sa journée. Les autres n'y trouveraient rien à redire, et les relations se compliquaient avec Ozzie Munson et Cobber Alhinwa.

La veille, les deux mineurs avaient découvert un bel échantillon de turquoise, mais ils avaient refusé de lui en révéler l'emplacement, lui laissant juste entrevoir cette belle pierre rayée de bleu, ce qui la mettait au supplice. Il faudrait qu'elle soit prudente avec ces deux-là, pensa-t-elle. D'ailleurs, la turquoise, quoique appréciée sur la Terre en raison de sa rareté, ne valait quand même pas qu'elle fît des bassesses pour s'insinuer dans les bonnes grâces de ces deux imbéciles.

Puis, au dîner, alors qu'ils chuchotaient entre eux, la regardant à la dérobée, elle s'était demandé s'ils savaient quelque chose de particulier qui les avait fait réagir ainsi.

Elle essaya de se souvenir s'ils avaient jamais fait équipe avec Bart Lemos. Mais il était à la montagne de minerai d'Andiyar. Il devait, pour une fois, avoir gardé le silence sur les pépites d'or qu'il avait trouvées dans un torrent au-dessus du camp. Fidèle au pacte qu'ils avaient conclu sur le *Yoko*, il les lui avait données pour qu'elle les dépose dans sa cache secrète du Terminus. Elle ne lui avait pas dit grand-chose de ses plans, car, après quelques verres de quikal, Bart Lemos racontait sa vie à tout le monde.

Stev Kimmer n'était peut-être pas l'allié de choix qu'elle avait cru au début, en l'entendant se plaindre avec esprit pendant la dernière année de cet interminable voyage. Il était très séduisant et,

encore plus important, il était sensuel, avec une invention érotique que l'amiral tant vanté n'avait jamais manifestée. Plutôt ennuyeux au lit, ce cher amiral. Au diable Paul Benden ! Pourquoi cette indifférence soudaine ? Après toutes ces protestations d'admiration et de dévouement, elle était certaine de tenir le contrat de mariage. Puis, à peine un an avant l'arrivée, quand l'étincelle qu'était Rukbat dans le noir de l'espace avait grandi pour devenir une lueur, Benden avait changé. Soudain, il n'avait plus une minute à lui accorder. Eh bien, il verrait de quel bois se chauffait Avril Bitra. Mais alors, il serait trop tard.

Sur Terre, cette colonisation lui avait paru une bonne idée, une fois retombée l'excitation de la guerre de Nathi. Tout le monde savait que Centauri Un était contrôlée par les Premières Familles et les compagnies fondatrices, et les autres mondes ne valaient pas mieux que la Terre ou les vaisseaux marchands où l'on séchait d'ennui pendant d'interminables voyages. Elle avait taquiné l'idée de piloter des vaisseaux miniers entre les planètes de la Ceinture, jusqu'au moment où le Dôme Roosevelt avait explosé sans raison apparente, tuant ses dix mille habitants. L'occasion de gouverner un monde nouveau l'avait attirée. Au cours des ans, elle avait acquis assez d'expérience pour contrôler ses impulsions et répondre aux questions stupides visant à la percer à jour. C'est pourquoi elle avait obtenu le poste d'astrogateur de l'expédition pernaise.

Mais depuis qu'elle avait échoué à séduire Paul Benden, qui serait le premier gouverneur de Pern – à son avis, le flamboyant amiral n'aurait aucun mal à rejeter dans l'ombre la terne Emily Boll après l'atterrissage –, elle trouvait insupportable de passer le restant de ses jours à mener une vie obscure à l'autre bout de la Voie lactée. Après tout, elle était une astrogatrice compétente et, avec un vaisseau, des cartes et un caisson d'animation suspendue, elle pouvait se rendre sur une planète plus civilisée et sophistiquée, où elle trouverait le style de vie qui lui plaisait.

Elle avait séduit Stev Kimmer, en partie pour adoucir la perte de Paul Benden. Puis, constatant que Bart Lemos la courtisait chaque fois que Stev était de service, elle l'avait encouragé, lui aussi. Nabhi Nabol s'était joint à leur groupe, un soir, avec plusieurs autres. Bart et Nabhi étaient tous deux pilotes, chacun possédant un second métier bien utile : Bart était ingénieur des mines, et Nabhi informaticien. Stev était ingénieur mécanicien, et avait un flair extraordinaire pour diagnostiquer les pannes d'ordinateurs et réarranger les puces pour leur faire faire deux fois plus de travail que prévu à l'origine.

Pour le plan qui prenait forme dans sa tête, elle s'était entourée d'acolytes utiles. La plupart étaient des exploitants, comme elle, ou de petits commanditaires commençant à trouver qu'ils avaient été floués.

Avril avait une idée derrière la tête : peut-être arriverait-elle à semer assez de discorde pour prendre en main le gouvernement de la colonie, au lieu de la gouverner par amiral interposé ; c'est ça qui serait amusant. Mais il faudrait attendre le moment propice, quand les problèmes commenceraient.

Jusque-là, à part quelques petits accrochages sans importance, aucun trouble utilisable. Tous étaient trop affairés à s'installer, élever du bétail et circuler dans tous les azimuts pour choisir leurs terres. Elle méprisait les colons pour l'enthousiasme que leur inspirait ce monde effroyablement vide, avec ses bruyants animaux sauvages et ses milliers de bestioles rampantes, gigotantes et volantes. Pas un seul animal savoureux sur toute la planète, et elle commençait à se lasser du poisson et du wherry, qui parfois avait plus le goût de poisson que les produits de la mer. Même du bœuf en conserve lui aurait paru meilleur.

Elle quitterait ce trou du bout du monde. Mais elle le quitterait avec panache, et au diable les autres.

Stev Kimmer était indispensable à son projet d'évasion. Il lui construisait un feu de détresse à partir de pièces détachées « trouvées » sur le *Yokohama* ; sans cet appareil essentiel, il lui faudrait renoncer à son plan. Et il fallait aussi le ménager pour le moment où elle voudrait s'approprier le canot amiral. Encore plus important, il voulait bien l'aider à prospector l'île pour découvrir les gemmes qu'elle savait y trouver. Grand-maman Shavva avait laissé à son unique descendante un héritage qu'il ne fallait pas laisser échapper.

Kimmer devait réquisitionner un traîneau pour sept jours, sous le prétexte légitime de chercher des terres, en laissant entendre qu'il prospectait le continent Méridional. Vétéran de la guerre de Nathi, il avait droit à deux fois plus de surface qu'Avril. Que les commanditaires aient droit à plus de terre qu'aucun des exploitants, y compris elle-même qui les avait amenés à bon port, voilà ce qu'elle n'arrivait pas à digérer.

Au diable Munson et Alhinwa ! Ils auraient pu lui dire où ils avaient trouvé la turquoise. Pern était un monde vierge, regorgeant de métaux, épargné par les prospecteurs et les marchands. Il y avait bien assez de tout pour tout le monde. Quand elle serait de retour dans les mondes civilisés, les collectionneurs s'arracheraient les moindres parcelles de cette magnifique pierre bleue – et plus ce serait cher, plus ce serait recherché !

Et pourquoi Nabhi ne donnait-il pas de ses nouvelles ? Elle le soupçonnait de composer un programme à sa façon. Il faudrait le surveiller, car il avait l'esprit tortueux. Comme elle. Il ne pouvait pas se passer d'elle, mais elle pouvait se passer de lui – sauf si elle en

décidait autrement. Pour son projet, il n'était pas aussi indispensable que Kimmer, mais, faute de mieux, il ferait l'affaire.

Elle avait presque couvert la distance séparant le continent de l'île, et elle voyait déjà les vagues se briser sur les rochers du littoral. Elle vira à bâbord, cherchant l'entrée du port naturel où l'EEE avait autrefois dressé son camp. Elle y avait donné rendez-vous à Kimmer. Elle se sentait plus à son aise dans les lieux déjà explorés. Elle ne supportait pas ces idiots de colons qui se gargarisaient d'être les « premiers » à voir quelque chose, ou les « premiers » à poser le pied quelque part, ni leurs discussions autour du feu de joie pour donner leur nom à un site. Au diable le lac de Drake ! Quel imbécile !

Elle corrigea son cap en vue des deux promontoires rocheux formant une jetée à l'entrée du port naturel, d'un ovale presque parfait. Kimmer devait avoir caché son traîneau, juste en cas... Réalisant ce qu'elle venait de penser, elle eut un rire amer, comme si quelqu'un les surveillait dans ce trou perdu au bout de l'Univers ! « Ici, nous sommes tous égaux ! » Ainsi en ont ordonné nos braves et nobles chefs. Avec des droits égaux à partager les richesses de Pern. Tu parles ! Sauf que j'ai bien l'intention de prendre ma part avant tout le monde, et bonjour.

Survolant les jetées naturelles, elle aperçut un reflet métallique sous les feuillages d'une corniche rocheuse dominant la plage. À côté s'élevait la fumée du petit feu de Kimmer. Elle posa son traîneau près de l'autre.

— Tu avais dit vrai sur l'endroit, bébé, dit-il, brandissant triomphalement le poing. Je suis arrivé hier après-midi, alors j'ai commencé à explorer. Et regarde ce que j'ai trouvé !

— Fais voir ! dit-elle, affectant une joyeuse impatience, quoiqu'elle n'aimât pas du tout l'idée de ces explorations solitaires.

Avec un grand sourire, il ouvrit lentement les doigts pour qu'elle puisse voir une grosse pierre grise. Elle fut déçue, mais il tourna un peu la pierre, juste assez pour laisser voir un reflet vert de l'autre côté.

— Ça alors !

Elle lui arracha la pierre et la fit tourner à la lumière du soleil qui s'était levé entre-temps. Mouillant son doigt, elle frotta la partie verte.

— J'ai aussi trouvé ça, dit Kimmer.

Levant les yeux, elle vit qu'il tenait un cube de pierre verte de la taille d'une cuillère, avec une face rugueuse à l'endroit où il l'avait détaché d'une paroi.

Elle faillit jeter l'autre dans sa hâte à prendre l'émeraude brute. Elle la leva dans le soleil, admira la belle couleur vert sombre. Elle la soupesa. Trente ou quarante carats. Un bon lapidaire pourrait en tirer une gemme d'une quinzaine de carats. Et si ce n'était là qu'un

échantillon... Elle s'amusa à l'idée d'apprendre le métier de tailleur de gemmes et de se faire la main sur cette pierre.

— Où ? demanda-t-elle, haletante d'impatience.

— Par là, dit-il, montrant l'épaisse végétation derrière lui. Il y a une grotte entière incrustée d'émeraudes.

— Tu es entré par hasard, et elles t'ont cligné de l'œil ?

Elle se forçait à parler avec un sourire approbateur sur son visage radieux. Il avait l'air tellement content de lui !

— Je t'ai préparé du klah, dit-il, montrant son feu et les pierres soutenant sa bouilloire.

— Ce truc abominable ! s'écria-t-elle.

— Oh, si tu mets assez d'édulcorant, ce n'est pas si mauvais.

Il lui remplit une tasse sans attendre sa réponse.

— Il paraît que ça contient autant de caféine que le café ou le thé. Le secret, c'est de bien faire sécher l'écorce avant de la moudre et de l'infuser.

Il jeta de l'édulcorant dans la tasse et la lui tendit, pensant qu'elle lui serait reconnaissante de son attention. Elle ne pouvait pas se permettre le luxe de s'aliéner Kimmer, même s'il la révoltait avec ses manières de bon petit colon satisfait de bons petits produits de remplacement.

— Désolée, Stev, dit-elle avec un sourire d'excuse en lui prenant la tasse. Je suis toujours un peu énervée le matin. Le café me manque beaucoup.

Il haussa les épaules.

— Plus pour longtemps, non ?

Elle ne modifia pas son sourire. Ce qu'il avait l'air niais. Mais le savait-il seulement ? Puis elle se tança vertement ; si elle avait été plus prudente avec Paul, elle serait maintenant Première Dame de Pern. Quelle erreur avait-elle commise ? Tout s'était passé parfaitement jusqu'à l'entrée dans le système de Rukbat. Alors, il avait fait comme si elle n'avait jamais existé. Et c'était elle qui les avait amenés à bon port !

— Avril !

Le ton impatient de Stev Kimmer la ramena à la réalité.

— Désolée, dit-elle.

— Je disais que j'avais déjà trouvé à manger pour la journée. Alors, dès que tu auras fini ta tasse, on pourra y aller !

Elle retourna sa tasse, regardant le liquide brun tacher momentanément le sable blanc. Elle la secoua pour faire tomber les dernières gouttes, la posa à l'envers près du feu comme un bon petit colon, et se leva, avec un grand sourire à Kimmer.

— Eh bien, allons-y !

DEUXIÈME PARTIE

LES FILS

9

PERN – 5-4-08

C'est peut-être parce qu'ils s'étaient tellement habitués aux dragonnets après huit ans d'étroite association que les gens ne faisaient plus très attention à leur comportement. Ceux qui remarquèrent leurs cabrioles inusitées pensèrent qu'il s'agissait d'un nouveau jeu, car ils étaient très inventifs. Plus tard, les gens se souviendraient que les dragonnets avaient tenté de repousser le bétail et la volaille vers les abris. Plus tard, les aquaculteurs se souviendraient que Bessie, Lottie et Maximilien avaient essayé d'expliquer à leurs amis humains pourquoi la faune aquatique indigène allait à l'est vers une nouvelle source de nourriture.

Dans sa maison de la place de l'Europe, Sabra Ongola-Stein pensa que Fancy, le dragonnet de la famille, attaquait son fils de trois ans qui jouait dans le jardin. Le petit doré avait saisi Shuvin par sa chemise et cherchait à l'éloigner de son tas de sable et de son camion-jouet. Sabra s'était ruée au secours de l'enfant, écartant de la main Fancy qui s'était mise à voler au-dessus de sa tête en pépiançant de soulagement. Bizarre, mais, bien que la chemise fût déchirée, Sabra ne vit sur la peau de Shuvin aucune écorchure faite par les serres de Fancy. Et Shuvin ne pleurait pas. Il voulait simplement retourner à son camion, alors qu'elle voulait le changer de chemise.

À sa grande surprise, Fancy essaya d'entrer dans la maison avec eux, mais Sabra ferma la porte à temps. Comme elle s'y adossait pour reprendre son souffle, elle remarqua par la fenêtre de derrière que d'autres dragonnets se comportaient tout aussi curieusement. Elle se rassura à la pensée qu'il n'y avait pas d'exemples que les dragonnets eussent jamais blessé des humains, même dans les ardeurs de l'accouplement, mais ce n'était pas cela qui semblait les agiter, parce que les verts se démenaient aussi frénétiquement que les autres. Or, les verts restaient toujours à l'écart quand une dorée s'accouplait.

D'ailleurs, ce n'était pas le moment des chaleurs pour Fancy.

Pendant que Sabra changeait la chemise de Shuvin, qui gigotait vigoureusement, elle réalisa que les cris traversant les murs de plastique semblaient des cris de frayeur. Sabra savait interpréter les cris des dragonnets. Qu'est-ce qui pouvait bien leur faire peur ?

La grande créature volante – peut-être un très gros wherry – aperçue plusieurs fois près de la Grande Chaîne Occidentale ne serait pas venue aussi loin. Quel autre danger pouvait receler ce beau matin printanier ? Ce nuage gris à l'horizon faisait présager de la pluie pour l'après-midi, mais ce serait bon pour les cultures qui commençaient à lever dans les champs. Peut-être qu'elle devrait rentrer sa lessive étendue dans le jardin ? Parfois, elle regrettait les appareils presse-bouton de la vieille Terre, qui simplifiaient tellement les corvées domestiques. Elle tira la chemise de Shuvin par-dessus son pantalon, et il lui fit un gros bisou humide. – Camion, m'man, camion ? Maintenant ?

La question lui fit soudain prendre conscience du silence. La joyeuse cacophonie des dragonnets, qui composait le bruit de fond de la vie quotidienne au Terminus, comme dans tous les autres villages du continent Méridional, s'était tue. Ce silence de mort était effrayant. Stupéfaite, retenant Shuvin qui voulait retourner jouer dans le sable, Sabra jeta un coup d'œil par la fenêtre, puis à travers la cloison de plexiglas, derrière elle. Pas un dragonnet en vue. Pas même sur la maison de Betty Musgrave-Blake où ils tenaient leur congrégation d'ordinaire. Betty attendait son deuxième enfant, et Sabra avait vu Basil, l'obstétricien, arriver avec Greta, sa brillante élève sage-femme. Où étaient les dragonnets ? Ils ne rataient jamais une naissance.

Maintenant, tout était bien organisé au Terminus, mais on demandait aux colons de signaler tout incident sortant de l'ordinaire. Elle composa le numéro d'Ongola sur l'unité comm, mais il était occupé. Pendant ce temps, Shuvin posa sa petite main crasseuse sur la poignée de la porte et l'entrouvrit, jetant par-dessus son épaule un sourire malicieux à sa mère. D'un sourire, elle lui donna son accord, tout en tapant le numéro de Bay. La zoologue saurait ce qui troublait ses animaux préférés.

Très loin à l'est et légèrement au sud du Terminus, Sean et Sorka chassaient le wherry pour les repas du Repos. À mesure que des groupes de colons se dispersaient sur le continent, les chasseurs devaient aller chercher le gibier plus loin.

— Ils n'essayaient même pas de chasser, Sorka, dit Sean, fronçant les sourcils. Ils ont passé la moitié de la matinée à se chamailler, les idiots !

Levant avec colère un bras brun et musclé, il cria à ses huit

dragonnets :

— En formation, paresseux ! On est là pour chasser !

Ignorant cet ordre, ses deux premiers bruns semblaient discuter avec les mentacomm, surtout avec sa petite reine, Blazer. Comportement inouï : Blazer, génétiquement améliorée par les manipulations de Bay Harkenon, obtenait généralement l'obéissance que les dragonnets de toutes les couleurs observaient vis-à-vis des femelles dorées fertiles.

— Les miens aussi, dit Sorka, montrant ses cinq dragonnets de la tête. Oh, mon Dieu, ils foncent droit sur *nous* !

Relâchant ses rênes et resserrant ses jambes sur sa jument baie, elle allait partir au galop quand elle se ravisa, voyant Sean tourner Cricket face aux dragonnets, levant la main en un geste impérieux. Elle fut encore plus stupéfaite de voir les dragonnets se mettre en formation d'attaque, avec les cris stridents annonçant la peur et le danger.

— Danger ? Où ?

Sean fit exécuter à Cricket un demi-tour sur ses jambes de derrière, tour que Sorka n'avait jamais pu enseigner à Doove, malgré sa patience et l'aide de Sean. Il retint Cricket et scruta le ciel tandis que tous les dragonnets tournaient la tête vers l'est.

Blazer se posa sur son épaule, enroulant sa queue autour de son cou et de son biceps gauche, glapissant avec les autres.

Sean s'étonna des interactions qu'il percevait. Une reine, recevoir des ordres des bruns ? Mais il fut distrait par l'inquiétude de Blazer.

— Le Terminus en danger ? dit-il. Abri ?

Dès que Sean eut parlé, Sorka comprit ce que ses bronzes essayaient de lui transmettre. Sean lisait toujours plus vite les images mentales de ses dragonnets génétiquement modifiés, surtout celles de Blazer, qui étaient les plus cohérentes. Sorka avait souvent souhaité posséder une femelle dorée, mais elle aimait trop ses bronzes et son brun pour se plaindre.

— C'est ce qu'ils me transmettent aussi, dit-elle, comme ses cinq dragonnets se mettaient à la tirer par ses vêtements.

Sean pouvait chasser nu jusqu'à la taille, mais, pour Sorka, il aurait été très inconfortable de chevaucher torse nu ; son gilet de cuir sans manches lui soutenait la poitrine tout en lui protégeant les épaules des serres de ses dragonnets. Le bronze Emmett se posa sur la nuque de Doove le temps de lui attraper une oreille et une mèche de sa crinière, puis tira pour lui faire tourner la tête.

— Quelque chose de grand, quelque chose de dangereux, et un abri ! dit Sean, secouant la tête. Ce n'est qu'un orage, mes enfants. Regardez, un simple nuage.

Sorka regarda vers l'est, fronçant les sourcils. Ils étaient assez haut sur le plateau pour apercevoir la mer.

— C'est quand même une formation nuageuse bizarre, Sean. Je n'en ai jamais vu de pareilles. Ça ressemble plutôt aux nuages de neige qu'on voit de temps en temps en Irlande.

Sean fronça les sourcils et resserra les jambes autour de sa monture. Cricket, qui percevait la peur des dragonnets, piaffait sur place comme on le lui avait appris, mais il était clair qu'il partirait au galop dès que Sean relâcherait les rênes. L'étalon hennissait en roulant des yeux blancs de frayeur. Doove, elle aussi, s'agitait, excitée par les cris d'Emmett.

— Il ne neige pas là-bas, Sorka, mais tu as raison pour la forme et la couleur. Je ne sais pas ce qui tombe, mais c'est presque visible. Ça ne ressemble pas à de la pluie !

Duke et les deux premiers bruns de Sean virent ce qu'il regardait et glapirent de frustration et de terreur. Blazer claironna un ordre impérieux. L'instant d'après, éperonnés par les dragonnets qui leur griffaient la croupe de leurs serres, les deux chevaux partirent au galop, dirigés vers le nord et l'ouest par la troupe des dragonnets. Rênes, jambes, voix, rien ne put ralentir les chevaux emballés : chaque fois qu'ils essayaient d'obéir aux ordres de leurs cavaliers, ils recevaient de bons coups de griffes des vigiliants dragonnets.

— Mais qu'est-ce qui leur prend, ma parole ? cria Sean, tirant sur la longe qu'il utilisait au lieu d'un mors pour ne pas blesser la bouche tendre de Cricket. Je vais leur montrer de quel bois je me chauffe !

— Non, Sean, s'écria Sorka, se couchant sur l'encolure de sa monture. Ce nuage terrifie Duke. Et tous les autres. Ils n'ont jamais fait de mal aux chevaux ! Nous serions idiots de ne pas les écouter !

— Comme si on pouvait faire autrement !

Les chevaux descendaient une ravine ventre à terre. Bien qu'il fût un cavalier accompli, Sean arrivait tout juste à se maintenir en selle, mais il sentait mentalement le soulagement de Blazer d'avoir réussi à les mettre à l'abri.

— À l'abri de quoi ? grogna-t-il, exaspéré de son impuissance à gouverner un animal qui ne lui avait jamais désobéi en sept ans, un animal qu'il pensait comprendre mieux que n'importe quel humain de la planète.

La cavalcade ne ralentit pas, même quand Sean sentit son étalon gris donner des signes de fatigue. Les dragonnets continuaient à éperonner les chevaux vers un des petits lacs si nombreux sur cette partie du continent.

— Pourquoi vers l'eau, Sean ? cria Sorka, se redressant et tirant sur les rênes.

Comme la jument ralentissait, Duke et les deux autres bronzes lancèrent des cris de protestation et se remirent à lui griffer la croupe.

Hennissant et roulant des yeux blancs, la jument bondit dans l'eau, manquant désarçonner sa cavalière. L'étalon plongea à son côté.

Le rivage du lac descendait en pente raide, et les chevaux eurent bientôt assez de fond pour nager, résolument poussés par les dragonnets vers un surplomb rocheux de l'autre rive. Sean et Sorka y avaient souvent pris des bains de soleil ; ils aimaient plonger de la corniche dans les eaux profondes.

— La corniche ? Ils veulent qu'on aille *sous* la corniche ? Mais l'eau est sacrement profonde à cet endroit.

— Pourquoi ? demanda Sorka. Ce n'est que de la pluie.

Elle nageait à côté de Doove, une main sur le pommeau de sa selle, l'autre tenant les rênes, et se laissait tirer par sa jument.

— Où sont-ils partis ?

Sean, qui nageait à côté de Cricket, se retourna pour regarder derrière lui. Ses yeux se dilatèrent.

— Ce n'est pas de la pluie. Nage vite, Sorka. Vers la corniche !

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle vit ce qui bouleversait son compagnon généralement imperturbable. La terreur lui donna des forces ; tirant sur les rênes, elle encouragea Doove à redoubler d'efforts. Ils étaient presque arrivés au surplomb, au modeste abri qu'il leur offrait contre la pluie argentée et sifflante s'abattant sur les bois qu'ils venaient de quitter.

— Où sont les dragonnets ? gémit Sorka, entrant dans l'ombre de la corniche.

Elle tira sur la bride, essayant d'entraîner sa jument.

— En sécurité, sans doute ! s'écria Sean, furieux et amer, forçant Cricket à avancer sous le surplomb.

Il y avait juste assez de hauteur pour que les chevaux gardent la tête hors de l'eau, mais ils devaient continuer à nager sur place.

Soudain, ils cessèrent de résister à leurs cavaliers et les pressèrent contre la roche, hennissant de terreur.

— Tiens-toi à la paroi et relève les jambes ! cria Sean.

Puis ils entendirent un sifflement sur l'eau. Regardant entre les têtes de leurs chevaux, ils virent les longs fils argentés plonger dans le lac, qui se mit à bouillonner, agité par les nageoires des poissons dont les colons avaient peuplé les cours d'eau.

— Ça alors ! Regarde-moi ça !

Très excité, Sean montrait juste au-dessus de la surface un petit jet de flamme, qui calcina un gros paquet de la substance avant qu'elle ne tombe dans l'eau.

Tout à coup, Sorka se rappela ce jour si lointain où, pour la première fois, elle avait vu les dragonnets se battre pour défendre la

volaille. Elle était certaine d'avoir vu Duke cracher du feu sur un wherry.

— Ce n'est pas la première fois, dit Sorka. Parfois, ils crachent le feu. C'est peut-être à ça que sert leur deuxième panse.

— Eh bien, je suis content qu'ils ne soient pas des lâches, marmonna Sean, s'approchant avec prudence du bord du surplomb. Viens ici, Sorka.

Avec un regard angoissé à Doove, Sorka le rejoignit et poussa un cri de surprise et de joie. Leur troupe de dragonnets s'était augmentée de dizaines d'autres. Les petits guerriers semblaient piquer à tour de rôle sur la pluie maléfique, leur haleine enflammée réduisant la substance redoutable en cendres qui tombaient dans l'eau où les poissons les dévoraient immédiatement.

— Regarde, Sorka, les dragonnets protègent la corniche.

Sorka vit la pluie menaçante tomber sans obstacle autour de la zone de défense des dragonnets.

— Oh, Sean, regarde les buissons ! dit-elle.

La végétation luxuriante qu'ils venaient de traverser était couverte de masses grouillantes de ces « choses » qui semblaient grossir à mesure qu'ils regardaient. Sorka en eut la nausée, et seule une intense concentration l'empêcha de vomir son déjeuner. Sean avait les lèvres décolorées. Ses mains, qu'il remuait rythmiquement devant lui pour rester en surface, se refermèrent et il serra les poings.

— Pas étonnant que les dragonnets aient eu peur, dit-il, frappant l'eau de ses poings impuissants.

Instantanément, Duke apparut à l'entrée du surplomb, leur jeta un coup d'œil, juste le temps de les rassurer d'un pépiement, puis, littéralement, disparut.

Un long fil tomba de la corniche et resta suspendu un instant devant leurs yeux horrifiés avant d'être calciné par une flamme.

Dégoûté, Sean aspergea d'eau la masse flottante, l'éloignant de lui et de Sorka. Derrière eux, ils entendirent la respiration de plus en plus haletante des chevaux.

— Jusqu'à quand ? dit Sean, nageant jusqu'à Cricket et lui caressant la tête. Jusqu'à quand ?

— Ce n'est pas une activité d'accouplement, dit Bay quand Sabra l'appela. C'est un comportement totalement irrationnel.

Récapitulant tout ce qu'elle avait appris sur les dragonnets, Bay continua à regarder par la fenêtre. Sous ses yeux, un traîneau décolla près de la tour météo et mit le cap sur l'orage, filant pleins gaz.

— Je vais consulter mes fiches et en discuter avec Pol. Je te rappellerai. C'est vraiment très étrange.

Pol travaillait dans le potager derrière leur maison. Il la vit

venir et la salua joyeusement, repoussant en arrière sa casquette à visière et s'épongeant le front. Le sol du jardin avait été soigneusement enrichi et amélioré par différentes espèces d'insectes et de vers aussi heureux d'aérer le sol de Pern que celui de la Terre, et qui renforçaient l'action des variétés locales moins actives. Bay vit Pol regarder autour de lui, étonné ; il venait juste de remarquer l'absence des dragonnets.

— Où sont-ils tous partis ? demanda-t-il, regardant les autres maisons et le toit désert de Betty. C'est bien soudain, non ?

— Sabra vient juste de m'appeler. Elle dit que Fancy a paru attaquer le petit Shuvín. Puis elle a cherché à entrer dans la maison avec eux. Sabra dit qu'elle semblait effrayée.

Pol haussa les sourcils, étonné, et continua à s'éponger le front, puis essuya l'intérieur de sa casquette avant de la remettre. Appuyé sur sa houe, il regarda autour de lui. C'est alors qu'il remarqua les nuages gris.

— Ces nuages ne me disent rien qui vaille, dit-il. Je vais faire une pause jusqu'à la fin de l'orage, sourit-il. On en profitera pour consulter nos notes sur les menta. Fancy est une menta, pas une indigène.

Soudain, l'air s'emplit de cris, glapissements, claironnements, et de dragonnets terrorisés.

— Mais d'où sortent-ils ? demanda Pol, ôtant brusquement sa casquette et l'agitant furieusement. Pouah ! Ils puent !

Bay, se bouchant le nez, courut se réfugier dans la maison.

— C'est pourtant vrai. Ils sentent l'œuf pourri !

Six dragonnets se détachèrent des centaines d'autres volant au-dessus de leurs têtes et, piquant sur eux, les poussèrent dans le dos avec des cris stridents.

— Je crois qu'ils veulent nous faire entrer dans la maison, dit Bay.

Quand elle s'immobilisa pour étudier ce comportement extravagant, sa reine lui saisit une mèche de cheveux, et les deux bronze accrochèrent leurs serres au-devant de sa tunique et la tirèrent en avant, avec des cris de plus en plus frénétiques.

— Ils font la même chose pour les autres.

— Normalement, il ne s'en rassemble jamais tant ici, reprit Bay, obéissant enfin à ses petits amis et se mettant au trot. La plupart sont sauvages ! Regarde comme les reines sont petites ! Et il y a une majorité de verts. Fascinant.

— Tout à fait, remarqua Pol, amusé que leurs dragonnets domestiques soient entrés en même temps qu'eux et essayent de les aider à fermer la porte. C'est remarquable.

Bay était déjà assise à son terminal.

— À l'évidence, c'est un danger pour eux comme pour nous.

— J'aimerais bien qu'ils se calment, dit Pol.

Les dragonnets voletaient partout, dans le salon, la chambre, la salle de bains, et même dans la pièce supplémentaire qu'ils avaient construite pour y installer un laboratoire, petit mais bien équipé.

— Ça commence à dépasser les bornes. Bay, dis à ta reine de se poser, et les autres l'imiteront.

— Dis-le-lui toi-même, Pol, pendant que j'appelle le programme comportemental. Elle t'obéit aussi bien qu'à moi.

Pol essaya de convaincre Mariah de se poser sur son bras. Mais à peine y était-elle qu'elle reprit son vol, tous les autres à sa suite. Elle dédaigna un morceau de son poisson préféré. Pol ne trouvait plus ça amusant. Il regarda par la fenêtre pour voir si les autres étaient en proie à la même hystérie, et constata que toutes les places étaient désertes. Il vit des nuages de poussière au-dessus des étables, et les dragonnets qui s'efforçaient d'y faire entrer le bétail. Il entendait aussi les cris discordants des animaux paniques.

— Il doit y avoir une explication, murmura-t-il, s'arrêtant derrière Bay pour lire son écran.

— Mon Dieu, regarde la maison de Betty !

Par la fenêtre, il montra une maison totalement couverte de dragonnets.

— Je devrais peut-être aller voir s'ils ont besoin d'aide.

Il posa la main sur la poignée de la porte, mais Mariah, piaillant de fureur, plongea dessus et la repoussa d'un coup de serre.

— N'y va pas, Pol. Ne sors pas, Pol ! Regarde !

Bay se figea, à demi levée, horrifiée. Pol lui entoura les épaules de son bras, et tous deux entendirent le sifflement de la terrible pluie qui s'abattait sur le Terminus. Ils voyaient des « gouttes » étirées frapper la surface, tantôt sur la terre, tantôt sur les arbustes et les herbes qui disparaissaient, remplacés par des sortes de limaces gorgées de suc s'attaquant à tout ce qui était vert. Le beau potager de Pol fut ravagé en un clin d'œil par ces « choses » qui semblaient grossir à vue d'œil.

Mariah poussa un cri rauque et disparut de la maison, instantanément imitée par les autres dragonnets.

— Je n'en crois pas mes yeux, murmura Pol, stupéfait. Ils se téléportent en groupes, presque en formation. Ainsi, à l'origine, la télékinèse s'est développée comme technique de survie.

La pluie hideuse avançait, répandant ses ravages, s'approchant inexorablement de la maison à travers le patio dallé.

— Ça ne dévore pas la pierre, remarqua Pol avec un détachement clinique. J'espère que notre toit en plastique de silicone les découragera pareillement.

— Les dragonnets ont plus d'un don ignoré, dit Bay, tendant le bras avec fierté.

Dehors, les dragonnets piquaient et virevoltaient, crachant le feu sur les filaments vivants avant qu'ils aient atteint la maison.

— Je serais plus tranquille si je savais que ces choses ne peuvent pas pénétrer le plastique, répéta Pol, sa voix tremblant légèrement, en levant les yeux sur le toit opaque.

Il grimaça et rentra machinalement la tête dans les épaules en entendant l'impact sifflant d'un fil, puis d'un autre ; enfin, il vit une flamme à travers le matériau noir du toit.

— Eh bien, c'est un soulagement, dit-il en se redressant.

— C'est tombé sur le toit, jusqu'à ce que les dragonnets, Dieu les bénisse, les calcinent.

Bay regarda par la fenêtre la maison de Betty Mus-grave-Blake et s'écria :

— Ma parole ! Regarde-moi ça !

La maison semblait entourée de tourbillons de flammes : les dragonnets formaient comme une ombrelle au-dessus d'elle et se battaient avec frénésie pour empêcher toute parcelle de cette pluie maléfique d'atteindre la maison d'une femme en travail.

Pol eut la présence d'esprit de prendre ses jumelles sur une étagère. Il les braqua sur les champs et les abris vétérinaires.

— Je me demande s'ils vont aussi protéger le bétail. Il y a trop d'animaux pour qu'ils puissent tous se mettre à l'abri. Mais les dragonnets semblent se rassembler dans ce coin.

Vivement intéressés par la sécurité du bétail et des volailles, car ils avaient beaucoup aidé à leur multiplication, Pol et Bay observèrent à tour de rôle. Soudain, Bay abaissa les jumelles et, sans un mot, les passa à Pol. Elle venait de voir une vache adulte réduite en quelques instants en une masse calcinée couverte de filaments qui se tordaient et se contorsionnaient. Pol ajusta la focale puis gémit.

— C'est mortel. Vorace et insatiable. Ça semble s'attaquer à toutes les matières organiques, murmura-t-il.

Prenant une profonde inspiration pour s'encourager, il reprit ses jumelles.

— Et malheureusement, à en juger par les marques sur les toits de certains des premiers abris érigés, ça s'attaque aussi aux plastiques à base de carbone.

— Oh, mon Dieu. Ce pourrait être terrible. Est-il possible qu'il s'agisse d'un phénomène régional ? demanda Bay d'une voix qui tremblait encore. Tu te rappelles ces cercles bizarres dans la végétation des fax originels...

Se détournant du désastre, elle se rassit à son clavier et, effaçant son écran, appela d'autres fichiers.

— J'espère que personne ne sera assez bête pour chercher à faire rentrer quelques vaches et moutons égarés, dit Pol, nerveux. Et j'espère qu'on aura mis tous les chevaux à l'abri. La nouvelle race est trop prometteuse pour qu'on la perde, même dans une catastrophe aveugle.

Le klaxon d'alarme de la tour météo se déclencha.

— Tu arrives après la bataille, mon vieux, dit Pol, braquant ses jumelles sur la tour.

À l'intérieur, il vit Ongola, qui tenait un linge sur sa joue. Le traîneau qu'il avait pris pour aller enquêter sur l'orage était parqué tout contre l'entrée, et Pol devina qu'il avait dû plonger directement de l'appareil dans la tour.

— Non, le son porte loin et alertera les relais, dit Bay distraitement, laissant ses doigts courir sur son clavier.

— Ah oui, j'oubliais. En effet, pas mal de gens sont partis chasser en groupe ce matin.

Les doigts de Bay s'immobilisèrent, et elle fit lentement pivoter son fauteuil pour regarder Pol, le visage gris cendre.

— Allons, ma chérie, ils ont tous des dragonnets maintenant, et au moins un des menta que tu as créés, dit-il, avec une tape affectueuse sur son épaule. Ils nous ont avertis et protégés comme des chefs. Ah, écoute !

Impossible de se tromper : c'était le gazouillis exultant des dragonnets qui annonçait toujours une naissance. Malgré l'étrange désastre qui frappait Pern, une nouvelle vie était née. Mais le chant de bienvenue ne les empêcha pas de continuer à protéger la maison d'un réseau de flammes.

— Pauvre bébé ! Naître en un moment pareil ! gémit Bay, les traits tirés, les yeux caves.

Sans prêter attention à la douleur qui lui brûlait la joue gauche, Ongola gardait un doigt sur le klaxon tout en commençant à appeler les autres stations du réseau.

— SOS ! SOS ! SOS au Terminus ! Mettez-vous à l'abri ! Rentrez les animaux ! Danger extrême. Abritez tout ce qui vit.

Il frissonna au souvenir de deux moutons égarés consumés en un clin d'œil par la substance tombée du ciel.

— Abritez-vous sous des rocs, du métal ou dans l'eau ! Une pluie non naturelle se dirige vers l'ouest en chutes irrégulières. Mortelle ! Mortelle ! Abritez-vous. SOS. SOS du Terminus. SOS du Terminus !

Des gouttes de sang tombées de sa tête et de son cou punctuaient ses avertissements.

— Nuage non naturel. Pluie mortelle. SOS du Terminus !

Abritez-vous ! SOS ! SOS !

Sa propre maison était à peine visible à travers le voile de la pluie, mais il voyait des jets de flammes sur les maisons occupées. Il acceptait l'étonnante réalité de ces milliers de dragonnets rassemblés pour aider leurs amis humains, la réalité de l'écran de flammes qu'ils formaient au-dessus de la maison de Betty Mus-grave-Blake, la réalité des multitudes tourbillonnant au-dessus des abris vétérinaires et des pâturages, et il se rappela que Fancy avait essayé d'entrer par la fenêtre où il avait passé son quart. Quand il avait soudain réalisé qu'aucun de ses appareils météo n'enregistrait la masse nuageuse qui approchait régulièrement de l'est, il avait appelé Emily chez elle.

— Allez jeter un coup d'œil, Ongola. On dirait une violente bourrasque tropicale, mais si les baromètres ne réagissent pas, vous feriez bien d'aller vérifier la vitesse du vent, et voir si ces nuages contiennent de la neige ou de la grêle. Il y a beaucoup de chasseurs et de pêcheurs dehors, aujourd'hui, sans parler des agriculteurs.

Ongola s'était assez approché du nuage pour remarquer sa composition inusitée – et voir les ravages qu'il causait. Il avait essayé de contacter Emily par l'unité comm du traîneau. N'y parvenant pas, il avait essayé de joindre Jim Tillek au centre de contrôle du port. Mais il avait pris le premier traîneau qui lui était tombé sous la main, un petit, qui n'avait pas l'équipement sophistiqué des plus grands. Il essaya tous les numéros qu'il put trouver, et ne joignit finalement que Kitti.

— Merci de l'avertissement, Ongola. Une femme avertie en vaut deux. Je vais contacter les abris vétérinaires pour les prévenir de mettre les bêtes à l'abri. Une pluie vorace ?

Ongola avait poussé le petit traîneau à sa vitesse maximale, espérant que les batteries étaient assez chargées pour supporter cette consommation supplémentaire. Le traîneau arriva à la tour juste à temps, le moteur mourant comme il touchait le sol.

La substance crépita sur le toit du véhicule. Il n'avait pas réussi à distancer le front de chute. Saisissant la planche des cartes, pauvre bouclier contre cette menace mortelle, il prit une profonde inspiration, enfonça le bouton « fermeture automatique », puis, rentrant la tête dans les épaules, il sortit. En trois bonds, il arriva à la porte de la tour juste comme une chose descendait. La planche inclinée dévia la substance sur le côté gauche de sa tête qui n'était pas protégé. Hurlant de douleur, Ongola tapa sur son oreille juste comme un dragonnet crachant les flammes se portait à son secours. Ongola se jeta à l'intérieur et claqua la porte. Machinalement, il mit le verrou et monta quatre à quatre en haut de la tour.

La douleur continua, et il sentit quelque chose couler dans son cou. Du sang ! Il tamponna sa blessure avec son mouchoir, remarquant

que le sang était mêlé de fragments noirs, et il prit conscience d'une odeur de laine brûlée. L'haleine du dragonnet avait roussi son pull.

Une fois l'alerte donnée, il passait les enregistrements en revue quand une seconde brûlure à l'épaule gauche lui fit tourner la tête. Il vit un bout de fil onduler, et qui ne ressemblait pas du tout à un brin de laine. La douleur semblait liée à ce fil. Il ne s'était jamais déshabillé aussi vite. Et il n'était que temps : le fil s'était épaissi et progressait plus vite. Sous ses yeux horrifiés, la laine fut ingérée et il fut pris de réulsion devant le fragment grotesque et tremblotant qu'il voyait maintenant à sa place.

De l'eau ! Il prit un pichet d'eau et une thermos de klah et les vida sur... sur la chose, qui se contorsionna et siffla et finit par s'immobiliser en une masse spongieuse et inerte, qu'il piétina avec autant de satisfaction qu'il avait pilonné les positions des Nathis pendant la guerre.

Puis il regarda son épaule, et vit la ligne sanglante gravée dans sa chair par cette rencontre avec le morceau de fil mortel. Il frissonna convulsivement et dut se retenir à une chaise pour ne pas tomber.

L'unité comm grésilla. Il respira à fond plusieurs fois, et se remit au travail.

— Merci pour le klaxon, Ongola. Nous n'avons eu que le temps de fermer les écoutilles. Je savais que les créatures essayaient de nous dire quelque chose, mais comment voulais-tu qu'on devine ! disait Jim Tillek de la passerelle du *Croix du Sud*. Remercions les puissances que tous nos bateaux soient en siliplex.

Le port de la baie de Monaco rapportait que plusieurs petites embarcations s'étaient retournées. On envoyait des secours.

L'infirmerie annonça que les accidents et blessures au Terminus et dans son voisinage immédiat étaient réduits à leur minimum. C'étaient surtout des écorchures de dragonnets, qu'il fallait remercier d'avoir sauvé tant de vies.

Chez les vétérinaires, Red Hanrahan déclara qu'ils avaient perdu cinquante à soixante bêtes des troupeaux expérimentaux paissant autour du Terminus ; le mois précédent, ils avaient expédié trois cents veaux, agneaux, chevreux et porcelets à leurs nouveaux propriétaires. Mais beaucoup de nouvelles fermes n'avaient pas encore d'étable et se trouvaient sur la trajectoire de l'abominable pluie. Red ajouta que tous les animaux qui se trouvaient dehors pouvaient être considérés comme perdus.

Deux des plus grands bateaux de pêche signalèrent de graves brûlures chez tous ceux qui n'avaient pas pu s'abriter à temps. L'un des fils Hegelman avait sauté par-dessus bord quand un paquet de la « chose » lui était tombé sur le visage et s'était noyé. Le dauphin

Maximilien, qui escortait le *Persée*, n'était pas arrivé à le sauver ; mais il rapporta que la faune marine indigène remontait à la surface pour dévorer tout fragment de la substance qui tombait dans l'eau. Personnellement, il n'avait pas beaucoup apprécié : ça n'avait aucune consistance.

La *Sirène* péchait dans le Nord, et son capitaine désirait savoir ce qui se passait. Autour de lui, le ciel était dégagé jusqu'à l'horizon sud. Patrice de Broglie, en poste à la Jeune Montagne avec l'équipe de sismologues, demanda s'il devait les renvoyer au Terminus. Il n'y avait eu que quelques secousses au cours des dernières semaines, mais il avait relevé quelques changements intéressants sur les graphiques des gravitomètres. Ongola lui demanda de renvoyer tous ceux qui ne lui étaient pas indispensables ; il préférait ne pas penser à ce qu'avaient souffert les exploitations se trouvant sur le trajet de cette horrible Chute de Fils.

Bonneau téléphona du lac de Drake – là-bas, il faisait encore nuit et le ciel était clair – et proposa d'envoyer un contingent.

Sallah Telgar-Andiyar appela du camp Karachi pour annoncer que des secours étaient déjà partis. Les dégâts étaient-ils importants ?

Ongola refusa tous ses appels quand les exploitations proches se mirent à lui communiquer leurs rapports.

— Sans les dragonnets, dit Aisling Hempenstahl de Bordeaux, nous aurions été dévorés vivants. Il n'y a plus un brin de verdure, toutes les bêtes sont mortes. Sauf la vache que les dragonnets ont poussée dans la rivière, et elle est en piteux état.

— Il y a des blessés ?

— Rien de grave ; je peux m'en occuper moi-même. Mais nous n'avons presque plus de vivres. Et Kwan demande si on a besoin de lui au Terminus.

— Oh oui, répondit Ongola sans hésiter.

Puis, une fois de plus, il essaya de contacter les Du Vieux, les Radelin, les Grant Van Toorn, les Ciotti et les Holstrom.

— Rappelle-les sans arrêt, Jacob, dit-il, passant sa liste à Jacob Chernoff, qui avait amené trois jeunes apprentis. Kurt et Heinrich, appelez la Rivière, Calusa, Cambridge et Vienne.

Puis Ongola contacta Lilienkamp à l'Intendance.

— Joël, combien sont sortis chasser ce matin ?

— Beaucoup trop, beaucoup trop, répondit Joël en pleurant.

— Y compris tes fils ?

— Oui, répondit Joël en un souffle.

— Désolé, Joël. Nous organisons des recherches. Et tes fils avaient des dragonnets.

— Oui, mais regarde combien il en a fallu pour protéger le Terminus ! dit-il d'une voix stridente.

— Chef, dit Kurt. L'un des traîneaux...

— Je te rappelle, Joël, dit Ongola, prenant la communication du traîneau. Allô ?

— Qu'est-ce qu'on fait pour tuer ce truc, Ongola ?

— On brûle, Zi. Qui est-ce ?

— Ce qui reste du jeune Joël Lilienkamp.

— C'est grave ?

— Très.

Ongola réfléchit un instant, les yeux clos, revoyant les deux moutons.

— Alors, donne-lui le coup de grâce !

Zi raccrocha, et Ongola continua à fixer sa console, pétrifié. Il avait donné le coup de grâce plusieurs fois, pendant la guerre de Nathi, quand une torpille avait atteint son destroyer, réduisant beaucoup de ses hommes en bouillie. Personne n'aurait abandonné ses blessés à la cruauté des Nathis. Une grâce, oui, c'était une grâce d'agir ainsi. Mais il n'aurait jamais cru que ça recommencerait.

La voix vibrante de Paul Benden le tira de sa prostration.

— Ongola, qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ?

— Je voudrais bien le savoir, amiral.

Ongola fit un rapport détaillé des événements et donna la liste des pertes, connues ou probables.

— J'arrive.

Paul avait choisi sa concession au-dessus du delta de la Boca. Là-bas, le soleil allait se lever.

— Je visiterai les autres concessions en cours de route.

— Pol et Kitti voudraient des échantillons de la « chose » avant qu'elle touche le sol – si on peut s'en procurer sans danger. Attention, ça perce les matériaux fins, alors il faudra transporter ça dans du métal épais ou du siliplex. On a assez d'échantillons de ce qui est tombé. J'ai envoyé les grands traîneaux relever la trajectoire de cette maudite Chute. Kenjo arrive de Honshu dans son traîneau à moteur gonflé. Ce truc est sorti de nulle part, Paul ! De nulle part !

— Pas de signes avant-coureurs ? Non ? Eh bien, nous allons examiner la situation ensemble.

C'était le même ton que pendant la bataille de Cygnus, et Ongola reprit courage.

Il en avait besoin. À l'arrivée de Paul Benden, en fin d'après-midi, les pertes atteignaient des chiffres effrayants. Sur vingt chasseurs partis le matin, trois seulement étaient rentrés : Sorka, Hanrahan, Sean Connell et David Catarel qui, plongé dans l'eau jusqu'au cou, avait regardé, impuissant, sa compagne Lucy Tubberman disparaître sous l'horrible pluie, malgré les efforts frénétiques de leurs dragonnets. Il avait de profondes brûlures à la tête, à la joue gauche, aux bras et aux

épaules, et il était en état de choc.

Deux bébés, à l'évidence jetés dans une armoire métallique au dernier moment, étaient les seuls survivants du camp principal des Touaregs dans les plaines situées à l'ouest dans la grande boucle de la rivière Paradis. Sean et Sorka étaient partis à la recherche des Connell, aperçus pour la dernière fois sur l'éperon oriental de la province de Kahrain. Personne ne répondait dans les concessions au nord de la rivière Jourdain.

Pour une fois, Porrig Connell avait écouté les avertissements des dragonnets et avait cherché refuge dans une grotte. Elle n'était pas assez grande pour abriter tous ses chevaux, et quatre juments étaient mortes. Les entendant hennir de terreur à l'extérieur, l'étalon abrité dans la grotte était devenu fou, et Porrig avait été obligé de l'abattre. Il n'avait rien pour les juments survivantes ; Sean et Sorka allèrent lui chercher du fourrage et du ravitaillement. Puis ils partirent à la recherche d'autres survivants éventuels.

Les Du Vieux et les Holstrom à la concession Amsterdam, les Radelin et les Duquesne à Bavaria, les Ciotti à Milan étaient morts ; il ne restait pas trace de leur bétail. Les métaux et l'épais plastique de silicone des toits, bien que criblés de traces d'impacts, avaient résisté et demeuraient les seuls vestiges de leurs fermes, encore florissantes la veille. Ils avaient construit les locaux d'habitation en dalles de fibres végétales compactées. Plus jamais on ne s'en servirait comme matériau de construction.

Du haut des airs, on voyait très nettement la trouée laissée par la pluie de fils sur son passage, et dont les bords grouillaient d'excroissances vermiculaires gorgées de végétation, sur lesquelles des armées de dragonnets crachaient le feu. La trouée s'interrompait brusquement à soixante-quinze klicks au-delà de l'étroite rivière Paradis, où les camps des Touaregs avaient été annihilés.

Le soir, les colons épuisés nourrirent leurs dragonnets les premiers, et laissèrent de gros tas de grain dehors pour les dragonnets sauvages qui n'approchaient pas des habitations.

— Rien ne permettait de prévoir ça d'après les rapports de l'EEE, marmonna Mar Dook avec amertume.

— C'étaient ces marques rondes d'impacts restées inexplicables, murmura Aisling Hemenstahl d'une voix à peine audible.

— Nous avons fait quelques recherches en ce sens, dit Pol Nietro, montrant Bay qui, très lasse, avait posé la tête sur son épaule.

— Il nous faudra proposer des explications plausibles, dit Kitti. Les gens auront besoin de faits pour se rassurer.

— Bill et moi, nous avons consulté les études que nous avons faites sur ces impacts circulaires l'Année du Débarquement, dit Carol Duff-Vassaloe avec un sourire sans joie. Nous n'avons pas étudié tous

les sites, mais ceux où l'on pouvait mesurer la repousse des arbres situent les dernières dévastations il y a cent soixante ou cent soixante-dix ans. Remercions le ciel que la plupart de nos plastiques soient à base de silicium. S'ils avaient été à base de carbone, nous aurions tous été exterminés sans aucun doute. Cette infestation...

— Infestation ? l'interrompit Chuck Havers, d'un ton à la fois coléreux et incrédule.

— Quel autre nom lui donner ? remarqua Phas Radamanth, dogmatique comme à son habitude. Et ces traces d'impacts ont été relevées sur toute la planète, n'est-ce pas, Carol ?

Celle-ci acquiesça de la tête.

— Et une fois que ces « pluies » ont commencé, combien d'années durent-elles ?

— Combien d'années ? répéta Chuck, atterré.

— Nous aurons bientôt toutes les réponses, dit Paul Benden.

10

Tard le même soir, les deux psychologues de la colonie arrivèrent par la voie des airs et se rendirent à l'infirmierie bondée de blessés. Ils se mirent immédiatement au travail, essayant d'atténuer les traumatismes. Cherry avait eu une attaque en apprenant la nouvelle, mais elle se remettait rapidement. Joël et sa femme étaient prostrés après la mort de leurs fils. Bernard Hegelman cachait son chagrin pour aider sa femme et ses voisins à surmonter leurs pertes.

Infatigables, Sean et Sorka avaient ramené en traîneau tous les blessés qu'ils avaient pu trouver. Porrig Connell avait envoyé sa femme et sa fille aînée aider les survivants, tandis qu'il restait dans la grotte pour s'occuper des réfugiés qu'il hébergeait.

— C'est bien la première fois de sa vie que Porrig Connell fait quelque chose pour les autres, remarqua son fils à l'adresse de Sorka. Il voudrait que je lui prête Cricket quand ses juments seront en chaleur. Il veut que je renonce à mon étalon parce qu'il n'a pas su dresser le sien !

Sorka choisit sagement de se taire.

Toutes les concessions éloignées avaient contacté le Terminus, offrant leur assistance ou leurs condoléances. Une exception : le camp minier de la Grande île, où vivaient Avril Bitra, Stev Kimmer, Nabhi Nabol et quelques autres. Ongola, pointant les appels, remarqua leur silence.

Kenjo, revenu comme par magie du lointain plateau de Honshu, dirigea les reconnaissances aériennes. Le soir, lui et son équipe rentrèrent avec des cartes précises et des photos montrant l'étendue de la terrible « Chute de Fils », ainsi qu'on eut bientôt baptisé le phénomène. L'équipe des biologistes se réunit au Terminus pour déterminer la nature de la « bête ». Kitti Ping et Fleur du Vent étaient là, elles aussi, pour aider à analyser cet organisme dès qu'on en aurait obtenu des échantillons.

Malheureusement, trop de fragments de « fils », ramassés par

des volontaires au prix de risques considérables, arrivaient pratiquement moribonds dans les conteneurs de métal ou de plastiques où on les enfermait. Apparemment, au bout de vingt minutes, leur activité frénétique cessait, de même que les milliers de réplifications qui les transformaient en épaisses « saucisses » ondulantes. La chose monstrueuse se détendait, noircissait et se transformait en un magma sans vie, poisseux et noir comme du goudron, entouré d'une coque dure.

Le capitaine du *Mayflower*, qui pêchait au chalut le long du front de chute septentrional, découvrit par hasard un fragment de Fil dans un seau d'appât, le ferma prestement d'un couvercle et avertit le Terminus de sa prise. On lui dit de le maintenir en vie si possible, en le nourrissant jusqu'à ce qu'on puisse le rapporter en traîneau.

D'ici là, le seau ne suffisait plus et il avait fallu transférer le Fil dans le plus gros tonneau du *Mayflower*, qu'Ongola emporta, bien scellé, suspendu à son appareil par un long câble d'acier. Et seulement alors, l'équipage accepta de remonter sur le pont. Par la suite, le capitaine s'étonna que tout le monde considérât son acte comme héroïque.

Le temps que la forme vivante arrive au Débarquement, elle s'était enroulée dans le tonneau, pulsant d'une vie maléfique, gros boudin d'un mètre de long et dix centimètres de diamètre, ressemblant assez à une énorme amarre. On confectionna une cage à l'aide d'épais panneaux de construction en plastique transparent, solidement reliés par des bandes métalliques, et immédiatement scellée dans le sol. On découpa sur la face supérieure une ouverture de même taille que la bonde du tonneau. Puis des volontaires déterminés soulevèrent le tonneau, et la terrible créature fut transférée dans la cage, dont l'ouverture fut scellée immédiatement.

Un volontaire alla discrètement vomir dans un coin. Les autres détournèrent la tête. Seuls Tarvi et Mar Dook semblaient indifférents aux reptations de la créature qui se mit immédiatement à dévorer la nourriture déposée dans le cube.

Dans son avidité, la « chose » était animée d'ondulations grises, verdâtres et lie-de-vin, avec quelques reflets jaunâtres, le tout horriblement déformé à travers le plastique transparent. La membrane extérieure semblait épaissir. Cette épaisse coquille semblait se former peu avant la fin, car on en avait trouvé beaucoup sur des aires rocheuses où l'organisme était mort de faim. À l'évidence, l'intérieur de la bête se détériorait aussi rapidement qu'il avait grandi. Était-ce vraiment vivant ? Où était-ce une malveillante entité chimique qui se nourrissait de vie ? Sans conteste, c'était doué d'un appétit vorace, quoique l'acte même de manger semblât interférer avec l'organisation physique de la « bête », comme ce qu'elle consommait hâtait sa

destruction.

— Sa vitesse de croissance est remarquable, dit Bay d'un ton très calme, dont Pol la complimenta par la suite. Une telle croissance est commune dans le microcosme, mais pas dans le macrocosme. D'où cela peut-il venir ? De l'espace ?

Un silence de mort accueillit sa suggestion, et les assistants se regardèrent, mi-étonnés, mi-gênés.

— Avons-nous des données sur la périodicité des comètes de ce système ? demanda Mar Dook avec espoir. Cette planète excentrique ? Quelque chose venant de notre nuage d'Oort ? Et il y a aussi la théorie de Hoyle-Wickramasingh, qui n'a jamais été totalement discréditée, et qui fait état de virus possibles.

— Alors, ce serait un virus géant, Mar, dit Bill Duff, sceptique. N'a-t-on pas prouvé la fausseté de cette vieille théorie ?

— Ça tombe du ciel, dit Jim Tillek, pourquoi est-ce que ça n'aurait pas une origine spatiale ? Je ne suis pas le seul à avoir remarqué que l'étoile rouge qui se lève le matin à l'est devient de plus en plus brillante depuis quelques semaines. Cette planète erratique croise l'orbite des planètes intérieures juste au moment où ce truc nous tombe dessus. Est-ce une simple coïncidence ? Avons-nous des données sur cette planète ? Ou sur ce genre de phénomène ?

— Je vais chercher ces informations moi-même et je vous en rapporterai une copie, dit Bill Duff.

— Je vais prendre un échantillon de cette section qui est pressée à la base de la cage, dit Kwan Marceau, rassemblant vivement le matériel nécessaire, en homme qui ne veut pas trop réfléchir à ce qu'il va faire.

— Est-ce qu'on a noté sa... ses ingestions ? demanda Bay, qui ne put se résoudre à ajouter « nourriture » au souvenir de ce que ces créatures avaient consommé depuis qu'elles étaient tombées sur Pern.

— Pour juger de la fréquence des... ingestions, dit Pol, heureux d'utiliser cet euphémisme, il faut savoir les quantités nécessaires pour maintenir... cet organisme en vie.

— Et voir comment il meurt, ajouta Kitti.

— Et déterminer pourquoi tous ses pareils sont morts après cette première infestation, ajouta Phas Radamanth, sortant des photos de l'EEE du tas de documents amoncelés devant lui.

— Ils sont vraiment *tous morts* ? demanda Kitti.

Au matin, avant les rapports des scientifiques qui avaient travaillé toute la nuit, la rumeur commença à se répandre.

Les traîneaux légers restés au sol pendant la Chute nécessitaient de nouveaux toits. Avec des masques et de gros gants de travail, les colons entreprirent de balayer les coquilles puantes des Fils morts.

Les dragonnets reçurent un nom nouveau et respectueux : lézards de feu. Même ceux qui les méprisaient autrefois ne sortaient plus sans avoir les poches pleines de friandises à leur intention. Le Terminus était peuplé de dragonnets à la panse rebondie dormant au soleil.

À midi, la rumeur battait son plein. Au milieu de l'après-midi, Ted Tubberman et un autre mécontent, le visage décomposé par la douleur, à la tête d'une troupe de parents éplorés, s'avancèrent jusqu'à la porte du local contenant la cage.

Paul et Emily sortirent avec Phas Radamanth et Mar Dook.

— Alors ? Vous avez trouvé ce que c'est, ce truc ? demanda Ted.

— C'est un réseau de filaments, complexe mais compréhensible, analogue à un mycorhize terrien, commença Mar Dook, mécontent de l'agressivité de Ted mais respectueux de son chagrin.

— Ça n'explique pas grand-chose, répliqua Ted, avançant le menton, l'air belliqueux. Depuis que je suis botaniste, je n'ai jamais trouvé une plante symbiotique dangereuse pour les humains. Qu'est-ce qui va suivre ? Une mousse mortelle ?

Emily lui toucha le bras, en un geste de sympathie, mais Tubberman se dégagea.

— Nous possédons très peu d'indices, dit sèchement Phas. Rien de semblable n'a jamais été découvert sur aucune des planètes explorées par les humains. Ce qui s'en approche le plus, ce sont des créatures imaginaires remontant à l'Âge des Religions. Nous essayons encore de comprendre.

— C'est encore vivant ? Vous maintenez ça en vie ?

Ted était livide d'indignation. À ses côtés, ses compagnons avaient le visage ruisselant de larmes. Avec des murmures menaçants, la délégation s'approcha de la porte, chacun cherchant un exutoire à sa frustration et à son chagrin.

— Naturellement. Il faut bien l'étudier, mon vieux, dit Mar Dook d'une voix ferme. Et trouver ce que c'est exactement. Et déterminer si c'est seulement le début de son cycle de vie.

— Seulement le début ? s'écria Tubberman.

Paul et Phas s'élancèrent pour contenir le botaniste fou de douleur. Lucy était sa fille, mais aussi son apprentie, et ils s'aimaient tous deux tendrement.

— Par tout ce que j'ai de sacré, je vais l'anéantir sur l'heure !

— Ted, sois raisonnable. Tu es un scientifique.

— Je suis un père, et ma fille a été... dévorée par une de ces créatures ! De même que Joe Millan, Patsy Swann, Eric Hegelman, Bob Jorgensen et...

Livide, Ted Tubberman serrait les poings, tremblant de rage et de frustration. Il foudroya Emily et Paul du regard.

— On vous a fait confiance à tous les deux. Comment avez-vous pu nous emmener sur une planète qui dévore nos enfants et tout ce que nous avons accompli depuis huit ans ?

Des murmures approuvateurs s'élevèrent de la délégation.

— Nous voulons tuer cette chose, dit-il, embrassant tous ses compagnons du geste. Vous avez eu assez de temps pour l'étudier. Venez, mes amis. Nous savons ce que nous avons à faire !

Avec un dernier regard accusateur aux biologistes, il leur tourna le dos, écartant quiconque était sur son passage.

— Le feu tue cette chose !

Il s'éloigna d'un pas rageur, suivi de tous les autres.

— Aucune importance qu'ils tuent la chose, dit Mar Dook. Elle est déjà moribonde. Autant la leur laisser pour passer leur colère. Nous avons pratiquement terminé tous les examens que nous pouvions faire. Pour ce que ça nous avance !

Très las, Mar Dook passa la main sur son visage gris de fatigue, et s'assit lourdement sur une table jonchée de bandes magnétiques et de lamelles de préparation pour les microscopes.

— Nous savons maintenant que c'est essentiellement composé de carbone, que cela comporte de très grosses molécules complexes qui changent d'état et produisent le mouvement, et d'autres molécules qui attaquent et digèrent une incroyable variété de substances organiques. On dirait presque que cette créature a été conçue exprès pour s'attaquer à nos formes de vie spécifiques.

— Heureusement que vous avez gardé ça pour vous ! dit ironiquement Emily, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule sur les contestataires qui s'éloignaient, en fureur.

— Mar Dook, vous ne pensez pas ce que vous dites, commença Paul, posant les deux mains sur les épaules du biologiste. C'est dangereux, oui – mais conçu exprès pour nous tuer ?

— Ce n'était qu'une idée en l'air, avoua Mar Dook. Mais Phas a une suggestion encore plus bizarre.

Phas s'éclaircit la gorge.

— Eh bien, c'est sorti de nulle part de façon tellement inattendue que je me demande si ça ne pourrait pas être une arme, préparant le terrain à une invasion ?

Paul et Emily le regardèrent, abasourdis, mais conscients de l'air amusé de Kitti.

— L'interprétation n'est pas illogique. Elle me plaît plus que la supposition de Bay, selon laquelle la chose ne serait qu'au début de son cycle de vie. J'aime mieux ne pas penser à ce qui suivrait.

Paul et Emily regardèrent autour d'eux, atterrés. Mais Pol Nietro se leva et s'éclaircit la gorge.

— L'idée de Mar remonte à l'Âge des Religions. Si ce cycle de

vie produisait des formes hostiles, où sont les descendants des métamorphoses ultérieures ? L'EEE n'a pas découvert d'autres formes de vie incongrues. Quant à une invasion d'outre-espace, il a été établi que toutes les autres planètes de ce secteur galactique sont dépourvues de formes de vie à base de carbone. Or, cette chose est riche en carbone, dit-il, montrant le cube-cage. Ce qui semblerait la limiter à ce système. Et nous trouverons bien comment.

— Je continue à penser que nous avons négligé quelque chose dans notre enquête, dit Phas en secouant la tête. Quelque chose d'évident et d'important.

— Personne n'arrive plus à réfléchir après quarante heures de travail ininterrompu, dit Paul. Nous reverrons vos votes quand vous aurez mangé et dormi, loin de la puanteur qui règne ici. Emily, Jim et moi, nous resterons pour nous occuper de la délégation de Ted. Ces réactions sont disproportionnées.

Il soupira.

— Non que je les en blâme. Une perte soudaine est toujours un choc. Mais personnellement, je trouve qu'il faut toujours être préparé au pire. Et après vos explications, plus rien ne pourra nous surprendre. Nous pourrions prendre des dispositions pour réduire les effets du choc.

Paul échangea quelques mots avec un psychologue, qui pensait que les frustrations des familles endeuillées pourraient se dissiper au cours d'une « incinération rituelle ». Ils n'intervinrent donc pas quand Ted et ses compagnons se présentèrent pour réclamer le cube, puis le détruisirent dans un brasier. La puanteur dégagée faillit en étouffer plusieurs et aida à disperser les spectateurs. Seuls Ted et quelques autres restèrent jusqu'à ce que les dernières braises soient éteintes.

Le psychologue secoua lentement la tête.

— Je vais garder l'œil sur Ted Tubberman pendant quelque temps, dit-il à Paul et Emily. Cette cérémonie n'a pas suffi.

Dès le lendemain matin, on braqua les télescopes sur la planète excentrique. Elle devait son apparence rougeâtre, suggéra Ezra Keroon, à des agrégats tourbillonnants de poussière apportés des confins du système. Malgré le manque de preuves, tous les observateurs pensaient que la planète était, d'une façon ou d'une autre, responsable du désastre.

Dans la journée, Kenjo et son groupe découvrirent sur l'île d'Ierne les traces d'une chute précédente, dont un témoin déclara qu'il s'agissait plutôt d'un orage charriant des particules noires. Un éclaireur envoyé sur le continent Septentrional annonça des traces de destructions récentes sur toute la péninsule orientale. Cette découverte anéantit l'espoir que cette Chute fut unique et confinée à une région. Il

fallait connaître l'étendue et la fréquence des Chutes.

Pour soulager les tensions et les craintes grandissantes, Betty Musgrave-Blake et Bill Duff entreprirent de passer en revue toutes les données botaniques de l'EEE. Ted Tubberman était le seul botaniste professionnel survivant, mais il passait ses jours à rassembler toutes les coques de Fils qu'il pouvait trouver, et ses soirées à les brûler.

En se fondant sur les données originelles et sur l'âge des plus grands arbres trouvés sur les sites des Chutes précédentes, Betty et Bill en déduisirent qu'il devait s'écouler un intervalle d'environ deux cents ans entre les incursions des Fils, compte tenu d'une période de dix à quinze ans pour la régénération de la végétation. Betty ne put pas répondre à la question vitale : pendant combien de temps ces pluies mortelles allaient-elles se poursuivre ?

Ezra Keroon passa la journée à travailler sur l'ordinateur central du *Yokohama*. Ses calculs confirmèrent sans le moindre doute possible que la planète excentrique avait une orbite de deux cent cinquante ans. Mais elle ne restait que peu de temps dans le système intérieur, comme la comète de Halley quand elle visite Sol. Après avoir consulté Paul et Emily, Ezra programma l'une des sondes restantes du *Yokohama* pour aller orbiter la planète, déterminer sa composition et, surtout, les composants de son enveloppe apparemment gazeuse.

Dès que les rapports arrivaient, ils étaient honnêtement présentés dans leur entier à la communauté, mais les spéculations avaient produit des interprétations alarmantes.

Puis Kenjo, très perplexe, alla trouver Betty pour lui communiquer une observation troublante. Elle en informa immédiatement Paul et Emily, et ils organisèrent une réunion discrète avec ceux qui pouvaient encore discuter avec un certain détachement.

— Vous savez tous que j'ai fait des reconnaissances pour cartographier les dévastations, commença Kenjo. Je n'ai pas compris ce que je voyais avant de l'avoir vu assez souvent pour réaliser ce qui *n'était pas là*. Je ne crois pas que tous les Fils sont morts de faim. Et ce fou de Tubberman n'est pas allé aussi loin que moi. Presque partout, il y a des coquilles ! Mais dans neuf cercles que j'ai repérés – et j'y ai atterri pour être bien sûr de ne pas me tromper –, il n'y en avait pas.

Il fit un geste définitif des deux mains.

— Ces cercles étaient isolés, pas en groupe, et la région dévastée n'était pas aussi vaste que d'habitude.

— Eh bien, dit Pol avec un soupir las, dans une perspective biologique, il y a beaucoup d'espèces appelées mais peu d'élues. Peut-être que le voyage à travers l'espace endommage la plupart de ces organismes. Je suis presque soulagé de savoir que quelques-uns survivent et se développent. C'est plus logique. Je préfère ta théorie à d'autres.

— Oui, mais que deviennent-ils au cours de la métamorphose suivante ? demanda Bay, l'air déprimé.

— On ferait bien de le découvrir, dit Paul, cherchant leur accord du regard. Y a-t-il un de ces endroits pas trop loin, Kenjo ?

Le pilote lui montra un point sur la carte, et Paul hocha la tête.

— Parfait. Phas, Pol, Bill, Ezra, Bay et Emily, quittez discrètement le Terminus dans des traîneaux légers. Pour essayer de prévenir de nouvelles rumeurs. Revenez au rapport dès que possible.

Paul renvoya Betty à son foyer et à son bébé, lui conseillant de se reposer. Boris Pahlevi et Dieter Clissmann rédigèrent un programme informatique complet, destiné à l'analyse des données qui continuaient d'arriver. Paul et Ongola attendaient le retour des autres.

Pol, Bay et Phas rentrèrent les premiers, et ils n'apportaient pas de bonnes nouvelles.

— Tous les insectes, vers et larves que nous avons trouvés sur ces sites, dit Phas, paraissent assez inoffensifs. Certains sont déjà catalogués, mais, ajouta-t-il en haussant les épaules, nous avons à peine commencé à identifier les créatures de cette planète et à déterminer leur rôle dans l'écologie. Kenjo a eu raison de nous alerter. Il est clair que certains Fils survivent pour se propager. À ce stade, la théorie de Bay est donc la plus valable. Les Fils n'en sont qu'au début de leur cycle de vie.

Phas avait presque l'air soulagé.

— Mais je ne serai pas tranquille tant que nous n'aurons pas déterminé le cycle complet.

En fin d'après-midi du troisième jour après la Chute, ils reçurent un appel presque hystérique de Wade Lorenzo de Sadrid, dans la province de Macédoine. Jacob Chernoff, qui prit la communication, contacta immédiatement Paul.

— Il dit que ça vient de la mer et droit sur lui. Sa concession se trouve plein ouest sur le 20e parallèle.

Tout en prenant l'appareil, Paul localisa la concession sur la carte.

— Abritez tout le monde sous du plastique de silicium, ordonna-t-il. Brûlez cette substance dès qu'elle touche la surface. Avec des torches si nécessaire. Vous avez des dragonnets ?

Le fermier haletait, cherchant à se dominer.

— Oui, nous avons quelques dragonnets, et aussi deux lance-flammes pour défricher. On pensait qu'il s'agissait d'une mauvaise tempête jusqu'au moment où on a vu les poissons manger. Vous ne pouvez pas venir ?

— On arrive aussi vite que possible !

Paul appela Jim Tillek à la capitainerie de la baie de Monaco, et lui demanda s'il y avait des chalutiers dans le sud-ouest, non loin de

Sadrid.

— Pas aujourd'hui. Qu'est-ce qui ne va pas ? Et voilà pour le ton insouciant, pensa Paul.

— Pouvez-vous venir sans avoir l'air d'être appelé d'urgence ? Près de Paul, Ongola considérait la carte.

— Votre concession de la rivière Boca n'est pas tellement loin de Sadrid, dit-il à l'amiral.

— Je sais.

Paul appela chez lui et, en quelques phrases précises, annonça la mauvaise nouvelle à sa femme et lui rappela les précautions à prendre.

— Je te tiendrai au courant. Avec un peu de chance, tu as encore au moins une heure devant toi si cette pluie tombe en ce moment à Sadrid. Boca est assez loin au nord et sera peut-être épargné. Ce truc semble tomber selon une direction sud-ouest.

— Demandez-lui si ses dragonnets se comportent normalement, suggéra Ongola.

— Ils se chauffent au soleil, comme toujours à cette heure, dit-elle. Je vais les surveiller. C'est vrai qu'ils anticipent l'arrivée de cette chose ?

— Ongola le croit. Je te rappelle plus tard, Ju.

— Je viens de contacter les Logorides en Thessalie, dit Ongola. Ils seront peut-être sur la trajectoire de la Chute. Est-ce qu'on prévient Caesar à Roma ? Il a beaucoup de bétail.

— Mais il a aussi eu l'intelligence de construire des étables en pierre. Enfin, appelez-le quand même, puis voyez si Boris et Dieter ont terminé leur nouveau programme.

Il appela l'atelier principal de mécanique et demanda Kenjo.

— Encore des Fils ? Où ? demanda celui-ci. À Sadrid ? Sur le 20e parallèle ? J'ai quelque chose qui nous y amènera en une heure. – Fulmar a adapté des unités à réaction à un traîneau moyen ; il pense qu'on pourra atteindre les sept cents à l'heure, même à pleine charge. Plus si on vole léger.

— Il nous faut emporter autant de lance-flammes que possible, plus du matériel d'urgence. On prendra les pulvérisateurs d'HNOS – ce sera comme si on projetait à la fois du feu et de l'eau sur les Fils. Pol et Bay ne sont pas bien lourds et seront des observateurs inestimables. Il nous faudra au moins un médecin, deux véto, Tarvi, Jim et moi. Huit en tout. Très bien, nous arrivons.

Se tournant vers Ongola, il demanda :

— Alors, ce programme ?

— Comme nous ne pouvons pas leur dire quand la Chute a commencé, ils voudraient savoir quand elle se terminera, dit Ongola. Plus on pourra leur fournir de données, plus ils pourront être précis...

la prochaine fois. Je fais partie des huit ?

— J'ai besoin de vous ici pour éviter la panique. Il faut qu'on s'organise, bon sang !

Ongola émit un grognement. Paul Benden était légendaire pour son esprit d'organisation et son efficacité dans les situations d'urgence. Vingt minutes plus tard, observateurs, équipage et matériel étaient déjà à bord du traîneau « gonflé ».

Kenjo pilota à la vitesse maximale. Il survola la pointe verdoyante de la péninsule au-delà de la rivière Jourdain, puis la mer, où des grains violents ajoutèrent encore à l'inconfort dans un appareil qui n'était pas prévu pour ces vitesses.

— Pas trace de front de Chute. Ces nuages vers le sud semblent annoncer d'autres grains, dit Paul, s'écartant du périscope et se frottant les yeux. Ces grains ont peut-être sauvé Sadrid, ajouta-t-il à voix basse.

Malgré la vitesse, le voyage sembla interminable. Soudain, Kenjo réduisit la vitesse. À tribord, ils distinguèrent l'eau avec plus de netteté, et à bâbord, ils aperçurent les terres à travers le brouillard de la tempête. Le soleil perça les nuages pour éclairer impartialement la végétation durement secouée par le vent et des aires ravagées.

— C'est un mauvais vent, remarqua Jim Tillek, montrant la mer, plus agitée par l'activité sous-marine que par la tempête. Au fait, avant de quitter la baie de Monaco, j'ai demandé à nos amis dauphins d'aller voir ce qu'ils pouvaient apprendre au large.

— Grands dieux, ils ne peuvent pas déjà être là ! s'exclama Bay, pressant son visage contre l'épais plastique de l'habitacle.

— Peu probable, gloussa Jim, mais les poissons du coin sont en train de faire bombance.

— Restez assis ! cria Kenjo, luttant pour redresser le traîneau.

— Si les dauphins arrivent à découvrir où a commencé la Chute... Des données, voilà ce qu'il faut à Boris et Dicter, dit Paul, se remettant au périscope.

Sadrid n'a pas entièrement échappé au désastre, ajouta-t-il, fronçant les sourcils. On dirait qu'on a rasé une partie de sa végétation à la tondeuse. Atterrissez aussi vite que possible, Kenjo !

— C'est le vent, dit Wade Lorenzo aux sauveteurs. Le vent et la tempête nous ont sauvés. Un vrai déluge, mais d'eau, pas de Fils. Dans l'ensemble, nous sommes indemnes. Ils nous ont protégés, comme on dit qu'ils l'ont fait au Terminus, dit-il, montrant les dragonnets au repos sur les toits.

En cet instant, on fit sortir de la plus grande bâtisse tous les enfants qui regardèrent autour d'eux, les yeux dilatés.

— Mais nous ne savons pas si Jivan et Bahka sont saufs. Ils étaient partis pêcher au chalut, dit Wade, montrant l'ouest d'un geste

découragé.

— S'ils ont fait voile au nord-ouest, ils ont des chances d'en avoir réchappé, dit Jim.

— Mais nous sommes ruinés, ajouta Athpathis, l'air abattu, montrant les champs et les vergers ravagés.

— Nous avons toutes les semences qu'il faut au Terminus, assura Pol Nietro. Et on peut faire plusieurs récoltes par an sous ce climat.

— On reviendra plus tard, dit Paul, aidant à décharger les lance-flammes. Jim, vous organisez les équipes de nettoyage ? Vous savez quoi faire. Pour nous, on va suivre le trajet de la Chute jusqu'au bout. Tenez, Wade, calcinez ces saletés !

— Mais, amiral... commença Athpathis, le blanc de ses yeux ressortant dans son visage hâlé.

— Il y a deux concessions sur le trajet de la Chute, dit Paul, remontant dans le traîneau et refermant le toit.

— Directement chez vous, Paul ? demanda Kenjo en décollant.

— Non, je veux d'abord aller vers le nord. Voir si on trouve Jiva et Bahka. Et la fin de la Chute.

Dès le décollage, Kenjo alluma les réacteurs auxiliaires, plaquant ses passagers sur leurs sièges. Mais il ralentit presque aussitôt.

— Je crois que c'est passé à côté de chez vous.

Paul se remit au périscopie et vit avec soulagement les arbres bordant la plage se balancer au vent. Rassuré, il put se concentrer sur les autres problèmes.

— Tiens, on dirait que la Chute s'est arrêtée brusquement, dit Bay, étonnée.

— La pluie, je crois, dit Paul, se penchant pour regarder à travers le siliplex de l'habitacle. Et regardez ! Ce n'est pas une voile orange, là-bas ?

Paul s'écarta du périscopie avec un sourire las.

— Oui, c'est bien ça, et elle est intacte. Marquez votre position, monsieur Fusaiyuki.

— À vos ordres, amiral.

Une fois de plus, les six passagers durent supporter le choc d'une brutale accélération, puis celui d'un brusque ralentissement. Cette fois, Kenjo y ajouta un virage sur bâbord, qui leur donna l'impression d'un dérapage.

— J'ai marqué ma position. Vos ordres, amiral ?

Un frisson parcourut l'échiné de Paul Benden, dû, espérait-il, à la manœuvre inattendue plus qu'à l'énoncé de son grade. Voilà sept ans qu'il s'était avec bonheur reconverti à l'agronomie, et il n'avait aucune envie de réassumer les responsabilités du commandement.

— Suivons la trajectoire de la Chute pour voir la largeur du

corridor qu'elle a taillé dans la végétation. Je contacterai les autres concessions pour signaler la fin de l'alerte.

Il se permit d'appeler sa femme en premier, et lui fit un bref rapport des événements, autant pour s'en imprimer les détails dans la mémoire que pour la rassurer.

— Dois-je leur envoyer une équipe de secours ? demanda-t-elle.

— Envoie Johnny Greene et Greg Keating dans le traîneau le plus rapide. Nous avons des lance-flammes à revendre.

Les cercles de destruction, affreusement visibles du haut des airs, étaient séparés par des étendues de végétation indemne aux endroits où la pluie avait noyé les Fils avant qu'ils touchent le sol. La pluie et les dragonnets ! Faibles alliés contre un pareil ennemi. Si on le laissait faire... Paul s'obligea à écarter ces pensées. Il n'était plus le chef des colons, et n'avait aucune envie de le redevenir. Il y avait des hommes plus jeunes pour assumer ces responsabilités.

— Le couloir a cinquante clics de large, amiral, annonça Kenjo.

— On voit la végétation se désintégrer à vue d'œil, dit anxieusement Bay. La pluie ne suffit pas.

Elle tourna les yeux vers Paul.

— Mais ça aide, dit Tarvi, qui, lui aussi, regarda Paul.

— Des renforts arrivent de Thessalie et de Roma. Nous brûlerons ces Fils partout où il le faudra. Posez-vous où vous pourrez, Kenjo. Le Terminus voudra tous les détails sur ce que nous avons fait aujourd'hui. Des données ils veulent, des données ils auront.

Le temps que tous les pulvérisateurs aient épuisé leur HNO_3 , les équipes étaient épuisées également. Pol et Bay avaient diligemment suivi les équipes de lance-flammes, notant soigneusement la distribution de la substance, et se félicitant que la tempête ait limité les dégâts. Paul remercia les hommes en renfort, puis dit à Kenjo de rentrer à vitesse raisonnable. Puis, l'air anxieux, il se tourna vers Pol.

— Ces Fils ne tombent pas au hasard, non ?

— Vous aimeriez mieux que les Chutes soient prévisibles, hein ? Non, Paul, nous avons affaire à un organisme vorace et dépourvu de raison. Aucune manifestation d'intelligence, répondit Pol. Et encore moins trace de sensibilité. Je continue à me ranger à la théorie de Bay, qui suppose un cycle de vie en deux ou trois étapes. Mais même dans ce cas, il est peu probable qu'une intelligence se développe à un stade ultérieur.

Après le retour de l'équipe au Terminus, il fut impossible de nier l'existence d'une nouvelle incursion. Ils avaient fait le silence radio pendant leur voyage, mais des rumeurs étaient inévitables.

— Nous n'avons toujours pas assez de données pour déterminer la fréquence ou la trajectoire probable des Chutes, annonça Dieter Clissmann, Les dauphins n'ont apparemment pas découvert où et

quand elle a commencé. La faune marine n'a pas la notion du temps. Boris ajoute des facteurs aléatoires : variations de température, zones de basses et de hautes pressions, fréquence de la pluie, vitesse du vent.

Il soupira en se passant la main dans les cheveux.

— La pluie noie ce truc-là, hein ? Le feu et l'eau la tuent ! C'est toujours une consolation.

Mais rares furent ceux qui se consolèrent si facilement. Il y en eut même quelques-uns au Terminus pour se réjouir que d'autres parties du continent aient enduré les mêmes ravages. La peur et l'horreur eurent pourtant un résultat positif : personne ne contesta plus les mesures d'urgence. Jusque-là, certains trouvaient que les précautions prises violaient l'autonomie garantie par la Charte. Les plus virulents révisèrent leurs objections quand on distribua des photos du « corridor de Sadrid », ainsi que l'avait baptisé Pol. Après quoi, Ongola et son équipe de communications passèrent leur temps à conseiller les concessions dispersées sur tout le continent.

Tarvi constitua une équipe qui travailla jour et nuit pour transformer tous les cylindres en lance-flammes et les remplir d'HNO₃. Cet oxydant facile à fabriquer (il n'exigeait pour sa synthèse que de l'air, de l'eau et de l'énergie hydroélectrique), et non polluant, s'était révélé très efficace contre les Fils. Plus important encore : si on en renversait par accident, il n'était pas dangereux pour la peau des humains et des dragonnets. Un simple linge humide appliqué dans les vingt secondes suffisait à prévenir les brûlures graves. Kenjo commandait un groupe qui adaptait des porte-lance-flammes sur les traîneaux. Il affirmait avec force que la meilleure défense était non seulement l'offensive, mais l'attaque aérienne. Et il avait beaucoup de partisans parmi ceux qui avaient vécu la Première Chute au Terminus.

Le feu était l'arme de choix. Personne n'avait jamais su faire pleuvoir à volonté, et même les plus ardents supporters des dragonnets ne souhaitaient pas s'en remettre uniquement à leur courage.

Il n'y avait pas assez de mains pour effectuer tous les travaux nécessaires. Deux fois, Paul et Emily durent arbitrer des querelles provoquées par le piratage de main-d'œuvre. Les agronomes et les vétérinaires renforcèrent à la hâte les abris destinés au bétail. On explora des grottes comme locaux de remplacement possibles. Les entrepôts désaffectés du Terminus furent mis à la disposition des colons qui désiraient y abriter leur bétail. Étant donné le manque de bras, Joël Lilienkamp décréta que les colons renforceraient eux-mêmes les bâtiments qu'ils occupaient. Beaucoup trouvaient que c'était le rôle du Terminus ; certains hésitaient à quitter leur exploitation à moins qu'on ne leur garantisse des abris sûrs. En huit ans, la population avait

tellement augmenté que les bâtiments originels ne pouvaient pas en accueillir la moitié.

Porrig Connell demeura dans sa grotte, qui comportait assez de salles annexes pour abriter sa famille élargie et ses bêtes. En plus des écuries destinées à ses juments et poulains, il avait construit un box très confortable pour Cricket. Magnanime, il hébergeait des survivants d'autres familles en attendant qu'ils trouvent d'autres cavernes.

Parce qu'ils avaient été les chefs de la colonie, Paul Benden et Emily Boll – de même que Jim Tillek, Ezra Keroon et Ongola – s'aperçurent qu'on leur demandait beaucoup de conseils.

— J'aime quand même mieux qu'ils s'en remettent à moi qu'à Ted Tubberman, remarqua Paul avec lassitude.

— Je ne crois pas, dit le psychologue Tom Patrick, que vous puissiez éluder une explication longtemps sans perdre toute crédibilité. Ce qui serait une grave erreur. Vous n'avez peut-être pas envie de reprendre le commandement, mais il faudra bien que quelqu'un le fasse. Tubberman ne cesse de miner les efforts et le moral de la communauté. Il est tellement négatif qu'il faut se féliciter qu'il passe le plus clair de son temps à écumer le continent à la recherche des coques de Fils à détruire.

— Mais personne ne croit ses divagations ? demanda Emily.

— Beaucoup de ressentiments longtemps enfouis viennent s'ajouter à la peur viscérale des Fils, et poussent certains à l'écouter. Surtout en l'absence de versions autorisées, répondit Tom. Les plaintes de Tubberman ont une certaine base factuelle. Déformée, je vous l'accorde. (Le psychologue haussa les épaules.) À la longue, il finira par se discréditer lui-même, je l'espère. Mais en attendant, il a réveillé des rancœurs qui devraient être apaisées le plus vite possible. De préférence par vous, messieurs, par Emily et par les autres capitaines. Ils ont toujours confiance en vous, malgré les accusations de Tubberman.

— Il va donc falloir franchir de nouveau le Rubicon, soupira Paul.

Il se surprit à frictionner du pouce gauche la peau insensible de ses doigts artificiels. Se renversant dans son fauteuil avec lassitude, il croisa les mains derrière sa nuque comme pour soutenir un grand poids.

— Je peux présider un meeting, Paul, dit Cabot en arrivant à la tour météo. Mais subconsciemment, c'est vous et Emily qu'ils considèrent comme leurs chefs.

— Toute décision de nous rétablir dans nos fonctions doit être spontanée, répondit Paul après un silence pensif.

Lentement, Emily approuva de la tête. Ces derniers jours avaient beaucoup vieilli l'amiral et le gouverneur.

— Il faut suivre le protocole prévu par la Charte. Et pourtant, je n'aurais jamais pensé avoir à faire appel à ces clauses.

— Remerciez le ciel qu'elles existent, dit Cabot avec ferveur.

— Ce qu'il nous faut, selon Tom ici présent, c'est un forum où chacun exprimera ses griefs et ses préjugés. La Chute n'est pas passée à côté de la concession de Boca parce que Paul Benden en est le propriétaire ; elle n'est pas tombée sur Sadrid parce que c'est la dernière établie ; et elle n'a pas épargné la Thessalie parce que Gyorgy a été le premier à choisir ses terres. Nous pouvons survivre à ce danger et nous y survivrons, mais pas si tout le monde tire à hue et à dia. Ou si on ne renonce pas aux idées délirantes, y compris celles de Tubberman, et qu'on ne rétablit pas la confiance.

— Bref, ce que vous voulez, c'est une suspension de l'autonomie.

— Ce n'est pas ce que je veux, répliqua Paul avec force. Mais l'instauration d'une administration centralisée permettra d'organiser efficacement la main-d'œuvre disponible, la distribution du matériel et du ravitaillement, et la survie de la majorité. Aujourd'hui, Joël Lilienkamp a fermé l'Intendance, sous prétexte d'inventaire, pour prévenir les réquisitions inspirées par la panique. Les gens doivent réaliser que nous sommes en situation de survie.

— L'union fait la force ? dit Cabot.

— Le difficile, ce sera d'en persuader nos fortes têtes, dit Tom Patrick.

— Je précise, poursuivit Paul, consultant du regard Emily qui approuva de la tête, que l'identité de ceux qui gouverneront pendant cette urgence importe peu, pourvu qu'il existe une autorité reconnue et obéie pour assurer la survie.

Après un silence, Cabot ajouta pensivement :

— Nous sommes à des années de tout secours. Avons-nous brûlé tous les ponts derrière nous ?

Le lendemain matin, Cabot Francis Carter, le plus vieux juriste de la colonie, fit annoncer au Terminus un meeting de masse pour le lendemain soir, causant surprise et soulagement. Toutes les grandes concessions et exploitations étaient priées d'y envoyer des représentants.

Le soir du meeting, les électriciens étaient parvenus à rétablir le courant d'un côté de la place du Feu de Joie en utilisant des câbles souterrains. Là où les lampes ne fonctionnaient pas, on avait planté des torches dans les supports. On avait disposé des chaises et des bancs sur toute l'aire éclairée. La plate-forme, construite à l'origine pour les musiciens qui animaient les réjouissances quotidiennes, supportait une longue table, d'un côté de laquelle s'alignaient six

chaises. Il faisait assez clair pour reconnaître ceux qui y prendraient place.

Un murmure d'étonnement parcourut l'assemblée en constatant l'absence de Paul Benden et d'Emily Boll. Cabot Francis Carter monta sur l'estrade, suivi de Mar Dook, Pol et Bay Harkenon-Nietro, Ezra Keroon et Jim Tillek.

— Nous avons eu le temps de pleurer nos pertes, commença Cabot d'une voix sonore qui portait facilement jusqu'aux derniers rangs, et que même les enfants écoutaient en silence. Elles ont été lourdes. Elles auraient pu être pires, et il n'en est pas un parmi nous pour refuser de remercier nos petits amis cracheurs de feu, nos alliés les dragonnets.

« Ce soir, je n'ai pas que de mauvaises nouvelles mais je voudrais en avoir de meilleures. Nous savons maintenant que la substance qui a tué certains de vos proches et anéanti cinq concessions est une forme primitive de mycorhize. Mar Dook me dit que sur d'autres planètes, y compris notre propre Terre, on trouve des champignons simples vivant en symbiose avec des arbres, le mycélium du champignon s'associant à la racine de la plante hôte. Nous avons vu que cette substance s'attaque à la végétation...

— Et à pratiquement tout le reste, hurla Ted Tubberman.

— C'est malheureusement vrai.

Cabot ne chercha pas à détendre l'atmosphère. Mais il avait bien l'intention de garder le contrôle des débats. Il éleva légèrement la voix.

— Ce que nous commençons seulement à réaliser, c'est que le phénomène affecte toute la planète, et que ses dernières manifestations remontent approximativement à deux cents ans.

Il fit une pause, pour donner le temps à ses auditeurs de digérer la nouvelle, puis leva les mains pour demander le silence.

— Bientôt, nous serons capables de prédire exactement où et quand se produiront de nouvelles Chutes, car, malheureusement, il y en aura d'autres. Mais cette planète *est à nous*, déclara-t-il avec une résolution farouche, et ce n'est pas des Fils sans intelligence ni conscience qui nous obligeront à partir.

— Espèce de canaille, on *ne peut pas* en partir !

Ted Tubberman se leva d'un bond, brandissant les poings en l'air comme un dément.

— Vous avez tout organisé pour qu'on soit coincés ici, dévorés par ces choses monstrueuses. On ne peut pas partir ! On mourra tous ici !

Sa diatribe déclencha des murmures lugubres dans l'assistance. Sean, assis près de Sorka, en fut indigné.

— Imbécile de commanditaire, gronda-t-il. Il savait que c'était

un voyage sans retour. Seulement, maintenant que ça tourne mal pour lui, il faut qu'il mette la faute sur quelqu'un d'autre.

Sorka le fit taire pour entendre Cabot.

— Notre situation n'est pas désespérée, commença Cabot, dominant les murmures de sa voix vibrante. Loin de là ! C'est un défi lancé à notre ingéniosité, à notre adaptabilité. L'humanité à survécu dans des environnements bien plus défavorables que Pern. Nous avons un problème, et nous devons le résoudre pour survivre. Car nous survivrons !

Voyant le grand botaniste ouvrir la bouche pour parler, Cabot éleva encore la voix.

— Quand nous avons signé la Charte, nous savions tous que nous partions sans retour. Et même si c'était possible, je refuserais de partir ! Car cette planète contient pour moi plus de promesses que Centauri Un ou même la Terre ! Je ne laisserai pas ce phénomène me chasser de la maison que j'ai construite, me dépouiller du bétail que j'élève ni de la qualité de vie dont je jouis !

D'un geste dédaigneux, il relégua la menace au rang d'inconfort mineure.

— Je combattrai ces Fils chaque fois qu'ils frapperont ma concession ou celle de mes voisins, de toutes mes forces et avec toutes mes ressources. Cette assemblée a été convoquée démocratiquement, selon notre Charte, afin de décider du plan à adopter pour que notre colonie survive. En fait, ces mycorrhizoïdes nous assiègent. Nous devons donc développer une stratégie permettant de minimiser leurs effets sur nos vies et nos biens.

— Proposes-tu d'instaurer la loi martiale, Cabot ? demanda Rudi Shwartz en se levant. Cabot gloussa.

— Comme il n'y a pas d'armée sur Pern, Rudi, la loi martiale est impossible. Mais les circonstances nous obligent à considérer la suspension de notre autonomie actuelle pour réduire les ravages de ces Fils. Je suggère que nous revenions provisoirement au gouvernement centralisé de notre première année sur Pern.

Il termina en criant, pour dominer les protestations :

— Ce gouvernement prendra les mesures nécessaires pour assurer notre survie, si désagréables qu'elles soient pour nous tous qui avons pris l'habitude de jouir d'une totale autonomie.

— Et ces mesures ont déjà été décidées ? demanda une femme.

— Absolument pas. Nous ignorons encore presque tout de... notre adversaire – mais nous devons envisager toutes les éventualités. Nous savons que les Fils tombent sur toute la planète et que, tôt ou tard, ils ravageront toutes les concessions. Il nous faut circonscrire ce danger, donc centraliser le matériel et les vivres disponibles, et retourner aux cultures hydroponiques. Certains techniciens parmi vous

devront revenir au Terminus, car c'est là que leurs compétences seront le mieux employées. Nous devons tous travailler ensemble au lieu de suivre des chemins séparés.

— Quelle alternative avons-nous ? demanda une autre femme dans le silence qui suivit. Elle semblait résignée.

— Certains d'entre vous disposent de concessions très étendues, répondit Cabot d'un ton sensé. Vous pourriez sans doute survivre par vous-mêmes. Toute organisation centrale au Terminus devrait considérer d'abord les besoins de sa population, mais ce ne serait pas du « chacun-pour-soi ».

Il lança un sourire rassurant dans la direction de la femme.

— C'est pourquoi nous sommes rassemblés ici ce soir. Pour discuter de toutes les options, à fond comme autrefois.

— Pas si vite ! cria Ted Tubberman, se relevant d'un bond, déployant les bras et regardant autour de lui, le menton agressif. Nous disposons d'une option sûre et réaliste. Envoyons une capsule-SOS sur la Terre pour demander des secours. C'est une situation d'urgence. Nous avons besoin d'aide !

— Je te l'avais bien dit, murmura Sean à Sorka. Il crie comme un cochon qu'on égorge. Si la Terre débarque ici, on file dans la Grande Barrière !

— Je ne compterais pas trop sur l'aide de la Terre à ta place, dit Joël Lilienkamp, assis dans les premiers rangs, mais ses paroles furent étouffées par la clameur approuvant les paroles de Ted Tubberman.

— On n'a pas besoin que la Terre vienne magouiller sur Pern ! cria Sean, en se levant. Cette planète est à nous !

Cabot demanda le silence, sans grand résultat. Finalement, mettant ses mains en porte-voix, il hurla son message :

— On se calme, mes amis. N'oubliez pas – écoutez tous ! – qu'il faudra plus de dix ans avant qu'on ait une réponse.

— Personnellement, ça ne me plairait pas que la Vieille Terra ou même Centauri Un viennent fouiner dans *nos* affaires, cria Jim Tillek, essayant de dominer le brouhaha. Enfin, s'ils se donnent seulement la peine de répondre. Et s'ils condescendaient à nous aider, ils nous hypothéqueraient à mort. À la fin, c'est eux qui posséderaient tous les droits miniers et toutes les terres arables. Auriez-vous tous oublié Ceti 111 ? Et je ne vois pas pourquoi une administration centrale pendant l'état d'urgence serait si redoutable. Pour moi, c'est une solution de bon sens. Il faut tout partager, et partager également !

Un murmure approuvateur parcourut l'assemblée, où pourtant quelques visages restaient mornes et découragés.

— Il a raison, dit Sean, assez fort pour être entendu autour de lui.

— Papa et Maman sont aussi de cet avis, ajouta Sorka, montrant

ses parents assis quelques rangées devant eux.

— Il faut envoyer un message à la Terre, hurla Ted Tubberman, repoussant ses voisins qui s'efforçaient de le faire asseoir. Il faut leur dire que nous sommes en danger. Nous avons le droit d'être aidés ! Pourquoi ne pas envoyer un message ?

— Pourquoi ? cria Wade Lorenzo des derniers rangs. Parce qu'on a besoin d'aide tout de suite. Dans dix ans, on aura sûrement résolu le problème. Une Chute, ce n'est pas la fin du monde, ajouta-t-il avec l'assurance que donne l'expérience.

Il se rassit au milieu des sifflements et des huées, émanant principalement de ceux qui étaient au Terminus pendant la tragédie.

— Et n'oubliez pas qu'il a fallu un demi-siècle avant que la Terre se porte au secours de Ceti 111, dit Betty Musgrave-Blake, bondissant sur ses pieds.

Ce qui provoqua de nouveaux commentaires.

— Ouais, le capitaine Tillek a raison. Il faut résoudre nos problèmes nous-mêmes. Impossible d'attendre la Terre.

— T'es fou, Tubberman.

— Assis et la ferme.

— Cabot, continuons la réunion.

Ses voisins forcèrent le botaniste à se rasseoir ; il repoussa leurs mains et croisa les bras avec défi. Tarvi Andiyar et Fulmar Stone se rapprochèrent discrètement. Sallah les regarda avec appréhension, sachant que la minceur de Tarvi cachait une force peu commune.

Sean poussa Sorka du coude.

— On l'a forcé à la fermer ; on va enfin pouvoir discuter. Je déteste ces meetings ; tout le monde fait de l'esbroufe, et ils ne savent même pas de quoi ils parlent.

Levant la main pour demander la parole, Rudi Shwartz se redressa.

— Si les grandes concessions pouvaient garder leur autonomie, comment pourrait-on organiser un gouvernement centralisé ? Est-ce que les grands domaines lui devraient obéissance ?

— Il s'agit de répartir équitablement les vivres, le matériel et les locaux, plutôt que de... commença Joël Lilienkamp en se levant.

— Tu veux dire qu'il n'y a pas assez de vivres ? lança une voix angoissée.

— Pour l'instant, si, reprit Joël, mais si ces Chutes affectent toute la planète... nous avons tous vu les champs du Terminus, après. Et si les Chutes se reproduisent à intervalles réguliers, alors...

Une femme poussa un gémissement consterné.

— Alors, reprit-il, il faudra répartir justement ce que nous possédons. Je ne vois rien de mal à revenir pour un temps aux cultures hydroponiques. Cela nous a bien réussi pendant quinze ans sur les

vaisseaux, non ? Nous pouvons recommencer.

Ce défi, présenté avec entrain, fut diversement accueilli.

— N'oubliez pas, mes amis, que les Fils n'affectent pas la mer, dit Jim Tillek avec une jovialité forcée. Nous pouvons vivre de la mer, et bien vivre.

— Joël a raison, s'écria Mairi Hanrahan : nous pouvons adopter des méthodes de culture alternatives. Et tant que nous pourrons trouver dans la mer les protéines qu'il nous faut, tout ira bien. Je crois qu'il faut nous raidir devant la difficulté, au lieu de nous effondrer à la première anicroche.

— Une anicroche, tu parles ! rugit Ted Tubberman. Je ne veux pas simplement survivre au jour le jour, claquemuré dans un abri en me demandant si ces trucs ne vont pas percer le toit pour me dévorer vivant !

— Ted, je n'ai jamais entendu un adulte dire tant d'âneries, dit Jim Tillek. Notre nouveau monde nous pose un problème, et je ferai tout ce que je pourrai pour aider à le résoudre. Alors, arrête de râler et essayons de trouver des solutions. On est là pour rester, mon vieux, et on survivra !

— Je suis d'avis de demander des secours à la Terre, dit quelqu'un, d'une voix calme mais ferme. Je trouve que nous aurons besoin des défenses que peut fournir une société sophistiquée, et d'autant plus que nous n'avons apporté que très peu de technologie avec nous. Et surtout si ces Fils reviennent régulièrement.

— Une fois que nous aurons demandé de l'aide, nous serons obligés de l'accepter quand elle arrivera.

— Lili, quelles sont les probabilités que la Terre nous envoie des secours ? demanda Jim Tillek.

De nouveau, Ted Tubberman bondit sur ses pieds.

— On n'est pas ici pour parier sur les probabilités ! Il faut voter ! Et, si ce meeting est vraiment démocratique, votons sur ma proposition d'envoyer un SOS aux Planètes Intelligentes Fédérées.

— Je soutiens cette motion, dit un médecin, approuvé par plusieurs autres.

— Rudi, dit Cabot, nomme deux autres assesseurs, et nous procéderons à un vote à main levée.

— Tout le monde n'est pas là ce soir, remarqua Wade Lorenzo.

— Ceux qui n'ont pas jugé bon d'assister à un meeting annoncé à l'avance devront se soumettre aux décisions de ceux qui y sont venus, répondit sévèrement Cabot, vigoureusement applaudi. Votons sur la motion proposée. Ceux qui sont d'avis d'envoyer un SOS aux Planètes Intelligentes Fédérées pour demander assistance, levez la main.

Des mains se levèrent, comptées par les assesseurs, Rudi

Shwartz notant les résultats. Puis Cabot demanda qui était opposé à l'envoi d'un tel SOS, et la majorité fut dépassée. Ted Tubberman se remit à vitupérer.

— Vous êtes tous fous ! Impossible de vaincre ce truc par nous-mêmes. Aucun endroit n'est sûr sur cette planète ! Vous ne vous rappelez donc pas les rapports de l'EEE ? Toute la planète a été dévorée. Il lui a fallu plus de deux cents ans pour s'en remettre. Quelles chances avons-nous ?

— Ça suffit, Tubberman, rugit Cabot. Tu as demandé un vote, tu l'as eu, et la *majorité* a décidé de ne pas demander d'aide à la Terre. De toute façon, notre situation est assez sérieuse pour nécessiter des mesures immédiates.

« La première priorité est de fabriquer des revêtements métalliques pour protéger les bâtiments existants, quels qu'ils soient. La seconde est de fabriquer du HNO₃, des cylindres et des pièces pour les lance-flammes. La troisième est d'économiser au maximum les vivres et le matériel. Un autre problème sera d'instaurer un système de guet dans toutes les concessions jusqu'à ce que nous ayons déterminé la fréquence et la répartition des Chutes.

« Je propose de réintégrer temporairement dans leurs fonctions Emily Boll et Paul Benden. Le gouverneur Boll a su assurer l'indépendance et le ravitaillement de sa planète malgré un embargo spatial des Nathis qui a duré cinq ans. Et l'amiral Benden est de loin le plus compétent pour organiser une stratégie de défense efficace.

« Je vous demande de voter à main levée immédiatement, et nous organiserons un référendum régulier dès que nous saurons combien de temps durera cet état d'urgence.

Un murmure d'assentiment accueillit ces déclarations énergiques.

— Nous votons à main levée sur l'adoption des priorités que je viens d'exposer, et sur la réintégration de l'amiral Benden et du gouverneur Boll dans leurs fonctions.

Beaucoup levèrent immédiatement la main, tandis que d'autres hésitaient, puis, encouragés par la résolution de leurs voisins, se joignaient à eux, plus lentement. Bien avant que Rudi eût fini de compter, Cabot savait que la majorité était en faveur des mesures d'urgence.

— Gouverneur Boll, amiral Benden, acceptez-vous ce mandat ? demanda-t-il d'un ton officiel.

— C'était truqué ! vociféra Ted Tubberman. Truqué, je vous dis. Ils veulent seulement reprendre le pouvoir.

Ses accusations s'interrompirent soudain : Tarvi et Fulmar le forçaient à se rasseoir.

— Gouverneur ? Amiral ? dit Cabot, ignorant l'interruption.

Vous êtes les plus qualifiés pour ces postes, mais si vous refusez, j'accepterai des candidatures de l'assistance.

Lentement, Emily Boll se leva.

— J'accepte.

— Moi aussi, dit Paul Benden, debout près du gouverneur. Mais seulement pour la durée de l'état d'urgence.

— Vous le croyez ? rugit Ted Tubberman, échappant à ses deux surveillants.

— En voilà assez, Tubberman, cria Cabot, perdant patience. La majorité approuve les mesures d'urgence, même si elles ne te plaisent pas.

Lentement, l'assistance se calma. Cabot attendit le silence complet.

— J'ai réservé le pire tant que je n'étais pas certain que vous décideriez de lutter ensemble. Boris et Dictor pensent qu'un modèle de distribution des Fils commence à émerger. S'ils ont raison, les Fils tomberont demain après-midi à la rivière Malaisie et traverseront la province de Cathay jusqu'à Mexico sur le lac Maori.

— Sur la Malaisie ?

Chuck Kimmage se leva d'un bond, sa femme cramponnée à son bras. Phas avait pu contacter les autres concessions de Malaisie et de Mexico, mais Chuck et Chaila étaient arrivés juste avant le meeting, trop tard pour qu'il les prévienne personnellement,

— Et nous vous aiderons tous à préserver vos biens, dit Emily Boll à voix haute et ferme.

Paul bondit sur l'estrade, levant les mains pour obtenir le silence.

— Je demande des volontaires pour piloter les traîneaux et actionner les lance-flammes. Kenjo et Fulmar ont trouvé le moyen de les monter sur les appareils. Certains sont déjà installés. Ceux d'entre vous qui possèdent des traîneaux, petits et moyens, mettez-les à la disposition de la communauté. La meilleure façon d'anéantir les Fils est de les calciner en l'air, avant qu'ils aient touché la surface. Il nous faudra aussi des équipes au sol, pour tuer ceux qui auront échappé à l'attaque aérienne.

— Et les lézards de feu, si c'est comme ça que vous les appelez ? Ils ne vont pas aider aussi ? demanda quelqu'un.

— Ils nous ont bien aidés lors de l'attaque du Terminus, ajouta une femme, la voix brisée d'appréhension à ce souvenir.

— Ils ont aussi aidé à la concession de Sadrid avant-hier, dit Wade.

— Et la pluie a pas mal aidé aussi, dit Kenjo.

— Tous ceux qui ont des dragonnets seront les bienvenus dans les équipes au sol, reprit Paul.

Mais lui aussi était sceptique, ayant été trop occupé pour s'attacher un dragonnet, même si sa femme et son fils aîné en avaient deux chacun.

— J'ai spécialement besoin de tous ceux ayant quelque expérience des combats ou du pilotage. Cette fois, l'ennemi n'est pas le Nathi, mais c'est toujours notre monde qu'on attaque. Arrêtons l'envahisseur, demain et chaque fois que ce sera nécessaire !

Des acclamations spontanées éclatèrent en réponse à ce vibrant discours, reprises de plus en plus fort par les gens qui se levaient en brandissant le poing. Sur l'estrade, les chefs regardaient ces réactions, soulagés et rassurés. Peut-être Ongola fut-il le seul à remarquer ceux qui restaient assis et silencieux.

11

Si Boris et Dicter ne se trompaient pas, la prochaine Chute, commençant approximativement à 16 heures 30, frôlerait la péninsule de Kahrain, environ cent vingt klicks au nord-ouest de l'embouchure de la rivière Paradis, par 25 degrés sud. Dieter et Boris n'étaient pas sûrs que la Chute irait jusqu'à Mexico sur le lac Maori mais, là aussi, toutes les précautions étaient prises.

Le commandant Kenjo Fusaiyuki rassembla ses escadrilles à l'endroit convenu. Les Fils se noyaient peut-être dans la mer, mais ses équipes pourraient s'entraîner sur l'« ennemi réel ».

« Entraînement » n'était pas le mot juste pour le chaos qui s'ensuivit. Kenjo en fut réduit à vociférer des ordres péremptaires à ses pilotes ardents mais novices qui piquaient follement derrière les Fils, s'aspergeant souvent entre eux de grandes giclées d'HNO₃.

Pour lutter contre les Fils, il fallait des techniques tout autres que pour chasser le wherry ou abattre une grosse machine volante pilotée par un ennemi d'intelligence moyenne. Les Fils étaient dépourvus d'intelligence. Ils tombaient, c'est tout – selon une direction sud-ouest, à l'occasion amalgamés en paquets par une rafale de vent. C'était le caractère inexorable de cette Chute aveugle qui était rageant, décourageant, déprimant et frustrant. Quelles que fussent les quantités calcinées en plein ciel, il y en avait toujours d'autres. Les pilotes nerveux piquaient, viraient, plongeaient. Les canonnières inexpérimentées tiraient sur tout ce qui bougeait, c'est-à-dire, assez souvent, sur un autre traîneau à la poursuite des Fils. Neuf dragonnets domestiques tombèrent, victimes de leur inexpérience, et soudain le nombre des dragonnets sauvages diminua sérieusement.

Pendant la première demi-heure de la Chute, sept traîneaux entrèrent en collision, trois furent gravement endommagés, et deux eurent leur toit fracturé, ce qui les rendit impropres au combat aérien. Même le traîneau de Kenjo portait des marques de brûlures. Quatre bras cassés, six mains fracturées ou foulées, six clavicules fêlées et une

jambe brisée mirent quatorze canonniers hors de combat ; bien d'autres continuèrent malgré lacérations et ecchymoses. Personne n'avait pensé à fixer des harnais de sécurité pour les canonniers.

Au début de la deuxième heure, quand la Chute tombait encore au-dessus de la mer, les chefs d'escadrille – Kenjo, Sabra Stein-Ongola, Théo Force et Drake Bonneau, plus Paul Benden en qualité de chef des équipes au sol – tinrent à la hâte une conférence radio. Il fut décidé d'assigner une altitude à chaque escadrille, à intervalles de cent mètres. En formation triangulaire, chaque escadrille balayerait les cinquante klicks du corridor de Chute. Chacune se composait de sept traîneaux, et l'important, c'était de rester à l'altitude assignée.

Dès que les traîneaux commencèrent à garder leurs distances, collisions et avaries diminuèrent. Kenjo et les meilleurs pilotes volaient en rase-mottes pour intercepter la plus grande quantité possible de Fils ayant échappé aux escadrilles supérieures. Paul Benden coordonnait les mouvements des glisseurs, petits véhicules rapides sur coussins d'air transportant les équipes armées de lance-flammes portatifs. Joël Lilienkamp organisait le remplacement des cylindres d'HNO₃ vides et des batteries à plat. Une équipe médicale était sur le qui-vive.

Vers le milieu de la Chute, Paul Benden se rendit compte que ses équipes au sol étaient trop espacées pour être efficaces, même si les Fils tombaient souvent sur des roches ou des terres pauvres où ils dépérissaient et mouraient rapidement. Vers la fin, la fatigue gagnant les équipages et les batteries commençant à s'épuiser, les Fils arrivèrent plus nombreux à la surface.

La Chute se termina d'un seul coup, au bord du lac Maori et juste avant les plus grandes constructions de Mexico. Les chefs d'escadrille ordonnèrent à leurs pilotes d'atterrir. Ceux qui n'avaient pas participé à la défense leur apportèrent de la soupe chaude et du klah, du pain frais et des fruits ; ils avaient installé une infirmerie. Puis la barge de ravitaillement de Joël Lilienkamp aborda, avec des batteries neuves et des cylindres d'HNO₃.

Mais la journée n'était pas finie. Les pilotes repartirent inspecter au ralenti le corridor de Chute, à la recherche de tous les Fils « vivants ». Paul, à la tête de ses équipes couvertes de sueur et de suie, repartit vers la concession de Malaisie pour repérer des signes d'infestation secondaire aux endroits où aucune coque et aucun Fil en décomposition n'étaient visibles. On n'en découvrit que deux, qui, sur l'ordre de Paul, furent copieusement arrosés d'HNO₃.

On cria au gaspillage de carburant.

— Les dragonnets étaient très calmes, amiral. Ce n'est pas le cas quand il y a des Fils.

— Il vaut mieux ne pas prendre de risques à ce stade, répondit

Paul, adoucissant sa remarque d'un sourire.

Certes, les dragonnets percevaient à l'avance l'arrivée des Fils, mais ils ne semblaient pas se douter de l'existence d'un second stade de leur cycle de vie.

Pourtant, le respect de Paul pour les dragonnets s'accrut quand il les vit rechercher avec diligence tous les Fils tombés à la surface. Plusieurs fois pendant la Chute, il remarqua un vol de dragonnets luttant aux côtés de Sean Connell et de la jeune et rousse Hanrahan. Ces créatures semblaient obéir à des ordres. Leurs mouvements étaient disciplinés, alors que ceux des autres groupes voletaient au hasard dans une frénésie désordonnée.

Très souvent, Paul vit une de ces petites créatures disparaître soudain quand l'haleine enflammée d'un autre menaçait de l'atteindre. Les traîneaux en revanche n'étaient pas prévus pour la lutte aérienne et n'étaient pas très efficaces. Il se rappela comme il avait admiré les dragonnets pendant l'attaque des wherries. Et d'après les récits de leur défense « en ombrelle » du Terminus, des centaines de dragonnets sauvages étaient venus en renfort. Paul se demanda s'il serait possible de mobiliser *tous* les dragonnets et de les faire dresser par Connell et Hanrahan.

Après cette Chute, bien des parcelles de terre se trouvèrent ravagées, mais, malgré l'inexpérience des pilotes, des canonniers et des équipes au sol, les dégâts étaient bien moindres que lors de la première.

La plupart des combattants choisirent de passer la nuit à la concession de Malaisie. De sa propre initiative, Pierre de Courcis assumait les fonctions de chef cuisinier, et son équipe fit rôtir des poissons et des tubercules dans de grandes fosses creusées sur la plage. Sur la plage, Sean et Sorka ouvrirent un dispensaire d'urgence pour soigner les dragonnets à l'aide d'une pommade analgésique qu'ils étalaient sur leurs brûlures.

— Tu crois que quand Sira ne pleurera plus, mon bronze et mon brun reviendront ? demanda Tarde Chernoff.

Elle était noire de graisse et de suie, son justaucorps en peau de wherry troué d'impacts de Fils, anciens et nouveaux, mais, comme tous les maîtres de dragonnets, elle pensait à ses petits amis avant de s'occuper d'elle-même.

Sean haussa les épaules sans répondre, mais Sorka posa une main rassurante sur le bras de Tarrie.

— En général, ils reviennent. Ils sont bouleversés quand l'un des leurs est blessé, surtout si c'est une reine. Tâche de dormir cette nuit et tu verras demain matin.

— Pourquoi lui donner de fausses espérances, Sorka ? demanda Sean à voix basse quand Tarrie fut repartie vers le feu de camp, sa

reine confortablement blottie au creux de son bras. Tu sais très bien qu'un lézard de feu grièvement blessé ne revient pas.

Sean avait l'air lugubre. Sorka et lui avaient eu de la chance jusque-là avec leurs dragonnets, mais ils leur avaient imposé une discipline propice à la survie.

— Elle a besoin de dormir sans se rendre malade d'inquiétude. Et il y en a beaucoup qui reviennent.

Sorka soupira et referma son coffret de médicaments. Elle se redressa et s'étira avec lassitude.

— Masse-moi un peu l'épaule droite, Sean, tu veux ?

Elle lui tourna le dos et soupira de soulagement sous les doigts déliés de Sean qui détendirent bientôt ses muscles contractés de fatigue.

Les mains de Sean lui malaxèrent doucement le dos ; il savait merveilleusement supprimer les contractures. Puis, cessant de masser, ses mains se mirent à caresser amoureusement, d'abord sa nuque, puis sa magnifique chevelure. Malgré sa fatigue, elle réagit à cet appel silencieux. S'écartant de lui en souriant, elle regarda autour d'elle si leurs dragonnets s'étaient éloignés.

— Ils ont trouvé un nid tranquille pour s'y blottir, dit-il d'un ton suggestif.

— Alors, trouvons-en un pour nous.

Elle lui prit la main, et, quittant la plage, ils s'enfoncèrent dans un fourré de plantes lancéolées qu'ils avaient aidé à défendre.

Revigorés par le repas chaud et un copieux gobelet de vieux quikal préparé par Chaila Zavior-Kimmage à partir de fruits indigènes, Paul et Emily réunirent discrètement un conseil restreint dans une étable intacte avec Ongola, Drake, Kenjo, Jim Tillek, Ezra Keroon et Joël Lilienkamp.

— Nous ferons mieux la prochaine fois, amiral, l'assura Drake Bonneau avec un fringant salut militaire.

Kenjo, qui entrait derrière lui, considéra le héros avec une condescendance amusée.

— Aujourd'hui, nous avons appris que ces Fils exigent des techniques d'attaque et de frappe totalement différentes. Nous allons perfectionner la formation en « V » pour qu'aucun Fil ne passe. Les pilotes doivent s'entraîner pour rester à altitude constante. Les canonniers doivent apprendre à contrôler leur tir. Nous avons évité des accidents de justesse. Et nous avons perdu quelques dragonnets. Nous ne pouvons pas continuer à risquer des vies comme ça. Et encore moins des traîneaux.

— Nous pouvons réparer les appareils, remarqua sèchement Joël Lilienkamp, mais les batteries ne dureront pas éternellement. Nous ne

pouvons pas nous permettre de les épuiser à des exercices d'entraînement. Malgré mon système de réapprovisionnement, que j'espère bien améliorer, neuf pilotes ont dû atterrir à Maori en vol plané. Mauvaise gestion. La formation triangulaire économise le courant, mais il faut quand même des jours pour recharger les batteries à plat. Ce truc va tomber pendant combien de temps ?

— Nous ne l'avons pas encore établi, dit Paul. Boris et Dieter collationnent des informations.

— Par tous les diables, ce n'est pas ça qui nous dira ce que nous avons besoin de savoir, dit Drake avec impatience. *D'où* viennent ces Fils ?

— La sonde est partie, dit Ezra Keroon. Il faudra encore deux jours avant que ses rapports commencent à arriver.

Drake poursuivit comme s'il n'avait pas entendu.

— Je voudrais savoir si ce truc ne serait pas plus vulnérable dans la stratosphère. Nous n'avons que dix traîneaux pressurisés, mais est-ce qu'une attaque à haute altitude ne serait pas plus efficace ? Peut-être que ce truc arrive dans la haute atmosphère en gros paquets, qui se dispersent en tombant ? Pourrait-on inventer des armes moins primitives que les lance-flammes ? Nous avons besoin d'en savoir plus sur l'ennemi.

— C'est un ennemi qui ne se défend pas, remarqua Ongola.

— Exact, répliqua Paul, en se tournant vers Kenjo. Je me demande si un vol orbital nous fournirait des données utiles. Combien de carburant reste-t-il dans les réservoirs du *Mariposa* ?

— Si c'est moi qui pilote, assez pour trois vols, peut-être même quatre, répliqua Kenjo, évitant à dessein le regard de Drake, selon les manœuvres et le nombre d'orbites.

— Tu es l'homme de la situation, Kenjo, dit Drake. Tu peux atterrir avec un dé à coudre de carburant.

Kenjo, avec un petit sourire, s'inclina légèrement.

— Est-ce que nous savons quand et où ce truc frappera la prochaine fois ?

— Nous le savons, dit Paul avec assurance. Si les prévisions sont exactes, et elles l'ont été aujourd'hui, les Fils frapperont en deux endroits différents : à 19 heures 30, de l'Arabie jusqu'à la mer d'Azov, et à 3 heures 30, de la mer jusqu'à la pointe du Delta. Deux régions inhabitées.

— Nous ne pouvons pas laisser ces Fils proliférer à leur aise où que ce soit, dit Ezra, alarmé.

— Je sais, mais si nous devons livrer bataille tous les trois jours, nous serons bientôt épuisés.

— Il n'est pas indispensable de tout protéger, dit Drake, dépliant sa carte de vol. Il y a beaucoup de marais et de rochers.

— Néanmoins, nous combattons cette Chute, dit Paul d'un ton sans réplique. C'est une occasion de raffiner vos techniques et d'entraîner vos équipages. Il est préférable de les anéantir en plein ciel, c'est incontestable. Les Fils n'ont pas dévasté tant de terres aujourd'hui, mais nous ne pouvons pas nous permettre de perdre les vastes zones des corridors de Chute à chaque attaque.

— Réquisitionnez des dragonnets, dit Joël Lilienkamp, facétieux. Ils sont aussi valeureux au sol qu'en l'air.

Emily le considéra tristement.

— Dommage qu'ils ne soient pas plus grands. Paul se tourna vers elle, l'examinant d'un regard incisif.

— Voilà la meilleure idée de la journée, Emily.

Drake et Kenjo se regardèrent, perplexes, mais Ongola, Joël et Ezra Keroon se redressèrent, l'air plein d'espoir. Jim Tillek souriait de toutes ses dents.

Il y avait cinq îles principales au large de la côte méridionale de la Grande île, vestiges de volcans éteints pointant encore au milieu des flots vert-bleu. Celle dont Avril et Stev approchaient n'était qu'un cratère de volcan englouti dont les pentes descendaient presque directement dans la mer, sauf au sud où le bord du cratère était plus bas. Stev pointa la proue du petit bateau vers le rivage nord, tandis qu'Avril s'agitait avec impatience sur son siège.

— Cet imbécile de Nielsen a dû se tromper, marmonna-t-elle, sautant sur l'étroite plage de galets avant même qu'il ait coupé le moteur. Comment une plage pleine de diamants aurait-elle pu nous échapper ?

— N'oublie pas que nous avons des sites plus prometteurs !

Stev la regarda ramasser une poignée de cailloux noirs et les filtrer entre ses doigts. Elle ne conserva que le plus gros qu'elle lui lança.

— Tiens ! Examine-le !

Tandis qu'il introduisait la pierre dans son scanner portatif, elle regarda autour d'elle, furieuse et agitée.

— C'est absurde ! Toutes ces pierres ne peuvent pas être des diamants noirs, non ?

— En tout cas, celui-là en est un !

Elle reprit la pierre et la leva dans le soleil.

— Et celui-là ?

Elle ramassa un caillou de la grosseur du poing et le lui tendit, mais il fut assez vigilant pour remarquer qu'elle mettait le premier dans son sac.

— Heureusement que ce jeune Nielsen n'est que notre apprenti. Tout ça est à... nous !

— Eh bien, il faudra veiller à éviter l'effondrement des cours.

D'une main impatiente et un peu tremblante, il mit la grosse pierre dans le scanner.

— C'est effectivement un diamant noir. D'environ quatre cents carats, et presque sans crapauds. Congratulations, ma chère. Tu as trouvé le filon.

Elle grimaça et lui arracha le diamant pour le serrer contre elle.

— Rien, reprit-il, n'empêche des diamants de se former dans un volcan, s'il y a les ingrédients voulus et la pression suffisante. Je t'accorde que cette plage est peut-être la seule dans tout l'Univers uniquement composée de diamants noirs. Mais c'est bien ce que *tu* as ici, dit-il avec un sourire malicieux.

Elle le regarda, soupçonneuse, et parvint à sourire avec détachement.

— Ce que *nous* avons, Stev, dit-elle. Voilà le moment le plus exaltant de ma vie.

Passant son bras libre autour de son cou, elle l'embrassa passionnément, se pressant si fort contre lui qu'il sentit le diamant s'enfoncer dans sa chair.

— Rien ne doit se mettre entre nous, pas même un diamant, mon amour, murmura-t-il, le lui enlevant malgré sa résistance et le jetant dans le bateau derrière lui.

Le lendemain matin, Stev ne fut pas surpris outre mesure de constater qu'Avril et le plus grand traîneau avaient disparu. Il alla au trou de rocher où il savait qu'elle cachait les plus belles gemmes découvertes. Il était vide.

Stev eut un sourire ironique. Elle n'avait peut-être pas entendu le SOS diffusé par le Terminus. Lui, il connaissait les événements survenus sur le continent Méridional, et surveillait l'est chaque fois qu'un nuage apparaissait, prêt à toute éventualité. Il doutait qu'il en fût de même pour Avril. Il regrettait de ne pas voir sa tête quand elle découvrirait que le Terminus grouillait de monde, et que les pistes d'atterrissage étaient encombrées de traîneaux et de techniciens. Il se mit à hurler de rire quand un apprenti vint annoncer avec angoisse qu'il ne trouvait Avril nulle part.

Nabhi Nabol ne trouva pas cela si drôle.

Kenjo termina son orbite en dépensant le minimum de carburant. Concentré sur sa tâche, sentant sous lui la puissante poussée de l'appareil, il jouissait de l'exaltation que lui procurait l'apesanteur. Dommage que ses autres problèmes ne pussent pas disparaître aussi facilement. Mais il n'avait pas perdu la main pour le pilotage spatial.

Les trois derniers jours avaient été remplis d'une activité

frénétique, pour réviser les systèmes du *Mariposa*, vérifier la défaillance possible de pièces essentielles. Il avait même permis à Théo Force de commander son escadrille quand les Fils étaient tombés sur les montagnes au sud-est de Karachi. Il était plus important de réarmer le *Mariposa*. Finalement, tous les systèmes fonctionnèrent parfaitement, et un démarrage préliminaire des moteurs s'avéra aussi régulier qu'on pouvait l'espérer. Kenjo avait protesté lorsqu'on l'avait forcé à se reposer douze heures avant de décoller.

— Vous êtes peut-être un as du pilotage, Kenjo, mais il y a ici de meilleurs mécaniciens que vous, lui avait dit Paul Benden sans ambages. Vous avez besoin de vous reposer *maintenant*, pour être vigilent dans l'espace où nous ne pourrons pas vous aider.

On avait calculé le plan de vol pour que Kenjo se trouve à l'endroit où Boris et Dicter avaient prévu l'entrée de la prochaine Chute dans l'atmosphère. Leur programme indiquait que les Fils tombaient approximativement à soixante-douze heures d'intervalle, à une ou deux heures en plus ou en moins. La mission de Kenjo consistait à évaluer la précision de ce programme, à déterminer la composition des Fils avant leur entrée dans l'atmosphère et, si possible, à repérer d'où ils venaient. En dernier lieu, mais tout aussi important, il devait les détruire avant leur entrée dans la couche atmosphérique. La prochaine Chute était attendue sur la concession désertée d'Oslo, puis devait continuer au-dessus de la concession de la rivière Paradis, pour se terminer sur les plaines d'Arabie.

Kenjo était cent miles au-dessous des astronefs déserts, trop loin pour les apercevoir au télescope. Néanmoins, il essaya de les voir, réglant le grossissement au maximum. Puis il haussa les épaules. Les astronefs, c'était de l'histoire ancienne. Il allait apporter à la communauté une contribution nouvelle et incomparable. Kenjo Fusaiyuki allait découvrir la source des Fils, les éradiquer une fois pour toutes et devenir un héros planétaire. Alors, personne ne pourrait plus lui reprocher d'avoir « économisé » tant de carburant pour son usage personnel. Ce qui satisferait son sens de l'honneur et calmerait ses remords intermittents.

La construction d'un avion ultraléger lui avait donné de grandes satisfactions. Il en avait trouvé les plans dans la magnétothèque du *Yokohama*, à la section Histoire des Engins Aérospatiaux. Son moteur était assez gourmand, même après avoir subi quelques modifications, mais le carburant économisé pendant ses navettes lui en permettait l'usage. Il avait éprouvé un plaisir inimaginable à le piloter au-dessus de la Grande Barrière Occidentale, même après avoir suscité une rumeur sur une grosse bête volante encore inconnue. Sa femme, toujours calme et patiente, n'avait pas émis d'avis sur ces activités, et l'avait simplement aidé à construire son appareil. Ingénieur

mécanicien, elle gérait la petite centrale hydroélectrique desservant leur maison du plateau et leurs trois petites concessions de la vallée. Elle lui avait donné quatre enfants, dont trois fils, elle était bonne mère, et trouvait même le temps de l'aider à soigner les arbres fruitiers qu'il cultivait pour avoir une monnaie d'échange. Elle était bien à l'abri des Fils, car ils avaient taillé leur habitation dans le roc, n'utilisant le bois que pour l'intérieur. Et elle l'avait aidé à tailler un hangar pour son avion à l'aide de la petite excavatrice empruntée à Drake Bonneau. Mais elle ne savait pas qu'il avait aussi une autre grotte où cacher ses réserves de carburant. Il n'avait pas encore pu transférer à Honshu tout ce qu'il avait entreposé dans la grotte du Terminus.

On ne critiquerait plus ce qu'il avait fait quand il leur aurait apporté les informations qu'il leur fallait. Il s'arrangerait pour que trois ou quatre vols soient nécessaires. Comme son petit appareil était pitoyable, comparé au *Mariposa* ! Et comme il était primitif, le traîneau qu'il pilotait en qualité de chef d'escadrille... Il était enfin revenu à sa véritable vocation : l'espace !

Les alarmes du vaisseau se déclenchèrent et, quelques instants plus tard, une sorte de pluie se mit à crépiter sur la coque. Il était au milieu d'une averse de petits ovoïdes. Avec le cri que poussaient autrefois les guerriers japonais, Kenjo mit à feu les répulseurs de tribord, et sourit quand l'écran se constella de petites étoiles de destruction.

Avril Bitra était livide. Elle n'arrivait pas à y croire. Quand Stev l'avait persuadée de prendre des apprentis pour que personne ne se demande ce qu'ils faisaient sur la Grande île, la population du Terminus ne dépassait pas deux cents personnes. Elle le retrouva grouillant de monde. Il y avait partout des lumières et des gens affairés malgré l'heure tardive. Pis encore, les pistes d'atterrissage étaient encombrées de traîneaux, petits, moyens et grands, autour desquels s'affairaient des techniciens – et le *Mariposa* avait disparu ! Qu'est-ce qui se passait, grands dieux ?

Elle avait posé son traîneau au bout de la piste où elle avait vu pour la dernière fois le canot amiral. Impuissante et déçue, elle fulminait. Elle possédait une fortune pour quitter ce maudit tas de boue. Elle s'était même arrangée pour se débarrasser de tous ses compagnons. Elle n'éprouvait aucun scrupule à abandonner Stev Kimmer. Il s'était montré utile, et même amusant – jusqu'à la découverte des diamants noirs. Oui, elle avait eu raison de partir immédiatement, avant qu'il ait eu le temps de démanteler les traîneaux ou de faire quelque chose d'irréparable qui l'aurait obligée à l'emmener avec elle. Par tous les enfers des dix-sept mondes, où était

passé le *Mariposa* ? Qui brûlait le carburant dont elle avait besoin pour rallier les vaisseaux de la colonie ? Elle s'efforça de contrôler sa rage. Il fallait réfléchir !

À retardement, elle se rappela le SOS. Elle regrettait maintenant de n'y avoir pas prêté attention. Enfin, ce ne pouvait pas avoir été très grave, pas avec le Terminus bourdonnant comme une ruche. Et cela pouvait même jouer en sa faveur. Personne ne la remarquerait.

Elle frissonna soudain dans l'air frais du plateau. Elle s'était habituée au climat tropical de la Grande île. Marmonnant un chapelet de jurons inventifs, elle fouilla dans la petite soute du traîneau et trouva une salopette à peu près propre. Elle ceignit aussi une ceinture de mécanicien qu'elle trouva dessous. C'était sans doute à Stev : il était toujours bien équipé. Mais pas préparé à toute éventualité.

Avant de partir à la recherche du *Mariposa*, il lui fallait cacher son traîneau. Dans le noir, elle essaya de localiser l'un des épais buissons poussant à la périphérie des pistes, mais elle n'en vit aucun. En revanche, elle tomba par hasard sur une petite excavation qui s'avéra assez grande pour y cacher son sac de gemmes. Elle alla le chercher dans le traîneau, le jeta dans le trou, empila par-dessus de la terre et des pierres, puis braqua le rayon de sa lampe sur l'endroit pour voir si la cachette était bonne. Enfin, elle se dirigea vers les lumières.

Regardant distraitement par la fenêtre du rez-de-chaussée de la tour météo où Drake Bonneau dirigeait une séance d'entraînement, Sallah Telgar-Andiyar pensa qu'elle se trompait : la femme *ressemblait* seulement à Avril Bitra. Elle portait une ceinture de mécanicien et se dirigeait vers un traîneau démonté. Pourtant, Sallah ne connaissait personne qui eût cette démarche arrogante, ce balancement de hanches provocant. Puis la femme s'arrêta et se mit au travail sur le traîneau. Sallah secoua la tête. Avril était à la Grande Ile ; elle n'avait même pas répondu au SOS ou, plus récemment, au rappel de tous les pilotes au Terminus. Personne ne l'avait vue, et personne ne s'en souciait, mais le génie informatique de Stev Kimmer aurait été inappréciable.

— Ne gardez pas le doigt sur le bouton en permanence.

La voix de Drake attira son attention.

Pauvre garçon, pensa Sallah, qui essayait d'apprendre à tous les jeunes à combattre les Fils.

— Balayez toujours de la proue à la poupe. Les Fils tombent selon une direction sud-ouest, et si vous arrivez sous le front de chute, vous en calcinez davantage.

Drake n'avait plus de place sur son tableau, couvert de diagrammes et de plans de vol.

Pour les pilotes des navettes, c'était comme une réunion de vieux amis. Tous les anciens étaient là, sauf Kenjo et Nabhi Nabol. Sallah était ravie de l'absence de Nabol. Il aurait sans doute ricané de mépris de se voir en compagnie des jeunes qui avaient appris à piloter au Terminus. Elle les avait connus adolescents.

Il s'était écoulé plus de temps qu'elle ne réalisait depuis leur établissement à Karachi. Et il y avait eu beaucoup de changements, comme ces dragonnets perchés sur de jeunes épaules, ou blottis sur des genoux en culottes de peau. Les siens – un or et deux bronzes –, comme ses aînés, avaient quand même un peu d'éducation. Ils étaient perchés sur les étagères de la grande salle.

— Restez à votre altitude ! continuait Drake. Nous essayons de fabriquer des appareils qui vous préviendront quand vous en dévierez d'un poil. Il faut absolument maintenir une altitude constante pour éviter les collisions. Nous avons plus de pilotes que de traîneaux. *Vous*, dit-il, braquant l'index sur son auditoire, vous pouvez être remplacés. Pas les traîneaux. Et nous devons en faire voler le plus grand nombre possible.

Elle n'avait plus l'habitude d'entendre des mots. Seulement des bruits. Et des silences. Les silences de tous les enfants quand ils font des bêtises ou des choses défendues. Et les siens étaient inventifs. Elle sentit ses lèvres s'entrouvrir en un sourire de fierté maternelle, puis se ressaisit en réalisant que Drake la regardait.

Ses trois aînés lui manquaient déjà terriblement. Ram Da, âgé de sept ans, déjà robuste et raisonnable, avait promis de s'occuper de Dena et Ben. Sallah avait amené avec elle Cara, qui avait trois mois – le bébé était en sécurité à la crèche de Mairi Hanrahan –, si bien qu'elle n'était pas totalement seule. Mais Tarvi était retourné à Karachi, où il confectionnait nuit et jour des plaques de métal, travaillant aussi dur que ses subordonnés qu'il poussait jusqu'aux limites de leurs forces.

Tarvi étant si occupé, il valait mieux qu'elle eût quelque chose à faire. Il ne lui consacrait jamais beaucoup de temps, alors, en ces circonstances, elle n'aurait même pas la satisfaction de dormir à son côté – ou de l'éveiller à l'amour, à l'aube, encore trop endormi pour résister à ses caresses.

Qu'est-ce qu'il lui reprochait ? Leur désir et leur passion mutuelle n'avaient pourtant pas été feints, ce fameux jour, dans la grotte. Quand ils s'étaient aperçus qu'elle était enceinte, il avait tout de suite proposé de régulariser leur situation. Elle n'avait pas insisté, mais elle avait été soulagée que l'initiative vienne de lui. Il lui avait témoigné considération, tendresse et sollicitude pendant toute sa grossesse, et s'était réjoui que son premier-né fût un beau et robuste garçon. Il adorait tous ses enfants, heureux de les voir naître et

grandir. C'est sa femme qu'il évitait, fuyait, ignorait.

Sallah soupira. Qu'aurait été sa vie avec Drake Bonneau, heureux au bord de son lac ? Svenda semblait très contente d'elle, et se vantait de ne pas vouloir plus de deux enfants. En public, Drake affichait toute l'assurance et la désinvolture d'un aviateur, mais, la veille, tout le monde avait remarqué que son impérieuse épouse le menait par le bout du nez. Malgré toutes les excentricités de Tarvi, Sallah préférait le géologue et n'en appréciait que plus les rares occasions où elle éveillait son désir jusqu'à la passion. C'était peut-être là le problème : elle aurait dû lui laisser l'initiative. Non, elle avait essayé, et elle avait passé une année misérable avant de penser à ses « attaques de l'aube ».

Jivan lui avait enseigné quelques notions de pashto, et elle s'était renseignée sur les prénoms féminins en cette langue. Qui que ce fût que Tarvi appelât au faîte de la passion, ce n'était pas une autre femme. Ni un autre homme, à sa connaissance.

— Voilà le tableau de service pour la prochaine Chute, dit Drake. N'oubliez pas qu'il y aura deux offensives, une au Jourdain, l'autre à Dorado. Les escadrilles pour Dorado partiront à l'avance pour pouvoir se reposer avant la bataille.

Svenda s'approcha vivement de sa table, décourageant par son air revêche tous ceux qui s'approchaient pour poser des questions à Drake.

— Quand es-tu arrivée, Sallah ? demanda Barr, se tournant vers elle avec son sourire amical. Personne de notre ancien groupe ne savait quand tu viendrais.

Sallah éclata de rire. Sa personnalité exubérante n'avait absolument pas changé, bien que sa silhouette se fût un peu arrondie.

— Combien d'enfants as-tu maintenant, Barr ? demanda Sallah. On s'est bien perdues de vue depuis qu'on habite chacune à un bout du continent.

— Cinq, dit Barr, pouffant comme une gamine et coulant un regard entendu à Sallah. La dernière fois, c'étaient des jumeaux, et je ne m'y attendais vraiment pas. C'est alors que Jess m'a appris que les naissances gémellaires étaient communes dans sa famille. Je l'aurais étranglé !

— Mais tu ne l'as pas fait !

— Non ! C'est un bon mari, un bon père et un bon travailleur, dit Barr, hochant la tête à chacune de ces vertus. Et toi, Sallah, tout va bien ?

— Certainement. J'ai quatre gosses. J'ai amené Cara avec moi. Elle n'a que trois mois.

— Elle est chez Mairi ou chez Chris MacArdle-Cooney ?

— Chez Mairi. On ferait bien de consulter le tableau pour voir

quand nous sommes de service. Où est Sorka ces temps-ci ?

— Oh, elle vit avec un autre vétérinaire. Sur la place de l'Irlande.

— Ça tombe bien !

Soudain, Sallah se sentit pleine de rancœur, sans doute à cause de la liberté dont jouissaient les jeunes, de la froideur que lui témoignait Tarvi, et de l'idée soudaine qu'elle n'avait actuellement que peu de responsabilités, bien que sa profession redevînt très recherchée.

— Viens, allons prendre un verre et rattraper le temps perdu.

Sorka et Sean rentrèrent chez eux par des chemins différents, lui venant d'une réunion inattendue avec l'amiral Benden, elle rentrant de l'écurie. Elle devina à son pas saccadé que Sean avait du mal à contenir sa rage. Il la retint jusqu'à ce qu'ils soient entrés dans la maison.

— Andouille, triple andouille, dit-il, claquant la porte derrière lui. Pédant, tête de cochon, bête comme ses pieds.

— L'amiral Benden ? demanda-t-elle, étonnée.

— Cet imbécile veut organiser une unité de cavalerie !

— Une cavalerie ?

— Pour galoper avec des lance-flammes, pas moins !

— Il ne sait pas que les chevaux ont peur du feu ?

— Maintenant, il le sait.

Sean alla ouvrir un petit placard et en sortit une bouteille de quikal qu'il leva d'un air suggestif.

— Si, je t'en prie. Si je ne me détends pas, mon dîner ne passera pas. Il devait vraiment avoir les nerfs à vif.

— À la santé des amiraux idiots qui sont très compétents dans l'espace et parfaitement débiles avec les animaux. Comme si on avait assez de chevaux pour les sacrifier dans une entreprise aussi bête. Il me voit aussi dresser des escadrons de lézards de feu – il s'entête à les désigner par le premier nom qu'il leur a donné – pour piquer sur les Fils à la commande. Il ne sait même pas qu'ils ne pondront pas avant l'été ! Enfin, si les aviateurs ne les calcinent pas tous !

Sorka ne l'avait jamais vu dans une fureur pareille. Il marchait comme un lion en cage, le visage congestionné, agitant le bras gauche comme un dément, buvant entre ses phrases pour dissiper sa colère. En surface, elle écoutait ses paroles, approuvant ses angoisses et ses opinions, et, au fond, elle s'enchantait que sous cette personnalité réservée, presque froide, qu'il montrait à tous, il y eût un homme si intelligent, passionné, critique, rationnel et dévoué à la communauté.

Sorka ne savait pas exactement quand elle avait compris qu'elle l'aimait, mais elle se rappelait très bien le jour où elle avait compris que lui l'aimait : la première fois qu'il avait explosé en sa présence au

sujet d'un incident mineur. Sean ne se serait jamais permis ce luxe s'il ne s'était pas senti totalement en confiance : s'il n'avait pas eu besoin inconsciemment de son affection et de son réconfort. Le regardant donner libre cours à son exaspération, elle se permit un petit sourire, qu'elle dissimula avec tact derrière son verre.

— Mais Sean, l'amiral t'a consulté, *toi*, remarqua-t-elle. Il nous observait dans le corridor de Malaisie, il voyait que nos dragonnets étaient bien dressés. Il sait que tu trouves mieux que personne les endroits où les reines cachent leurs œufs.

Sorka aimait Sean dans toutes ses humeurs, mais ses rares explosions la fascinaient. Sa colère n'était jamais dirigée contre elle ; il la critiquait rarement, et toujours d'un ton impersonnel. Ses amies se demandaient comment elle pouvait supporter son caractère taciturne, presque lugubre, mais avec elle il était prévenant, attentif à ne pas l'offenser et il n'était pas bavard – à moins que ses chevaux ne soient en danger. Elle le laissa continuer sa diatribe, amusée du langage par lequel il décrivait les antécédents probables de l'amiral, qu'il respectait généralement.

— Eh bien, as-tu proposé à l'amiral un œuf de dragonnet quand la saison viendra ? demanda-t-elle, lorsqu'il s'arrêta pour reprendre baleine.

— Ha ! Oui, si je peux !

Pivotant sur lui-même, il se laissa tomber près d'elle sur le canapé, le visage soudain calme, les yeux fixés sur le liquide ambré dans son verre. À son expression, elle comprit que quelque chose le tracassait encore. Elle attendit.

— Tu sais que nous n'avons pas aperçu le moindre lézard sauvage par ici. On n'en voit plus depuis la Chute de Sadrid. Pourtant, s'il y avait un endroit sûr sur cette planète, ils l'auraient trouvé !

— Ils étaient beaucoup à nous aider au corridor de Malaisie.

— Jusqu'à ce qu'un débile se mette à les calciner aussi ! Sean vida son verre pour se calmer les nerfs.

— Les lézards sauvages ne nous aideront jamais si la nouvelle se répand. Il se servit un autre verre.

— Dis donc, où sont les tiens ? demanda-t-il soudain, remarquant que les perchoirs étaient déserts.

— Dehors, comme les tiens, répondit-elle doucement. Quand Emmett m'a dit que Blazer était tout affolée de ta juste colère, j'ai dit aux miens qu'ils devraient se trouver à manger tout seuls ce soir. De toute façon, ils n'aiment pas les plats à base de fromage.

— Ce n'est pas souvent que nous avons une soirée à nous, lui murmura-t-il à l'oreille. Finis ton verre, ma belle.

Il lui ébouriffa sa frange, puis sa main descendit le long de sa joue en une caresse.

— Et arrête le réchauffeur, ajouta-t-il juste avant de l'embrasser.

Sorka s'exécuta avec plaisir. C'était gênant d'avoir à inventer des excuses pour se débarrasser des dragonnets. Mais, même quand ils n'étaient pas en chaleur, ils adoraient les émotions fortes, et avec un chœur de treize participants pépiançant leurs encouragements, tout le voisinage aurait deviné ce qui se passait chez les Hanrahan-Connell.

Plus tard dans la soirée, quand les bruits industriels se furent tus au Terminus, Sorka se demanda si elle avait conçu. Sean dormait paisiblement à son côté, la main légèrement posée sur son bras. Elle ne lui avait jamais parlé de régulariser leur situation, et n'avait même jamais attiré son attention sur le fait que toute la population du Terminus les considérait comme un couple établi. Sean et elle étaient d'accord presque sur tout, mettant à profit leur stage d'apprentis vétérinaires pour produire des chevaux robustes à partir des meilleures lignées génétiques disponibles, soit dans les banques, soit parmi les étalons. Ils devaient bientôt passer leur examen de médecine vétérinaire, et ils avaient trouvé l'endroit parfait pour s'établir – une vallée au milieu de la Grande Barrière Orientale. Sean avait emmené Red visiter la future concession Killarney, et son père avait hautement approuvé leur choix. Sorka avait considéré cela comme une approbation tacite de leur union.

Mais si les parents de Sorka étaient d'accord, Porrig Connell la traitait toujours comme une invitée qu'il aurait préféré voir moins souvent. Sa femme n'avait jamais renoncé à ramener son fils au bercail. Elle lui avait choisi une autre compagne, et embarrassait tout le monde en essayant de la lui imposer sous tous les prétextes.

— On est trop proches parents, Maman, lui avait dit Sean un jour qu'elle se faisait pressante. C'est mauvais pour les enfants. Le père de Lally Moorhouse était ton cousin germain. Nous avons besoin de diversifier le pool génétique, pas de le réduire.

Elle avait dû attendre ses dix-sept ans avant qu'il lui manifeste son amour, et la soirée avait été mémorable. Les rôles s'étaient trouvés renversés, elle ardente et voluptueuse, lui tendre et hésitant. La réaction passionnée de Sorka à ses discrètes avances les avait tous deux étonnés et ravis, mais ils avaient attendu qu'elle ait dix-huit ans avant de se mettre en ménage. Leur génération avait pris l'habitude d'une période d'essai avant un engagement officiel devant un magistrat.

Sorka désirait ardemment un enfant de Sean. Depuis cette horrible demi-heure passée dans l'eau sous la corniche, elle avait compris qu'ils étaient mortels. Elle voulait quelque chose de Sean – juste en cas. Non qu'il fût imprudent ou téméraire, mais les fils Lilienkamp ne l'étaient pas non plus, et la pauvre Lucy Tubberman encore moins. Cette première Chute avait tué tant de monde !

Sorka ne voulait pas rester seule, sans aucun héritage de Sean. Jusque-là, elle n'avait pas essayé de concevoir, parce qu'une grossesse aurait interféré avec leurs plans pour la concession Killarney : il leur fallait autant de crédits-travail que possible pour acheter leurs terres. Parfois, elle se demandait pourquoi elle n'était encore jamais tombée enceinte, avec tous les batifolages auxquels ils s'étaient livrés tous les deux. Mais ce soir, plus question de batifoler ; c'était du sérieux.

Fleur du Vent ouvrit à Paul Benden, Emily Boll, Ongola, Pol et Bay Harkenon-Nietro, et leur tint la porte pour entrer.

Kitti Ping était assise dans un fauteuil rembourré qui, décida Paul, devait être surélevé sous sa housse, ce qui lui donnait l'apparence d'un trône archaïque. Elle avait l'air imposant, un véritable exploit (elle faisait à peine la moitié de sa propre taille) ; la magnifique couverture tissée posée sur ses genoux et sa tunique à manches longues ornée de riches broderies accentuaient encore son autorité naturelle.

Elle leva une main délicate – pas plus grande que la main de mon aînée, pensa Paul – et leur fit signe de prendre place sur les tabourets disposés en cercle irrégulier devant elle.

Paul replia ses longues jambes sous lui pour s'asseoir, réalisant alors qu'elle s'était donné l'avantage de dominer ses visiteurs. Amusé par cette tactique, il la regarda en souriant et il eut l'impression qu'elle devinait sa pensée.

Rares étaient les traditions ethniques ayant survécu à l'Age des Religions, mais les Chinois, les Japonais, les Maoris et les Kapayans d'Amazonie conservaient leurs anciennes coutumes. Dans la demeure pernaise de Kitti, aux meubles de famille raffinés, Paul se soumit au rituel de l'hospitalité. Fleur du Vent leur servit un thé parfumé dans de ravissantes tasses en porcelaine. La petite plantation de thé, destinée à cette jolie cérémonie, avait été anéantie par la Première Chute.

Buvant à petites gorgées, Paul avait parfaitement conscience que c'était peut-être le dernier thé de sa vie.

— Nous sommes, dit-il, en très mauvaise posture pour nous défendre contre les Fils. Bref, nous aurons épuisé nos ressources d'ici cinq ans. Nous n'avons pas l'équipement nécessaire pour fabriquer des traîneaux et des batteries quand ceux que nous avons apportés seront hors d'usage. Kenjo a essayé de détruire les Fils dans l'espace, mais sa tentative n'a que partiellement réussi, et nous n'avons plus beaucoup de carburant pour le *Mariposa*.

« Comme vous le savez, aucun des astronefs de la colonie n'était équipé d'armes offensives ou défensives. Même si nous pouvions construire des lasers militaires, il ne nous reste plus assez de carburant pour amener un seul vaisseau dans une position où il pourrait

annihiler les spores. Pourtant, la meilleure façon de protéger la surface est de détruire cette menace en plein ciel.

« Boris et Dictier ont confirmé nos pires craintes : les Fils tomberont selon une configuration qui ravagera toute la planète si on ne les arrête pas. Et il y a peu d'espoir que la sonde d'Ezra Keroon nous rapporte beaucoup d'informations utiles.

Kitti haussa ses délicats sourcils, sincèrement étonnée.

— Ils ont leur origine sur l'étoile du matin ? Paul poussa un profond soupir.

— C'est la théorie actuelle. Nous en saurons davantage au retour de la sonde.

Kitti Ping hocha pensivement la tête, resserrant ses doigts déliés sur ses accoudoirs.

— Nous sommes dans une situation désespérée, Kitti Ping Yung, dit Emily.

Elle aussi, elle était nerveuse comme une écolière. Pol et Bay les encouragèrent de la tête. Kitti Ping et Fleur du Vent, debout à la gauche de sa grand-mère, attendirent patiemment.

— Si seulement les dragonnets étaient plus grands, Kitti, intervint Bay avec sa brusquerie habituelle, et assez intelligents pour obéir aux ordres, ils nous aideraient énormément. J'ai pu accroître leur empathie latente par la mentacomm, c'est relativement simple. Il nous les faudrait *grands*, intelligents, obéissants, assez robustes pour la tâche qui les attend : calciner les Fils en plein ciel.

Enfonçant ses mains dans ses manches et les posant sur ses genoux, Kitti baissa la tête et garda si longtemps le silence que tous se demandèrent si elle ne s'était pas endormie sans s'en apercevoir, comme font les grands vieillards. Puis elle reprit la parole.

— Les dragonnets possèdent déjà toutes les caractéristiques que vous désirez améliorer et renforcer.

Elle eut un sourire d'excuse, plein de tristesse et de compassion.

— Je n'étais qu'une humble étudiante, bien qu'attentive et travailleuse, dans les Grands Ateliers d'Eridani. La plupart du temps, ces techniques réussissaient, mais hélas, je n'ai jamais su pourquoi certaines modifications échouaient. Ni pourquoi certains organismes mouraient. Ou auraient dû mourir. Les Eridanis nous enseignaient le comment, mais jamais le pourquoi.

Paul poussa un profond soupir.

— Mais je peux essayer, reprit-elle. Et j'essaierai. Car, bien que le cours de mes ans approche de son terme, il faut penser à ceux qui viendront après moi.

Elle se tourna pour adresser un doux sourire à Fleur du Vent, qui baissa humblement la tête.

— Vous essaieriez ? s'écria Bay, en se levant d'un bond.

Elle faillit se ruer sur Kitty pour l'embrasser mais se ressaisit à temps.

— Bien sûr que *j'essaierai !* dit Kitty, levant sa petite main en guise d'avertissement. Mais vous devez savoir que je ne peux pas présumer du résultat. Ce que nous allons entreprendre est dangereux pour l'espèce, peut-être pour nous aussi. C'est une chance que les dragonnets aient déjà tant des qualités requises chez l'animal modifié. Même ainsi, nous ne parviendrons peut-être pas à réaliser la créature voulue, ni même à assurer sa reproduction. Nous n'avons pas de laboratoires sophistiqués. Nous devons nous en remettre à la répétition, au travail des yeux et des mains, qui remplaceront la précision. La tâche est noble, les moyens rudimentaires.

— Mais il faut absolument essayer ! dit Paul Benden, en *serrant les poings*.

12

Priorité absolue fut donnée au projet de Kitti Ping, auquel travaillèrent tout le personnel médical disponible, les vétérinaires et leurs apprentis, Sean et Sorka compris, par équipes se relayant nuit et jour. Quiconque possédait quelques notions de biologie ou de chimie ou quelque expérience des techniques de laboratoire était automatiquement réquisitionné ; ceux qui avaient des doigts déliés étaient employés à la préparation des plaques, et les convalescents récemment brûlés par les Fils surveillaient les moniteurs. Kitti, Fleur du Vent, Bay et Pol établirent le code génétique des dragonnets de feu. Ce n'étaient pas des créatures terriennes, mais leur structure biologique ne s'avéra pas trop différente.

— Nous avons bien réussi avec les chiroptéroïdes de Centauri Un, dit Pol, et leur code génétique était à base de silicium.

Il fallut jongler avec les emplois du temps afin de trouver assez de monde pour combattre les Fils au-dessus des régions habitées. On instaura un roulement de quatre équipes, afin que chacun puisse se détendre, se reposer ou s'occuper de sa concession – mais certains spécialistes passaient outre et il fallut leur donner l'ordre de dormir.

On prévoyait d'autres doubles Chutes : le trente et unième jour après la Première Chute, les Fils balaieraient le camp de Karachi et la pointe de la péninsule de Kahrain ; trois jours plus tard, une autre suivrait un corridor allant de Kahrain à la concession de la rivière Paradis, tandis qu'une autre passerait au-dessus de la mer, au large de la province de Cibola. Encore trois jours et une dangereuse double Chute frapperait la concession de Boca et les épaisses forêts du Bas-Kahrain et de l'Arabie, où poussait la seule essence indispensable pour étayer les puits de mine au camp Karachi et au lac de Drake.

Ezra passait des heures dans la cabine abritant le module les reliant à l'ordinateur central du *Yokohama*, fouillant les histoires militaires et navales à la recherche d'un moyen quelconque de combattre la menace. Il cherchait aussi, avec beaucoup moins

d'optimisme, des équations qui permettraient peut-être d'altérer l'orbite de la planète. Ainsi, on éviterait les Chutes au prochain passage. Mais dans l'immédiat, l'orbite de Pern était déjà semée d'une profusion de spores, et il fallait assumer le danger. Il faisait aussi des comparaisons avec des données du programme de Kitti. Il attendait également la transmission des données de la sonde.

Kenjo effectua encore trois missions. Les jauges du *Mariposa* baissaient très peu à chaque voyage, et on le complimenta de son économie.

— Ma parole, on dirait que tu le fais marcher aux gaz d'échappement ! disait Drake.

Kenjo hochait modestement la tête sans répondre. Mais il se félicitait de n'avoir pas transféré toutes ses réserves à Honshu. Bientôt, il serait obligé d'y faire appel pour continuer à aller dans l'espace. Nulle part ailleurs il ne se sentait aussi pleinement vivant.

Chaque fois, il rapportait des informations utiles. On découvrit que les Fils voyageaient sous forme de spores dont l'enveloppe extérieure brûlait en entrant dans l'atmosphère, libérant une capsule intérieure. À 15 000 pieds de la surface, ces capsules s'ouvraient, et il s'en échappait des rubans, dont certains trop fins pour survivre en altitude. Mais, comme tout le monde le savait au Terminus, il n'en restait encore que trop.

Une Chute étant prévue sur la Grande Ile au Jour 40, Paul Benden ordonna à Avril Bitra et Stev Kimmer de revenir au Terminus. Stev demanda s'il devait rapporter des métaux, et Joël Lilienkamp fut trop heureux de lui en fournir toute une liste. Aussi, quand ils arrivèrent avec quatre traîneaux bourrés de lingots jusqu'au toit, personne ne leur reprocha leur longue absence.

— Je ne vois pas Avril, remarqua Ongola comme on déchargeait les lingots aux entrepôts.

Stev le regarda, un peu surpris.

— Ça fait des semaines qu'elle est revenue. Elle n'a pas signalé son retour ? demanda-t-il, jetant un coup d'œil sur les pistes où le soleil faisait briller la coque du *Mariposa*.

Ongola secoua lentement la tête.

— Tiens, c'est bizarre ! Le regard de Stev s'attarda sur le *Mariposa*, juste assez pour qu'Ongola le remarque.

— Peut-être qu'elle a été dévorée par les Fils !

— Elle, peut-être, mais pas le traîneau, répliqua Ongola, sachant qu'Avril chérissait trop sa petite personne pour s'exposer à un danger. On va ouvrir l'œil.

Les prévisions de Chutes étaient affichées partout et constamment remises à jour ; on les rayait des listes dès qu'elles étaient passées, et on annonçait les trois suivantes, pour que tout le

monde puisse prévoir son emploi du temps une semaine à l'avance. Avril ne pouvait pas être restée dix minutes au Terminus sans être avertie des dangers des Fils. Ongola se rappela qu'il devait enlever la puce de guidage du *Mariposa* dès que Kenjo atterrirait ; il savait exactement ce qu'avait fait le pilote spatial pour économiser le carburant, et nul autre ne devait le découvrir, surtout pas Avril Bitra.

— Où veux-tu que je travaille maintenant que je suis rentré, Ongola ? demanda Stev avec un grand sourire.

— Demande à Fulmar où tu seras le plus utile, Kimmer.

Le soir de son retour, Avril ne s'était pas attardée au Terminus. Son talent préféré – la navigation spatiale – n'était pas très demandé pour l'instant. Avant qu'on ait remarqué sa présence, elle avait redécollé dans un traîneau bourré de vivres et de matériel.

Elle atterrit sur les hauteurs rocheuses surplombant la concession Milan, d'où elle avait une bonne vue sur le Terminus et, encore plus important, sur les pistes d'atterrissage illuminées où le *Mariposa* reviendrait se poser. Elle passa les premières heures de la matinée à ériger au-dessus du toit de siliplex de son traîneau une ombrelle en plaques métalliques dérobées au Terminus. Autant prendre toutes les précautions possibles contre cette pluie mortelle. En milieu de matinée, elle avait camouflé son campement, et elle braqua le télescope du traîneau sur son objectif. Elle assista au retour de Kenjo. En écoutant tous les canaux disponibles sur son unité comm, elle parvint à découvrir le but de sa mission et son succès limité.

Les jours suivants, elle commença à se sentir en sécurité dans sa cachette. À cause des vieux volcans, tout le trafic aérien empruntait des couloirs situés à droite et à gauche. Le matin, l'ombre du plus grand pic tombait sur sa retraite, comme un immense doigt pointé sur elle. Elle en avait la chair de poule. Elle était assez indifférente aux vastes panoramas, mais puisqu'elle pouvait voir le Jourdain jusqu'à son embouchure d'un côté, et jusqu'à Bordeaux de l'autre, elle avait peu de chances d'être surprise. Elle commença à se détendre et attendit. Étant donné ses espérances et ses projets, elle eut du mal à cultiver la patience.

— Avez-vous des progrès à m'annoncer, Kitty ? demanda Paul Benden à la minuscule généticienne.

La surveillance n'avait jamais accéléré la recherche, mais il avait besoin de quelques nouvelles encourageantes. Les psychologues signalaient une baisse de moral en ce deuxième mois des Chutes. L'enthousiasme et la détermination du début s'émoissaient faute de repos et de détente. Les locaux du Terminus, autrefois spacieux, étaient maintenant bondés de techniciens mobilisés dans les

laboratoires, et de familles ayant quitté leurs concessions pour la sécurité douteuse des anciens bâtiments.

Personne n'était oisif. Mairi Hanrahan avait inventé un jeu pour les petits de cinq ou six ans doués d'une bonne coordination motrice : elle leur faisait assembler par couleurs les panneaux de contrôle. Les maladroits aidaient à récolter fruits et légumes dans les champs et vergers indemnes, et rivalisaient pour ramasser les algues multicolores laissées par le reflux. Ceux de sept et huit ans péchaient à la ligne, sous l'œil vigilant des pêcheurs professionnels. Mais même les plus jeunes commençaient à réagir à la nervosité générale.

On parlait beaucoup de laisser les gens retourner à leurs concessions. Mais cela disperserait les réserves et bouleverserait l'emploi du temps des techniciens les plus précieux. Paul et Emily furent finalement obligés d'imposer la centralisation.

Ce soir-là, Kitti considéra Paul et Emily avec un sourire plein de sagesse et de compassion. Assise bien droite sur son tabouret près de l'unité microbiologique, elle ne semblait pas fatiguée. Seuls ses yeux injectés de sang témoignaient de son labeur incessant. Un programme bourdonnait, des données fulguraient sur des moniteurs. Kitti jeta un coup d'œil sur deux écrans, l'un affichant un graphique, l'autre un groupe d'équations, avant de ramener son regard sur les chefs de la colonie.

— Il n'existe aucun moyen d'accélérer la gestation, amiral. Pas si vous désirez un spécimen viable et robuste. Même les Eridanis ne sont jamais parvenus à accélérer ce processus. Nous avons déterminé la cause de nos premiers échecs et effectué les corrections nécessaires. Nos vingt-deux prototypes créés par bio-ingénierie évoluent de façon satisfaisante au cours de ce premier semestre. Nous sommes tous très contents de ce taux important de réussite.

Elle tourna la tête pour lire un écran qui clignotait.

— Nous surveillons constamment les spécimens. Jusqu'ici, nous avons eu beaucoup de chance. Maintenant, il vous faut faire preuve de patience.

— La patience est une denrée très rare.

— Fleur du Vent et Bay continuent à affiner le programme. Dans deux jours, nous mettrons un second groupe en gestation. Nous continuons à perfectionner les manipulations. Nous ne restons pas immobiles. Nous avançons.

« Notre tâche nous impose de grandes responsabilités. On ne change pas étourdiment la nature. Il faut agir avec beaucoup de prudence dans la différenciation des choses, afin que chacune trouve sa place. Avant de passer à l'action, circonspection et réflexion sont des gages de réussite.

D'un sourire courtois, elle leur signifia que l'entrevue était

terminée et ramena son attention sur ses moniteurs. Paul et Emily firent des révérences tout aussi courtoises à son dos et quittèrent la salle.

— Quelle cité ne s'est pas construite en un jour, Paul ? demanda bizarrement Emily.

— Rome, répondit-il. Sur la Vieille Terre. C'étaient de bons guerriers et de grands constructeurs.

— Des militaires.

— Oui, dit Paul. Hmmm... Ils avaient aussi une technique à eux pour divertir la population. Ils appelaient ça les jeux du cirque. Je me demande...

Le quarante-deuxième jour suivant la Première Chute, les Fils devaient tomber sur les régions inhabitées de l'Arabie et du Cathay, et sur la mer du Nord au large du Delta, épargnant la branche occidentale du Dorado ; l'amiral Benden et le gouverneur Boll décrétèrent un jour de repos général. Le gouverneur Boll demanda aux chefs de département de répartir le travail de telle sorte que chacun puisse assister au banquet de l'après-midi et au bal de la soirée. Même les colons les plus éloignés furent invités à venir s'ils disposaient de quelques heures.

L'estrade de la place du Feu de Joie fut gaiement décorée de banderoles multicolores, et on hissa le nouveau drapeau planétaire qui se mit à claquer dans la brise en haut de son mât. On disposa tables, chaises et bancs autour de la place, dont le centre resta libre pour les danseurs. On mettrait en perce quelques fûts de quikal, et Hegelman apporterait de l'ale – tout le monde espérait qu'on aurait d'autres occasions d'en boire. Sans hésitation, Joël Lilienkamp débloqua de généreuses quantités de vivres.

— Remerciez les gosses qui ont récolté tout ça ! Le travail des enfants est parfois très efficace, dit-il en souriant.

Les pêcheurs de la baie de Monaco apportèrent de pleins paniers de poissons argentés et leurs algues les plus succulentes qu'on ferait cuire dans les longues fosses désaffectées depuis si longtemps ; Pierre de Courcis travailla toute la nuit à confectionner des gâteaux et des sucreries extravagantes.

— Mieux vaut engraisser les humains que les Fils ! C'est toujours quand il devait organiser une vaste entreprise qu'il était le plus heureux.

— Ça fait du bien d'entendre de la musique, des chants et des rires, murmura Paul à Ongola comme ils circulaient entre les groupes.

— Je trouve qu'il serait bon d'instituer un jour de fête auquel on penserait longtemps à l'avance. L'occasion de revoir les vieux amis, de resserrer les liens, de donner à chacun la possibilité de s'exprimer et

de comparer.

De la tête, il montra un groupe où sa femme Sabra, Sallah Telgar-Andiyar et Barr Hamil-Jessup bavardaient et riaient, chacune un enfant endormi sur les genoux.

— Nous avons besoin de réunions plus fréquentes.

Paul hocha la tête, puis, consultant son chrono, jura entre ses dents et partit commander les volontaires pour la Chute occidentale.

Ongola ne se sentait pas vraiment en grande forme le lendemain matin quand il arriva à la tour météo pour son tour de garde. En fait, il s'était d'abord arrêté à l'infirmerie, où la pharmacienne lui avait donné un comprimé pour sa gueule de bois, l'assurant qu'il était loin d'être le seul.

Le rapport qui l'attendait à la tour météo lui fit un choc. Un traîneau avait été anéanti et son équipage tué ; un deuxième traîneau était très endommagé, son canonnier de tribord tué, le pilote et le canonnier de bâbord grièvement blessés dans la collision frontale en plein ciel. Quelqu'un n'avait pas respecté les consignes d'altitude. Ongola gémit en lisant la liste des pertes : Becky Nielsen, apprenti mineur de retour de la Grande île – il aurait mieux fait d'y rester avec Avril ; Bart Nilwan et Ben Jepson. Ongola se frotta les yeux. L'autre pilote mort s'appelait Bob Jepson. Ah, ces jumeaux ! Ils devaient faire des acrobaties au lieu de suivre les ordres ! Qu'allait-il dire aux parents ? C'était une Chute mineure, suivie d'une fête, et ils étaient morts !

Ongola posa la main sur l'unité comm, s'apprêtant à appeler l'administration, mais il entendit un coup hésitant frappé à la porte.

— Entrez ! cria-t-il.

Catherine Radelin-Doyle parut sur le seuil, les yeux dilatés dans un visage livide.

— Oui, Cathy ?

— Monsieur Ongola...

Étant donné l'intrépidité de Cathy, depuis ses explorations de grottes jusqu'à son mariage avec le plus grand propre à rien de la planète, sa timidité l'étonna. Elle faisait partie de ces gens, la pauvre, à qui les choses arrivent sans qu'ils y soient pour rien.

— Monsieur, j'ai découvert une grotte.

— Oui ? l'encouragea-t-il, voyant qu'elle hésitait. Elle n'arrêtait pas de découvrir des grottes.

— Mais elle n'était pas vide.

— Elle contenait des tas de sacs de carburant ? demanda-t-il. Si Cathy l'avait trouvée, Avril en ferait-elle autant ?

— Comment le savez-vous, monsieur Ongola ? dit-elle, soulagée.

— Sans doute parce que je l'ai toujours su.

— Vraiment ? Et eux ? C'est « eux » qui les ont mis là ?

— Non, c'est nous.

Il voulait rester aussi discret que possible sur le trésor caché de Kenjo. Il avait constaté que le nombre des sacs diminuait, et se demandait pourquoi Kenjo avait l'air si content de lui après chaque voyage. Ongola coula un regard vers l'étagère où les puces de guidage reposaient dans leur boîte noire capitonnée de mousse.

— Oh, monsieur, vous n'imaginez pas la peur que ça m'a faite. De penser qu'il y avait quelqu'un d'autre ici. Et puis de voir...

— Mais tu n'as rien vu, Catherine, dit Ongola d'une voix brève. Absolument rien. J'avertirai personnellement l'amiral. Mais toi, tu n'en parleras à personne.

— Oh, non, monsieur Ongola. (Puis avec un sourire enjôleur :) Est-ce que je dois continuer à chercher ?

— Oui, je crois que ce serait bien. Et tâche de trouver quelque chose !

— Oh, mais j'en ai déjà trouvé, des grottes, monsieur Ongola, et Joël Lilienkamp dit qu'elles feront d'excellents entrepôts.

Son visage s'assombrit fugitivement.

— Mais il n'a pas dit pour entreposer quoi.

— Maintenant, va-t'en, Cathy, et tâche de trouver... autre chose !

Elle sortit. À peine Ongola s'était-il remis au travail que Tarvi fit irruption dans la tour.

— C'était juste sous notre nez, Zi, dit-il, agitant les bras, expansif comme toujours.

Son visage rayonnait d'enthousiasme, bien qu'il eût le teint brouillé après les excès de la veille.

— Hein ?

— On n'arrête pas de travailler comme des esclaves, extraire des minerais, les raffiner, les façonner, alors que nous avons sous le nez tout ce qu'il nous faut !

— Je t'en prie, pas de devinettes.

Les grands yeux expressifs de Tarvi se dilatèrent.

— Ce n'est pas une devinette, Zi, mon ami, mais une réserve inappréciable de métaux et de matériaux. Les navettes, Zi, peuvent être démantelées et leurs composants utilisés pour nos besoins actuels. Elles ne servent plus à rien. Pourquoi les laisser pourrir lentement dans la prairie ?

Tarvi fit lever Ongola et pointa un long index pas très propre vers le fuselage des navettes.

— Là. On peut s'en servir. Il y a des centaines de relais, des kilomètres de câbles et de tuyaux, six petites montagnes de matériaux recyclables. Tu as idée de ce qu'elles contiennent ?

Puis, instantanément, son exaltation retomba. Il posa les deux mains sur les épaules d'Ongola.

— Nous pouvons remplacer le traîneau aujourd'hui si nous ne pouvons pas remplacer ces jeunes vies fauchées ni consoler leurs familles. On fera un tout à partir des morceaux.

Le travail émoissa le chagrin planant sur le Terminus après la perte des quatre jeunes gens. Les deux survivants reconnurent à regret que les jumeaux Jepson, vers la fin de la bataille, s'étaient livrés à des acrobaties contestables. Le traîneau de Ben devait être révisé après cette Chute, car son pilote précédent avait signalé qu'il réagissait mal dans les virages sur bâbord, mais on l'avait trouvé assez sûr pour ce qui n'aurait dû être qu'une sortie d'entraînement.

Loin de diminuer après cette collision, les accidents se multiplièrent au cours des Chutes suivantes. Tarvi et son équipe commencèrent le démantèlement de la première navette, et les équipes de Fulmar procédèrent aux réparations grâce à ces récupérations.

Mais c'est au laboratoire de Kitti Ping que les journées étaient les plus longues.

— Patience, répondait Kitti à toutes les questions. Tout procède normalement.

Trois jours après la collision, Fleur du Vent surprit sa grand-mère toujours penchée sur son microscope électronique, examinant apparemment une plaque. Mais quand elle lui toucha le bras, ce geste provoqua une réaction inattendue. Les longs doigts déliés glissèrent du clavier, le corps s'affaissa en avant, uniquement retenu par le harnais qui assurait Kitti sur son tabouret pendant ses longues heures au microscope. Fleur du Vent gémit, et tomba à genoux, le front posé sur la petite main glacée.

Bay entendit ses sanglots et vint voir ce qui se passait. Elle appela immédiatement Pol et Kwan, puis téléphona à un docteur. Dès que Fleur du Vent fut sortie avec la civière emportant le corps de sa grand-mère, Bay redressa les épaules, s'assit à la console et demanda à l'ordinateur s'il avait terminé son programme.

programme terminé, annonça l'écran – presque avec indignation, pensa Bay. Elle tapa une question. L'écran afficha une série étourdissante d'opérations, et termina par l'avertissement : enlever l'unité ! danger

SI L'UNITÉ N'EST PAS ENLEVÉE IMMÉDIATEMENT !

Stupéfaite, Bay reconnut les accessoires posés à côté du microscope électronique. Ainsi, Kitti était parvenue à effectuer d'infinitésimales modifications chromosomiques. Bay serra les dents. Ce n'était pas le moment de paniquer. Il ne fallait surtout pas perdre

ce que Kitti Ping avait fait à partir de la matière première de Pern.

La main mal assurée, elle débloqua le microcylindre, enleva la minuscule unité dans sa capsule de gel et la plaça dans la boîte de culture préparée par Kitti. Une douleur, violente comme un coup de poignard, faillit la plier en deux, mais Bay se ressaisit pour sauver cette cellule germinale modifiée pour laquelle Kitti Ping avait donné sa vie. Elle avait même préparé l'étiquette : *Essai 2684/16/M : noyau n° 22A, mentacomm génération B2, bore/silice système 4, taille 2H ; 16.204.8.*

Aussi vite que ses jambes chancelantes voulurent bien la porter, Bay emporta dans la salle de gestation l'héritage de la brillante technicienne et le posa soigneusement à côté des quarante et une unités similaires qui recelaient les espoirs de Pern.

— C'est la deuxième, dit Ezra à Paul et Emily d'un ton accablé. Quand la première sonde a explosé, j'ai pensé que c'était la malchance. Même le vide n'est pas une protection parfaite contre le délabrement. Les moteurs pouvaient avoir des ratés, les appareils d'enregistrement se détraquer. Alors j'ai complètement revu le programme pour la deuxième. Mais, arrivée au même point que l'autre, tous ses indicateurs ont viré au rouge. Alors, ou l'atmosphère est assez corrosive pour faire fondre les émaux protecteurs, ou le garage du *Yokohama* a été endommagé et les sondes avec lui.

Ezra n'était pas démonstratif, mais il arpentait le bureau de Paul, agitant les bras comme un épouvantail par grand vent. Ces derniers jours l'avaient vieilli. Paul et Emily se regardèrent.

— Qui avait émis l'idée qu'on nous bombardait de l'espace pour nous soumettre ? demanda Ezra, s'arrêtant soudain.

— Allons, dit Paul. Réfléchissez une minute, mon vieux. Nous savons tous qu'il existe des atmosphères qui peuvent faire fondre les sondes. De plus...

— De plus, continua Emily, l'organisme qui nous attaque est à base de carbone, et s'il vient de cette planète, son atmosphère n'est pas corrosive. Je pense qu'il s'agit d'un mauvais fonctionnement.

— Moi aussi, dit Paul. Que diable, Ezra, n'allons pas inventer plus de problèmes que nous n'en avons.

— Mais il faut absolument sonder cette planète, dit Ezra, abattant ses deux poings sur le bureau, sinon nous n'en saurons jamais assez pour détruire cet organisme. Passer tout ça par profits et pertes et repartir du bon pied.

— Qu'est-ce que vous nous cachez, Ezra ? demanda Emily, penchant légèrement la tête et regardant le capitaine dans les yeux.

Ezra soutint longtemps son regard, puis se redressa avec un sourire ironique.

— Vous êtes resté de longues heures devant votre ordinateur, Ezra, et ce n'était pas pour vous amuser, reprit Emily.

— Mes calculs sont effrayants, dit-il à voix basse. S'il faut en croire le programme – et je l'ai repassé cent fois du début à la fin –, les Fils continueront à tomber longtemps après que cette planète rouge sera sortie de notre système.

— C'est-à-dire ?

— J'arrive à une période comprise entre quarante et cinquante ans !

— Hein ?

— Si ce danger a bien sa source dans cette planète, ajouta sombrement Ezra.

— Il y a donc une alternative ?

— J'ai discerné une sorte de brume autour de cette planète, indépendamment de son enveloppe atmosphérique. Une brume qui s'étire en tourbillons le long de son orbite excentrique. Le télescope ne me permet pas d'en voir plus. Ce pourraient être des débris spatiaux, une nébulosité, des vestiges d'une queue cométaire, toutes choses parfaitement inoffensives.

— Mais si ce n'est pas inoffensif ? demanda Emily.

— Cette queue pourrait mettre quarante à cinquante ans à sortir de l'orbite de Pern, une partie dérivant vers Rukbat – le reste, qui sait où ?

Il y eut un long silence.

— Vous avez des suggestions ? demanda Paul finalement.

— Oui, dit Ezra, se redressant avec effort. Aller au *Yokohama*, déterminer ce qui affecte les sondes et en envoyer deux vers cette planète pour recueillir autant d'informations que possible. En envoyer deux autres inspecter la poussière cométaire et nous servir du télescope spatial du *Yoko*, sans interférence planétaire, pour voir si nous pouvons en identifier la source et les composants.

Puis Ezra entrelaça ses doigts et fit craquer ses phalanges, ce qui faisait toujours frissonner Emily.

— Au moins, vous avez des propositions positives, dit Paul.

— Mais la question, c'est de savoir s'il reste assez de carburant pour aller au *Yoko* et en revenir. Kenjo a déjà effectué plus de vols que je n'aurais cru possible.

— Très bon pilote, dit Paul, discret. Il en reste assez pour ce que vous proposez. Pensez-vous l'accompagner ?

Ezra secoua lentement la tête.

— Avril Bitra est la mieux entraînée pour ça.

— Avril ? aboya Paul en secouant la tête. Avril est bien la dernière personne que je mettrais sur le *Mariposa*, quelle qu'en soit la raison. Même si je savais où elle est.

Il chercha une explication dans les yeux d'Emily, mais elle haussa les épaules.

— Eh bien, Kenjo pourra partir seul. Non, rectifia-t-il. S'il y a des problèmes avec les sondes, nous aurons besoin d'un bon technicien. Stev Kimmer. Il est rentré, non ?

— Kenjo est un technicien très compétent, insista Emily.

— Il faut deux personnes pour des raisons de sécurité, dit Ezra, plissant le front.

— Zi Ongola, suggéra Paul.

— Oui, c'est parfait, acquiesça Ezra. S'il a des problèmes, j'aurai Stev à l'interface et son avis d'expert.

— Quarante ans, hein ? dit Emily. Bien plus qu'on n'aurait imaginé, mes amis. Il faut commencer à penser à la relève.

Ils pensèrent tous à Fleur du Vent, bien piètre remplaçante pour continuer l'œuvre de sa grand-mère.

La nature méfiante d'Avril fut mise en éveil non par ce qu'elle entendit, mais par ce qu'elle vit au cours des longues heures passées au télescope du traîneau. Généralement, il était braqué sur le *Mariposa*, toujours posé au bout des pistes. Deux jours plus tôt, Kenjo avait vérifié l'intérieur et l'extérieur du canot amiral. Chichis-Fusi ! Il n'y avait cette fois aucune dérision dans ce surnom, car elle n'arrivait pas à comprendre comment il avait fait durer si longtemps les modestes réserves de carburant du *Mariposa*. La veille, elle avait noté une certaine activité autour de l'appareil, mais pas trace de Kenjo. Aucune lune n'étant levée, elle avait juste aperçu des ombres s'agitant autour du canot. Cela l'avait inquiétée. La seule chose rassurante, c'est qu'il y avait plusieurs personnes. Mais aucune n'était entrée dans l'appareil. Elle en restait perplexe.

À l'aube, si tôt que personne ne travaillait encore autour du squelette de la navette, elle fut étonnée de voir Fulmar Stone et Zi Ongola s'approcher de l'appareil. Son appréhension, aiguisée par des semaines d'attente, lui fit enlever le camouflage protecteur de son traîneau en vue d'un départ précipité. À pleine vitesse, elle pouvait rejoindre les pistes en moins d'un quart d'heure.

Elle eut un moment d'angoisse à la pensée qu'on avait repéré un problème sur le *Mariposa*, et qu'on lui enlevait des pièces pour réparer une navette. Trois jours plus tôt, Kenjo avait effectué un vol avec son économie habituelle. Il fallait le reconnaître, il atterrissait en vol plané sans brûler une goutte de carburant. Seulement, où trouvait-il le carburant nécessaire au décollage ?

Les trois hommes, vivement mais presque furtivement, se glissèrent dans le petit vaisseau spatial et refermèrent le sas. L'accès aux moteurs se faisant par des panneaux extérieurs, elle se détendit.

Ils y restèrent trois heures, assez longtemps pour une vérification complète des systèmes intérieurs. Mais cela n'annonçait pas un vol habituel. Peut-être que le *Mariposa* était esquiné. Au diable cet imbécile de Kenjo !

Peut-être lui était-il arrivé quelque chose, et Ongola le remplaçait-il ? Mais comment ? Il ne pouvait pas rester beaucoup de carburant. Alors, préparaient-ils une autre mission ? Très contrariée, Avril termina ses préparatifs de vol.

Sallah Telgar-Andiyar faisait déjeuner sa fille à l'ombre, sur la véranda de Mairi Hanrahan, place de l'Asie, quand elle aperçut une silhouette familière descendant la rue. La personne était en large salopette, avec une casquette rabattue sur le visage, mais la démarche était sans conteste celle d'Avril, surtout de dos. Malgré les mains pleines de graisse, dont l'une balançait un pot d'échappement avec ostentation, et l'autre tenait un bloc-notes, c'était Avril qui se salissait les mains pour la bonne cause. Personne ne l'avait vue depuis qu'elle avait quitté la Grande île. Sallah la vit se fondre dans la foule du dépôt principal.

Depuis le jour où Sallah avait par hasard entendu la conversation d'Avril avec Kimmer, elle savait que la jeune femme tenterait de quitter Pern. Avril connaissait-elle la cache de Kenjo ? Sallah secoua la tête avec irritation. Cara regarda sa mère avec crainte.

— Désolée, ma chérie, l'esprit de ta mère est à des clics d'ici !

Sallah prit une cuillerée de purée et la déposa dans la bouche que Cara ouvrit docilement. Non, se dit farouchement Sallah, Avril ne pouvait pas avoir découvert ce carburant : elle était trop occupée à chercher des gemmes sur la Grande île. Cela dit que faisait-elle depuis trois semaines ? Elle regardait Kenjo effectuer ses missions dans l'espace ? C'avait dû lui donner à réfléchir.

Mais Sallah prenait bientôt son service, et, par chance, le traîneau qu'elle révisait était sur la piste. Elle pourrait garder l'œil sur le *Mariposa* et sur quiconque l'approcherait. Si c'était Avril, Sallah donnerait l'alarme.

Tout se passa très vite. Sallah marchait vers le traîneau qu'elle réparait quand Ongola et Kenjo, en combinaison spatiale, sortirent de la tour météo avec Ezra Keroon, Dieter Clissmann et deux autres personnes en combinaison de vol, qu'à leurs silhouettes elle reconnut avec stupéfaction pour être Paul et Emily. Ils continuèrent, sans se presser, vers le *Mariposa*, tandis que les autres rentraient dans la tour. Soudain, une autre silhouette se mit à traverser les pistes, selon une trajectoire qui couperait celle d'Ongola et Kenjo. Même dans la volumineuse combinaison de vol, la silhouette avait la démarche

unique d'Avril !

Sallah saisit la plus grosse clé à molette disponible et partit au petit trot. Ongola et Kenjo disparurent derrière un tas de pièces mécaniques de rebut à un bout du terrain. Avril s'était mise à courir, et Sallah accéléra l'allure. Elle vit Avril prendre une courte barre métallique sur la pile et disparaître à son tour.

Contournant le tas de détritrus, Sallah vit Kenjo et Ongola gisant par terre, Kenjo la nuque ensanglantée, Ongola saignant du cou et de l'épaule. Sallah se mit à courir, se baissant derrière le tas pour qu'on ne la voie pas du *Mariposa*. Elle arriva juste comme le sas commençait à se refermer. Elle se jeta à l'intérieur, sentit quelque chose frotter contre son pied gauche ; il y eut un long sifflement puis elle s'évanouit.

13

Mairi Hanrahan trouva bizarre que Sallah ne l'appelle pas à l'heure du déjeuner pour la prévenir qu'elle serait en retard. Elle demanda à l'un des plus grands de faire manger Cara, pensant qu'un problème très important devait avoir retenu sa mère.

À la tour météo et à l'administration, on n'attendait aucune communication de Kenjo ou d'Ongola tant que le canot amiral traverserait l'atmosphère ionisée. Ezra, assis devant l'interface activée vocalement, suivait la trajectoire de l'appareil par les écrans moniteurs du *Yokohama*. Le *Mariposa* en approchait très vite et atteignit bientôt le sas d'amarrage.

— Bien arrivés, annonça Ezra à la tour et à l'administration.

Une demi-heure plus tard, des enfants qui jouaient à la limite du terrain d'atterrissage revinrent en hurlant annoncer la présence de deux morts. En fait, Ongola respirait encore. Paul alla voir l'équipe médicale à l'infirmerie.

— Il vivra, mais il a perdu beaucoup de sang, dit le docteur.

— Comment Kenjo a-t-il été tué ? demanda Paul.

— Toujours le bon vieil instrument contondant. Les infirmiers ont trouvé tout près une barre métallique avec des traces de sang. C'est sans doute l'arme du crime. Kenjo n'a jamais su ce qui le frappait.

Paul ne le savait pas non plus, car soudain ses jambes refusèrent de le porter. Le docteur fit signe à un infirmier de l'aider à s'asseoir et lui versa un verre de quikal.

Paul essaya de se libérer de leurs mains secourables. Les implications de ces deux crimes l'inquiétaient beaucoup. Il n'y avait pas d'antidote à la perte de Kenjo. Où avait-il caché le reste du carburant ? Paul aurait pu lui poser la question avant n'importe lequel de ses derniers vols. Maintenant, il était trop tard. À moins qu'Ongola ne fût au courant. Il avait averti Paul qu'il ne restait plus grand-chose au site originel, mais que Kenjo ravitaillait le *Mariposa*. Les chiffres

que Sallah lui avait communiqués au début indiquaient des quantités supérieures à celles que Paul avait vues dans la grotte. Eh bien, le détournement – oui, c'était le mot juste – avait quand même trouvé un emploi légitime. Peut-être que la femme de Kenjo savait où il avait entreposé le reste.

Cette pensée le consola un peu. Il se força à revenir aux problèmes présents : un homme assassiné, un autre luttant contre la mort sur une planète qui, jusqu'ici, n'avait vu aucun crime capital.

— Ongola survivra, disait le docteur, versant à Paul un autre verre. Il a une solide constitution, et nous ferons des miracles s'il le faut. Buvez ça – vous avez mauvaise mine.

Paul but son quikal et reposa son verre d'un geste résolu. Puis il prit une profonde inspiration et se leva.

— Je me sens mieux, merci. Occupez-vous d'Ongola. On aura besoin de savoir ce qui s'est passé quand il reprendra connaissance. Et tâchez que ça ne s'ébruite pas, mes amis !

Il alla chercher Emily à son bureau, la mît rapidement au courant. Ezra s'étonna de voir arriver l'amiral et le gouverneur.

— Kenjo est mort et Ongola grièvement blessé, dit Paul. Alors, qui pilote le *Mariposa* ?

— Dieux du ciel !

Ezra se leva d'un bond, tendant le doigt vers le moniteur qui montrait le *Mariposa* solidement amarré au *Yokohama*.

— Le programme de vol était précalculé pour profiter d'une fenêtre gravitationnelle, mais le processus d'amarrage était laissé au pilote. Il s'est effectué sans encombre. Ce n'est pas à la portée de tout le monde.

— Je vais vérifier où se trouvent tous les pilotes, dit Emily.

Paul regardait le moniteur, l'air furibond.

— Je crois que c'est inutile. Appelez... Il allait dire « Ongola », mais il se ressaisit et se passa la main sur le visage.

— Qui est à la tour météo ?

— Jake Chernoff et Dieter Clissmann, dit Emily.

— Alors, demandez à Jake s'il y a des traîneaux non modifiés sur les pistes. Demandez où sont Stev Kimmer, Nabhi Nabol et Bart Lemos. Et si quelqu'un a vu Avril Bitra quelque part.

— Avril ? répéta Ezra en écho, puis il serra les dents.

Soudain, Paul lâcha un chapelet de jurons, chose si insolite qu'Ezra le regarda, stupéfait, puis il sortit en claquant la porte. Emily entreprit de localiser les pilotes et termina sa vérification pour le retour de Paul. Celui-ci s'adossa à la porte, haletant.

— Stev, Nabhi et Lemos sont là. Où êtes-vous allé ? demanda Emily.

— Voir la combinaison spatiale d'Ongola. Le docteur dit qu'il

guérira de ses blessures. La poutrelle a failli lui sectionner le muscle de l'épaule, ce qui l'aurait laissé infirme. Mais...

Paul leva un petit paquet transparent entre le pouce et l'index.

— Personne n'ira bien loin dans le *Mariposa*, poursuivit-il, hochant sombrement la tête, tandis qu'Ezra réalisait ce qu'il tenait : une des pièces essentielles du système de guidage, qu'Ongola n'avait pas encore remise en place.

— Alors, comment a fait... Avril ? demanda Emily. Paul hocha lentement la tête.

— Ce ne peut être qu'Avril, non ? reprit-elle Mais pourquoi voudrait-elle aller sur le *Yokohama* ?

— C'est la première étape pour quitter le système, Emily. Nous avons été bêtement laxistes. Nous la connaissions tous. Sallah nous avait prévenus. Nous aurions dû faire garder le *Mariposa* tant qu'il contenait une goutte de carburant.

— Nous aurions aussi dû avoir le bon sens de demander à Kenjo d'où il sortait tout ce carburant, ajouta Ezra.

— Nous le savions, dit Emily avec un sourire ironique.

— Vous le saviez ? s'écria Ezra, stupéfait.

— Au moins, Ongola n'a pas pris de risques, reprit Paul, grimaçant au souvenir des blessures du commandant. Cela...

Il posa le module de guidage sur l'étagère au-dessus de l'établi.

— ... c'était la précaution spéciale d'Ongola. Prise avec l'assentiment de Kenjo.

Emily se laissa lourdement tomber sur le siège le plus proche.

— Alors, où en sommes-nous maintenant ?

— Maintenant, c'est à Avril de jouer, dit Ezra, secouant tristement la tête. Elle a plus de carburant qu'il n'en faut pour revenir.

— Mais ce n'est pas dans ses intentions, dit Paul.

— Et malheureusement, dit Emily, elle a un otage, qu'elle le sache ou non. Sallah Telgar-Andiyar a disparu.

Sallah revint à elle, dans une position très inconfortable et avec une douleur lancinante au pied gauche. Étroitement ligotée dans une posture pénible, les mains derrière le dos attachées à ses pieds, elle flottait juste au-dessus du sol. À l'absence de gravité, elle comprit qu'elle n'était plus sur Pern. Elle entendait un bruit de fond rythmique et désagréable, mêlé de cliquètements et de sifflements.

Puis elle réalisa que, les sifflements, c'était Avril Bitra qui jurait.

— Nom de Dieu, qu'as-tu fait au système de guidage, Telgar ? demanda-t-elle, lui expédiant un coup de pied dans les côtes.

Le choc la souleva du sol et elle se retrouva nez à nez avec le visage rageur d'Avril Bitra. La seule raison pour laquelle Sallah respirait encore, c'était sans doute que le *Mariposa* avait ses propres

réserve d'oxygène. Kenjo avait dû faire le plein des réservoirs, non ? se dit-elle dans un moment de panique, tout en continuant à flotter hors d'atteinte d'Avril. Celle-ci était en combinaison spatiale ; le casque était posé sur l'étagère au-dessus du siège du pilote, prêt à l'emploi.

Avril leva la main et saisit Sallah par le bras.

— Dis-moi ce que tu en sais ! Allez vite, ou je t'évacue et je garde l'air pour moi !

Sallah n'en doutait pas.

— Je ne sais rien, Avril. Je t'ai vue suivre Ongola et Kenjo, et je savais que tu mijotais quelque chose. Alors je t'ai suivie aussi et je suis entrée dans le sas juste comme tu décollais.

— Tu m'as suivie ?

Avril lança le poing en avant. L'impact les écarta. Avril se rattrapa à une barre murale.

— Comment as-tu osé ?

— Je ne t'avais pas vue depuis des mois, et je voulais savoir ce que tu devenais ; sur le moment, ça m'a paru une bonne idée.

Tiens bon, ma fille, pensa Sallah. Elle ne pouvait pas hausser les épaules. Qu'est-ce qu'elle s'était fait au pied ? Ça lui faisait un mal de chien.

— Ça va. Tu as déjà piloté ce sabot. Comment faire pour annuler les instructions préprogrammées ? Tu dois le savoir.

— Je le saurais peut-être si tu me laisses regarder la console.

Aussitôt les yeux d'Avril se firent soupçonneux ; pourtant, Sallah ne mentait pas.

— Comment veux-tu que je te dise quoi que ce soit d'ici ? Je ne sais même pas où nous sommes. Ça fait longtemps que je ne pilote plus que des traîneaux.

Même pour une paranoïaque, cette vérité devait être évidente. Sallah s'exhorta à la prudence.

— Laisse-moi jeter un coup d'œil.

Elle ne demanda pas à être déliée malgré son désir lancinant. Elle avait dû se froisser l'épaule droite en tombant dans la cabine, et tous ses muscles étaient tétanisés.

— Ne va pas croire que je vais te détacher, l'avertit Avril, la poussant dédaigneusement à travers la cabine.

Se retenant à une poignée, elle corrigea la trajectoire de Sallah et l'arrêta contre la console de pilotage.

— Regarde !

Sallah s'exécuta, mais elle était à l'envers, ce qui n'était pas la meilleure posture pour exécuter le travail. Il fallait user de prudence, car Avril avait piloté des navettes et connaissait un peu leurs systèmes. Mais le *Mariposa* était conçu pour traverser des distances

interplanétaires, s'amarrer avec des stations spatiales ou d'autres appareils, et avait des commandes sophistiquées pour exécuter une variété considérable de manœuvres dans l'espace et au sol. La plus grande partie de ses instruments n'étaient sans doute pas familiers à Avril.

— Pour savoir ce que cet appareil vient de faire, dit-elle, enfonce le bouton retour à la dernière rangée des verts. Non, à bâbord.

Avril l'attira d'une secousse, lui tordant le bras et lui cognant la tête contre le viseur du télescope. Les cheveux longs de Sallah s'envolèrent et se rabattirent sur son visage.

— Pas de salades ! dit sèchement Avril, le doigt en arrêt au-dessus du bouton. Celui-là ?

Sallah hocha la tête, et elle recula en flottant. Avril enfonça le bouton d'une main et, de l'autre, ramena Sallah en position. Puis elle saisit une poignée pour se stabiliser.

Le moniteur afficha le plan de vol.

— Le *Mariposa* était programmé pour s'amarrer au *Yokohama*.

— Très bien, dit Avril, d'un ton tout différent. Je voulais d'abord venir ici de toute façon. Mais je voulais venir seule.

Sallah, le visage caché par ses cheveux, sentit qu'Avril se détendait un peu. Elle retrouva en partie sa beauté, masquée par la frustration et la colère.

— Je n'ai plus besoin de toi ici.

Avril leva la main, et, d'une poussée bien calculée, la propulsa à l'autre bout de la salle, où elle cogna doucement contre la paroi, puis resta suspendue en l'air.

— Bon, je vais me mettre au travail.

Combien de temps Sallah resta-t-elle suspendue ainsi, elle ne le sut jamais. Elle parvint à pencher la tête pour se dégager les yeux, mais elle n'osait pas trop bouger – toute action produisait une réaction, et elle ne voulait pas attirer l'attention sur elle. Elle avait mal partout, mais sa douleur au pied était presque insupportable.

Un chapelet de jurons s'échappa des lèvres d'Avril.

— Aucun programme ne fonctionne. Quelle déveine ! Aucun !

Sallah eut juste le temps de rentrer la tête dans les épaules pour éviter Avril qui arrivait sur elle comme une furie. Mais le mouvement la propulsa tête en bas, et elle se mit à tourner sur elle-même, tandis qu'Avril la regardait avec un rire malveillant jusqu'à ce qu'elle se mette à vomir.

— Salope !

Avril arrêta sa rotation avant qu'elle ait eu le temps d'expulser tout le contenu de son estomac.

— Bon ! Puisque c'est comme ça, tu dois savoir ce que j'ai

besoin de savoir. Et tu vas me le dire, ou je te tuerai à petit feu.

Un couteau d'astronaute, avec ses nombreux instruments incorporés, lui fit une longue estafilade au nez.

Puis elle sentit la lame trancher assez rudement ses liens. La circulation se rétablit brusquement dans les artères et les muscles endoloris. Si elle n'avait pas été en apesanteur, elle se serait effondrée. Elle continua à flotter, tremblant et sanglotant de douleur.

— Nettoie d'abord tes saletés, dit Avril, lui jetant un chiffon.

Avant que Sallah ait réalisé ce qui se passait, Avril avait attaché une longe à son pied blessé et tirait dessus. Une douleur atroce fulgura dans toute sa jambe et jusque dans son flanc. Il ne lui restait plus rien dans l'estomac pour vomir. D'une secousse, Avril la ramena devant la console, la poussa dans le fauteuil du pilote et l'y attacha, imprimant des secousses à la longe pour rappeler son impuissance à sa victime.

— Maintenant, vérifie les réserves de carburant dans les réservoirs du *Yoko*. Je l'ai déjà fait, je connais les réponses, alors n'essaye pas de me tromper. Puis entre un programme qui m'emportera loin de cette planète de péquenots !

Sallah s'exécuta, malgré ses maux de tête et les larmes qui lui brouillaient la vue. Elle ne put réprimer sa surprise à la quantité de carburant restant dans les réservoirs du *Mariposa*.

— Oh, quelqu'un en gardait en réserve. Toi ?

Secousse sur la longe.

— Kenjo, je suppose, répliqua froidement Sallah, parvenant à réprimer un cri de douleur.

Elle ne voulait pas donner cette satisfaction à Avril.

— Chichis-Fusi ? Oui, c'est logique. Je me disais qu'il avait renoncé bien facilement ! Où le cachait-il ?

La longe se tendit. Sallah dut se mordre les lèvres pour réprimer un sanglot.

— Sans doute à sa concession. C'est loin de tout. Personne n'y va jamais. Il pouvait y cacher n'importe quoi.

Avril émit un grognement et se tut. Sallah prit plusieurs profondes inspirations, propulsant de l'adrénaline dans son sang pour combattre la douleur, la fatigue et la peur.

— Très bien, établis-moi une trajectoire pour aller... Avril consulta un carnet.

— ... là.

Sallah reconnut les nombres uniquement parce qu'elle connaissait les coordonnées. Avril voulait gagner le système le plus proche, un système qui, quoique inhabité, n'était pas très éloigné des secteurs peuplés de l'espace. Le voyage consommerait tout le carburant disponible, même si Avril asséchait les réservoirs du *Yoko*. Cela ne la consola pas de penser qu'Avril dériverait peut-être pendant

des siècles endormie dans un caisson d'animation suspendue. Sauf si, peut-être, Ongola avait aussi trafiqué les caissons. L'idée lui plaisait. Mais elle connaissait trop bien Ongola pour lui attribuer tant de clairvoyance.

Malheureusement, toutes les Avril de la galaxie se sentaient chez elles dans n'importe quelle époque ou culture. Si celle-là se mettait en animation suspendue, quelqu'un ou quelque chose finirait par les sauver, elle et le *Mariposa*. Tout le monde savait très bien pourquoi Avril avait choisi pour concession la Grande île, mais tout le monde s'en moquait. Personne n'imaginait qu'elle serait assez folle pour tenter de quitter Pern.

Pourquoi Avril, qui était astrogatrice après tout, n'était pas parvenue à programmer un itinéraire aussi simple ? Sallah obéit. Elle connaissait mieux qu'Avril le tableau de bord du *Mariposa*. Mais le programme fut refusé. erreur 259 À la ligne 57465534511, répondit l'ordinateur.

Avril tira rudement sur la longe, et Sallah retint à grand-peine un hurlement de douleur.

— Essaye encore. Il y a plus d'une façon d'entrer un programme. Sallah obéit.

— Il faut que je passe en revue les paramètres existants.

— Passe en revue ce que tu veux, mais établis-moi ce programme, dit Avril.

Comme Sallah s'attaquait aux laborieuses déviations à entrer dans l'ordinateur de direction du canot, elle réalisa qu'Avril avait pris un long et étroit cylindre sur l'étagère à côté de son casque. Elle le tripota un moment en fredonnant, apparemment très contente d'elle.

Puis Sallah tapa le bouton « retour », et elle s'aperçut qu'Avril regardait les clignotants avec un intense intérêt. Sallah regarda subrepticement ce qu'Avril tenait à la main. C'était une capsule-SOS, fabrication maison. Pas du genre destiné à rejoindre une planète – elles étaient plus longues et plus épaisses – mais plutôt du genre feu de détresse. Soudain, elle comprit le plan d'Avril.

Avril emmènerait le *Mariposa* aussi loin que possible du système de Rukbat, puis lancerait son feu de détresse vers les lignes régulières de transport spatial. Tout système planétaire rattaché aux Planètes Intelligentes Fédérées, et plusieurs qui ne l'étaient pas, savaient remonter jusqu'à l'origine de ces balises d'alarme qui étaient automatiquement lâchées lors de la destruction d'un vaisseau, et recherchées par des récupérateurs qui tiraient un bon prix des épaves.

Le plan d'Avril n'était pas aussi fou qu'il le semblait. Stev Kimmer pensait partir avec elle, Sallah en était sûre, et être sauvé par le feu de détresse qu'il avait fabriqué. Des mots fulgurèrent sur l'écran : accès interdit

— Merde ! C'est exactement ce que j'en ai tiré. Recommence, Telgar.

Avril pressa le pied de Sallah contre la base de la console. Comme la douleur menaçait de lui faire perdre connaissance, Avril lui pinça sadiquement le sein gauche.

— Pas le moment de me claquer dans les pattes, Telgar !

— Écoute, dit Sallah, d'une voix plus tremblante qu'elle n'aurait voulu. J'ai essayé deux fois, tu as essayé aussi. J'ai même essayé la procédure de défaillance qu'on m'a enseignée. Quelqu'un avait prévu ta tentative, Bitra. Ouvre ce panneau, et je te dirai si nous perdons notre temps.

Elle tremblait, non seulement de souffrance, mais de l'effort qu'elle faisait pour se retenir d'uriner. Pourtant, elle ne voulait pas demander à Avril la faveur d'aller aux toilettes.

Jurant, livide de rage, Avril enleva prestement le panneau, lançant des coups de pied dans la console pour dissiper sa colère. Sallah se pencha en arrière aussi loin que ses liens le lui permettaient, dans l'espoir d'échapper à ces coups désordonnés.

— Comment ont-ils fait ça ? Dis-moi ce qu'ils ont enlevé, Telgar, ou je te découpe en morceaux.

Avril aplatit la main de Sallah sur les modules, et lui coupa le petit doigt jusqu'à l'os. Sous le choc et la douleur, elle faillit s'évanouir.

— Tu n'as pas besoin de cette main-là !

— Le sang flotte en l'air comme le vomi et l'urine, Bitra. Et si tu n'arrêtes pas, tu vas avoir tout ça en chute libre !

Elles se défièrent du regard.

— Qu'est-ce... qu'ils... ont... enlevé ?

À chaque mot, Avril lui sciait le petit doigt. Sallah hurla. Ça lui semblait bon de hurler, et elle savait que ça correspondait à l'idée qu'Avril se faisait d'elle : mollasse. Sallah ne s'était jamais sentie plus dure de sa vie.

— Le guidage. Ils ont enlevé le module de guidage. Tu ne peux aller nulle part.

La lame quitta son doigt, et Sallah regarda avec fascination les gouttes de sang qui se formaient et flottaient. Avril lui abattit bientôt la main sur l'épaule.

— Toutes les pièces détachées sont sur la planète ? On a tout démonté sur le *Yoko* ?

Avec effort, Sallah détourna son attention de son sang et de sa souffrance.

— Il doit rester des modules de guidage utilisables dans la cabine de pilotage du *Yoko*.

— Espérons-le.

Avril trancha les liens retenant Sallah au siège du pilote.

— Bon, on va se mettre en combinaison et y aller.

— Pas avant d'aller aux toilettes. Et à l'infirmerie soigner ça, Avril, répliqua Sallah en montrant sa main. Tu ne voudrais pas que je mette du sang sur les puces.

Avril imprima une secousse à la longe, et Sallah hurla de douleur. Elle avait bien manœuvré pour faire croire à sa soumission. Une capitulation plus rapide aurait éveillé les soupçons d'Avril.

— Et il me faut une autre botte. Enfin, Sallah put jeter un coup d'œil sur son pied. Elle avait la moitié du talon emporté, et, sous les coups d'Avril, une flaque de sang oscillait de droite et de gauche.

— Attends !

Avril aussi avait vu le sang. Elle alla ouvrir un placard près du sas et en revint avec une combinaison spatiale et un linge crasseux.

— Tiens ! Déshabille-toi !

Sallah se fit un pansement au doigt avec le morceau de linge le moins sale, et utilisa le reste pour bander son pied. Ce fut très douloureux, et elle sentit que des fragments de sa botte s'étaient incrustés dans les chairs. Elle put utiliser les toilettes sous les sarcasmes d'Avril commentant les changements que les maternités imposent au corps d'une femme. Sallah fit semblant d'être plus humiliée qu'elle ne l'était vraiment. Pour qu'Avril se sente supérieure. Plus dure sera la chute, pensa sombrement Sallah. Elle enfila la combinaison.

— Elle a quitté le canot, amiral, dit soudain Ezra dans le silence tendu de la salle de l'interface.

On avait fait venir Tarvi. Il avait le visage inondé de larmes.

— Elle a passé les senseurs du sas d'amarrage. Non, rectifia-t-il, deux corps ont passé les senseurs.

Tarvi eut un sanglot étouffé, mais ne dit rien.

Petit à petit, ils avaient fini par résoudre le mystère de la disparition de Sallah.

Un technicien, qui remontait un traîneau non loin de Sallah, se souvenait l'avoir vue quitter son poste et se diriger vers les piles de détritès à la limite des pistes. Il avait aussi remarqué Ongola et Kenjo qui marchaient vers le *Mariposa*. Il n'avait aperçu personne d'autre dans les parages. Peu après, il avait vu *Mariposa* décoller.

Dès qu'on eut pensé à chercher le traîneau d'Avril, il fut vite trouvé. Il ne présentait aucune des modifications apportées à tous les autres ; elle l'avait laissé au bord des pistes, avec tous ceux qui devaient être révisés. On appela Stev Kimmer pour l'identifier. Elle avait fait disparaître toute trace de sa présence, mais il montra des

éraflures qu'il ne connaissait pas. Il ne fit aucun commentaire, mais à sa tête, Paul et Emily comprirent qu'elle avait dû le duper. Un moment, il avait hésité. Puis, haussant les épaules, il avait répondu à toutes leurs questions.

— Elle n'ira nulle part, dit fermement Emily. Paul jeta un coup d'œil sur le module de guidage.

— Elle ne pourrait pas le remplacer par des puces similaires de la cabine du *Yoko* ? demanda Tarvi, le visage défait.

— Elles ne sont pas de la bonne taille, dit Ezra avec une tristesse infinie. Le *Mariposa* était plus récent, et utilisait des cristaux plus petits.

— De plus, ajouta Paul d'une voix étranglée, la puce dont elle a vraiment besoin est celle qu'Ongola a remplacée par une puce vierge. Oh, elle pourra sans doute programmer un itinéraire, et il sera accepté, en apparence. Elle pourra se détacher du *Yoko*, mais dès qu'elle mettra en marche, elle foncera droit devant elle.

— Et Sallah ! demanda Tarvi avec angoisse. Qu'arrivera-t-il à ma femme ?

Sallah attendit qu'Avril ait détaché le *Mariposa* du *Yokohama*, puis, dès qu'elle aperçut les flammes des moteurs du canot amiral, elle brancha l'unité comm. Avril avait infligé tous les dommages possibles à la passerelle de commandement, mais elle avait oublié de démolir le poste de l'amiral. Dès qu'elle fut partie, Sallah s'y installa.

— *Yokohama* à Terminus. À toi Ezra. Tu dois être à l'écoute.

— Ici Keroon, Telgar ! Quelle est ta position ?

— Assise, dit Sallah.

— Nom de Dieu, Telgar, ce n'est pas le moment de plaisanter, s'écria Ezra.

— Désolée, dit Sallah. Je n'ai pas d'images. C'était un mensonge, mais elle ne voulait pas qu'ils voient son état lamentable.

— J'ai accès au garage des sondes. Pas de dommages dans cette zone. Il en reste trois. Comment dois-je les programmer ?

— Bon sang, oublions les sondes, ma fille ! Comment allons-nous te ramener ici ?

— Je crois que vous ne me ramènerez pas, dit-elle avec entrain. Tarvi ?

— Sal-lah !

Le ton lui fit battre le cœur et monter les larmes aux yeux.

Pourquoi n'avait-il jamais prononcé son nom ainsi ? Était-ce l'aveu si longtemps attendu de son amour ? À sa voix, elle le devinait angoissé, torturé.

— Tarvi, mon amour, dit-elle d'une voix égale quoiqu'elle eût la gorge serrée. Tarvi, qui est avec toi ?

— Paul, Emily, Ezra, répondit-il d'une voix brisée. Sallah, il faut que tu reviennes !

— Sur les ailes de la prière ? Non. Va voir Cara ! Ne reste pas là. J'ai un travail à faire. Pour Pern. Paul, faites-le sortir. Je n'arriverai pas à réfléchir s'il écoute.

— Sallah !

Son nom vibra longtemps à ses oreilles, comme un écho maintes fois répété.

— Bon, Ezra, où dois-je envoyer les sondes ?

Bruit étranglé de quelqu'un qui s'éclaircit la gorge.

— Il faut en envoyer une vers le corps de la comète, la seconde devra orbiter autour de la planète, et la troisième suivre cette nébulosité spirale.

De nouveau, Ezra s'éclaircit la gorge.

— Si le grand télescope fonctionne, j'aimerais qu'il nous envoie des vues de cette saleté. On n'a jamais pensé qu'on en aurait besoin ici, alors on ne l'a pas démonté.

Il digressait, pensa Sallah, pour se donner le temps de se ressaisir. Avait-elle entendu quelqu'un pleurer pendant cette conversation ? Le gouverneur Boll et l'amiral Benden n'auraient certainement pas eu la cruauté de laisser Tarvi dans la pièce.

Puis elle se concentra sur les informations que lui donnait Ezra pour programmer la destination et la mission des sondes.

— Sondes larguées, capitaine, dit-elle, se rappelant la dernière fois qu'elle avait prononcé ces mots.

Elle vit Pern sur le grand écran. Elle n'aurait jamais pensé revoir de l'espace ce monde qui était devenu le sien.

— Maintenant, j'envoie des données à Dieter. Avril dit qu'elle a tué Ongola et Kenjo. C'est vrai ?

— Kenjo, oui. Ongola s'en tirera.

— Les vieux briscards ont la vie dure. Écoute, Ezra, j'envoie à Dieter quelques données sur le carburant disponible. Ongola saura les interpréter. Et j'envoie aussi l'itinéraire que j'ai programmé pour Avril. Elle est partie dans la bonne direction, mais j'ai vu une puce très bizarre dans le module de guidage, d'un genre que je n'avais jamais vu sur le *Mariposa* quand je le pilotais. Elle ne peut aller nulle part ? Je me trompe ?

— Dès que Bitra allumera les moteurs, elle partira en ligne droite.

— Très bien, dit Sallah, avec une immense satisfaction. La voie droite et étroite pour notre chère disparue. Maintenant, j'active le grand télescope. Je le programme pour vous transmettre directement les données. D'accord ?

— Transmets-les-nous toi-même, Telgar, ordonna Ezra d'un ton

bourru.

— Impossible, capitaine, dit-elle, heureuse de se retrancher derrière ce grade officiel et impersonnel.

Mentalement, elle vit la silhouette décharnée d'Ezra penchée sur l'interface.

— Je n'en aurai pas le temps. Je n'ai que l'oxygène de mes bouteilles. Elles étaient pleines quand Avril m'a laissée les endosser, mais elle m'a dit qu'elle fermait le système indépendant de la passerelle. Et je n'ai aucune raison d'en douter. J'ai une autre raison de vous transmettre directement les données. Les gants spatiaux, c'est très bien, mais pas pour les réglages minutieux. Avril a fortement endommagé la console, et je n'ai fait que les réparations indispensables. C'est du bricolage, mais... quand quelqu'un aura l'occasion de venir ici, presque tout marchera.

— Combien de temps te reste-t-il, Sallah ?

— Je ne sais pas.

Elle sentait son gant gauche plein de sang, et sa botte qui commençait à se remplir. Quelle quantité de sang contient un organisme ? Elle s'affaiblissait, et elle commençait à avoir du mal à respirer. Normal. Elle regrettait de ne pas avoir mieux connu Cara.

— Sallah, dit Ezra avec une compassion infinie. Sallah, parle à Tarvi maintenant. Impossible de le faire sortir. Il est comme fou. Il veut te parler.

— Bien sûr. Moi aussi je veux lui parler, dit-elle, d'une voix qui lui parut toute drôle.

— Sallah !

Tarvi était parvenu à contrôler sa voix.

— Sortez tous ! Elle est à moi maintenant. Sallah, lumière dans ma nuit, rani aux yeux d'émeraude, ma bien-aimée, pourquoi ne t'ai-je jamais dit ce que tu représentes pour moi ? J'étais trop orgueilleux. Trop vaniteux. Mais tu m'as enseigné l'amour, par ton sacrifice lorsque j'étais trop absorbé par mon autre amour – mon travail – pour réaliser comme ta tendresse et ta bonté étaient inestimables. Imbécile que j'étais ! Comment ai-je pu ne pas réaliser que tu étais bien plus qu'un corps pour recevoir ma semence, qu'une oreille pour écouter mes projets, que des mains pour... Sallah ? Sallah ! Réponds-moi, Sallah ?

— Tu... m'aimais ?

— Je t'aime, Sallah ! Je t'aime ! Sallah ! Sallah ! *Sallllaaaah !*

— Qu'est-ce que vous en pensez, Dicter ? demanda Paul au programmeur en consultant les chiffres qu'Ezra leur avait communiqués.

— Eh bien, le premier groupe de chiffres nous donne plus de deux mille litres de carburant. Le deuxième groupe est une estimation

de ce que Kenjo a utilisé au cours de ses quatre dernières missions, plus ce qui était aujourd'hui dans le *Mariposa*. La différence représente une quantité substantielle de carburant qui doit se trouver quelque part sur Pern. Le troisième groupe représente ce qui restait dans les réservoirs du *Yokohama* et se trouve maintenant dans ceux du *Mariposa*. Mais je précise, comme Sallah, qu'il reste assez de carburant dans la cuvette d'égouttage du *Yokohama* pour effectuer des corrections orbitales mineures pendant des siècles. Enfin ces chiffres représentent la trajectoire que Bitra a essayé de suivre. La première correction devrait avoir lieu en ce moment.

Dictier fronça les sourcils en considérant les équations sur son moniteur.

— En fait, elle devrait plonger droit sur notre planète excentrique. On va peut-être découvrir plus tôt qu'on ne pensait la nature de sa surface.

— Mais Avril ne nous transmettra aucune information utile.

Dictier leva les yeux au ton farouche de l'amiral.

— Venez. Vous en avez bien le droit.

Paul précéda Dictier dans le couloir menant à l'interface. Emily était partie avec Tarvi, pour essayer de le reconforter. Ezra était seul, l'air vieilli.

— Elle a parlé ?

— Pas pour de chastes oreilles, dit Ezra. Elle vient de découvrir que la première correction de trajectoire n'a pas eu lieu.

Il monta le son et ils entendirent distinctement des bordées de jurons. Paul brancha les micros.

— Avril, m'entends-tu ?

— Benden ! Qu'est-ce qu'elle a fait, cette salope ? Impossible de rectifier la trajectoire. Je ne peux même pas manœuvrer. J'aurais dû lui scier le pied complètement.

Ezra pâlit, Dictier frémit, mais Paul eut un sourire vindicatif. Ainsi, Avril avait sous-estimé Sallah. Quel courage chez cette femme, pensa-t-il, se redressant avec fierté.

— Tu vas explorer la planète plutonique, Avril, ma chérie. Sois gentille pour une fois, et envoie-nous quelques données !

— Ha, tu peux te les mettre tu sais où, les données ! Vous n'aurez rien de moi ! Oh, merde ! Oh, merde, ce n'est pas le... oh, meeeeerde !

Son dernier juron fut couvert par une explosion de grésillements qui força Ezra à baisser le son.

— Merde ! murmura Paul en écho. « Ce n'est pas le... » Va au diable pour l'éternité, Avril ! Ce n'est pas le *quoi* ?

Emily et Pierre prirent le traîneau le plus rapide pour se rendre

à la concession de Kenjo. Chio-Chio Yorimoto les accompagnait ; elle avait partagé une cabine sur le *Buenos Aires* avec la femme de Kenjo. Au Terminus, la mort de Kenjo et l'état grave d'Ongola étaient connus de tous, mais on n'avait rien annoncé officiellement. Les rumeurs allaient bon train sur l'« assaillant inconnu ».

Le même soir, Emily revint avec un message cacheté pour l'amiral.

— Elle préférerait rester à Honshu, et mettre la concession en valeur pour ses quatre enfants, dit Emily. Elle a peu de besoins et elle ne nous demandera rien.

— Elle est très traditionnelle, dit Chio-Chio, opprimée. Elle n'a manifesté aucune douleur, car cela déconsidère le défunt.

Elle haussa les épaules, puis elle releva la tête, presque arrogante dans sa colère.

— Elle était comme ça. Kenjo l'avait épousée parce qu'il savait qu'elle ne critiquerait jamais ses actions. Avant elle, il m'avait proposé le mariage, mais je ne suis pas si bête, même s'il était un héros de la guerre.

Elle se cacha la tête dans les mains.

— Mourir comme ça ! Frappé par-derrière ! Quelle mort pour un homme qui l'avait si souvent défiée !

Elle sortit en courant, sanglotant dans la nuit.

Emily fit signe à Paul d'ouvrir le message, cacheté à la cire et portant l'empreinte d'un sceau. Il le rompit, et déplia l'épaisse feuille de magnifique papier fait à la main. Puis, perplexe, il la tendit à Pierre et Emily.

— « Il a creusé deux grottes, à en juger par la quantité de carburant utilisé et par les déblais. L'une abritait l'avion. Je ne sais pas où était l'autre », lut Emily. Ainsi, il était parvenu à déménager une partie du carburant ? Combien ?

— Ezra s'en occupera, dit Paul. Pierre ?

Paul posa une main sur l'épaule de Pierre de Courcis.

— Il nous reste un devoir à accomplir aujourd'hui, et il faut que vous soyez parmi nous.

— Le feu de joie ! dit Emily. Je ne suis pas sûre...

— Qui l'est ? intervint Paul. Tarvi l'a demandé.

Accablés, ils se joignirent aux groupes se dirigeant tristement vers la place du Feu de Joie encore plongée dans la nuit. Chacun avait laissé une lampe allumée dans sa maison. Les étoiles scintillaient dans le ciel et le mince croissant de Timor se levait sur l'horizon oriental.

Tarvi était debout près de la pyramide de branches et de fougères, tête baissée, aussi desséché que les branches du bûcher. Soudain, comme s'il savait que tous ceux qui viendraient étaient là, il alluma la torche. Elle s'enflamma, éclairant son visage hagard de

douleur, aux cheveux en désordre collés à ses joues inondées de larmes.

Tarvi leva le bras, faisant lentement tourner sa torche, comme pour imprimer dans sa mémoire les visages de tous ceux qui étaient venus.

— Désormais, cria-t-il d'une voix rauque, je ne suis plus Tarvi, je ne suis plus Andiyar. Je suis Telgar, pour que son nom soit prononcé chaque jour, pour que tous se souviennent de celle qui nous a donné sa vie aujourd'hui. Et nos enfants porteront aussi son nom. Ram Telgar, Ben Telgar, Dena Telgar, Cara Telgar, qui ne connaîtra jamais sa mère.

Il prit une profonde inspiration et demanda :

— *Quel est mon nom ?*

— Telgar, répondit Paul aussi fort qu'il le put.

— Telgar, cria Emily près de lui.

— Telgar ! Telgar ! Telgar ! *Telgar ! Telgar !* scandèrent près de trois mille personnes levant les bras vers le ciel, jusqu'au moment où Tarvi plongeait sa torche dans le bûcher.

Les flammes jaillirent, immenses, et le nom continua à retentir, montant toujours en crescendo.

— *Telgar ! Telgar ! Telgar !*

14

Le choc de la mort de Sallah Telgar fut ressenti sur tout le continent. Elle était très connue, d'abord comme pilote de navette durant le débarquement, puis en qualité de chef d'exploitation du camp Karachi. Mais, chose inattendue, le courage dont elle avait fait preuve survolta les énergies, comme si, semblait-il, parce qu'elle avait consacré ses derniers instants au bien de la colonie, tout le monde devait travailler plus dur pour justifier son sacrifice. Du moins en fut-il ainsi pendant huit jours, avant que des rumeurs étranges commencent à circuler.

— Écoutez, Paul, commença Joël Lilienkamp avant même d'avoir refermé la porte. Tout le monde a droit d'accès à l'Intendance. Mais Ted a fait d'étranges réquisitions pour un botaniste.

— Oh non, pas Tubberman ! dit Paul avec un soupir dégoûté.

— Si, dit Joël. À mon avis, il a la moitié des circuits débranchés. Je sais que vous avez d'autres soucis en tête, mais je parierais ma dernière bouteille de cognac qu'il mijote quelque chose.

— À la demande de Fleur du Vent, Pol lui a interdit l'accès des labos de biologie. Il paraît qu'il agissait comme s'il était le patron de la bio-ingénierie.

— Je vous demande l'autorisation de lui interdire l'Intendance. Je l'ai surpris dans le Bâtiment C, qui abrite le matériel technique sensible. Il s'y pavanait en propriétaire, avec Bart Lemos.

— Bart Lemos ! s'écria Paul en se redressant.

— Ouais. Lui, Bart et Stev Kimmer sont copains comme cochons ces temps-ci. Et je n'aime pas les rumeurs qu'ils répandent.

— Stev Kimmer est de mèche avec eux ?

— Il ne les quitte pas d'une semelle.

Paul frictionna pensivement ses doigts artificiels. Bart Lemos était un nul, mais Stev Kimmer était un technicien hautement qualifié. Paul l'avait fait discrètement surveiller après le départ d'Avril. Stev n'avait pas dessoûlé pendant trois jours, et on l'avait retrouvé endormi

dans la navette démantelée. Une fois les effets du quikal dissipés, il avait repris son travail. D'après Fulmar, les autres mécaniciens n'aimaient pas faire équipe avec lui. L'idée que Tubberman avait accès aux connaissances techniques de Kimmer inquiéta Paul.

— Qu'est-ce que vous avez à dire, Lili ? demanda-t-il.

— Des foutaises, dit le petit intendant. Qui irait croire qu'Avril et Kenjo étaient de mèche ? Ou qu'Ongola a tué Kenjo pour les empêcher de s'emparer du *Mariposa* ? Mais je vous préviens, Paul. Si le programme de bio-ingénierie de Kitti ne donne pas de résultats positifs, nous pourrions être en difficulté.

— Quel genre de matériel Tubberman a-t-il réquisitionné ?

Joël tira une feuille de sa poche de cuisse et la déplia avec panache.

— Différents matériaux pour expériences diverses allant des cultures hydroponiques aux tissus isolants, lut-il. Grillage et poteaux d'acier, et certaines puces d'ordinateur dont Dicter dit qu'il n'en a ni le besoin, ni l'usage, ni la compréhension.

— Lui avez-vous demandé ce qu'il voulait en faire ?

— Naturellement. Il m'a répondu avec arrogance que c'était pour ses expériences, pour développer une défense efficace contre les Fils jusqu'à l'arrivée des secours.

Paul fit la grimace. Il connaissait les folles vantardises du botaniste, selon lesquelles c'était *lui*, et non pas les biologistes avec leurs lézards mutants, qui protégerait Pern.

— Je n'aime pas ce « jusqu'à l'arrivée des secours », murmura Paul, serrant les dents.

— Alors, ordonnez-moi de lui interdire l'accès des magasins, Paul. C'est un commanditaire, mais il a utilisé tous ses crédits, et largement.

Il agita sa feuille.

— J'ai tout marqué et je peux le prouver.

— Oui. Mais la prochaine fois qu'il vous présentera une liste, demandez-lui ce qu'il veut, et après seulement fermez-lui la porte. Je veux savoir ce qu'il mijote.

— Assignez-le à résidence sur sa concession, dit Joël en se levant, l'air sincèrement inquiet. Vous nous épargnerez à tous bien des ennuis.

— Je voudrais bien, Lili, mais mon mandat ne me le permet pas.

Joël ricana, hésita un instant, puis, haussant les épaules à sa façon inimitable, quitta le bureau.

Paul fut requis par des tâches plus pressantes. Malgré tous les efforts de Fulmar et des équipes d'ingénieurs, trois traîneaux de plus étaient irréparables. Il faudrait employer davantage d'équipes au sol : la dernière ligne de défense, la plus éprouvante pour des gens déjà

épuisés. Ils reçurent trois rapports séparés : l'un du laboratoire vétérinaire, dont les magasins avaient été dévalisés pendant la nuit ; un autre de Pol Nietro, signalant que Ted Tubberman avait été vu aux laboratoires de bio-ingénierie ; et le troisième de Fulmar, annonçant qu'on avait emporté un des pots d'échappement de la navette démantelée.

Quand Joël Lilienkamp l'appela, en fureur, la conclusion allait de soi.

— Que tous ses orifices se congèlent et que ses extrémités quittent ses membres ! vociféra Joël à pleins poumons. Il a volé la capsule-SOS !

Le choc propulsa Paul hors de son fauteuil.

— Vous êtes sûr ?

— Naturellement, Paul. Je l'avais cachée dans un carton plein de tuyaux et de modules de chauffage. Elle ne traînait pas. Mais qui pouvait bien savoir que le carton n° 45/879 était une capsule-SOS ?

— Tubberman l'a prise ?

— J'en parierais ma dernière bouteille de cognac ! Le fumier ! L'enfant de salaud ! L'asticot puant !

— Quand avez-vous découvert sa disparition ?

— Maintenant ! J'appelle du Bâtiment G.

— Tubberman pourrait-il vous avoir suivi ?

— Vous me prenez pour un débile ? rugit Joël, outré. Je passe chaque bâtiment en revue une fois par jour, et je peux vous dire exactement ce qui a été réquisitionné hier et avant-hier. Alors je sais quand il manque quelque chose, nom de Dieu !

— Je n'en doute pas une seconde, Joël.

Paul se passa la main sur les lèvres, réfléchissant à toute vitesse ; puis il vit les visages anxieux d'Ezra et d'Emily.

— Restez en ligne, dit-il.

Il leur répéta ce que Joël venait de lui apprendre.

— Bah, Tubberman ne serait pas capable de faire décoller un cerf-volant, dit Ezra. Inutile de s'inquiéter de lui.

— De lui, non. Mais Stev Kimmer et Bart Lemos ont été vus en sa compagnie, et ça, ça m'inquiète, dit Paul avec calme.

Ezra s'affaissa comme un ballon qui se dégonfle.

— Ted Tubberman a dépassé les bornes, dit Emily. Je me soucie de sa position de commanditaire et de l'inviolabilité de sa concession comme d'une puce usée. Nous allons fouiller Calusa.

Elle tapa sur l'épaule d'Ezra.

— Venez. Vous savez de quels composants il aura besoin.

Tous entendirent un bruit de course, puis la porte s'ouvrit d'une poussée et Jake Chernoff fit irruption dans le bureau.

— Amiral, désolé, amiral ! s'écria le jeune homme hors

d'haleine. Votre unité comm...

Très excité, il montra l'appareil près de la main de Paul.

— Quelque chose a décollé du Débarquement d'Oslo, il y a trois minutes – et ce n'était pas un traîneau. Trop petit.

Comme un seul homme, Paul, Emily et Ezra partirent en courant à la salle de l'interface. À son terminal, Ezra se trompa de bouton dans sa hâte à activer le programme. Une tramée de gaz d'échappement était nettement visible dans le ciel, se dirigeant vers le nord-ouest. Jurant entre ses dents, Ezra se brancha sur le moniteur du *Yoko*, qui suivait la minuscule tache lumineuse. Ils regardèrent un bon moment, raides de fureur. Puis Ezra redressa sa haute silhouette, les bras ballant le long du corps.

— Eh bien, ce qui est fait est fait.

— Pas complètement, dit Emily d'une voix dure. Elle se tourna vers Paul, les yeux brillants, les lèvres pincées, le visage implacable.

— Le Débarquement d'Oslo, hein ? Cette capsule vient d'être lancée. Allons chercher ces canailles.

Quittant Ezra qui devait continuer à monitorer l'ascension de la capsule, Paul et Emily partirent en courant. Ils enrôlèrent les trois premiers costauds rencontrés sur le chemin des pistes. Puis Paul, avisant Fulmar, lui dit qu'il allait piloter le traîneau amélioré de Kenjo.

— Ne posez pas de questions, Fulmar, dit Paul, enrôlant illico deux autres techniciens. Pilotez-nous vers le Jourdain, et que tout le monde surveille le trafic aérien.

Tout en bouclant son harnais de sécurité, il prit l'unité comm.

— Qui est à la tour météo ? Tarrie ? Je veux savoir quels sont ceux qui survolent la rivière, où ils vont et d'où ils viennent.

Fulmar décolla presque à la verticale et, pendant quelques instants, le bruit couvrit les paroles de Tarrie Chernoff.

— Un seul traîneau au-dessus du Jourdain, amiral, à part celui... à part l'autre vol.

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge, puis elle retrouva la réserve impersonnelle d'un officier des communications.

— Le traîneau ne répond pas.

— Ils répondront, l'assura Paul d'un ton résolu. Continuez à monitorer tout le trafic dans cette zone.

Tubberman était seul dans le traîneau quand Fulmar le força à atterrir au bord de la rivière, dans la désolation de la concession Bavaria ravagée. Bras croisés, menton agressif, il les défiait du regard.

— J'ai fait ce qui aurait dû être fait depuis longtemps, déclara-t-il d'un ton vertueux. Le premier pas pour sauver cette colonie de l'annihilation.

— Je veux les noms de vos complices, Tubberman, dit Paul, les

dents serrées. Et je les veux maintenant ! Tubberman prit une profonde inspiration.

— Torturez-moi, amiral. Je peux le supporter.

Cet héroïsme était si absurde que, derrière Paul, un homme laissa échapper un éclat de rire incrédule, qu'il réprima aussitôt. Mais ce bref accès de gaieté avait modifié l'humeur de Paul.

— Tubberman, je ne laisserai personne toucher un seul cheveu de votre tête, dit-il, se détendant un peu. La Charte met à notre disposition bien des moyens de vous châtier – mais rien d'aussi grossier que des violences physiques.

Puis il se retourna.

— Remmenez-le au Terminus dans son traîneau. Conduisez-le à mon bureau et appelez Joël Lilienkamp.

Sur le visage de Tubberman, l'orgueil du martyr fit place à un mélange d'anxiété et d'étonnement. Paul fit signe aux autres de regagner leur traîneau.

Tarrie ne signala aucun autre véhicule dans la zone.

— À part ce... cette fusée, tout était normal, amiral. Oh, Jake vient de rentrer. Vous voulez lui parler ?

— Oui, répondit Paul. Jake, je veux savoir où sont Bart Lemos et Stev Kimmer. Et Nabhi Nabol.

Pendant ce temps, Fulmar avait couvert la courte distance séparant Bavaria du Débarquement d'Oslo.

Les vestiges de la plate-forme de lancement fumaient encore. Pendant que Paul et les autres cherchaient alentour des traces de patins de traîneaux, Fulmar fouilla avec précaution dans les braises fumantes, flairant en même temps.

— À l'odeur, c'est du carburant de navette, annonça-t-il. Et il n'en faut pas beaucoup pour une capsule-SOS.

— Mais il faut du savoir-faire, dit sombrement Paul. Et des connaissances techniques. Vous savez aussi bien que moi qui peut le faire.

Emily et les autres revinrent après des recherches décevantes.

— Beaucoup de traces de patins, Paul, dit-elle. Et de déchets.

Elle lui montra un sac à carburant crevé, une poignée de fils et d'étriers de raccordement.

— Nous perdons notre temps ici, dit Paul, maîtrisant son irritation.

— Que Cherry et Cabot m'attendent dans mon bureau, murmura Emily en remontant dans le traîneau.

— Il est *fier* de ce qu'il a fait, ragea Joël quand Paul le convoqua au bureau d'Emily à leur retour. Il dit que c'était son *devoir* de sauver la colonie. Il dit qu'on sera étonnés du nombre de gens d'accord avec

lui.

— C'est lui qui sera étonné, répliqua Emily, les dents serrées, les lèvres étirées en un curieux sourire que démentaient ses yeux fatigués.

— Ouais, mais qu'est-ce qu'on *peut* lui faire ? demanda Joël.

— Il sera exclu de la société.

— Qui sera exclu ? demanda Cherry Duff qui entraînait avec Carter.

Emily indiqua au magistrat le fauteuil le plus confortable et offrit des sièges aux autres. Puis, sur un signe de Paul, elle leur fit un bref résumé des événements.

— Ainsi, nous allons ordonner que Tubberman soit exclu de la société, hein ? dit Cherry, consultant Carter du regard.

— C'est tout à fait légal, Cherry, répliqua le juriste, puisque ce n'est pas un châtiment corporel *per se*, chose illégale selon les termes de la Charte.

— Rappelle-moi la procédure, dit Cherry d'une drôle de voix.

— L'exclusion était un mécanisme, commença Emily, par lequel des groupes passifs pouvaient discipliner un membre fautif. Les communautés religieuses y avaient recours quand l'un des leurs désobéissait à leurs doctrines particulières. C'est très efficace. Le reste de la secte faisait comme si le pécheur n'existait plus. Personne ne lui parlait, personne ne faisait attention à sa présence, personne ne l'aidait d'aucune façon et tout le monde faisait comme si elle ou il n'était pas là. Cela n'a l'air de rien, mais cet isolement est psychologiquement destructeur.

— C'est parfait, dit Cherry, hochant la tête avec satisfaction. Punition admirable pour quelqu'un du genre de Tubberman.

— Et parfaitement légale ! renchérit Cabot. Dois-je rédiger le jugement ?

— Rédige, Cabot, dit Cherry avec un geste d'assentiment. Je suis sûre que tu connais les formules d'usage. Mais explique exactement en quoi consiste l'exclusion. La plupart en ont tellement soupe de ses ragots et de ses vociférations qu'ils seront bien contents d'avoir une excuse officielle pour... euh... l'exclure ! L'exclure !

Renversant la tête en arrière, elle eut un bref éclat de rire.

— Par tout ce qui est sacré – et légal –, ça me plaît, Emily. Ça me plaît beaucoup ! Cela fera réfléchir bien des fortes têtes ! Mais Tubberman n'a pas agi seul. Qui l'a aidé ?

— Stev Kimmer, Bart Lemos, peut-être Nabhi Nabol, dit Joël.

— Condamnons-les aussi à l'exclusion, s'écria Cherry, martelant ses accoudoirs de ses vieilles mains. Par tous les diables, qu'allons-nous faire si cette capsule amène sur nous ces cupides sauveteurs-récupérateurs des Planètes Intelligentes Fédérées ?

— Alors là, je ne parierais rien, dit Joël Lilienkamp, levant les

yeux au ciel. Cherry le regarda sévèrement.

— Ravie de savoir qu'il y a des sujets sur lesquels tu ne paries pas, Lilienkamp. Bon, alors, qu'allons-nous faire au sujet des complices de Tubberman ?

— Il faudra d'abord prouver qu'ils l'étaient, dit Cabot. La Charte stipule qu'une personne est présumée innocente tant qu'elle n'a pas été reconnue coupable.

— Nous les surveillerons, dit Paul. Cherry, annoncerez-vous la sentence à Tubberman ?

— Avec le plus grand plaisir. Quelle solution magnifique pour se débarrasser de lui, ajouta-t-elle à mi-voix en se dirigeant vers la porte.

Sa joie sadique réconforta Joël Lilienkamp qui sortit derrière eux en se frottant les mains.

C'est avec une satisfaction non dissimulée que le messenger apporta une copie du jugement officiel à Bay et Fleur du Vent dans la grande salle de l'incubateur, séparée du laboratoire principal et pourvue d'une isolation thermique et sonique. L'incubateur lui-même reposait sur de gros amortisseurs, pour qu'aux premiers stades si précaires de leur développement les embryons ne soient pas secoués dans leurs sacs par les appareils qu'on déplaçait sans cesse dans le laboratoire principal.

Des œufs se développant dans un utérus ou dans une coquille normale peuvent supporter pas mal de traumatismes, mais en l'occurrence la fertilisation et les modifications *ex utero* avaient été trop délicates pour prendre le risque de la moindre secousse. Le développement n'était pas encore canalisé, la nouvelle structure génétique n'était pas équilibrée, toute variation dans l'environnement pouvait nuire aux embryons. Plus tard, quand les œufs en seraient au stade où, dans la nature, ils auraient été pondus, ils seraient transférés dans une autre salle où un tapis de sable chaud et de puissantes lampes artificielles recréeraient les conditions naturelles où couvaient et éclosaient les œufs de dragonnets. Mais il fallait encore attendre plusieurs semaines.

On avait créé des panneaux spéciaux à faible luminosité, pour qu'aucune lumière ne filtre dans les ténèbres utérines alors que les observateurs voyaient parfaitement le précieux contenu de l'incubateur. Dans les laboratoires de Centauri Un et de la Terre, le développement de chaque embryon aurait été monitoré et enregistré à distance. Mais dans les conditions relativement primitives de Pern, la nécessité d'éviter toute substance toxique impliquait qu'aucun senseur ne pouvait être branché sur les embryons de la salle de culture.

Bay notait les dernières observations de Fleur du Vent quand le messenger leur apporta le jugement.

— Extraordinaire, dit Bay quand elle eut fini de lire le jugement à Fleur du Vent. Avais-tu entendu les rumeurs qu'il répandait ? Comme si cette maudite Bitra n'avait pas que son intérêt personnel en tête quand elle avait volé le *Mariposa*. Il prétendait qu'elle allait chercher des secours ! Tu parles !

Plissant les yeux, elle considéra l'incubateur et ses quarante-deux embryons portant tous les espoirs de Pern.

— Mais lancer une capsule-SOS alors que nous avons tous voté contre !

— Je suis soulagée, dit Fleur du Vent avec un soupir.

— Oui, tu étais perturbée.

Elle essayait de se convaincre que Fleur du Vent continuait à pleurer sa grand-mère. Mais, ces derniers temps, il y avait eu des moments où Bay aurait eu envie de lui rappeler que la famille Yung n'était pas seule à avoir subi une lourde perte. Elle ne l'avait pas fait, car Fleur du vent, en qualité de première assistante de sa grand-mère, était en charge de l'ordinateur biologique Mark 42. Bay l'avait parcouru, elle aussi, pour se familiariser avec la procédure. Kitti Ping avait laissé des notes abondantes sur la façon de procéder, ayant prévu tous les rééquilibrages et modifications possibles. Apparemment, elle avait tout prévu, sauf sa propre mort.

— Tu ne m'as pas comprise, répliqua Fleur du Vent, inclinant la tête en un geste qui rappelait sa grand-mère corrigeant une apprentie fautive. Je suis soulagée que la capsule-SOS ait été lancée. Maintenant, personne ne peut plus nous blâmer.

Bay n'était pas sûre d'avoir bien entendu.

— Grands dieux, que veux-tu dire, Fleur du Vent ?

Fleur du Vent la considéra longtemps en silence.

— Tous nos œufs sont dans le même panier, dit-elle avec un sourire impénétrable, déplaçant ses lentilles d'inspection.

Quand Pol et Phas Radamanth vinrent les relever, Bay s'attarda un peu. Elle et Pol ne se voyaient presque plus, et elle n'était pas pressée d'aller faire un dîner solitaire dans les cuisines communales.

— Je vois que tu as une copie du jugement, dit Pol.

— Il était grand temps, ajouta Phas. Espérons qu'il était plus habile lanceur que botaniste.

Bay regarda le xénobiologiste avec stupéfaction, et Phas eut le bon esprit de prendre l'air embarrassé.

— Personne n'approuve les actions de Tubberman, ma chérie, assura Pol.

— Oui, mais s'ils viennent un jour...

Du geste, Bay montra l'incubateur, le laboratoire, et tout ce que les colons étaient parvenus à faire sur leur nouveau monde.

— Si ça peut te consoler, dit Phas, Joël Lilienkamp ne prend pas

de paris sur leur venue.

— Ah ! dit Bay. Et qu'a-t-on fait de Ted Tubberman ?

— On l'a ramené à sa concession sous bonne escorte en lui ordonnant d'y rester.

— Et Mary ? Et ses jeunes enfants ?

— Elle peut rester là-bas ou venir ici. Elle n'est pas exclue. Ned Tubberman avait l'air bouleversé, mais il n'a jamais été très proche de son père, et Fulmar Stone trouve que c'est un mécanicien très prometteur.

De nouveau, il adressa un sourire encourageant à sa femme.

Bay se retourna pour partir, et à cet instant précis, le sol trembla sous leurs pieds. Instinctivement, elle se rua vers l'incubateur, Phas et Pol à ses côtés. Même sans les lentilles grossissantes, ils virent que le liquide amniotique des sacs embryonnaires n'avait pas même frêmi. Les amortisseurs avaient parfaitement rempli leur rôle.

— Il ne manquait plus que ça ! s'écria Pol.

Il se précipita vers l'unité comm, appela la tour météo.

— Est-ce que d'autres secousses sont prévues, Jake ?

Pourquoi ne nous a-t-on pas prévenus ?

— C'était une faible secousse. Je suis, obligé de prévenir l'infirmerie en priorité, au cas où il y aurait une opération en cours, et après, ta ligne était occupée. Patrice dit qu'il y a une certaine activité tectonique à l'est, et que nous subirons d'autres secousses au cours des prochaines semaines. Mais l'incubateur est monté sur amortisseurs, non ? Vous n'avez rien à craindre.

— Rien à craindre ? s'exclama Pol, raccrochant rageusement.

Quand on frappa discrètement à la porte de son bureau, Paul répondit machinalement « entrez », et Jim Tillek parut. Emily sourit. Le maître de la baie de Monaco était toujours le bienvenu.

— Salut, dit-il. Je viens faire réviser mon traîneau.

— Et depuis quand avez-vous besoin d'aide pour ça ? demanda Paul.

— Depuis que Joël Lilienkamp nous a repris toutes nos pièces détachées, grogna Jim avec bonne humeur.

— Et depuis que les cochons volent, rétorqua Paul.

— Oh, c'est le prochain projet ? demanda Jim avec un sourire comique.

Il s'assit sur le siège le plus proche et croisa les mains.

— Au fait, Maximilien et Teresa ont fait leur rapport sur la mission de recherche que Patrice avait demandée aux dauphins. Le volcan Illyrien crache des coulées de lave. Ne soyez donc pas surpris si le vent d'est vous apporte des poussières noires. Il ne s'agira pas de Fils calcinés, mais de bonnes vieilles cendres volcaniques. Je voulais

vous prévenir pour couper court à toutes rumeurs.

— Merci, dit Paul avec ironie.

— Les explications logiques sont toujours bienvenues, ajouta Emily.

— Je suis aussi passé voir votre malade préféré, dit Jim, regardant Paul droit dans les yeux. Il piaffe d'impatience et veut aller à la tour météo. Sabra le menace de divorcer s'il fait quoi que ce soit sans accord médical. Pour moi, je lui ai dit qu'il n'a pas à s'inquiéter : Jake Chernoff fait très bien son travail. Ce garçon ne hasarde jamais un avis sur le temps avant d'avoir relu deux fois le rapport satellite et regardé par la fenêtre.

— Ongola a *besoin* de reprendre son poste, acquiesça Emily.

— Il est persuadé qu'il ne pourra plus jamais se servir de son bras. S'il était occupé, il n'aurait pas ces idées, approuva Jim.

— D'après les médecins, reprit Emily avec un sourire engageant, Ongola retrouvera l'usage de son bras, mais il n'est pas certain qu'il retrouvera toute sa mobilité.

— Il la retrouvera, dit Jim avec conviction. Dites donc, il y a du vrai dans la rumeur prétendant que Stev Kimmer était de mèche avec Ted Tubberman ?

Le visage de Paul s'allongea et Emily lui lança un regard entendu.

— Je vous avais bien dit que la rumeur circulait, dit-elle.

Jim se pencha, le visage curieux.

— Et celle qui prétend qu'il s'est enfui avec un grand traîneau pressurisé qu'on a vu vers la Grande Barrière Occidentale, où se trouve la concession de Kenjo ? Kimmer est bien plus dangereux que Tubberman ne l'a jamais été.

Paul passa son pouce sur ses doigts artificiels et s'arrêta en voyant que Jim Tillek avait remarqué ce tic nerveux.

— Plus dangereux, en effet. Et comme l'unité comm du traîneau volé fonctionnait au moment du décollage, il doit maintenant savoir qu'on le recherche pour l'interroger.

Jim hocha la tête, l'air approbateur.

— Ezra a-t-il pu déchiffrer les rapports des sondes que Sallah...

Les larmes aux yeux, il battit des paupières.

— Non, dit Paul, s'éclaircissant la gorge. Il est toujours en train d'essayer de les décoder. Le listing n'est pas clair.

— Eh bien, j'ai quelques heures devant moi pendant qu'on révisé mon appareil, dit Jim. J'ai examiné des centaines de rapports de l'EEE avant de trouver une planète qui me plaisait. Je peux l'aider ?

— Un regard neuf sera sans doute utile, dit Paul. Ezra a travaillé sur ces listings sans interruption.

— Suis-je bien informé ? demanda Jim avec tact. Il paraît que le

Mariposa a plongé tout droit sur notre planète excentrique.

Paul acquiesça de la tête.

— Mais sans nous diffuser aucun commentaire utile.

« Ce n'est pas le... » Ces derniers mots d'Avril continuaient à résonner dans sa tête, porteurs d'un message que Paul voulait déchiffrer.

— Écoutez, Jim, allez voir si vous pouvez aider Ezra. Nous avons besoin d'une bonne nouvelle. Le moral est en baisse après ces meurtres, et le prestige de l'administration a subi un coup après la perte de la capsule-SOS et l'exclusion de Ted Tubberman.

— C'est astucieux, quand même, gloussa Jim en se levant. Ça vous évite de porter atteinte à l'autonomie des concessions, et ça contraint cet imbécile à rester là où il ne peut nuire à personne. Bon, je vais voir Ezra dans son antre.

15

— Écoute Jim, je ne trouve aucune autre explication logique à la destruction des sondes et à ça, dit Ezra Keroon, lui montrant des photos envoyées par les sondes, et si floues qu'on n'y distinguait aucun détail. Une sonde, deux peut-être, peuvent fonctionner de travers. Mais j'en ai lancé sept ! Et Sallah...

Ezra s'interrompt un instant.

— Sallah nous a dit que le garage des sondes n'avait subi aucun dommage. Et il y a aussi le *Mariposa*. Il n'a pas percuté la surface. Quelque chose l'a frappé à l'instant où l'une des sondes explosait !

— Tu préfères donc croire qu'il y a quelque chose sur cette planète qui en prévient toute inspection ? demanda ironiquement Jim Tillek.

Il se renversa dans son fauteuil, pour détendre ses muscles contractés par les heures passées sur les lentilles grossissantes.

— Allons, mon vieux. Comment quoi que ce soit pourrait-il fonctionner sur cette planète ? La surface est gelée. Et elle n'a pas eu le temps de dégeler assez depuis qu'elle traverse le système de Rukbat.

— On ne trouve pas ces formations régulières dans les régions inhabitées. Je ne dis pas qu'elles ne sont pas naturelles. Elles n'ont pas l'air naturelles, c'est tout. Et puis, regarde les courbes thermiques, là, là et là. C'est plus chaud qu'on ne s'y attendrait sur une surface presque gelée. Au moins, nous savons cela par la seule sonde qui nous ait renvoyé des données.

— Une activité volcanique sous la croûte pourrait l'expliquer.

— Mais des formations régulières *convexes*, non pas concaves, le long de l'équateur ? Jim resta incrédule.

— Tu *veux* croire que cette planète plutonique pourrait être la *source* de cette attaque ?

— Vraiment, ça me plairait plus que la théorie de Hoyle-Wickramasingh, je t'assure.

— Si Avril n'avait pas pris le canot amiral, nous pourrions

découvrir la nature de cette nébulosité. Et alors, nous saurions s'il s'agit de Hoyle-Wickramasingh ou de petits hommes bleus et gelés.

— Nous avons les navettes, dit Ezra d'un ton hésitant.

— Mais pas de carburant, et plus de pilote assez habile pour tenter une mission pareille. J'ai vu comme toi les bosses dans la coque du *Mariposa* aux endroits où ses panneaux de protection ont craqué. De plus, nous n'avons pas débarqué les grosses combinaisons de travail qui permettent à un homme de faire une sortie dans l'espace pendant une tempête météorique. Or, si ta théorie est correcte, il se ferait abattre.

— Seulement s'il s'approchait trop de la planète, reprit Ezra avec prudence. Mais il n'aurait pas à sortir juste pour prélever un échantillon de cette queue cométaire. Si elle ne contient que les débris habituels, glace, terre et cailloux, nous saurons que la vraie menace est la planète, et non pas la queue. Exact ?

Jim le considéra pensivement.

— Ce serait dangereux dans tous les cas. Mais de toute façon, il n'y a plus de carburant !

— Il y a du carburant.

— Il y a du carburant ?

Jim se redressa, les yeux dilatés de surprise.

— Seuls le savent quelques élus triés sur le volet.

— Tiens ! dit Jim, fronçant les sourcils. Puis il sourit, pour montrer qu'il ne s'offensait pas d'avoir été exclu de la confidence.

— Combien ?

— Assez pour notre projet, avec un pilote économe. Et si nous arrivons à trouver la cache de Kenjo, encore plus.

— La cache de Kenjo ? dit Jim, bouche bée. Il avait détourné du carburant ?

— Il en avait économisé pendant ses allers-retours sur les navettes.

— Alors, c'est pour ça que Kimmer fouine dans la Grande Barrière Occidentale. Il essaye de trouver la cache de Kenjo. Pour son usage ou pour le nôtre ?

— De toute façon ce ne sera pas suffisant pour aller bien loin. Après tout, ce n'est peut-être pas si catastrophique que Tubberman ait lancé cette capsule-SOS. Parce que si les Fils viennent bien de la planète, nous avons besoin d'aide, et je ne suis pas trop orgueilleux pour en demander.

Ezra fit la grimace.

— Non que Kimmer ait fait des confidences quand il s'est enfui avec le grand traîneau et de quoi tenir des années. Joël Lilienkamp en était malade qu'on ait volé dans ses magasins. Nous ne savons même pas comment Stev a deviné l'existence de la cache de Kenjo. Sauf qu'il

savait exactement combien de carburant il restait dans les réservoirs du *Mariposa* il y a huit ans. Alors, quand Kenjo a fait ses vols de reconnaissance, Stev a dû calculer que quelqu'un avait économisé du carburant.

Puis, comme Jim ouvrait la bouche, il ajouta :

— N'aie pas peur que Kimmer s'en aille. Ongola et Kenjo ont démantelé les navettes il y a quelque temps. Et Kimmer ne sait pas où nous entreposons les sacs de carburant. Moi non plus.

— Je me sens honoré par votre confiance et les responsabilités que vous avez amoncelées sur mes frêles épaules.

— Tu es venu il y a trois jours et tu t'es porté volontaire.

— Trois jours ? J'ai l'impression que ça fait trois ans. Je me demande si mon traîneau a été révisé.

Il se leva et s'étira jusqu'à ce que ses jointures et sa colonne vertébrale craquent bruyamment.

— Bon, alors, on va porter ces saloperies à ceux qui doivent décider ce qu'on en fait ? termina-t-il, montrant les photos et diagrammes sur le bureau.

Paul et Emily écoutèrent sans rien dire les points de vue opposés des deux hommes.

— Alors, quand la planète nous aura dépassés, d'ici huit ou neuf ans, les Chutes cesseront, dit Paul, sautant à la conclusion.

— Ça dépend de la théorie que vous adoptez, dit Jim, souriant avec une malice bon enfant. Ou de la civilisation des extraterrestres d'Ezra. Pour le moment, si vous acceptez sa théorie, ils nous maintiennent à distance pendant que les Fils nous affaiblissent.

Paul Benden écarta cette idée du geste.

— Je n'y crois pas, Ezra. Il n'y a pas eu de Chutes lors de la première exploration. Mais la planète pourrait se défendre. Je pourrais accepter cette partie de votre théorie si j'avais des preuves.

— Combien de temps dureront ces Chutes si elles proviennent de votre queue cométaire ? demanda Emily à Jim.

— Vingt, trente ans. Si je connaissais la longueur de la queue, je pourrais faire une estimation plus précise.

— Je me demande, reprit lentement Paul, si c'est ce qu'Avril voulait dire par « ce n'est pas le... ». Voulait-elle dire que ce n'était pas la planète que nous devons craindre, mais la queue arrachée au nuage d'Oort ?

— Si elle n'avait pas volé le *Mariposa*, nous aurions pu le savoir, dit Emily d'une voix dure.

— Nous le pouvons encore, dit Ezra. Il y a encore assez de carburant pour envoyer une navette. Ce ne sera pas aussi économique que le *Mariposa*, mais ça ira.

— Vous êtes sûr ? dit Paul, l'air tendu, prenant un bloc et griffonnant quelques équations.

Puis il se renversa dans son fauteuil, pensif, passant le bloc à Emily.

— Ça pourrait peut-être marcher, dit-il. Mais il faut savoir à quoi on peut s'attendre avant de faire des plans.

— Attention, dit Ezra, on ne peut pas approcher de cette planète ! Nous avons perdu sept sondes. C'est peut-être des mines, c'est peut-être des missiles – mais elles explosent.

— Un pilote connaîtra exactement la nature et l'étendue des risques, dit Paul.

— Il suffit d'aller y voir pour être en danger, dit sombrement Ezra.

— Je ne voudrais pas avoir l'air naïf, dit Paul, mais il se trouvera bien un pilote qui relèvera ce défi pour sauver notre monde.

Drake Bonneau fut le premier contacté. Il pensa que la chose était faisable, mais il s'inquiétait de l'état de la navette qui avait dû se détériorer pendant huit ans d'inaction. Puis il ajouta qu'il était marié et père de famille, et qu'il y avait d'autres pilotes tout aussi qualifiés. Paul et Emily n'insistèrent pas.

— La femme et les enfants seront l'excuse de tout le monde, dit Paul à Ezra, Jim et Zi Ongola à qui ses médecins avaient, à contrecœur, autorisé quatre heures de travail par jour. Le seul qui n'ait aucune attache familiale, c'est Nabhi Nabol.

— C'est un très bon pilote, dit pensivement Ongola, mais pas le genre d'homme à qui on peut confier l'avenir de toute une planète. Pourtant, on pourrait l'appâter par une récompense assez importante pour qu'il prenne ce risque.

Nabhi avait déjà purgé les peines imposées par Cherry Duff pour des délits sociaux tels que « ivresse sur la voie publique », « manquements dans le travail », et une fois pour « conduite impudique ». Pourtant, il s'était racheté ces derniers temps en se révélant bon chef d'escadrille, et il était très admiré par les jeunes placés sous ses ordres.

— Il est exploitant, dit Ongola. Si nous pouvions lui proposer le statut de commanditaire, il accepterait peut-être. Il s'est plaint assez souvent de la disparité des concessions. De plus, il se pique d'être un pilote hors pair.

— Nous avons quelques très bons jeunes pilotes, commença Jim.

— Ce serait une bonne idée d'en choisir un comme copilote, dit Ongola, pour lui offrir cette expérience. Mais j'aurais plus confiance en Nabhi.

— Quoi qu'on fasse, il faut le faire vite, dit Ezra.

Nous avons besoin d'échantillons de ce qu'il y a dans cette

queue. Alors, nous saurons ce que sera notre avenir.

Le marchandage avec Nabhi commença l'après-midi même. Dédaignant prières et flatteries, il s'enquit de ce que cette mission lui rapporterait en termes de concession et autres droits. Quand il exigea toute la province de Cibola, Paul et Emily se mirent à négocier sérieusement. Et quand il insista pour obtenir le statut de commanditaire, ils renâclèrent suffisamment pour le convaincre qu'il sortait gagnant du marché.

Puis Emily mentionna en passant que la Grande Ile était maintenant inoccupée ; elle parvint à réprimer son soulagement lorsqu'il s'empara de l'idée d'occuper l'ex-concession d'Avril.

Nabhi exigea la navette qu'il avait pilotée pendant les opérations de débarquement, et il précisa quels techniciens devraient la remettre en état, sous sa supervision. Il ne ferait le voyage que si la navette était parfaitement au point. Mais les avantages de la mission lui étaient acquis immédiatement.

Ensuite, il demanda Bart Lemos comme copilote, à condition qu'on lui accorde aussi le statut de commanditaire. Paul et Emily trouvèrent cette exigence particulièrement dure à avaler, mais finirent par accepter à contrecœur.

L'attitude de Nabol se modifia instantanément, et devint si pompeuse et arrogante qu'Emily eut du mal à dissimuler son aversion. Il sortit du bureau avec son contrat de commanditaire et un sourire frisant la suffisance. Puis il s'adjudgea un traîneau rapide, bien qu'on en eût besoin pour une Chute imminente, et partit inspecter ses nouvelles possessions.

L'amiral et le gouverneur annoncèrent officiellement la mission, son but et son équipage. Nouvelle qui supplanta tous les autres sujets de conversation, sauf un : le transfert des vingt-sept œufs arrivés à maturité sur l'aire d'éclosion artificielle.

Tous les vétérinaires aidèrent les biologistes en cette circonstance. Sorka Hanrahan et Sean Connell, en qualité d'apprentis avancés, avaient participé à la documentation du projet. Pendant le transfert, l'agitation agaça Sean, mais le projet lui importait plus que l'inquiétude exaspérante des biologistes, et il réprima son irritation. Finalement, les œufs furent disposés en double cercle : sept dans le cercle intérieur, vingt dans le cercle extérieur, et presque enterrés dans le sable chaud pour imiter l'environnement naturel des dragonnets.

— On aurait pu faire ça en trois fois moins de temps, grommela Sean à l'adresse de Sorka. Toute cette effervescence est mauvaise pour les œufs.

Il les considéra en fronçant les sourcils.

— Ils sont beaucoup plus gros que je ne m'y attendais, dit Sorka après un silence.

— Bien plus gros *qu'ils* ne s'y attendaient, dit Sean d'un ton moqueur. On a de la chance qu'il y ait tant de survivants à ce stade – un exploit à porter au crédit de Kitti Ping, étant donné tout ce qu'elle a fait pour les créer.

Ce projet comptait autant pour Sean que pour elle, Sorka le savait. Après tout, ils avaient été les premiers à découvrir les nids de dragonnets sauvages. Passionnée mais fatiguée, elle se tenait en équilibre précaire sur une des poutres encerclant la salle, pour éviter à ses pieds le contact désagréable des sables brûlants de l'Aire d'Écllosion.

Les dragonnets du Terminus n'avaient cessé d'entrer et sortir de l'Aire d'Écllosion, s'élevant vers les poutres et rivalisant pour se percher. Ils se contentaient de regarder de loin ; aucun n'avait eu la témérité de venir regarder les œufs de près. Sorka, interprétant leurs pépiements, les trouva respectueux et même révérencieux.

— Savent-ils ce que c'est ? demanda-t-elle à Sean à voix basse.

— Le savons-nous nous-mêmes ? rétorqua Sean avec un grognement. Puis il tendit la main vers l'œuf le plus proche.

— C'est le plus gros. Je me demande si c'est un œuf d'or. Avec tout ce remue-ménage, je ne sais plus où est quoi. Il y avait plus de mâles que de femelles dans ceux qu'on a perdus, et Lili prend des paris sur qui obtiendra quoi.

Sorka regarda l'œuf, pensive, se demandant si c'était un œuf d'or, puis décida arbitrairement à part elle que non. C'était un bronze. Elle ne communiqua pas sa conclusion à Sean. Sean avait tendance à toujours discutailler, et il ne fallait surtout pas gâcher ce moment unique : la surveillance de la première couvée de « dragons ».

Pour elle, les dragonnets étaient devenus aussi importants que les chevaux. Elle admettait volontiers que ceux de Sean étaient mieux élevés que les siens ; très disciplinés, ils combattaient les Fils avec beaucoup d'efficacité. Mais elle, elle les *comprendait* – *les siens, ceux de Sean, et tous les autres* – bien mieux que lui, surtout quand ils étaient blessés pendant les Chutes. Cela venait peut-être de sa grossesse qui, depuis deux mois, développait sa sensibilité et son instinct maternel. Le docteur la trouvait en parfaite santé, sans rien dans son tempérament et son hérédité qui pût faire craindre des problèmes. Elle pouvait continuer à monter tant qu'elle se sentirait bien en selle.

— Quand vous ne pourrez plus monter, vous vous en apercevrez toute seule, lui avait-il dit en souriant. Il faudra abandonner les équipes au sol à cinq mois. Le lance-flammes sera devenu trop lourd à manier pendant des heures d'affilée.

Sorka n'avait pas encore trouvé le moment propice pour

informer Sean de sa paternité imminente. Elle craignait sa réaction. Ils avaient économisé assez de crédits-travail pour acheter une belle concession à Killarney, mais pas tant que les Fils continuaient à tomber. Sean ne parlait plus jamais de Killarney depuis la Troisième Chute, mais ça ne voulait pas dire qu'il n'y pensait plus. De temps en temps, elle lisait de la nostalgie dans son regard.

Elle pensait au début qu'il reparlerait de Killarney quand son père lui rendrait Cricket, son devoir d'étalon accompli. Mais il avait continué à se taire. Tout le monde était obligé de faire double travail pour assurer les services essentiels et peu de gens avaient le temps de s'occuper de leurs problèmes personnels. Sean et Sorka profitaient de leurs rares moments de loisir pour monter leurs chevaux et les emmener paître une heure au-delà des zones ravagées.

La grande porte s'ouvrit devant un ingénieur de la sécurité, ce qui provoqua une réaction instantanée de la part des petits observateurs ailés. Sean gloussa discrètement.

— On n'a pas besoin d'un service de sécurité ici, murmura-t-il à Sorka. Viens, ma chérie, nous sommes de chirurgie dans cinq minutes.

Jetant un dernier coup d'œil aux cercles d'œufs mouchetés, les deux apprentis repartirent à regret vers leur travail. Traversant une rue, ils virent qu'on mettait la navette *Mouche* en position de décollage.

— Tu crois qu'ils réussiront ? demanda Sorka.

— En tout cas, ils font tout ce qu'il faut pour, répondit aigrement Sean.

Ni Nabhi Nabol ni Bart Lemos ne s'étaient rendus très populaires depuis leur élévation au rang de commanditaires.

— Quand même, je ne voudrais pas être à leur place. Pour rien au monde !

Elle pouffa.

— L'astronaute Yvonne. Tu ne m'as jamais dit si ça t'avait aidé au moment du débarquement ?

Il la considéra longuement avec un petit sourire. Puis il la prit par la taille et l'attira à lui.

— Ma seule idée, c'était de te prouver que je n'avais pas peur. Mais, par tous les diables, j'avais une frousse épouvantable !

Puis son visage changea, et il se tut, la tourna vers lui, tâtant son ventre et tendant sur ses hanches sa robe grossière.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais enceinte ?

— Ça vient juste d'être confirmé, répondit-elle avec défi.

— Alors, tout le monde est au courant sauf moi ?

Il était furieux ; pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, il était en colère *contre elle*. Ses yeux lançaient des éclairs et ses mains se crispaient sur sa taille épaissie.

— Personne ne le sait, à part le docteur, et il ne m'immobilisera pas avant des mois, dit-elle, cherchant à se dégager. Mais il y a Killarney, et je sais comme c'est important pour...

— Ta mère le sait ?

— Quand ai-je l'occasion de la voir ? Elle s'occupe de la moitié des bébés du Terminus, sans compter mon dernier petit frère. À part le docteur et moi, tu es le seul à savoir.

— Quelquefois, je te trouve déroutante, dit-il enfin.

Sa colère retombait.

— Pourquoi avoir tant attendu avant de me prévenir ? Maintenant, le projet Killarney est remis indéfiniment. Nous sommes engagés ici. Je croyais que tu l'avais compris.

Il posa ses deux mains sur les épaules de Sorka et la secoua doucement.

— J'ai toujours voulu être le père de tes enfants. L'unique père de tes enfants. Et j'en voulais un tout de suite, Sorka, mon amour, mais je pensais n'avoir pas le droit de te demander de mettre un enfant au monde dans ces circonstances.

Sa voix avait repris les tendres intonations qu'elle avait pendant l'amour.

— Non, c'est le meilleur moment pour avoir un enfant. Quelque chose qui restera de nous deux.

Elle n'ajouta pas « au cas où », mais il savait qu'elle le pensait, et il resserra ses mains sur ses épaules, la forçant à le regarder dans les yeux. La colère avait fait place à la détermination.

— Tout de suite après l'opération, nous irons voir Cherry Duff. Cet enfant aura deux parents, où je ne m'appelle plus Sean Connell !

Sorka riait encore quand ils entrèrent dans l'unité chirurgicale vétérinaire.

Ongola avait fini par jouer les arbitres dans la reconstruction de la navette *Mouche*. Nabhi Nabol exaspérait les équipes de réparation, les houspillant aux moments critiques. Malgré ses solides connaissances techniques sur les navettes, il retardait plus qu'il n'aidait. À côté de la *Mouche*, la navette *Abeille* avait été aménagée en bureaux pour Ongola, Fulmar et Nabhi, et équipée d'une demi-douzaine de lignes de communication, afin qu'Ongola pût s'acquitter de ses autres fonctions tout en s'occupant de la navette. Les murs de son bureau étaient couverts de photos, de cartes aériennes, et de diagrammes représentant les différentes fenêtres de lancement possibles. Nabhi venait souvent et considérait les orbites d'un air sombre en se mordant les lèvres. Ongola l'ignorait.

Dans l'ensemble, l'état de la *Mouche* était étonnamment bon : pratiquement aucun circuit intérieur n'était détérioré. Mais il fallait

tout vérifier et revérifier. Sur ce point, Ongola était d'accord avec Nabhi. Cela donnait beaucoup de travail aux ingénieurs de Fulmar, mais ce n'était pas ça qui l'exaspérait chez l'autocratique Nabhi.

— Il pourrait demander n'importe quoi, disait Fulmar à Ongola, si seulement il le demandait poliment. On dirait que c'est lui qui me fait une faveur, à moi ! Tu es sûr qu'il est aussi bon pilote qu'il le prétend ?

— Il est bon, reconnut Ongola à regret.

— J'aurais préféré que ce soit Bonneau qui pilote. Mais avec sa grande concession, sa femme, ses enfants et tout, je comprends son refus. C'est juste que...

Il laissa sa phrase en suspens, et leva sa grande main maculée de graisse en un geste d'impuissance.

— Il faut que ce soit une réussite, dit Ongola, avec une bourrade encourageante sur l'épaule. Et tu es le plus qualifié pour y contribuer.

La treizième semaine après la Première Chute, les zones de précipitations se modifièrent brusquement. Comme les escadrilles arrivaient sur le site prévu – essentiellement des terres inhabitées – seule l'escadrille d'altitude aperçut le front de chute, largement au nord de leur position : impossible de se tromper sur cette tache grise et scintillante à l'horizon.

— Enfer et damnation ! s'écria Théo Force, appelant immédiatement Ongola au Terminus. Cette saloperie s'est déplacée vers le nord. Il nous faut des renforts.

— Donne-moi les coordonnées.

Ongola donna immédiatement des ordres d'une voix brève, faisant signe à Jake de contacter Dictier ou Boris.

— Allez à la rencontre de la Chute. Je vais tâcher de vous envoyer une ou deux escadrilles en renfort. Et je vais alerter Drake.

On trouva Boris, qui fit quelques rapides calculs.

— La Chute va frapper Calusa et Bordeaux. Elle semble s'être déplacée de cinq degrés vers le nord. C'est incompréhensible. Pourquoi ce brusque changement ?

La question resta sans réponse. Ongola raccrocha.

— Tu as les emplois du temps de la semaine, Jake ? Regarde où se trouve Kwan aujourd'hui. Je vais appeler Chuck Havers à Calusa.

C'est Sue Havers qui décrocha. Après le choc initial en apprenant la nouvelle, elle se ressaisit.

— Nous avons plusieurs heures devant nous, non ? Et la Chute pourrait passer à côté ? Je l'espère. Je ne sais pas où Chuck travaille aujourd'hui. Merci, Zi. Tu appelles Mary Tubberman ou tu aimes mieux que je la prévienne ?

— On va envoyer Ned, dit Ongola en raccrochant.

L'exclusion était dure pour la famille. Ned pouvait aider sa mère

et ses jeunes frères et sœurs pour combattre les Fils. Et s'il choisissait aussi d'aider son père en cette circonstance, seule sa famille le saurait. Tubberman n'avait pas perdu une minute pour revêtir de feuilles métalliques tous ses bâtiments, qui étaient aussi protégés qu'ils pouvaient l'être. Il n'avait pas d'autre protection.

Puis Ongola contacta Drake et lui ordonna d'éviter la concession de Tubberman. Drake commença par protester qu'on ne pouvait pas permettre qu'un seul Fil touche le sol, exclusion ou pas.

— Ned peut aider sa mère ; nous ne pouvons pas assister Ted Tubberman.

— Mais c'est une Chute, mon vieux !

— C'est un ordre, mon vieux, rétorqua Ongola d'un ton glacial.

— Compris !

Ongola prévint alors Paul Benden et Emily Boll du changement survenu.

— Ezra prétendra que c'est la preuve qu'une intelligence dirige les Chutes, remarqua Paul, conférant avec Emily.

— D'après ce que je comprends, face, on perd, et pile, on perd, répliqua Emily en soupirant.

— Heureusement qu'on en aura bientôt le cœur net, dit Paul, montrant de la tête la piste où la *Mouche* subissait ses derniers réglages.

Aucun des techniciens n'avait été autorisé à s'engager dans les escadrilles de renfort. Leur tâche était prioritaire.

Se conformant à une courtoisie maintenant bien établie, Drake Bonneau passa à la concession des Havers en revenant de la Chute, qui s'était arrêtée à la lisière de Bordeaux, de l'autre côté du Jourdain. Il atterrit en vue de la grande maison des Tubberman.

— Ned et Mary sont sortis avec des lance-flammes, dit Chuck au chef d'escadrille, puis, sans raison apparente, Ted les a obligés à rentrer. Ils n'ont pas dû subir beaucoup de dommages, ou nous les verrions d'ici.

— En tout cas, pour vous, tout va bien, dit Drake avec satisfaction.

— L'équipe au sol est arrivée largement en avance. Alors, on ne sait vraiment pas pourquoi les sites des Chutes ont changé ? demanda Sue.

Eprouvée par le maniement du lance-flammes, elle avait besoin d'être rassurée.

— Non, répliqua joyeusement Drake, mais on le saura bientôt !

Il accepta une coupe d'une boisson aux fruits que la fille aînée apporta pour lui et son équipage, puis ils partirent. Drake avait obéi aux ordres d'Ongola et ne s'était pas occupé de la concession de

Tubberman, mais ce que les Havers venaient de lui dire avait éveillé sa curiosité. À son avis, tous les Fils devaient être détruits, même sur la concession d'un exclu. Les Fils ne se souciaient pas des conflits humains : ils mangeaient. Drake n'avait pas envie de les voir s'enterrer et survivre grâce à des conflits entre humains.

Après avoir décollé, il survola lentement la propriété des Tubberman. Il vit Ned debout sur la pelouse verte entourant la maison. Ned se mit à gesticuler follement en lui faisant de grands signes, et Drake se sentit obligé de suivre ses ordres et de mettre le cap au nord-ouest vers le Terminus.

Il mangeait rapidement un morceau dans la salle à manger communale quand Ned Tubberman le retrouva.

— Tu l'as vu, Drake, je le sais. Tu es obligé de l'avoir vu, dit Ned, tout excité en le tirant par la manche. Viens, il faut que tu leur dises ce que tu as vu.

Drake se dégagea.

— Il faut que je dise quoi à qui ? dit-il, enfournant une énorme bouchée.

La lutte contre les Fils lui donnait toujours une faim de loup.

— Il faut dire à Kwan, Paul et Emily ce que tu as vu.

— Je n'ai rien vu !

Puis un souvenir fulgura dans son esprit : Ned debout sur une pelouse verte, entourée de terre calcinée.

— Je ne crois pas ce que j'ai vu !

Il s'essuya la bouche, mastiquant pensivement en revoyant ce souvenir.

— Mais les Fils venaient de tomber chez vous, et Chuck et Sue ont vu ton père vous empêcher de les calciner au lance-flammes !

— Exactement !

Ted avait un sourire jusqu'aux oreilles. Le chef d'escadrille se leva et sortit avec Ned.

— Je veux que tu leur dises ce que tu as vu, pour confirmer ma déclaration. Je ne sais pas ce qu'a fait Papa.

Son sourire s'évanouit et son exaltation retomba.

— Il dit que l'exclusion marche dans les deux sens. Il s'enferme à clé dans son laboratoire et ne laisse personne entrer. Mes frères et ma sœur vont tout le temps chez Sue, mais Maman ne veut pas quitter Papa, même s'il est rarement dans la maison. Elle maintient la vie du foyer.

— Ton père a fait des expériences ? demanda Drake, dérouté.

— Eh bien, il est botaniste. Il dit que jusqu'à l'arrivée des secours, la planète doit se défendre elle-même.

Ned ralentit le pas.

— Et cette pelouse a dû se défendre toute seule – d’une façon ou d’une autre – contre la Chute d’aujourd’hui, parce qu’elle est toujours là !

Drake rapporta ce qu’il avait vu à Kwan, Paul, Emily, et aussi à Pol et Bay convoqués d’urgence. Ned affirma avoir vu tomber des Fils sur l’herbe, qui n’en avait pas souffert, et qu’au moment où Drake avait survolé la maison, rien n’indiquait que des Fils étaient tombés sur ce rectangle de vingt mètres sur douze.

— Je ne voudrais pas hasarder une hypothèse fantaisiste, dit finalement Pol, cherchant du regard l’approbation de Bay. Peut-être qu’il a trouvé le moyen d’adapter le programme de Kitti Ping à une forme de vie moins complexe. Professionnellement, j’en doute.

— Mais je l’ai vu de mes yeux, insista Ned. Et Drake aussi.

Il y eut un long silence, qu’Emily rompit finalement.

— Ned, nous ne doutons pas de toi, ni de Drake, mais, comme dit ton père, l’exclusion marche dans les deux sens.

— Êtes-vous trop orgueilleux pour lui demander ce qu’il a fait ? demanda Ned, pâle sous son haie, les narines pincées d’indignation.

— Il n’est pas question d’orgueil, répondit doucement Emily. Mais de sécurité. Il a été exclu parce qu’il a défié la volonté de la colonie. Pourtant, si tu peux nous affirmer honnêtement qu’il a changé d’attitude, on pourra discuter de sa réinsertion.

Ned rougit, détournant le regard des yeux indulgents d’Emily. Il poussa un profond soupir.

— Il ne veut plus entendre parler du Terminus ni de ses habitants.

Puis, saisissant les bords de la table, il se pencha vers le gouverneur.

— Mais il a fait quelque chose d’incroyable, et Drake l’a vu.

— Effectivement, j’ai vu de l’herbe là où il n’aurait pas dû y en avoir, concéda Drake.

— Ta mère pourrait-elle présenter des preuves en son nom ? demanda Paul, cherchant une solution honorable dans l’intérêt de Ned.

— Elle dit qu’il ne parle qu’à Petey, et que Petey a juré le secret, alors elle n’a pas insisté.

Le visage de Ned se convulsa d’angoisse. Puis il s’éclaira.

— Je lui demanderai. Je demanderai aussi à Petey. Je peux toujours essayer !

— Ça n’a pas été facile pour toi non plus, Ned, dit Emily. Nous aimerions terminer ce conflit par un heureux dénouement.

Elle lui toucha la main, toujours crispée sur le rebord de la table.

— En un moment pareil, nous avons besoin de tout le monde.

Ned la regarda dans les yeux, puis hocha lentement la tête.

— Je vous crois sincèrement, gouverneur.

— Parfois, je me dis que mon rang ne compense pas les devoirs qu'il m'impose, murmura Emily à Paul, comme le sas de la navette se refermait enfin sur Nabhi Nabol et Bart Lemos.

Elle parlait à voix basse, car tous les jeunes gens de l'escadrille de Nabhi étaient venus souhaiter bonne chance à leur chef. Se retournant, elle leur sourit, puis tous évacuèrent les pistes et allèrent attendre le décollage avec les techniciens.

Ils attendirent et attendirent, tant et si bien que l'amiral et le gouverneur commençaient à jeter des regards angoissés vers la tour météo. Et juste à l'instant où ils décidaient que Nabhi renonçait, comme ils l'avaient toujours plus ou moins prévu, ils entendirent le rugissement de la mise à feu et virent la flamme jaune-blanc sortir des réacteurs.

— Mise à feu réussie ! hurla Paul par-dessus le bruit des moteurs.

Emily se contenta de hocher la tête en se bouchant les oreilles.

Elle ne connaissait pas grand-chose à la mécanique des navettes, mais les jeunes rayonnaient et agitaient les bras d'un air triomphal. Fulmar semblait tellement soulagé que c'en était presque comique. Majestueusement, la navette commença à descendre la piste, prenant rapidement de la vitesse, puis, d'un gracieux coup d'aile, décolla presque à la verticale. La flamme se perdit dans le bleu du ciel tandis que les spectateurs s'abritaient les yeux du soleil levant. Puis sa tramée nuageuse s'épanouit, marquant légèrement sa trajectoire dans le ciel. Les techniciens, qui avaient permis cet exploit, éclatèrent en acclamations en se donnant de joyeuses bourrades dans le dos.

— Ma parole, ça semble bon de refaire décoller un oiseau, cria l'un d'eux. Tiens, qu'est-ce qu'ils ont ? ajouta-t-il, montrant plusieurs bandes de dragonnets qui, sortis du néant, surgissaient à basse altitude au-dessus des pistes, en roucoulant bizarrement.

— Qui met un enfant au monde ? demanda Fulmar. Emily et Paul se consultèrent du regard.

— Non, dit-elle, montant vivement dans leur glisseur. Regardez ! Ils se dirigent droit vers l'Aire d'Eclosion.

Et à voir le Terminus, on ne pouvait douter que les dragonnets filaient tous dans cette direction. Aucun ne s'attardait près des pistes. Le toit de l'Aire d'Eclosion était couvert des petites créatures roucoulanges et pépientes. Cacophonie plus excitante qu'irritante. Quand l'amiral et le gouverneur arrivèrent, ils durent se frayer un chemin dans la foule.

— Bienvenue dans le chœur aux neuf cents voix, murmura

Emily à Paul, comme ils se dirigeaient vers le sable chaud.

Ils s'arrêtèrent au bord de l'Aire, impressionnés par la solennité de la circonstance.

Kitti Ping avait laissé des instructions précises quant à ceux qui devaient assister aux naissances. Soixante jeunes gens, ayant entre dix-huit et trente ans, et qui avaient déjà apprivoisé des dragonnets, avaient le privilège insigne de faire cercle autour des œufs. Fleur du Vent, Pol, Bay et Kwan, le visage rouge d'excitation, se tenaient sur une plate-forme dressée au bord de l'Aire.

Le chant des dragonnets restés dehors demeura doucement jubilatoire, tandis que ceux ayant trouvé place à l'intérieur émettaient des roucoulements encourageants, presque révérenciels.

— Ils ne peuvent pourtant pas savoir ce que nous attendons aujourd'hui, n'est-ce pas, Paul ?

— Sean Connell vous dirait que si, dit Paul, montrant le jeune homme debout devant les œufs avec sa femme. Mais les dragonnets ont toujours été attirés par les naissances. Après tout, ils protègent leurs petits contre toutes les attaques.

Un craquement sec retentit, et un profond silence tomba sur l'assemblée. Un œuf se balança légèrement, suscitant des murmures excités.

Emily croisa les doigts, cachés dans les plis de son pantalon, remarquant avec un petit sourire que d'autres en faisaient autant. Tant de choses dépendaient des événements de ce jour, de la première éclosion et de ce que Nabhi Nabol s'était irrémédiablement engagé à faire.

Un autre œuf se fendit et un troisième se balança. Le chœur des dragonnets s'amplifia, insistant et enjôleur, excitant l'impatience de l'assistance.

Puis, tout d'un coup, une coquille s'ouvrit, et une créature en émergea, encore tout humide ; elle secoua ses ailes pataudes, trébucha sur sa coquille, avec des croassements alarmés. Les dragonnets répondirent par des roucoulements apaisants. Les jeunes gens, debout en cercle autour des œufs, ne bougèrent pas, et Emily admira leur courage, car cette créature maladroite n'avait rien de la grâce des dragons de légende et des illustrations de ses livres d'enfant. Elle se surprit à retenir son souffle, et exhala vivement.

La créature déploya ses ailes, plus larges et plus fines qu'elle ne s'y attendait. Elle était très dégingandée et disgracieuse, et ses bizarres yeux à facettes lançaient des éclairs rouges et jaunes. Emily ressentit une bouffée d'appréhension. La créature lança un cri désespéré, auquel répondit le chœur rassurant des dragonnets. Elle tituba de l'avant, poussant des cris suppliants, puis laissa éclater sa joie en une longue modulation aiguë. Elle fit encore un autre pas et vint s'abattre

aux pieds de David Catarel qui se pencha pour l'aider.

Il releva la tête, les yeux émerveillés.

— Il me veut !

— Alors, accepte-le ! rugit Pol, faisant signe à un assistant d'apporter un bol de viande.

— Donne-lui à manger ! Non, ne laisse personne t'aider. Le lien doit être formé maintenant !

À genoux près de son nouvel ami, David offrit au petit dragon un gros morceau de viande, qu'il avala, pour en réclamer immédiatement un autre, poussant impérieusement de la tête la jambe de David.

— Il dit qu'il a très faim, s'écria David. Il me parle ! Dans ma tête ! C'est incroyable ! Comment a-t-elle fait ?

— Donc, la mentacomm fonctionne, murmura Emily à Paul, qui hocha la tête, l'air pas du tout étonné.

— Ce qu'il est laid ! murmura Paul, très bas.

— Vous n'étiez sans doute pas très beau vous-même à la naissance, dit Emily, surprise elle-même de ses paroles.

Elle sourit à l'air étonné de Paul.

David fit sortir du cercle son nouvel ami et le conduisit au bord de l'Aire d'Écllosion, en demandant de la viande.

— Polenth dit qu'il meurt de faim.

Bay avait ordonné de préparer beaucoup de viande rouge, provenant d'animaux qui s'étaient bien adaptés aux herbes de Pern. Au cours des premiers mois, la croissance des jeunes dragons nécessiterait beaucoup de bore, et il valait mieux qu'ils l'absorbent dans leur nourriture.

Un autre œuf s'ouvrit, et un deuxième mâle bronze fila en ligne droite vers Peter Semling, dont tous les dragonnets se mirent à claironner triomphalement. Puis il y eut une longue attente, toute activité ayant cessé ; une morne inquiétude s'abattit sur la salle entière. Brusquement, quatre œufs s'ouvrirent ensemble, deux livrant passage à des créatures étonnamment gracieuses, une or et une bronze, qui s'apparièrent respectivement à Tarrie Chernoff et Shih Lao ; les deux autres étaient des bruns vigoureux qui choisirent Otto Hegelman et Paul Logorides.

— Pensent-ils qu'ils vont tous éclore aujourd'hui ? demanda Emily à Paul.

— Allons rejoindre Pol et Bay, dit Paul.

Ils se frayèrent un chemin vers la droite, s'arrêtant pour admirer le bronze de David Catarel, qui avalait ses morceaux de viande à une telle vitesse qu'il semblait les aspirer. David avait l'air extasié.

— Eh bien, c'est possible, leur dit Pol quand ils le rejoignirent.

Il dissimulait bien son anxiété, contrairement à Fleur du Vent

qui répondit à peine au salut discret de l'amiral et du gouverneur.

— Ils ont été créés au cours d'une période de trente-six heures. Les six premiers nés appartiennent au premier et au deuxième groupe. Il faudra peut-être attendre. D'après nos observations sur les dragonnets sauvages, nous savons que la ponte peut s'étaler sur plusieurs heures. Je soupçonne que les ors et les verts sont comme les vipères terrestres, qui peuvent garder leurs œufs à l'intérieur du corps jusqu'à ce qu'elles trouvent l'endroit ou le moment adéquat pour la ponte. Nous savons que des œufs couvés naturellement éclosent plus ou moins simultanément. Ceci, poursuivit-il, montrant les sables de l'Aire d'Écllosion, est une concession à la révérence de Kitti Ping pour l'habitat ancestral de l'espèce. Ah, en voilà un autre qui éclôt.

Il consulta sa liste.

— Il fait partie du troisième groupe !

— Six mâles, mais une seule femelle, dit doucement Bay. Franchement, j'aurais préféré avoir davantage de femelles. Qu'en penses-tu, Fleur du Vent ?

— Un mâle parfait et une femelle parfaite, c'est tout ce qu'il nous faut, répondit Fleur du Vent, d'une voix étranglée.

Les mains cachées dans ses larges manches, elle avait le visage crispé et le regard soucieux.

— Le bronze de Peter Semling a l'air vigoureux, dit Emily, encourageante.

Fleur du Vent, le regard fixé sur les œufs, garda le silence.

— Sont-ils comme vous les imaginiez ? demanda-t-elle à Pol et Bay.

— Non, avoua Bay, mais ils ont été créés d'après l'image mentale que Kitti s'en faisait. Si seulement... Elle laissa sa phrase en suspens.

— Ah, une autre femelle or. Je crois que Kitti Ping a rendu le choix du genre impératif. Pour Nyassa Clissmann. Quelles créatures charmantes !

Emily avait du mal à distinguer le charme des nouveau-nés, mais elle était contente de les voir si nombreux. Qu'est-ce que Kitti Ping avait en tête quand elle avait modifié les œufs de dragonnets ? Ces animaux n'avaient rien des dragons que connaissait Emily ; et pourtant, une vision fulgura soudain dans son esprit : un ciel plein de dragons qui piquaient et virevoltaient en crachant les flammes. Kitti Ping avait-elle eu une vision semblable ?

— La navette ! dit soudain Pol. Je l'ai bien entendue décoller, non ?

— Oui. Décollage réussi, répondit Paul. Ongola nous tiendra au courant. Nous n'avons pas assez de carburant pour un vol direct ; elle sera obligée de filer sur sa lancée pendant une semaine avant

d'atteindre la queue cométaire.

— Oh, je vois.

Puis Pol reporta son attention sur les œufs.

Il y eut des mouvements dans la foule, certains retournant à leur travail tandis que d'autres les remplaçaient. On apporta un repas aux biologistes et aux deux chefs sur la plate-forme, et des bancs pour qu'ils puissent s'asseoir. Fleur du Vent resta debout. On apporta aussi à manger aux futurs maîtres des jeunes dragons. Le chœur des dragonnets continua sans faiblir. Emily se demanda comment ils pouvaient roucouler si longtemps.

La nuit tomba sans autre changement, puis, tout d'un coup, un brun et deux dorés firent éclater leur coquille. Le brun choisit Marco Galliani et les deux or Kathy Duff et Nora Sejby, sous les acclamations du public.

La foule du début s'éclaircit, mais les dragonnets restèrent à leur poste, et continuèrent leurs chants d'encouragement. Emily, très lasse, vit que la fatigue commençait aussi à s'emparer des autres. Elle dormait à moitié quand Catherine Radelin-Doyle conféra l'empreinte à sa femelle dorée.

— Les femelles choisissent toujours des femelles ? demanda Emily à Pol. Et les mâles, des mâles ?

— Puisque les mâles seront les combattants, et les femelles les reproductrices, Kitti en a tiré la conclusion logique.

— Logique pour elle, dit Emily, légèrement perplexe. Mais je ne vois aucun bleu ou vert parmi eux, réalisa-t-elle soudain.

— Kitti a programmé les plus gros mâles, mais je crois qu'ils portent le matériel génétique de toute l'espèce. Les verts seront les plus petits, les combattants ; les bleus, plus robustes, auront davantage de résistance ; les bruns seront les combattants de choc, avec encore plus d'endurance. N'oubliez pas qu'ils devront se battre pendant des périodes de quatre à six heures ! Les bronzes sont les chefs, et les ors...

— Restent à la maison pour pondre leurs œufs. Pol, étonné de ce sarcasme, considéra longuement Emily.

— Chez les dragonnets, les verts n'ont guère d'instinct maternel, contrairement aux dorés, intervint Bay, regardant bizarrement le gouverneur. Kitti Ping a conservé les instincts naturels dans la mesure du possible. Du moins, d'après son programme.

— Là ! dit Nabhi, se renversant sur son siège, son visage basané rayonnant d'une intense satisfaction. Kenjo n'était pas le seul à savoir économiser le carburant.

Bart le considéra, surpris et dérouté.

— L'économiser pour quoi faire, Nabhi ? dit-il, plus agressif

qu'il n'aurait voulu.

Mais il était tendu, et la tension ne se relâchait pas. Non qu'il n'eût pas confiance dans les capacités de Nabhi – Nabhi était un bon pilote, sinon, Bart ne se serait pas laissé persuader de participer à cette folle aventure, même pour les terres les plus riches de Pern.

— Pour manœuvrer, dit Nabhi, dont le sourire moqueur ne calma en rien l'inquiétude de Bart.

— Manœuvrer où ? Tu ne veux pas... tu ne serais pas assez fou pour essayer d'atterrir sur cette maudite planète ?

Bart porta nerveusement la main à son harnais, mais Nabhi le tranquillisa d'un geste indolent.

— Pas question. Je suis venu prélever ces spores ou autre chose. Son sourire s'élargit, plein d'un humour qui surprit Bart.

— Notre trajectoire est pratiquement la même que celle d'Avril, dit-il, tournant la tête et regardant son copilote dans les yeux.

— Et alors ?

— On dit que le canot amiral a explosé, dit-il avec un sourire rusé. Allume les écrans. On trouvera peut-être des épaves intéressantes. Diamants, pépites et autres rapines d'Avril. Personne n'a besoin de savoir ce qu'on aura ramassé dans l'espace. Et c'est diablement plus facile que d'extraire nous-mêmes ces trésors.

À minuit, Pol et Bay décidèrent d'examiner les œufs restants et firent lentement le tour des cercles. On avait dressé des plates-formes de bois pour que les candidats puissent se reposer, la chaleur du sable étant à la longue très pénible à supporter. Et aucun ne voulait quitter l'Aire d'Eclosion, compromettant ainsi ses chances de conférer l'empreinte à un nouveau-né.

Quand les deux biologistes revinrent à leur place, Pol secouait la tête et Bay était abattue. Elle s'approcha de Fleur du Vent et lui toucha le bras.

— Le reste du premier groupe ne manifeste aucun signe de vie. Mais les résultats sont déjà meilleurs que nous ne l'espérions. Nous avons détecté de faibles signes de vie chez d'autres. Nous ne pouvons qu'attendre. Ils n'ont pas tous été conçus en même temps. Fleur du Vent conserva son immobilité de statue.

Sean poussa Sorka du coude pour la réveiller. Elle s'était endormie contre lui, la tête posée sur son bras. Elle se réveilla, retrouvant instantanément toute sa vigilance. Sean lui montra l'œuf le plus gros, devant lequel il s'était placé dès le début. Finalement, après cette longue veille, l'œuf se balançait légèrement.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— L'aube approche. Pas d'autre naissance. Mais écoute les

dragonnets ! Écoute Blazer. Elle n'aura bientôt plus de voix !

Ils avaient noté la présence de leurs propres dragonnets dès le début de cette longue attente, et leurs encouragements leur avaient soutenu le moral.

— Cet œuf bouge par intermittence depuis deux heures, dit-il avec calme. Celui qui est derrière s'est balancé un moment, puis s'est arrêté complètement.

Sorka essaya de réprimer un bâillement, puis céda à son envie et s'en trouva mieux. Elle ressentait le besoin de s'étirer mais une autre candidate était couchée en travers de ses jambes, profondément endormie. Autour d'eux, les autres postulants commençaient à se réveiller.

Pendant son sommeil, l'amiral et le gouverneur étaient partis. Pol et Bay dormaient enlacés, et Kwan aussi, le menton sur la poitrine, les bras ballants aux côtés. Fleur du Vent n'avait apparemment pas bougé depuis le début de sa veille.

— Elle est bizarre, dit Sorka, se détournant de la généticienne.

Un craquement sec fit sursauter tout le monde, et devant eux le gros œuf s'ouvrit en deux. Un petit bronze en sortit, levant la tête d'un air impérieux et claironnant comme une trompette. Tout le monde se figea. Sean s'était levé, et Sorka lui poussa les jambes pour qu'il avance. Mais ce n'était pas nécessaire. Déjà, le regard de Sean avait rencontré celui du nouveau-né, et il s'avavançait vers lui avec un gémissement incrédule. Leurs dragonnets claironnaient triomphalement.

— De la viande, vite, s'écria Sorka, faisant signe à un assistant à moitié endormi.

Espérant que la chaleur régnant dans le bâtiment n'aurait pas gâté la viande, elle courut à lui, saisit le bol et retourna en courant le donner à Sean. Elle n'avait jamais vu ce regard extasié dans ses yeux.

— Il dit qu'il s'appelle Carenath, Sorka. Il sait son nom !

Sean transféra prestement la viande du bol dans la gueule de Carenath.

— Encore de la viande. Vite, de la viande.

Sa voix vibrante réveilla tout le monde sur l'Aire d'Éclosion. Puis l'autre œuf s'ouvrit en deux, et une femelle dorée en sortit en sautillant, pépian et jetant autour d'elle des regards anxieux. Sorka, trop occupée à passer à Sean des bols de viande, ne remarqua rien jusqu'au moment où Betsy la tira par la manche.

— Elle te cherche, Sorka ! Regarde-la !

Sorka tourna la tête, et soudain, elle aussi, elle ressentit l'impact indicible d'un esprit contactant le sien, d'un esprit qui se réjouissait d'avoir trouvé son égal, son partenaire pour la vie. Sorka en éprouva une exultation presque douloureuse.

Sorka, je m'appelle Faranth !

16

— En fait, les œufs qui n’ont pas éclos nous ont beaucoup appris, dit Pol à Emily et Paul quand il leur fit son rapport le surlendemain, accompagné de Bay et Fleur du Vent.

— Donc, jusque-là, tout va bien ? demanda Paul avec espoir.

— Très bien, répondit Bay avec enthousiasme, hochant vigoureusement la tête en souriant.

Fleur du Vent eut un sourire pincé. L’air lugubre qu’elle arborait le Jour de l’Ecllosion avait fait place à une réserve hautaine.

— Vous pensez donc que les dix-huit nouveau-nés deviendront des adultes viables ? demanda Paul à Fleur du Vent.

Elle inclina la tête.

— Nous devons attendre avec patience qu’ils atteignent leur maturité.

— Mais ils pourront cracher des flammes à partir de roches phosphorées et se téléporter comme font les dragonnets ? lui demanda Paul.

— Personnellement, j’ai bon espoir, dit Pol, devant le silence de Fleur du Vent. Bay aussi, étant donné la façon dont la mentacomm a créé un lien empathique très fort et une communication télépathique entre les couples.

— Authentique contact d’esprit à esprit, ajouta Bay avec un sourire satisfait. Particulièrement fort chez Sean et Sorka.

— Les dragons ont été *conçus* pour recevoir l’Empreinte d’individus étrangers à leur espèce. En ce sens, le programme est une réussite, dit Fleur du Vent. (Elle ajouta prudemment en levant la main :) Nous devons contenir notre impatience et nous efforcer de réaliser le spécimen parfait.

— La stabilisation de l’Empreinte envers une autre espèce était le point le plus important, dit Pol, fronçant légèrement le front. Après tout, les dragonnets se téléportent aussi naturellement qu’ils respirent.

— Les *dragonnets*, oui, dit froidement Fleur du Vent. Mais nous

ne savons pas si les dragons le pourront aussi.

— Kitti Ping n'a pas modifié ces capacités, tu sais. Il faudra, bien sûr, les développer et les contrôler, poursuivit Pol.

Il n'aimait pas l'attitude de Fleur du Vent, son refus de reconnaître ce premier triomphe.

— Les jeunes Connell ont tous deux conféré l'Empreinte, et j'en suis très content. Avec leur formation vétérinaire et leur compétence générale, sans parler de leur capacité évidente à discipliner leurs dragonnets, nous ne pouvions rien souhaiter de mieux, ajouta-t-il.

Fleur du Vent émit un léger grognement, que tout le monde interpréta comme une désapprobation évidente.

— Ils sont très qualifiés, s'écria Bay avec un emportement inattendu. Et quelqu'un doit bien commencer.

— Le développement des dragons doit être suivi de très près, dit Fleur du Vent, pour savoir quelles erreurs éviter la prochaine fois.

— La prochaine fois ?

Surprise, Emily battit des paupières, remarquant que Pol et Bay réagissaient comme elle.

— Je ne sais pas encore si ces créatures seront performantes dans les autres domaines, naturels ou artificiels.

À son ton sépulcral, on pouvait conclure qu'elle entretenait des doutes sérieux à cet égard.

— Comment peux-tu ne pas être encouragée par... commença Pol avec humeur.

Elle l'interrompit d'un geste impérieux, et il la regarda, médusé.

— Je vais recommencer du début, les informa Fleur du Vent d'un ton de martyr.

Pol et Bay la fixèrent, stupéfaits.

— Avec ce que nous ont appris les examens *post mortem*, je ne peux pas être sûre que les vivants seront fertiles ou capables de reproduire. Et, plus important encore – capables de se reproduire ! Il faut que je recommence indéfiniment, jusqu'à ce que le succès soit assuré. Cette expérience ne fait que commencer.

— Mais, Fleur du Vent... commença Pol, sidéré.

— Venez, vous serez mes assistants.

Avec un geste impérieux, elle quitta la pièce.

Ni les vétérinaires ni les xénobiologistes n'avaient aucun critère leur permettant d'estimer l'état de santé des dix-huit représentants de la nouvelle espèce. Mais le solide appétit des dragons, le lustre de leurs robes chamoisées, et l'aisance avec laquelle ils se livraient à leurs activités physiques – consistant essentiellement à manger et exercer leurs ailes – étaient considérés comme des signes de bonne santé. Au cours de la première semaine, tous avaient grossi et grandi d'au moins

une main ; ils avaient l'air beaucoup moins frêles. Et, à mesure que la résistance de leurs ailes transparentes augmentait, ceux que leur fragilité inquiétait se sentirent soulagés.

Fascinés, les membres de l'équipe médicale d'assistance regardaient les deux Connell baigner et huiler leurs dragons âgés de dix jours. De grandes piscines en siliplex avaient été érigées près des logis de tous les maîtres de dragons. Malgré sa réserve aristocratique, Faranth n'en avait pas moins conscience des regards d'admiration qu'elle suscitait.

— Elle se pavane, Papa, dit Sorka, amusée, versant de l'huile sur une darte entre les crêtes dorsales. C'est là que ça te démange, Farrie ?

Mon nom est Faranth et, oui, c'est bien là que ça me démange, dit Faranth, d'un ton évoluant de la réprobation au soulagement. *Et j'ai une autre démangeaison qui commence à la patte arrière.*

— Elle n'aime pas les diminutifs, dit Sorka avec indulgence en souriant à son père. Mais ce qu'elle aime qu'on la brosse, ma parole !

On avait fabriqué une brosse spécialement pour cet usage, assez ferme pour faire pénétrer l'huile, mais assez douce pour ne pas blesser le cuir tendre.

Soudain, Carenath sortit de son bain en agitant ses ailes, et tout le monde fut inondé.

— Carenath, fais attention, dirent Sorka et Sean du même ton réprobateur.

Je suis déjà propre, espèce d'idiot à pois, dit Faranth, imitant à la perfection l'admonestation favorite de Sorka. *J'étais presque sèche, et maintenant il faut recommencer à me huiler.*

Sorka et Sean éclatèrent de rire, puis expliquèrent aux inondés qu'ils riaient des paroles de Faranth, non de leur mésaventure. Sean fit un signe aux dragonnets perchés sur le faîtage et qui les observaient avec intérêt. Presque instantanément, ils lâchèrent des serviettes sur les observateurs trempés.

— Créatures bien commodes, remarqua Red Hanrahan, s'essuyant le visage et les mains et épongeant ses vêtements.

— Et très utiles avec de jeunes dragons, Red, répondit Sean. Ils pêchent sans interruption pour ces estomacs sur pattes.

Je vous donne donc tellement de soucis ? demanda Carenath d'un ton chagrin.

— Pas du tout, mon beau, le rassura vivement Sean, caressant la tête qu'il penchait vers lui. Ne dis pas de bêtises. Tu es jeune, tu as bon appétit, et c'est notre rôle de vous nourrir.

Red commençait à s'habituer aux silences soudains de sa fille et de son gendre, mais les autres en restèrent stupéfaits. Faranth quêtait le réconfort de Sorka, et, quand elle l'obtint, ses yeux prirent la nuance

bleue du contentement.

— Est-ce qu'ils peuvent déjà être montés ? Et chasser par eux-mêmes ? demanda Phas Radamanth.

— On ne monte jamais un poulain, même robuste, répliqua Sean, passant de l'huile sur une grosse dartre du dos de Carenath. D'après le programme de Kitti Ping, nous devons attendre un an avant d'essayer.

— Pourrons-nous attendre leur maturité ?

Personne n'oubliait jamais les Chutes et la nécessité de les combattre.

— Je n'ai jamais forcé un cheval, dit Sean, et je ne vais pas commencer avec mon dragon. Pourtant, étant donné leur croissance rapide, et si nous sommes sûrs que leur squelette – à base de silicate de bore, ne l'oubliez pas, beaucoup plus résistant que le calcaire de nos os – se développe correctement, je crois qu'ils seront capables d'accepter un cavalier comme prévu.

Sean sourit.

— Et alors, mes amis, quelle ivresse !

L'intérêt, la tendresse et l'affection qu'il y avait dans sa voix étaient presque gênants. Red regarda son gendre, étonné. Ainsi, l'Empreinte avait affecté le jeune Connell comme elle avait changé tous les maîtres de dragons. Même Sorka, qui avait toujours été active et affectueuse, en semblait fortifiée et auréolée d'un rayonnement qu'on ne pouvait uniquement attribuer à sa grosseur.

Mais c'est chez le jeune David Catarel que le changement avait été le plus spectaculaire. Profondément blessé mentalement aussi bien que physiquement après la première Chute et la mort tragique de Lucy Tubberman, le jeune homme s'était retiré dans sa coquille, en proie à des remords continuels. Une psychothérapie intensive n'était pas parvenue à le faire sortir de lui-même. Il combattait les Fils avec un courage vengeur effrayant à voir. Et il avait fallu qu'il voie les dragonnets se battre dans les équipes au sol pour tolérer leur affection.

Sa renaissance avait commencé à l'instant même où Polenth lui avait poussé le genou. Et c'était un David souriant et extasié qui avait quitté l'Aire d'Écllosion, plein de sollicitude pour son petit dragon chancelant. Les changements survenus chez tous les autres étaient tout aussi positifs, même si l'on pouvait trouver déconcertante la tendance de Catherine Radelin-Doyle à pouffer aux remarques télépathiques de sa compagne dorée. Shih Lao, qui avait conféré l'Empreinte au bronze Firth, arborait en permanence un sourire radieux sur son visage autrefois pensif, Tarrie Chernoff avait cessé de s'excuser pour la moindre peccadille, et le bégaiement d'Otto Hegelman avait complètement disparu.

— Ils vous font honneur à tous les deux, dit Caesar Galliani à

Sean et Sorka. Mais, pour ma part, je trouve que le Duluth de Marco a tout aussi bonne mine.

Sean sourit au concessionnaire de Roma.

— C'est vrai. Pourvu qu'ils mangent, dorment...

— Qu'on les baigne, qu'on les chouchoute, qu'on les huile et qu'on les gratte, *ils ne se plaignent jamais*, termina Sorka, avec une dernière caresse sur le nez de Faranth. Là, ma chérie, pourquoi ne vas-tu pas dormir un peu ?

Carenath n'est pas terminé, gémit Faranth, tout en se dirigeant vers l'aire de plastique chauffée par le soleil dont elle faisait sa couche préférée. *J'aime bien me coucher contre lui. Et j'ai encore un peu faim.*

Sorka porta ses doigts à sa bouche et lança un coup de sifflet strident. Les dragonnets disparurent immédiatement.

Je suis tout propre, s'écria Carenath, sortant de son bain.

Averti par Sean, il ne se secoua pas sur l'assistance, mais déploya doucement ses ailes pour les sécher à la brise, tandis que Sean, avec l'aide de Sorka, les essuyait par-dessous.

— Sean, tu as besoin de quelque chose pendant que nous sommes là ? demanda Red.

— Non, grogna Sean, se baissant pour éponger les griffes rétractiles.

C'était une des rares modifications que Kitti Ping eût apportée à la constitution physique des dragons par rapport aux dragonnets. Les griffes en forme de doigts seraient plus utiles, pensait-elle, pour saisir les proies au galop, que les pinces des dragonnets.

— Dès qu'ils auront le ventre plein, nous pourrons aller manger aussi.

— Quel couple étonnant, dit Phas Radamanth, souriant à Red. Maintenant, si ce bronze est fertile et si Faranth est d'accord, nous avons notre deuxième génération.

— Ne nous montons pas trop la tête, dit Caesar, jetant un coup d'œil sur la scène par-dessus son épaule. Fleur du Vent recommande vivement la prudence au sujet de cette première couvée.

— C'est sa *grand-mère* qui les a conçus, dit Phas, s'arrêtant pile.

— Oui, mais elle en a aussi produit d'imparfaits, qui n'ont pas éclos.

— Dix-huit dragons, c'est un très bon résultat pour la première fois et nous avons beaucoup appris en disséquant les avortés, dit Phas.

Ils s'en allaient quand le ciel s'emplit de dragonnets, chacun rapportant dans ses serres un poisson de bonne taille. Les dragons levèrent la tête, ouvrirent la bouche, et acceptèrent ces offrandes comme un juste hommage. Les deux hommes sourirent et reprirent leur ronde matinale.

Dès qu'ils eurent fini de manger, Carenath et Faranth se

trouvèrent tout disposés à faire un petit somme, Carenath sa tête triangulaire posée sur ses pattes antérieures, Faranth la tête et le cou allongés sur l'arrière-train de son compagnon, sa queue frémissant juste sous son museau, ses ailes repliées. Leur cuir fraîchement huilé reluisait au soleil.

— Je serai bien content quand ils pourront chasser par eux-mêmes, murmura Sean à Sorka comme ils s'asseyaient par terre, très las, dans l'ombre du mur est de leur maison.

— En attendant, dit Sorka, tendant le bras vers le pot à eau, nous n'y arriverions pas sans les dragonnets.

Elle émit de puissantes pensées de remerciements à l'adresse de Duke, Emmett, Blazer et des autres. Leur réponse, assourdie par révérence pour les dragons endormis, signifiait clairement : « Il n'y a pas de quoi. »

— Les architectes du Terminus n'ont jamais pensé aux besoins des dragons, remarqua Sean, prenant le pot à eau à son tour.

Laver les dragons donnait soif.

— Quand ils auront grandi, il faudra faire quelque chose. Il n'y a déjà plus assez de place pour loger tous les humains, alors, encore moins les dragons.

— Crois-tu qu'ils se trouveraient bien dans certaines des grottes de Catherine ? Elle en a encore parlé hier.

— Oui, en effet. Puis elle s'est mise à pouffer.

Les deux Connell échangèrent des sourires amusés et indulgents. Les jeunes maîtres des dragons s'étaient brusquement trouvés séparés des autres, constituant un groupe à part tant à cause des soins et de l'amour à consacrer à leurs bêtes qu'à cause des changements subtils survenus en eux. Ils jouissaient du soutien inconditionnel des équipes médicales, vétérinaires et des biologistes, mais ils avaient découvert qu'ils obtenaient de meilleurs résultats en discutant entre eux de leurs problèmes mineurs. Il *fallait être* le maître d'un dragon pour en apprécier les soucis – et les joies !

Sorka avait remarqué avec un tranquille orgueil que les autres recherchaient surtout l'avis de Sean. Et elle les approuvait. Il avait toujours su y faire avec les animaux. Quoiqu'il fût difficile d'appeler les dragons des « animaux ». Ils étaient trop... humains. Même leur voix. Celle de Carenath ressemblait à celle de Sean, entendu par un long tunnel. Et elle soupçonnait que celle de Faranth ressemblait à la sienne.

Dès l'instant où ils avaient ramené leurs nouveau-nés chez eux, Sorka avait réalisé qu'elle entendait Faranth et Carenath, tandis que Sean n'entendait que Carenath. Mais cela ne semblait pas troubler les deux dragons. Ils étaient faciles à vivre pourvu qu'ils aient le ventre bien plein et le cuir bien huilé. Puis, à mesure que les liens de Sean

avec son bronze s'étaient renforcés, Sorka avait entendu moins de conversations privées. Elle aussi avait appris, comme sans doute tous les autres, à communiquer télépathiquement sur une bande privée.

— Je dirais qu'ils seront prêts à chasser dans une ou deux semaines – si nous pouvons enfermer leurs proies dans un petit corral.

Sean chercha sa main et la serra, puis il lui toucha tendrement le ventre.

— J'espère que tout cela ne fera pas de mal à notre enfant !

Sorka se sentait coupable. Dernièrement, elle n'avait guère eu le temps de penser à sa grossesse : il y avait toujours quelque chose à faire pour Faranth ou un des autres jeunes dragons. De plus, Sean et elle étaient toujours de service à la clinique où l'on soignait les dragonnets après les Chutes.

— Le docteur dit que tout va bien et que je peux monter...

Sorka poussa un petit grognement.

— Serons-nous capables de leur apprendre à se téléporter d'un endroit à un autre comme font les dragonnets ? demanda-t-elle à voix basse, lui serrant la main avec appréhension.

— Ma chérie, nous serons capables de toutes les tâches qui se présenteront.

À l'évidence, l'inconnu avait cessé d'effrayer Sean.

— Mais, Sean...

— Si *nous* savons où nous allons, *ils* le sauront aussi. Ils le verront dans notre esprit. Ils voient tout le reste. Qu'est-ce qui te fait croire qu'il sera difficile de les diriger où nous voudrions ?

— Mais nous ne savons même pas comment procèdent les dragonnets !

Sean haussa les épaules en souriant.

— Non, nous ne le savons pas. Mais si les lézards de feu sont capables de téléportation, les dragons le seront aussi. Kitti Ping n'a pas modifié cette capacité. Ne t'inquiète pas. Sinon, nous allons les inquiéter aussi.

Elle le regarda, soupçonneuse, puis le menaça de l'index.

— Alors, cesse aussi de t'inquiéter *toi-même* !

Les yeux rieurs de se voir deviné, il lui prit la main et l'attira dans ses bras. Elle s'y nicha, trouvant des forces en lui et lui communiquant les siennes. Sorka ne s'était jamais sentie si assurée, si dynamique, mais il y avait des moments où elle craignait de manquer à Faranth, sur un détail petit mais essentiel. Elle révéla cette crainte à Sean.

— Non, tu ne lui manqueras en rien, dit-il, écartant doucement de son visage ses cheveux trempés de sueur. Pas plus que je ne manquerai à Carenath. Ils sont nôtres, et nous leur appartenons.

Il lui leva le menton pour la forcer à le regarder, les yeux si

pleins d'amour et d'assurance qu'elle en eut le souffle coupé. Sean la serra étroitement contre lui.

— C'était notre destin, depuis l'instant où nous avons atterri sur cette planète, Sorka. Sinon, pourquoi aurions-nous été les premiers à découvrir les lézards de feu ? De tous les humains qui exploraient ce monde, pourquoi est-ce vers nous que les lézards de feu sont venus ? Et pourquoi les deux dernières créations de Kitti Ping nous ont-elles trouvés dans la foule ? Non, crois en toi, en nous et en nos dragons.

Il la serra encore un moment contre lui, puis la lâcha.

— Je crois qu'il nous faudra donner Cricket et Doove à ton père. Brian s'entend très bien avec Cricket.

Sorka savait qu'il faudrait prendre un jour une décision à propos de leurs chevaux, tous les deux terrifiés dès le premier instant par les petits dragons chancelants. Red et Brian avaient emmené les chevaux à l'écurie principale. Sorka pensa brièvement à tous les bons moments passés sur le dos de sa jument, dont la plupart partagés avec Sean et Cricket. Mais maintenant, leurs dragons passaient avant tout.

— Oui, s'entendit-elle déclarer sans regret, je n'aurais jamais cru que le jour viendrait où je n'aurais plus de temps pour les chevaux.

Elle regarda amoureusement Faranth endormie, et sourit devant le ventre doré distendu, mais qui ne le resterait pas longtemps.

— Je vais nous préparer à manger.

Sean l'embrassa sur le front. Cette nouvelle ardeur à lui témoigner son affection en public était l'un des bénéfices accessoires de la présence de Carenath, et Sorka l'aimait plus que jamais. Elle se serra contre lui, humant son odeur virile mêlée au parfum de l'huile végétale des dragons.

— Prépare des sandwiches, mon amour, lui conseilla Sean. Voilà Dave Catarel qui arrive au trot. Si Polenth dort, les autres ne vont pas tarder.

— Ils ont réussi, dit Ongola quand l'amiral prit sa communication chez Emily, où il attendait avec impatience de déguster l'excellent dîner de Pierre.

Ju étant retournée la veille surveiller leur concession, Emily avait eu pitié de lui.

— Nabhi vient d'appeler. Bart Lemos a recueilli un échantillon. Mais...

— Mais quoi ? demanda Paul, échangeant un regard avec Emily.

— Mais ça leur a pris bien longtemps, termina Ongola avec un soupir inquiet. Ils auraient dû atteindre la traînée cométaire bien plus tôt.

Ongola semblait perplexe.

— Ils ont ce qu'il nous faut, et c'est ça l'important : les spores.

En ce moment, les fax sont relayés jusqu'à l'interface. Ezra et Jim devraient les avoir analysés d'ici demain.

— Vous êtes toujours en communication avec la *Mouche* ? demanda Paul, fronçant les sourcils.

Ongola n'était pas encore complètement remis de ses blessures, et Paul le surveillait avec un soin jaloux. Ongola serait un homme essentiel dans leur futur combat pour leur autonomie et leur survie.

— Oui, mais Sabra m'a apporté à dîner, gloussa Ongola, ce qui lui arrivait rarement. Puis il raccrocha.

— Ils ont ce qu'il nous faut, dit Paul à Emily en se rasseyant. Maintenant, je vais pouvoir savourer ce dîner.

Les premiers grondements retentirent le lendemain matin, assez tôt pour trouver la plupart des gens dans leur lit. Seuls les jeunes dragons, imperturbables, continuèrent à dormir malgré le tintamarre des humains effrayés et surexcités.

— Cette planète ne nous laissera donc jamais tranquilles ? demanda Ongola, se dépêtrant de son sac de couchage et cherchant son unité comm à tâtons.

— C'est un tremblement de terre ? demanda Sabra d'une voix endormie.

Elle avait confié les enfants à une amie pour passer quelques heures avec Ongola. Elle avait autant besoin que lui de ce réconfort. Et dire qu'elle avait signé une charte lui promettant l'ordre et la tranquillité !

— Rendors-toi, lui dit Ongola en composant un numéro. Que dit Patrice, Jake ? demanda-t-il à son efficace assistant.

— Il dit que les gravitomètres ont tous enregistré des perturbations dans les chambres volcaniques le long de l'arc insulaire. Il ne sait pas si ça va sauter, mais d'après ses courbes, quelque chose sautera. Il essaye de deviner l'endroit le plus probable.

Puis Ongola appela Paul chez lui.

— Pas de repos pour les vieux guerriers, hein ? dit Paul d'un ton résigné.

— Perturbations volcaniques tout le long de la chaîne.

— La chaîne, mon œil ! Ces grondements étaient juste sous mon oreille, Ongola, et nous sommes au pied de trois volcans.

Ongola, habitué aux trois hauts pics, avait oublié qu'eux aussi pouvaient représenter une menace ; malgré tout, les experts tombaient tous d'accord que la dernière éruption du mont Garben remontait à un millénaire.

Au milieu de la matinée, Patrice calma les pires craintes en annonçant qu'un nouveau volcan était en éruption dans la mer, au large de la pointe orientale de la province du Jourdain. La Jeune

Montagne, qu'on monitorait depuis huit ans, crachait un nuage de gaz et de fumée mêlés de cendres, mais la pression du magma ne semblait pas augmenter.

Un second roulement souterrain surprit les gens au milieu de l'après-midi. Quand Patrice arriva, parquant son traîneau place de l'Administration et entrant pour conférer avec Paul et Emily, une foule inquiète se rassembla rapidement pour attendre le résultat de cette consultation. Finalement, les deux chefs sortirent sur la véranda avec Patrice, qui souriait en agitant des fax dans ses deux mains.

— Un nouveau volcan à baptiser. Comme Aphrodite, il a surgi de la mer. Mais je n'insisterai pas pour qu'on lui donne ce nom, cria-t-il.

— Où ?

— Au-delà de la pointe orientale du Jourdain, à bonne distance de nous, mes amis.

Il leva la plus grande photo pour que tous puissent voir la mer houleuse d'où pointait le pic fumant du nouveau volcan.

— Ouais, mais c'est toujours la même plaque tectonique que nous ? cria un homme. Celui-là pourrait nous jouer des tours, non ? ajouta-t-il, montrant derrière lui le pic majestueux du mont Garben.

— Bien sûr, répondit Patrice avec naturel en haussant les épaules. Mais c'est très improbable à mon avis. Sa cime a explosé il y a des millénaires, et nous n'y avons relevé aucune trace d'activité. Il est vieux, ce volcan. Les jeunes ont bien plus à dire, et ils le disent. Ne paniquez pas. Nous sommes en sûreté au Terminus.

Il avait l'air si sûr de lui que les murmures se calmèrent, puis la foule se dispersa.

Toute la journée, il y eut des gargouillements sporadiques, selon l'expression de Telgar. Se promenant au hasard à travers le Terminus, il s'occupait à rassurer les gens. Depuis la mort de Sallah, c'était la première fois que Telgar se mêlait aux autres. Le soir, une grande partie de la population se rassembla sur la place du Feu de joie, et le brasier, plus imposant que d'habitude, flamba avec défi.

— Notre belle Pern a un bouton sur le visage, dit Telgar, avec un vestige de son ancien humour, parlant à un groupe de jeunes. Elle est trop vieille pour que sa digestion soit parfaite, et nous l'avons dérangée avec nos mines et nos sapes.

Quand il s'éloigna, un apprenti géologue le suivit.

— Dis donc, Tar... Telgar, commença le jeune homme avec sérieux, le Terminus n'est pas construit sur un soubassement rocheux.

— C'est bien vrai, répliqua Telgar avec un petit sourire. Et c'est pourquoi le sol tremble un peu. Mais je ne m'inquiète pas.

L'apprenti rougit.

— Eh bien, il y a un long soubassement rocheux sur le continent

Septentrional, tout le long de la Chaîne Occidentale.

— Ah, comme tu as bien appris tes leçons, commenta Telgar.

Il hocha la tête à l'adresse de Cobber Alhinwa et d'Ozzie Munson qui s'étaient joints à eux et ajouta :

— Venez donc prendre un verre.

Embarrassé d'avoir énoncé une évidence, le jeune homme déclina vivement l'invitation.

— Ainsi, les gens parlent de soubassements rocheux, dit Cobber, et, près de lui, Ozzie eut un sourire suffisant.

— Je le sais, tu le sais, il le sait, mais nous avons eu assez d'insécurité pour aujourd'hui. Le soubassement rocheux ne va pas s'en aller. Comme vous le savez, j'ai donné mon avis à Paul, Emily et Patrice.

Par-delà le grand mineur, Telgar semblait regarder quelque chose que ses yeux étaient seuls à voir. Cobber et Ozzie échangèrent un regard entendu. L'expression douloureuse et figée de Telgar signifiait qu'il se rappelait un souvenir de Sallah.

Cobber poussa Ozzie du coude et se pencha vers Telgar, l'air conspirateur.

— Alors, Telgar, on va tous aller voir des soubassements rocheux, maintenant ?

Le lendemain matin, un grondement de nature différente éveilla Paul comme Ju tendait la main vers l'unité comm.

— Pour toi, marmonna-t-elle d'une voix endormie, jetant l'appareil sur le sac de couchage et se retournant de l'autre côté.

Paul chercha l'appareil à tâtons et s'éclaircit la gorge.

— Benden.

— Amiral, dit Ongola d'un ton pressant, ils ont amorcé la rentrée, et Nabhi n'est pas sur la bonne trajectoire.

Paul détacha les cordons de son sac de couchage et s'assit.

— Comment est-ce possible ?

— Il dit que tout va bien, amiral.

— J'arrive.

Paul éprouva le désir irrationnel de fracasser l'appareil et de se rendormir près de sa femme. Au lieu de cela, il appela Emily, lui demandant de venir les rejoindre à la tour météo. Puis il alerta Ezra Keroon et Jim Tillek.

— Paul ? demanda Ju d'une voix endormie.

— Dors, ma chérie. Ne t'inquiète pas.

Il avait pourtant essayé de parler bas et était désolé de l'avoir réveillée. Dans le deuxième semestre d'une nouvelle grossesse, elle avait besoin de sommeil. La veille ils avaient prolongé la soirée assez tard pour bavarder, reconnaissant à regret qu'ils devaient donner

l'exemple et fermer leur concession. Les Chutes avaient un effet dévastateur sur les ressources et les réserves. Joël, en particulier, s'inquiétait de l'efficacité déclinante des batteries. D'après Tom Patrick, le profil psychologique de la population était encourageant dans l'ensemble, mais les angoissés faisaient de plus en plus appel à la psychothérapie et aux tranquillisants pour continuer à fonctionner. Sans savoir pourquoi, Paul n'osait espérer que Nabhi Nabol et Bart Lemos avaient rapporté quelque chose de vital comme un encouragement.

La veille, Ezra et Jim avaient effectué la dernière analyse de l'orbite de la planète excentrique. Selon Jim, elle était aussi erratique que « la démarche d'une pute soule un samedi soir dans un astroport de la Ceinture d'Astéroïdes ». Ce qui semblait au départ une orbite elliptique raisonnablement prévisible traversant le système de Rukbat s'était révélé une trajectoire des plus bizarres, fortement inclinée sur l'écliptique. La planète reviendrait dans le voisinage de Pern tous les deux cent cinquante ans, mais, d'après les extrapolations d'Ezra, il y aurait parfois des variations dans sa trajectoire, dues à l'influence d'autres planètes du système. Il semblait que la planète excentrique et son nuage de débris passeraient parfois au large de Pern.

— C'est le corps céleste le plus singulier qu'il m'ait jamais été donné d'examiner, dit Ezra d'un ton d'excuse, se grattant la barbe en terminant son rapport.

— Orbite naturelle ? demanda Jim à l'astronome avec un sourire entendu.

Ezra le regarda, l'air sarcastique.

— Il n'y a rien de naturel chez cette planète.

Bien que les Fils se fussent déplacés de cinq degrés vers le nord au cours de l'actuelle série de Chutes – la troisième –, Paul ne croyait plus guère à la théorie d'Ezra selon laquelle les Chutes seraient le fait d'un organisme intelligent visant à les affaiblir. Si tel était le cas, arguait-il, les Chutes auraient dû augmenter en fréquence et en densité quand l'errante aurait atteint le point de son orbite le plus proche de Pern. Mais les Fils continuaient à tomber au hasard, tout en respectant le récent décalage vers le nord. Les calculs, vérifiés et revérifiés par Boris Pahlevi et Dictor Clissmann, confirmaient la conclusion déprimante d'Ezra. La planète excentrique s'éloignerait progressivement de Pern et du système intérieur, pour y revenir deux cent cinquante ans plus tard.

Le fax que Bart leur avait envoyé de la navette montrait que la queue cométaire se prolongeait à l'infini.

— Jusqu'aux confins du système, déclara Ezra, totalement abattu. La planète traverse le nuage d'Oort et entraîne sa matière avec elle. La théorie de Hoyle et Wickramasingh se trouve vérifiée dans le

système de Rukbat.

— Quelle chance ! dit Jim. Cette matière pourrait quand même n'être que de la glace et des cailloux. Nous ne le saurons avec certitude que lorsque nous aurons vu les échantillons prélevés par Bart Lemos.

Jim ne pavoisait pas à l'idée que sa théorie était sans doute la bonne. Il aurait presque préféré que les Chutes soient le fait d'un organisme intelligent survivant d'une façon ou d'une autre sur la planète excentrique. Généralement, on peut discuter avec des êtres intelligents. Sa théorie n'augurait rien de bon pour Pern.

Dans la lumière froide de l'aube, Paul s'habilla rapidement, glissa les pieds dans ses bottes et referma sa combinaison de vol. Il se peigna avec soin puis sortit dans la grisaille matinale. Il prit le glisseur : soufflant et haletant pour courir à la tour, il ferait encore plus de bruit. Il essayait de pratiquer ce qu'il prêchait en matière de conservation des ressources, mais ce matin, il n'avait pas envie qu'on l'entende.

Ces derniers jours, avec le retard de la *Mouche*, avaient été très éprouvants pour lui. L'attente n'avait jamais été son fort : c'est dans la prise de décisions et l'action qu'il brillait. Et une fois de plus, Emily, ferme, résolue, inébranlable, avait su gouverner parfaitement et les autres et elle-même. Elle complétait parfaitement ses qualités et ses défauts.

Il vit de la lumière sur la place de l'Irlande, et, à travers les rangées de maisons, aperçut des frémissements d'ailes : les jeunes Connell donnaient le repas du matin à leurs dragons. Un peu plus loin, Dave Catarel, déjà levé lui aussi, faisait manger son jeune bronze.

À la vue de ces jeunes gens qui devaient survivre sur Pern, Paul sentit renaître sa confiance : oui, Emily et lui les amèneraient à bon port. Il en faisait le serment, par tout ce qui était sacré ! N'avait-il pas vécu des jours plus sombres avant la bataille du secteur Pourpre ? Et Emily avait subi un blocus de cinq ans, dont elle était sortie avec une population en bonne santé physique et morale, malgré la pénurie de matières premières.

Paul parqua son glisseur derrière la tour encore sombre. Les fenêtres étaient fermées, mais la porte était entrouverte. Il monta l'escalier aussi silencieusement que possible. Ces derniers temps, tous les dortoirs étant bondés, le personnel des communications dormait au rez-de-chaussée quand il n'était pas de service. Le Terminus était surpeuplé – à cause de l'afflux des réfugiés. Les gens avaient même commencé à s'installer dans certaines grottes de Catherine. Cela venait peut-être d'un instinct atavique, mais les grottes constituaient une protection parfaite contre les Fils, et certaines étaient très spacieuses. Elles constitueraient peut-être aussi un logement parfait pour les

dragons qui grandissaient à vue d'œil.

Arrivé au dernier étage, ses yeux tombèrent immédiatement sur le grand écran, qui montrait la position de la *Mouche* au-dessus de Pern, relayé par l'installation sur la lune.

— Il n'a pas corrigé sa trajectoire une seule fois, dit Ongola, faisant pivoter son fauteuil vers Paul.

Il fit signe à Jake de libérer le second fauteuil de la console. Il avait le visage gris de fatigue, et Paul n'eut garde de lui demander de rester jusqu'à l'atterrissage de la navette.

— Il aurait dû mettre ses moteurs à feu il y a dix minutes. Il dit qu'il n'en a pas besoin.

Paul se laissa lourdement tomber dans le fauteuil et brancha l'unité comm.

— Tour à *Mouche*, me recevez-vous ? Ici Benden. *Mouche*, à vous.

— Bonjour, amiral Benden, répliqua insolemment Nabhi. Nous maintenons notre cap et amorçons la rentrée selon l'angle prévu.

— Vos instruments vous donnent des données fausses. Je répète, des données fausses, Nabol. Correction de trajectoire indispensable.

— Pas d'accord, amiral, rétorqua Nabhi d'un ton effronté. Inutile de gaspiller du carburant ! Notre descente est dans le vert.

— Correction, *Mouche* ! Votre descente est dans l'orange et le rouge sur notre écran. Vos instruments fonctionnent mal. Je vais vous donner les chiffres corrects.

Paul lut les chiffres sur le bloc qu'Ongola lui tendit. Il entendit une exclamation étouffée en bruit de fond.

Mais les informations de Paul ne semblèrent pas troubler Nabol, qui, en effet, transmet des chiffres correspondant à une bonne trajectoire de rentrée.

— Impossible, dit Ongola. Il arrive du mauvais quadrant, et selon un angle trop aigu. Il va se crasher en plein dans la mer de l'Archipel Annulaire.

— Je répète, *Mouche*, votre angle est mauvais. Interrompez la rentrée. Nabol, adoptez une autre orbite. Vos instruments fonctionnent mal.

Bon sang, si Nabol ne sentait pas qu'il était sur une mauvaise trajectoire, il était loin d'être le pilote d'élite qu'il prétendait.

— Je suis capitaine de ce vaisseau, amiral, répondit sèchement Nabol. C'est votre écran qui fonctionne mal... Qu'est-ce que tu dis, Bart ? Je ne le crois pas. Tu te trompes. Tape dessus ! *Un bon coup de pied !*

— Redressez le nez et faites donner les rétrofusées pendant trois secondes, Nabol ! cria Paul, les yeux rivés sur l'écran et la navette approchant à une vitesse folle.

— J'essaye. Les rétrofusées ne fonctionnent pas. Plus de carburant, termina Nabol, d'une voix que la peur rendait stridente.

Paul entendit les protestations de Bart à l'arrière.

— Je te l'avais dit que ce n'était pas ça ! Je te l'avais dit ! Nous aurions dû... Je vais sauter. Ils auront au moins ça ! Si ce putain de relais veut bien fonctionner ! cria Bart.

— Bart, utilise le levier de largage manuel, hurla Ongola par-dessus l'épaule de Paul.

— J'essaye, j'essaye... Elle chauffe trop vite, Nabhi. Elle chauffe...

Sous les yeux horrifiés de Paul, Ongola et Jake la navette se désintégra. Une aile se détacha et l'appareil se mit en vrille. La queue se cassa, et fila dans la direction opposée, brûlant dans l'atmosphère. L'autre aile suivit bientôt.

— Elle va tomber dans la mer ? murmura Paul, essayant de calculer les dégâts que ferait l'impact sur la terre ferme.

Ongola acquiesça d'un signe de tête imperceptible.

En guise d'hommage funéraire, l'écran s'illumina comme un soleil qui explose, avec un gros cœur flamboyant entouré d'une gerbe de débris étincelants, qui bientôt pâlirent et se fondirent dans le noir.

Une équipe de dauphins alla rechercher l'épave dans la mer de l'Archipel Annulaire. Maximilien et Teresa revinrent une semaine plus tard, fatigués et assez mécontents, disant qu'ils avaient vu la coque coincée entre des récifs, dans des eaux trop profondes pour que même eux aillent l'examiner de près. Tous les dauphins continuaient à fouiller les fonds à la recherche de la capsule d'échantillons que Bart avait larguée.

— Dites-leur de laisser tomber, grommela Jim, amer. Il ne restera sans doute rien à analyser. Nous savons que ces saloperies forment une queue qui a des années de long. Pas moyen d'y couper. Vive Hoyle et Wickramansingh !

— Ezra ? demanda Emily au solennel astronome.

Le teint de Keroon, normalement café au lait, avait pris des tons grisâtres, et il courbait les épaules, comme accablé du poids de ses responsabilités. Très las, il poussa un profond soupir en se grattant la nuque.

— Je suis obligé de reconnaître que la théorie de Jim est correcte. Le contenu des spores nous aurait apporté la preuve décisive, mais, moi aussi, je doute que l'échantillon ait survécu. Et même dans ce cas, il faudrait des années pour le retrouver dans la mer. Et il faudra aussi des années avant que le passage de la queue cométaire soit terminé. Jusque-là, nous ne serons sûrs de rien.

— Et où est-ce que ça nous laisse ? demanda Paul, pour la

forme.

— Obligés d'assumer, amiral, et on assumera ! répliqua fièrement Jim Tillek.

Haussant ses solides épaules, il avait quitté son air lugubre et les regardait avec défi.

— De plus, nous avons une Chute dans deux heures, alors nous ferions bien de ne plus nous inquiéter de l'avenir et de penser au présent. Exact ?

Emily regarda Paul avec un sourire hésitant, puis tourna la tête vers Ongola qui les observait, impassible.

— Exact ! Nous assumerons ! dit-elle d'une voix ferme et résolue.

Nous pourrions sûrement tenir dix ans, se dit-elle, en ménageant bien nos ressources. Elle se demanda pourquoi personne ne parlait de la capsule-SOS. Peut-être parce que personne n'avait tellement foi en Ted Tubberman.

— Il le faut.

— Jusqu'à ce que ces dragons commencent à gagner leur pitance, dit Paul. Mais il faudra restructurer nos bâtiments.

Il en discutait depuis des jours avec Emily. Ils attendaient le moment propice pour aborder le sujet avec les autres à une prochaine séance du Conseil.

— Non, dit Ongola, à la surprise de tous. Il faut déménager complètement. Le Terminus n'est plus viable. Il constituait une sorte de lien avec notre planète d'origine, avec les vaisseaux qui nous avaient amenés. Mais nous n'avons plus besoin de ce sentiment de continuité.

— Et tout spécialement, renchérit Jim, pas avec tous ces volcans surgissant et crachant dans le voisinage.

Jim remua dans son fauteuil, s'installant confortablement pour discuter à loisir.

— J'ai prêté l'oreille à ce que disent les gens. Ezra aussi. L'idée de Telgar fait son chemin : il propose de nous établir sur le continent Septentrional, dans ces grottes situées sur un soubassement rocheux. Le réseau des grottes est assez grand pour abriter toute la population du Terminus – plus les dragons ! Il nous reste encore de quoi fabriquer des plastiques et du métal pour la construction, mais cela prend du temps, qui sera mieux employé à la lutte contre les Fils, indispensable à notre survie. Pourquoi ne pas utiliser une structure naturelle ? Pourquoi ne pas utiliser notre technologie pour rendre les grottes habitables, confortables, et totalement à l'abri des Fils ?

Emily répondit immédiatement :

— C'est exactement ce que nous pensons, Paul et moi. Je crois qu'il reste assez de carburant pour transporter le gros matériel par

navette. Puis nous utiliserons les métaux trouvés *in situ*. Jim, nous allons bientôt procéder à l'armement de la Marine de Pern.

Paul sourit à Emily. C'était bien plus facile de convaincre des gens qui s'étaient déjà convaincus eux-mêmes.

TROISIÈME PARTIE

LA TRAVERSÉE

17

PERN – 18-11-08

— Grand Dieu, Seigneur ! murmura respectueusement Telgar, levant sa torche à bout de bras et n'éclairant toujours pas le plafond.

Sa voix se répercuta en échos dans la vaste salle, qui se répétèrent à l'infini dans les couloirs latéraux, et finirent par s'éteindre dans les lointains.

— Dis donc, vieux, elle est chouette c'te grotte, dit Ozzie Munson à voix basse, roulant des yeux blancs dans son visage hâlé et buriné par le soleil.

Cobber Alhinwa, qui se laissait rarement impressionner par quoi que ce fût, était tout aussi épaté.

— Vachement chouette ! renchérit-il à voix basse.

— Il y a des centaines de salles toutes prêtes dans ce seul complexe, dit Telgar, dépliant la plastifeuille sur laquelle, avec sa bien-aimée Sallah, ils avaient noté leurs explorations, huit ans plus tôt. Il y a au moins quatre ouvertures vers le sommet de la falaise, qui pourraient servir pour la circulation d'air. Et aussi pour installer des tuyaux jusqu'à la nappe d'eau, des pompes et des canalisations – j'ai découvert de grands réservoirs d'eaux artésiennes. Et avec des tuyauteries descendant jusqu'au niveau thermique, on pourrait chauffer tout le complexe en hiver, pour grand qu'il soit. Il se retourna vers l'entrée. Il suffirait de boucher l'ouverture avec des blocs de pierre, et ce serait une forteresse imprenable. Pas d'endroit plus sûr pendant les Chutes. Plus loin dans la vallée, il y a des grottes au niveau du sol, bonnes terres toutes proches. Bien sûr, il faudrait les ensemençer, mais nous avons encore des graines d'alfalfa apportées pour la première année.

« À l'époque, nous n'avons pas besoin d'explorations approfondies, mais tous ces avantages existent. Quand nous avons survolé la chaîne, je me rappelle avoir repéré une belle caldeira aux

petites falaises criblées d'ouvertures, à environ une demi-heure de vol d'ici. Nous n'avons pas pensé à noter si elle était accessible au niveau du sol. Ce serait sans doute idéal pour les dragons, et l'accès ne sera pas un problème, s'ils volent aussi bien que les dragonnets.

— On a vu deux cratères comme ça, dit Ozzie, consultant le carnet crasseux qui ne quittait jamais sa poche poitrine. Un sur la côte est, et un autre au-dessus des trois lacs de fonte, quand on prospectait pour trouver des minerais.

— Mais la première chose à faire, dit Cobber, remis de son émerveillement, ce sera de tailler des marches d'ici.

Il alla à l'entrée de la grotte et lorgna la falaise d'un œil critique.

— Ou peut-être une rampe, pour monter facilement le matériel. Le bourrelet rocheux, là-bas, c'est déjà presque un escalier, dit-il, montrant la paroi sur sa gauche. Ça ferait des marches au poil jusqu'au niveau suivant.

Ozzie écarta cette idée du geste.

— Non, les intellos du Terminus, ils aimeront mieux que leurs ingénieurs et leurs architectes à la redresse leurs figolent un truc avec tout 1' confort.

Cobber coiffa un casque et alluma sa lampe.

— Ouais, faudrait pas qu'y s' mettent à faire de la closet-phobie, les pauvres mecs.

— Claustrophobie, andouille, le corrigea Ozzie.

— Comme tu voudras. Mais c'est dedans qu'on est le mieux, avec ces saloperies qui nous tombent dessus n'importe quand. Allez, viens, Oz, on va faire un tour. L'amiral et le gouverneur comptent sur notre expérience, tu sais.

Grognant sous l'effort, il chargea sur son épaule une lourde scie électrique et se dirigea d'un pas résolu vers le tunnel le plus proche.

Ozzie coiffa son casque, prit un rouleau de corde et un marteau-perforateur. Enregistreurs thermique et ultra-violet, unité comm et autres outils du mineur étaient attachés à des crochets pendus à sa ceinture. Enfin, il passa à son épaule la courroie d'une petite scie électrique.

— Bon, on va tester la claustrophobie. On commence à gauche, non ? On poussera une gueulante tout à l'heure, Telgar, comme ça, tu sauras où on est.

Cobber avait déjà disparu dans le premier tunnel sur la gauche, et Ozzie lui emboîta le pas. Une fois seul, Telgar resta longtemps immobile, les yeux clos, la tête renversée en arrière, les bras légèrement détachés du corps, paumes ouvertes levées en un geste de supplication. Il entendait les glissements furtifs des hôtes de la caverne, et les murmures de conversation d'Ozzie et Cobber qui venaient de passer le premier tournant.

Il ne restait rien de Sallah dans cette grotte. Même l'endroit où ils avaient allumé leur petit feu de camp était balayé jusqu'à la roche noircie. Pourtant, c'était là qu'elle s'était offerte à lui, et il n'avait pas su quel cadeau elle lui faisait cette nuit-là !

Soudain, le crissement aigu de la scie sur la pierre interrompit sa douloureuse rêverie, et le ramena à la tâche présente : transformer cette forteresse naturelle en habitation pour les hommes.

Le bourdonnement éveilla Sorka et elle essaya de trouver une position plus confortable pour son corps alourdi. Ah là là, ce qu'elle serait contente quand elle pourrait recommencer à dormir à plat ventre. Le bourdonnement persista, son subliminal qui l'empêcha de se rendormir. Ce bruit la contraria, car elle dormait mal depuis quelques semaines, et elle avait besoin de repos. Elle tendit la main avec irritation et écarta le rideau. Il ne faisait pas déjà jour ? Puis, stupéfaite, elle resserra la main sur le rideau, parce qu'il y avait de la lumière dehors – la lumière de tous les yeux de dragons scintillant dans la grisaille précédant l'aube.

Percevant son cri étouffé, Sean remua à son côté, la cherchant à tâtons. Elle le secoua doucement par l'épaule.

— Réveille-toi, Sean. Regarde ! Elle ressentit soudain une violente douleur au ventre, si inattendue qu'elle en étouffa un cri. Sean s'assit d'un seul coup et l'enlaça.

— Qu'est-ce que c'est, mon amour ? Le bébé ?

— Ça ne peut pas être autre chose, dit-elle, riant malgré elle en montrant la fenêtre. Je suis prévenue ! Elle ne parvenait pas à s'arrêter de pouffer.

— Va voir, Sean. Dis-moi si les dragonnets de feu sont perchés alentour ! Je ne voudrais pas qu'ils manquent ça !

Sean se frotta les yeux pour se réveiller. Il la regarda de travers pour cette frivolité déplacée, puis sa contrariété fit place à la sollicitude quand un autre cri étouffé interrompit le rire de Sorka, annonçant un second spasme douloureux dans son ventre distendu.

— Le moment est venu ?

Il passa une main caressante sur son ventre, s'arrêtant instinctivement sur les muscles contractés.

— Oui, le moment est venu. Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? ajouta-t-il.

Elle ne voyait pas son visage dans la pénombre, mais d'après sa voix il était solennel, presque indigné.

— Le comité d'accueil, naturellement ! Ils sont tous là. Faranth, ma chérie, tout le monde est présent ?

Nous sommes ici, dit Faranth, où nous devons être. Ça vous amuse.

— Oui, ça m'amuse beaucoup, dit Sorka, interrompue par une

nouvelle contraction et s'agrippant à Sean. Mais ça, ce n'était pas du tout amusant. Tu ferais bien d'appeler Greta.

— On n'a pas besoin d'elle. Je suis aussi bon accoucheur qu'elle, grommela-t-il, enfonçant les pieds dans ses chaussures sous le lit.

— Pour les chevaux, les vaches et les chèvres, oui, Sean, mais il est prévu que des humains assistent les humains... aaaïe, Sean, les contractions se rapprochent.

Il se leva, s'arrêtant pour jeter une couverture sur ses épaules avant de sortir dans le froid matinal, mais alors, il entendit un coup discret frappé à la porte. Il jura.

— Qui est-ce ? rugit-il, très mécontent à l'idée qu'il devrait peut-être la quitter pour une urgence vétérinaire.

— Greta !

Sorka se remit à rire, mais soudain, elle eut du mal à continuer et elle pratiqua la respiration qu'on lui avait enseignée, les mains crispées sur son ventre.

— Par tous les diables, comment as-tu su, Greta ? entendit-elle Sean demander, d'un ton stupéfait.

— J'ai été appelée, dit Greta avec dignité, le poussant doucement de côté.

— Par qui ? Sorka vient juste de se réveiller, répliqua Sean, suivant Greta dans leur chambre. C'est elle qui accouche.

— Mais ce n'est pas toujours celle qui accouche qui sait la première quand le travail commence, dit Greta d'un ton très calme, presque détaché. Pas au Terminus. Et pas avec une reine dragon lisant dans son esprit.

Elle alluma la lumière en entrant et posa sa trousse de sage-femme sur la commode. L'adolescente dégingandée était devenue une femme svelte, aux cheveux et au teint de la même couleur café. Peu de choses échappaient à ses yeux noirs éclairant un visage empreint de bonté.

— Faranth t'a prévenue ? dit Sorka, étonnée.

Un dragon parlant à quelqu'un d'extérieur à leur groupe, c'était nouveau.

— Pas exactement, gloussa Greta. Une bande de dragonnets est entrée par ma fenêtre, et ils m'ont fait comprendre clairement qu'on avait besoin de moi. Une fois dehors, j'ai tout de suite su de qui il s'agissait. Maintenant, voyons où nous en sommes.

Je leur ai dit d'aller la chercher, dit Faranth d'un ton satisfait. *Vous l'aimez bien.*

S'allongeant pour faciliter l'examen de Greta, Sorka réfléchit à cette remarque. Elle aimait bien le docteur aussi, et elle aurait trouvé normal qu'il l'accouche. Comment Faranth savait-elle qu'elle préférerait la présence de Greta ? Était-il possible que Faranth eût senti l'amitié

qu'elle avait toujours eue pour Greta ? Ou cela venait-il d'un lien que le dragon d'or avait établi avec elle, parce que Sorka avait aidé Greta à la naissance de son dernier petit frère ? Mais que Faranth ait perçu une préférence inconsciente...

Sean se glissa doucement de l'autre côté du lit et lui prit la main. Sorka la serra, cédant à une nouvelle crise de rire. Elle avait tellement détesté ces dernières semaines, où son corps semblait ne plus lui appartenir, comme contrôlé par le fœtus impertinent, gigotant et gesticulant qui la bourrait de coups de pied ! Son rire exprimait son soulagement et sa satisfaction que *tout ça* soit bientôt terminé.

— Voyons un peu... Encore une contraction ?

Sorka se concentra sur sa respiration, mais le spasme fut plus douloureux qu'elle ne s'y attendait. Puis tout disparut. Elle avait le front couvert de sueur. Sean l'épongea délicatement.

Vous avez mal ? demanda Faranth d'un ton strident.

— Non, non, Faranth. Je vais bien. Ne t'inquiète pas ! s'écria Sorka.

— Faranth est bouleversée ? demanda Sean, se baissant pour voir les dragons par la fenêtre. Mais oui ! Ses yeux sont orange et roulent de plus en plus vite !

— J'en avais peur ! dit-elle, le suppliant du regard.

Plusieurs expressions passèrent sur son visage – il était contrarié à cause de Faranth, hésitant – pour une fois – sur la conduite à tenir, et inquiet pour sa femme. Il la regarda, le visage empreint d'une tendre sollicitude, et elle sentit qu'elle ne l'avait jamais tant aimé qu'en ce moment.

— Dommage qu'on ne puisse pas demander à ton dragon de faire chauffer des bassines d'eau pour l'empêcher de se tourner les sangs, remarqua Greta, terminant son examen d'une main ferme, et donnant une petite tape sur le ventre de Sorka. On va tâcher de la calmer tout de suite. Tu peux te tourner sur le flanc ? Sean, aide-la.

— J'ai l'impression d'être une grosse baleine échouée, gémit Sorka, essayant maladroitement de se tourner.

Puis Sean, avec une douceur qu'elle ne lui connaissait pas, l'aida à compléter la manœuvre. À peine était-elle dans sa nouvelle posture qu'une autre contraction la saisit, et tout l'air s'échappa de ses poumons. Dehors, Faranth claironna d'un ton agressif.

— Ne va pas réveiller tout le monde, Faranth ! J'accouche, c'est tout !

Vous souffrez ! Vous avez mal ! dit Faranth, indignée.

Sorka sentit un léger contact à la base de sa colonne vertébrale, puis la fraîcheur du pistolet à air, et enfin un engourdissement bienheureux qui se répandit rapidement dans tout son bassin.

— Oh, merci Greta, c'est merveilleux !

Vous n'avez plus mal. C'est bien.

Tranquillisée, Faranth reprit part au chœur des dragons. Sorka distinguait son bourdonnement parmi ceux des autres. Curieusement, ce bourdonnement était apaisant – ou était-ce simplement qu'elle n'avait plus à craindre les crispations douloureuses de l'utérus ?

— Maintenant, lève-toi ; il faut marcher un peu, Sorka, dit Greta. Tu es déjà assez bien dilatée. Le bébé ne tardera plus, bien que ce soit ton premier-né.

— Je suis tout engourdie, dit Sorka en manière d'excuse quand Greta l'aïda à se lever.

Sean vint se mettre de l'autre côté.

Il s'était habillé, mais Sorka, regardant où elle mettait les pieds, remarqua qu'il n'avait pas mis ses chaussettes. Elle trouva ça attendrissant. Curieux la différence entre ses mains et celles de Greta – également douces et pleines de sollicitude, mais celles de Sean tendres et inquiètes en plus.

— Très bien, dit Greta, encourageante. C'est parfait. Déjà trois doigts de dilatation. Pas étonnant que les dragonnets m'aient alertée. Et tu n'es pas la seule à les exciter ce soir, gloussa Greta.

Ils revinrent sur leurs pas, retraversant le séjour, le petit couloir pour enfin rentrer dans la chambre.

— C'est très important de marcher... Ah, une autre contraction. Très bien. Tu respires comme il faut.

— Qui d'autre accouche ? demanda Sorka, parce que parler d'autre chose la distrayait de ses douleurs.

— Elizabeth Jepson, heureusement. Un nouveau bébé l'aidera à surmonter la perte de ses jumeaux.

Le cœur de Sorka se serra. Elle se souvenait des turbulents jumeaux du *Yoko* et se rappela comme elle avait envié son frère Brian d'avoir des amis de son âge.

— C'est drôle, non ? dit Sorka. Les gens d'ici ont deux familles complètes, presque deux familles différentes séparées par une génération. Je veux dire, ce bébé aura un oncle d'à peine six mois son aîné. Et fera partie d'une génération totalement différente.

— C'est pourquoi il nous faut tenir un compte très précis des naissances, dit Greta. Sean émit un grognement.

— Nous sommes tous pernaïs. C'est ça qui compte !

À cet instant, Sorka perdit les eaux et, dehors, le bourdonnement se fit plus aigu et plus intense.

— Le moment approche, Sorka, dit Greta. Sean la regarda, médusé.

— Tu te règles sur le chant des dragons ?

Greta gloussa.

— Ils ont un instinct infaillible pour les naissances, Sean, et

vous le savez aussi, vous autres vétérinaires. Ramenons-la à son lit.

Sorka, dans la deuxième phase de l'accouchement, trouva le chant des dragons à la fois réconfortant et apaisant : c'était comme une couverture sonore qui l'enveloppait, la caressait, la réconfortait. Soudain, le tempo s'accéléra, montant en un crescendo continu. Sean lui saisit les mains, lui communiquant sa force et son courage. Chaque fois qu'elle sentait une contraction, sans douleur à cause du calmant, il l'aidait à pousser. Les spasmes se rapprochèrent jusqu'à devenir presque continus, comme si la situation échappait totalement à son contrôle. Elle s'abandonna à ces mouvements instinctifs, se détendant quand elle en avait la force, se contractant quand elle ne pouvait s'en empêcher.

Puis elle sentit son corps se tordre en un violent effort et, quand ce fut passé, elle éprouva un immense soulagement toutes pressions et tensions disparues. Dehors, il y eut un instant de silence total, puis elle entendit le nouveau son. Le cri triomphal de Sean fut couvert par le claironnement de dix-huit dragons et de Dieu sait combien de dragonnets de feu ! Oh, mon Dieu, pensa-t-elle machinalement, ils vont réveiller tout le Terminus !

— Vous avez un beau garçon, mes enfants ! dit Greta, d'une voix vibrante de satisfaction. Et avec une belle crinière rousse.

— Un fils ? dit Sean, l'air stupéfait.

— Maintenant, après toutes ces épreuves, ne viens pas me dire que tu voulais une fille, Sean Connell ! s'écria Sorka.

Extasié, Sean la serra dans ses bras.

— Par moments, j'ai l'impression que tout le monde nous a oubliés, dit David Catarel à Sean, regardant leurs dragons chasser.

Sean, les yeux fixés sur Carenath, garda le silence.

Tous les dragons pouvaient voler sur de courtes distances, et chasser les wherries sauvages, mais leurs partenaires humains s'inquiétaient dès qu'ils les perdaient de vue. Et ils n'avaient pas toujours un traîneau à leur disposition pour les accompagner dans leurs chasses. On s'était donc rabattu sur un compromis : Sean avait persuadé Red de leur donner toutes les bêtes blessées ou infirmes des troupeaux. Lui et ses camarades leur avaient aménagé un abri contre les Fils dans une grotte et, chacun à son tour, ils ravitaillaient les bêtes en fourrage.

Les jeunes dragons étaient robustes et volaient bien. Mais, préférant pêcher par excès de prudence, les vétérinaires avaient décidé qu'il valait mieux ne pas les monter avant leur premier anniversaire. En privé, Sean déplorait cette timidité, mais Sorka leur avait déconseillé de désobéir à cette consigne, lui rappelant tout ce qu'ils avaient à perdre en surmenant les jeunes dragons. Heureusement,

cette décision avait été prise sans consulter Fleur du Vent, ce qui permettait à Sean d'accepter plus facilement ce qu'il qualifiait de « procrastination pure et simple ». Il n'aimait pas son attitude possessive envers les dragons. Elle continuait à appliquer les programmes de Kitti Ping, mais sans le même succès. Ses quatre premières tentatives n'avaient produit aucun œuf viable, mais les sept nouveaux sacs embryonnaires qui mûrissaient dans l'incubateur semblaient prometteurs.

D'après les cotes de Joël Lilienkamp, la première Eclosion sortirait gagnante de l'épreuve, mais de justesse. En son for intérieur, Sean était bien résolu à bousculer ces probabilités, mais il ne voulait pas prendre le risque d'être blâmé officiellement ou de nuire aux jeunes dragons.

— Je n'arrive pas à éprouver la même confiance en Fleur du Vent qu'en Kitti Ping, leur avait dit Paul en privé, mais je serais soulagé si ses travaux avançaient. Vos dragons mangent, grandissent, et même volent et chassent. Mais est-ce qu'ils pourront mâcher les pierres de feu ?

Paul continua, comptant ses questions sur ses doigts :

— Porter un cavalier ? Et préserver leur précieux cuir pendant les Chutes ? La situation énergétique devient préoccupante, Sean, très préoccupante.

— Je sais, amiral, avait répondu Sean, sur la défensive. Et dix-huit dragons fonctionnels ne faciliteront guère la lutte contre les Fils.

— Mais des combattants des Fils qui se reproduisent et se nourrissent eux-mêmes feront une sacrée différence à long terme. Et franchement, c'est le long terme qui m'inquiète.

Sean garda pour lui son opinion sur Fleur du Vent. Elle émanait en partie de son loyalisme envers Carenath, Faranth et les autres dragons de la première Eclosion ; et en partie de sa méfiance envers elle, alors qu'il avait une foi aveugle en sa grand-mère. Après tout, Kitti Ping avait reçu sa formation à la source, chez les Eridanis.

Il admira la grâce de Carenath, piquant sur un mouton bien gras détalant au milieu du troupeau affolé, et sa confiance en ces étonnantes créatures s'en trouva renforcée.

— Il a vraiment pris de l'altitude avant de piquer, dit David, le complimentant de bon cœur. Et regarde Polenth, qui a replié ses ailes. Il pourchasse celui-là !

— Et il l'attrape, bien sûr, dit Sean, lui retournant le compliment.

Peut-être qu'ils étaient tous trop prudents, effrayés de passer à la vitesse supérieure et de voir ce qui se passerait. Carenath avait un coup d'ailes fort et puissant. Au garrot, le bronze était déjà aussi grand que Cricket, mais leur conformation était entièrement différente.

Carenath était plus long, avec un torse plus large et un arrière-train plus robuste. En fait, les dragons étaient déjà plus forts que des chevaux de taille comparable, avec un squelette plus résistant à base de carbures de silicium. Pol et Bay avaient attentivement analysé les nouvelles caractéristiques des dragons, comme s'ils étaient des traîneaux d'une nouvelle conception, ce qu'ils étaient en fait, se dit Sean avec ironie. D'après le programme, la taille des dragons devait augmenter progressivement pendant plusieurs générations, jusqu'à ce qu'ils atteignent leur stature optimale. Mais, pour Sean, Carenath était déjà parfait.

— Au moins, ils mangent proprement, dit Dave, détournant les yeux des deux dragons qui déchiraient leurs proies. Mais j'aimerais mieux qu'ils n'aient pas l'air si contents.

Sean éclata de rire.

— Tu as grandi en ville, non ?

David acquiesça de la tête avec un sourire penaud.

— Je ferais bien n'importe quoi pour Polenth. Mais c'est une chose de voir ce carnage en trois dimensions et une autre de le voir de ses yeux, et de savoir que ton meilleur ami aime mieux dévorer ses proies vivantes. Qu'est-ce que tu dis, Polenth ?

Son regard prit cette expression vague, caractéristique de celui en train d'écouter son dragon. Puis il éclata de rire.

— Alors ? demanda Sean.

— Il dit que n'importe quoi vaut mieux que du poisson. Qu'il est fait pour voler, pas pour nager.

— Heureusement qu'il a deux estomacs, remarqua Sean, voyant Polenth dévorer le béliet avec cornes, sabots et toison. À la façon dont il avale la laine, il pourrait démarrer un incendie prématuré quand il commencera à mâcher la pierre de feu.

— Il y arrivera, hein, Sean ?

Ce besoin d'être rassuré irrita Sean. Un maître de dragon ne pouvait pas douter de sa monture, dans aucun domaine.

— Naturellement qu'il y arrivera, dit Sean en se levant. Ça suffit, Carenath. Avec deux bêtes, tu as l'estomac plein. Ne sois pas vorace. Laisse-en pour les autres.

Le bronze allait redécoller pour passer dans la vallée voisine où s'était réfugié le troupeau terrifié.

J'aimerais vraiment bien en manger un autre. C'est tellement bon. Si tellement meilleur que le poisson.

— Les reines vont venir manger après toi, Carenath.

Balançant la tête d'un air mécontent, Carenath redescendit vers Sean, déployant ses ailes pour garder son équilibre. Les dragons avaient une démarche disgracieuse, à cause de leurs pattes de devant plus courtes ; certains sautillaient sur les pattes postérieures, ne

retombant sur les antérieures que tous les trois ou quatre pas et déployant un peu leurs ailes pour se soutenir à l'avant. Sean détestait voir les dragons si maladroits et patauds.

— À tout à l'heure, dit-il à David.

Puis, en compagnie de Carenath, il repartit vers la grotte qui était depuis peu leur logis.

Les dragons étaient bientôt devenus trop grands pour les abris de jardin, et avaient rapidement lassé la patience des voisins, dont certains travaillaient la nuit et dormaient le jour. Les dragons étaient une race bruyante pour des animaux qui parlaient télépathiquement. Leurs jeunes maîtres avaient donc exploré les grottes de Catherine, à la recherche d'abris moins publics. D'abord, Sorka avait eu des réticences à faire vivre leur fils, Michael, dans une demeure souterraine. Mais Sean avait choisi une vaste caverne, avec plusieurs salles de belle taille – en fait, ils avaient bien plus de place que dans leur maison de la place de l'Irlande. Faranth et Carenath étaient ravis. Il y avait même une bande de terre au-dessus de l'entrée, où les dragons pouvaient prendre leur bain de soleil, activité qui leur plaisait encore mieux que la baignade.

— Finalement, nous sommes tous beaucoup mieux ici, avait fini par reconnaître Sorka.

Sur quoi, elle s'était ingéniée à décorer leur nouveau logis avec des lampes, des tapisseries, des tissus multicolores et des tableaux arrachés à Joël à force de cajoleries.

Mais cette installation les avait séparés des autres, et pas seulement physiquement, se disait Sean, revenant avec Carenath. Dave Catarel avait mis le doigt sur le mal avec sa remarque mélancolique : « J'ai l'impression que tout le monde nous a oubliés. »

C'est long, cette marche. J'aimerais mieux voler devant, dit Carenath, sautillant à côté de Sean.

Une fois de plus, il pensa que son brave et beau Carenath avait l'air d'un croisement raté entre un lapin et un kangourou.

— Tu as été conçu pour voler, et je serai bien content quand nous volerons tous les deux.

Alors, nous devrions voler tout de suite. Je serais bien plus facile à monter que cette peureuse créature.

Pour Carenath, Cricket n'était pas une monture digne de son partenaire.

Peureuse créature, pensa Sean en gloussant. Pauvre Cricket. Comme ce serait facile de s'élancer sur le dos de Carenath et de décoller ! Cette idée lui coupa le souffle. Voler *sur* Carenath, au lieu de se traîner sur ce sentier poussiéreux. Sa peur enfantine des dragons était presque passée. Sean regarda autour de lui, réfléchissant. Si Carenath pouvait décoller d'une hauteur, il aurait tout de suite assez

d'espace pour le premier coup d'ailes, si important...

Sean avait passé autant de temps à observer les lézards de feu et les dragons en vol qu'il en avait passé autrefois à observer les chevaux. Oui, décoller d'une hauteur, c'était la solution.

— Viens, Carenath. Je suis bien content de t'avoir empêché de trop manger. Viens jusqu'au sommet.

Le sommet ? La corniche ?

Sean sentit que son dragon comprenait peu à peu, et Carenath se rua vers le sommet à une vitesse qui laissa Sean sur place, toussant dans la poussière. *Vite ! Nous avons bon vent !*

Sean frotta ses yeux pleins de poussière et éclata de rire, le cœur battant à la fois d'exultation et de crainte. C'est le genre de chose qu'on fait d'instinct, quand le moment est venu, pensa-t-il. Et le moment était venu de monter Carenath !

Pas de selle où s'asseoir, pas d'étrier pour l'aider à monter. Carenath s'inclina poliment, et Sean, posant légèrement le pied sur la patte repliée de son ami, saisit les deux crêtes du cou et, balançant la jambe, se cala entre elles.

— Ma parole, on dirait que tu as été fait pour moi, dit-il avec un rire triomphal.

Il donna une tape affectueuse sur le cou de Carenath, puis referma solidement la main sur sa crête du cou.

Carenath était perché tout au bord de la corniche, et Sean eut une vue impressionnante sur la vallée. Il déglutit avec effort. Voler avec Carenath, ce n'était pas du tout la même chose que chevaucher Cricket. Il prit une profonde inspiration. Ce n'était pas le moment de reculer. Resserrant étroitement autour de sa bête ses jambes musclées par des années d'équitation, il s'enfonça aussi profondément que possible entre les crêtes du cou qui formaient une selle naturelle.

— Allons-y, Carenath ! Maintenant !

Nous allons voler, dit Carenath avec un calme ineffable.

Il se laissa tomber de la corniche.

Malgré ses années d'expérience sur des chevaux parfois rétifs, cabrés ou emballés, la sensation qu'éprouva Sean Connell en cet instant d'éternité fut totalement différente et complètement nouvelle. Le souvenir d'une voix de fillette lui conseillant de penser à l'astronaute Yvonne fulgura dans son esprit. De nouveau, il tombait en chute libre dans l'espace. Un espace très limité. Il devait être fou pour tenter pareille aventure !

Faranth demande ce que nous faisons, dit calmement Carenath.

Avant que l'esprit de Sean ait eu le temps d'enregistrer la question, Carenath avait terminé son piqué et ils remontaient. Soudain, Sean sentit le retour de la gravité, sentit le cou de Carenath sous ses jambes, sentit son propre poids, et il retrouva l'assurance qui

lui avait totalement manqué pendant cette chute initiale qui lui avait semblé durer une éternité. Carenath continua à prendre de l'altitude, plaquant encore plus fermement Sean entre les crêtes de son cou. Maintenant, ils arrivaient au niveau du sommet suivant, tout danger de crash écarté.

— Dis à Faranth que nous volons, naturellement, répondit Sean.

Il ne l'avouerait jamais à Sorka – il avait déjà du mal à se l'avouer à lui-même – mais, pendant un instant, il avait été totalement terrifié.

Je ne vous laisserai pas tomber, dit Carenath d'un ton réprobateur.

— Je ne l'ai jamais pensé.

Sean se força à se détendre, força ses jambes à s'allonger sur le cou de Carenath, tout en resserrant sa prise sur ses crêtes.

— Simplement, j'ai eu l'impression que je n'arriverais jamais à rester une minute sur ton dos.

Les ailes de Carenath montaient et descendaient, juste à la limite de son champ visuel. Il sentait leur puissant battement, même s'il ne le voyait pas. Il sentait la pression de l'air sur son visage et sa poitrine. Il n'y avait rien autour de lui, que l'espace, vide, ouvert, et absolument merveilleux.

Oui, la première frayeur passée, voler avec son dragon était la sensation la plus exaltante qu'il ait jamais vécue.

Moi aussi, ça me plaît. J'aime bien voler avec vous. Vous vous adaptez parfaitement à mon cou. Tout va bien. Où allons-nous ? Le ciel nous appartient.

— Écoute, il vaut mieux être raisonnables pour la première fois, Carenath. Tu viens de manger, et il va falloir bien réfléchir à tout ça. Ça ne suffit pas de se laisser tomber d'une corniche... Ooooooooooh... s'écria-t-il involontairement comme Carenath virait sur l'aile et que se déroulait sous ses yeux le sol nu, ravagé par les Fils, très loin au-dessous d'eux. Redresse-toi !

Je ne vous laisserai jamais tomber !

Carenath semblait indigné, et, se lâchant d'une main, Sean le calma d'une tape affectueuse. Mais il se raccrocha vivement à la crête de cou. Bon sang, impossible de combattre les Fils en se cramponnant comme ça !

— Tu ne me laisserais peut-être pas tomber, mon ami, mais je pourrais me laisser tomber tout seul !

Essayant de dominer sa panique croissante, Sean hasarda un regard vers le sol. Ils étaient presque arrivés aux grottes dont ils avaient fait leur maison. Sean vit Faranth sur la hauteur où elle avait dû prendre le soleil, assise sur son arrière-train, les ailes à demi déployées. En quelques puissants coups d'ailes, ils avaient couvert une distance qui leur prenait généralement une demi-heure, à monter et

descendre sans arrêt.

Faranth dit que Sorka veut qu'on se pose immédiatement. Immédiatement !

Le ton était contestataire, suppliant tacitement Sean de contredire le dragon d'or ou quiconque tenterait d'écourter leur nouvelle expérience.

Nous volons ensemble ! C'est pour ça que sont faits les dragons et leurs maîtres !

— C'est fantastique, Carenath, mais puisque nous sommes arrivés, peux-tu nous poser, disons, près de Faranth ? Et alors, tu pourras lui raconter comment nous avons fait !

Sorka était hystérique à l'idée de ce vol spontané et totalement imprévu, mais tant pis. Il avait essayé, ils avaient réussi. Tout est bien qui finit bien, se dit-il. Les dragons de Pern avaient enfin des cavaliers ! Voilà qui allait modifier les probabilités pour les parieurs de Joël !

Les dix-sept autres maîtres de dragons, y compris Sorka une fois que Faranth l'eut rassurée sur la prouesse de Carenath, furent ravis de cet exploit. Dave voulut savoir pourquoi Sean avait montré tant de précipitation.

— Tu n'aurais pas pu m'attendre ? On était juste derrière toi, Polenth et moi. Tu nous as fait une de ces peurs !

Sean lui serra le bras en un geste d'excuse tacite.

— J'ai fait ça à cause de ce que tu as dit, tu sais, qu'on nous oubliait, Dave. Il fallait que j'essaie, mais je ne voulais pas mettre les autres en danger au cas où je me serais trompé.

Sean, remarquant l'air sévère de Sorka, feignit d'être penaud.

— J'avais raison, mon amour. Tu le sais. Mais... Il lança un regard d'avertissement aux autres, assis par terre autour de lui.

— Il va falloir nous organiser intelligemment et rationnellement. Voler sur un dragon, c'est tout à fait autre chose que monter un cheval.

Il regarda Nora Sejby avec insistance. Il n'aurait jamais cru qu'elle conférerait l'Empreinte à un dragon, mais Tenneth l'avait choisie, et il faudrait faire au mieux. Nora était sujette aux accidents. Sa partenaire l'avait déjà tirée du lac et l'avait empêchée de tomber dans les trous et crevasses dont étaient criblées les montagnes autour des grottes de Catherine. En revanche, elle naviguait sur la baie de Monaco depuis qu'elle était assez grande pour tenir la barre et elle pilotait très bien traîneaux et glisseurs.

— Pour commencer, il n'y a que l'espace autour de vous. Et si on tombe, c'est de très haut et sur une surface très dure, dit-il, claquant son poing droit dans sa paume gauche, ce qui fit sursauter

Nora.

— Et alors ? dit Peter Semling. On aura une selle.

— Le dos d'un dragon est plein d'ailes, répondit ironiquement Sorka.

— On s'assied à l'avant, entre les deux dernières crêtes du cou, reprit Sean, s'emparant d'un film opaque et d'un marqueur.

Il fit un croquis rapide du cou et des épaules d'un dragon, et indiqua l'emplacement de deux courroies.

— Le cavalier devra porter une ceinture de sécurité, un peu semblable à une ceinture à outils, attachée de chaque côté, avec un harnais passant sur la cuisse pour plus de sûreté. De plus, il nous faudra une tenue de vol spéciale et des lunettes protectrices – le vent m'a fait pleurer les yeux, et pourtant je n'ai pas volé longtemps.

— Quelle impression ça fait, Sean ? demanda Catherine Radelin, les yeux brillant d'anticipation.

Sean sourit.

— C'est une sensation indescriptible. On vole sans effort dans le vide. Je veux dire...

Tous muscles bandés, il leva les bras, poings fermés, en un effort pour décrire cette expérience incroyable.

— C'est... c'est entre toi et ton dragon et... Il écarta les bras comme pour embrasser tout l'espace.

— ... et tout l'Univers !

Il fit une présentation moins exaltée à la réunion impromptue où il fut convoqué pour rendre compte de sa témérité. Il aurait préféré faire son rapport en privé à l'amiral, à Pol ou à Red, mais il se retrouva devant le Conseil au grand complet.

— Écoutez, le risque était justifié, dit-il, regardant alternativement l'amiral et Red Hanrahan.

Son beau-père avait été à la fois furieux et blessé de ce qu'il considérait comme une trahison, chose à laquelle Sean ne s'attendait pas.

— Nous étions presque arrivés à la corniche quand j'ai eu une conviction soudaine : je devais prouver que les dragons peuvent voler. Il y a des moments où toute l'organisation du monde ne vous fera pas faire ce qu'il faut quand il faut.

L'amiral Benden hocha la tête d'un air entendu, mais le visage stupéfait de Jim Tillek et l'attention soudaine d'Ongola l'avertirent qu'il s'était mal exprimé.

— J'ai risqué ma peau, poursuivit-il, mais je n'accepterais jamais de risquer celle des autres. C'est pourquoi il faudra prendre le temps d'enseigner aux autres à voler. J'ai beaucoup monté à cheval et j'ai souvent piloté les traîneaux, mais voler sur un dragon n'est pas du tout la même chose, et je ne recommencerai pas, tant que Carenath ne

sera pas équipé d'un harnais de sécurité.

Joël Lilienkamp se pencha par-dessus la table.

— Et qu'est-ce qu'il te faudra pour ça, Connell ? Sean sourit, soulagé.

— Ne t'en fais pas, Lili. Ce qu'il me faut, nous l'avons en abondance – c'est du cuir. Je viens de trouver une utilisation pour toutes les peaux de wherries tannées que tu as à l'Intendance. Ce sera très solide, et beaucoup plus doux pour le cou des dragons que les tissus synthétiques utilisés pour les harnais des traîneaux. J'ai préparé quelques croquis.

Il déplaça ses dessins, bien améliorés à la suite de ses discussions avec ses camarades.

— J'ai indiqué la disposition des courroies et des harnais, esquissé la tenue de vol, et nous pourrons utiliser les lunettes de travail protectrices que produit l'atelier des plastiques.

— Tenues de vol et lunettes de plastique, dit Joël Lilienkamp, prenant les dessins et les examinant, l'air de plus en plus rasséréné.

— Dès que nous pourrons équiper Carenath d'un harnais de vol, amiral, gouverneur, messieurs, dit Sean, s'adressant poliment à toute l'assemblée, et ajoutant un sourire à l'intention de Cherry Duff qui fronçait les sourcils, je vous ferai une démonstration.

— Vous savez, n'est-ce pas, qu'il y a de nouveaux œufs sur l'Aire d'Écllosion ? demanda Paul Benden, se frictionnant les doigts de la main gauche.

Sean hocha la tête.

— Comme je vous l'ai dit, amiral, dix-huit dragons ne suffiront pas à faire une grande différence dans les combats. Et il faudra attendre des générations avant qu'il y en ait assez.

— Des générations ? s'exclama Cherry Duff de sa voix rauque, regardant les vétérinaires d'un air accusateur. Pourquoi ne nous a-t-on pas dit qu'il faudrait des générations ?

— Des générations de dragons, rétorqua Pol d'un ton détaché, souriant de ce malentendu. Pas des générations humaines.

— Et ça fait combien d'années, une génération de dragon ? demanda-t-elle, toujours outragée, jetant un regard dégoûté à Sean.

— Les femelles devraient produire leur première ponte à trois ans. Sean a prouvé qu'un dragon mâle peut voler à un peu moins d'un an...

Cherry abattit ses deux mains sur la table avec un bruit sec.

— Donne-moi des faits, bon sang, Pol.

— Disons quatre ou cinq ans.

Cherry pinça les lèvres, contrariée, ce qui la fit encore plus ressembler à un pruneau, pensa machinalement Sean.

— Hum, alors, je ne verrai sans doute pas de mon vivant des

escadrilles de dragons dans le ciel. Quatre ou cinq ans ! Et quand commenceront-ils à calciner les Fils ? Car c'est bien pour ça qu'ils sont faits, non ? Quand commenceront-ils à se rendre utiles ?

Sean commençait à en avoir assez.

— Plus tôt que tu ne le crois, Cherry Duff. Commence à prendre les paris, Joël.

Sur quoi, il sortit à grands pas. Ça l'agaça d'avoir à prendre un glisseur pour retourner près de Sorka et des autres qui l'attendaient pour son compte rendu.

Dix jours plus tard, Joël Lilienkamp leur apporta les ceintures, harnais, vêtements et lunettes demandés, et l'entraînement des Dragons de Pern commença pour de bon.

Depuis un an et demi, le Terminus s'était habitué aux grondements et roulements des entrailles de la terre. Le matin du deuxième jour du quatrième mois du neuvième printemps suivant leur arrivée sur Pern, les lève-tôt, encore à moitié endormis, remarquèrent une volute de fumée au-dessus des pics, mais n'y prêtèrent pas attention.

Sean et Sorka, émergeant de leur grotte avec Carenath et Faranth, la remarquèrent aussi.

Pourquoi la montagne fume-t-elle ? s'enquit Faranth.

— Quoi ? demanda Sorka, réalisant soudain la portée de cette question. Ça alors ! Sean, regarde !

Sean observa attentivement le sommet.

— Ce n'est pas le Garben, c'est le pic Picchu. Patrice de Broglie s'est trompé ! Mais est-ce bien sûr ?

— Que veux-tu dire, Sean ? Sorka le fixait, stupéfaite.

— Je veux dire qu'on parle depuis un bon moment des soubassements rocheux, et du déménagement du Terminus en des lieux plus commodes, avec abris pour nous et les dragons...

Sean continua à observer la volute s'élevant paresseusement dans le ciel, toute petite à côté du Garben mais au moins aussi menaçante. Il haussa les épaules.

— Même Paul Benden ne peut pas provoquer une éruption sur demande. Viens, on va déjeuner chez ta mère. Fourre Mick dans sa tenue de vol et allons-y. Peut-être que ton père aura des nouvelles officielles. (Il fronça les sourcils et ajouta :)... On est toujours les derniers prévenus. Il faut absolument convaincre Joël d'affecter au moins une unité comm aux grottes.

Sorka zippa leur fils gigotant dans son sac doublé de fourrure, puis enfila sa tenue de vol, coiffa son casque et mit ses lunettes. Sean porta Mick jusqu'à Faranth. Avec une aisance née de la pratique, Sorka monta vivement les deux marches menant à la patte poliment

repliée de son dragon et sauta légèrement sur son dos. Sean lui tendit le bébé qu'elle se mit en bandoulière, puis il se dirigea vers Carenath.

Les dragons s'élancèrent de la corniche surplombant leur grotte, et commencèrent à battre des ailes dès qu'ils eurent assez d'espace autour d'eux. Maintenant, ils arrivaient à effectuer des vols de plusieurs heures. Les cavaliers faisaient des progrès, même Nora Sejby – pour qui Sean avait conçu un harnais spécial qui renforçait sa confiance. Ils avaient beaucoup discuté avec Drake Bonneau et d'autres pilotes ayant une longue expérience des combats contre les Nathis et contre les Fils, et ils avaient mieux compris ce qu'ils devaient faire. Et la pratique les avait encouragés.

Trois semaines plus tôt, la dernière couvée de Fleur du Vent avait éclos. Les quatre créatures qui avaient survécu n'avaient pas reçu l'Empreinte des candidats, bien qu'elles aient accepté à manger de leurs mains. En fait, les pauvres bêtes se révélèrent photophobiques, mais Fleur du Vent, contre l'avis de Pol et de Bay, insista pour qu'on leur accorde un abri sans lumière, afin de poursuivre ses observations sur cette variété.

Même les lézards de feu étaient plus utiles, pensa Sean, comme leurs deux bandes surgissaient au-dessus de leurs têtes, claironnant un bonjour de leurs voix mélodieuses. Si seulement les dragons savaient faire ça, se dit Sean avec envie. Mais comment enseigner à un dragon quelque chose qu'on ne comprend pas soi-même ? Les dragons apprenaient tous les jours, et ils apprenaient vite, mais il était impossible de leur expliquer la télékinésie, ou de leur demander de se téléporter comme le faisaient les lézards de feu. Kitti Ping disait que c'était une action instinctive. Et, dans les programmes génétiques que Sean avait appris par cœur, il n'avait trouvé nulle part aucune instruction pour enseigner aux dragons à se servir de ce don inné. Or ce n'était pas le genre d'exercice auquel on se livre spontanément. D'abord, il fallait leur apprendre à mâcher la pierre de feu et à cracher des flammes. Ils savaient où les dragonnets trouvaient cette roche à haute teneur en phosphine. Sean avait même observé les bruns et le Duke de Sorka : ils choisissaient avec soin les morceaux de pierre et se concentraient intensément pour les mâcher. Les lézards de feu avaient appris à produire des flammes à volonté, alors Sean était sûr de pouvoir l'enseigner aussi aux dragons. Mais aller d'un endroit à un autre, comme par un *interstice*... ça lui donnait le frisson.

Trois jours plus tard, des flammes d'une autre nature obsédaient tous les conseillers de la colonie.

— Ce que les gens voudraient savoir, Paul, Emily, dit Cherry Duff, regardant alternativement l'amiral et le gouverneur, c'est si vous avez été prévenus à l'avance de l'activité du Picchu.

— Pas du tout, dit Paul d'une voix ferme.

Emily acquiesça de la tête.

— Nous n'avons pas altéré les rapports de Patrice de Broglie. Il y a une grande activité volcanique le long de toute cette chaîne, de même qu'au voisinage de ce nouveau volcan. Vous avez tous ressenti les mêmes secousses que moi. Le Terminus et tous les colons ont été tenus au courant de tous les détails techniques. Cette surprise est aussi totale et déplaisante pour moi que pour vous !

Puis le visage de Paul s'adoucit.

— Par tous les diables, Cherry, cette cendre noire d'hier m'a autant effrayé que les autres.

— Et alors ? demanda Cherry, très raide.

— Le Picchu est officiellement un volcan en activité.

Paul ouvrit les mains, regardant Cabot Francis Carter et Rudi Shwartz.

— Et officiellement, il va continuer à cracher de la fumée et des cendres. Patrice et son équipe se dirigent actuellement vers son sommet, et feront publiquement leur rapport ce soir sur la place du Feu de Joie.

Cherry lui lança un regard perçant, le visage impassible. Puis elle dit dédaigneusement :

— Je crois ce que vous dites, mais ça ne signifie pas que ça me plaît – non plus que le pronostic évident à en tirer. Il faut déménager le Terminus, n'est-ce pas ?

Emily Boll hocha solennellement la tête.

— Et vous allez nous apprendre que vous avez prévu des installations de repli, continua Cherry d'une voix dure.

Paul s'esclaffa, et Emily réprima un éclat de rire en voyant comme cet accès de gaieté outrageait Rudi Shwartz.

— Vous n'aviez pas le droit, Cherry Duff, de voler cette réplique à Emily, dit Paul, maîtrisant son rire. Que diable, nous étions en train de travailler au communiqué officiel quand vous êtes entrée sans crier gare ! Et vous savez parfaitement que nous faisons diligence pour terminer les installations du continent Septentrional. Nous ne pouvions plus continuer à rester au Terminus, même si le Picchu n'avait pas commencé à faire pleuvoir sur nous des cendres. Cela ne veut pas dire, naturellement, que les colons devront quitter leurs terres, continua-t-il vivement, levant la main pour prévenir une explosion de Cabot. Mais l'administration de cette planète doit résider dans l'endroit le plus sûr que nous pourrions trouver. À l'évidence, le Terminus a survécu à son utilité. D'ailleurs, il n'avait jamais été conçu comme une installation permanente.

À ce point, Emily reprit la direction de la discussion, distribuant aux membres de la délégation les instructions rédigées avec Paul.

— Le transfert est organisé sur le modèle de notre voyage spatial. Nous avons des techniciens et des appareils pour rendre la traversée aussi facile que possible. Il nous reste assez de carburant pour deux navettes, qui transporteront le matériel trop encombrant pour loger sur les bateaux de Jim. Pour les navettes, ce sera un voyage sans retour : elles seront ensuite démantelées. Quand nous aurons le temps, nous pourrons renvoyer une équipe ici pour démanteler les trois autres. Joël Lilienkamp travaille à établir les chargements prioritaires pour les grands traîneaux, afin d'en enlever le moins possible aux escadrilles de combat.

— Puisqu'on parle de combats, ce jeune prétentieux a-t-il appris de nouveaux tours à ses dragons ? demanda Cherry d'un ton impérieux, avec un regard appuyé à Paul. Et à propos d'éruption, comment se développent les bêtes de Kittu Ping ? On les voit sans arrêt dans le ciel. Ils sont très beaux en formation, mais que valent-ils au combat ?

— Jusqu'à présent, dit Paul avec prudence, la réalité dépasse nos espérances. Et les jeunes Connell se sont révélés des chefs exemplaires.

— C'étaient mes meilleurs chefs d'équipe au sol, dit Cabot Carter, maussade.

— Les dragons seront des combattants aériens supérieurs, reprit Paul, passant outre aux critiques tacites de la juriste. Et ils se reproduiront, contrairement aux traîneaux et aux glisseurs.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda Cherry Duff de sa voix rauque. Les expériences de Fleur du Vent ne sont guère concluantes.

— Mais celles de sa grand-mère le sont, répliqua Paul avec une assurance destinée à la rassurer. D'après Pol et Bay, les mâles produisent déjà du sperme. On en a commencé l'analyse génétique, mais cela prendra des mois. D'ici là, nous aurons sans doute des preuves directes de la fertilité des dragons, vu que les femelles dorées atteignent plus tard leur maturité sexuelle.

Paul faisait de son mieux pour ne pas avoir l'air sur la défensive, mais il tenait à contrer la publicité déplorable entourant les brutes de Fleur du Vent. Et cela d'autant plus que les jeunes maîtres de dragons travaillaient très dur à se perfectionner pour être en mesure de combattre les Fils. Cela n'était pas encore de notoriété publique, mais Sean et son escouade avaient déjà servi de messagers et avaient transporté de petites charges de façon tout à fait satisfaisante.

Paul avait sur son bureau un rapport de Telgar et son groupe. Ils avaient exploré à fond le vieux cratère surplombant le fort, avec ses myriades de grottes et de couloirs tortueux, et ils en avaient conclu que ce serait l'idéal pour les dragons et leurs maîtres. Une équipe travaillait à rendre les lieux habitables, tant qu'ils avaient encore des

équipements lourds et des batteries. On endiguait le petit cours d'eau afin de former un lac artificiel pour le bain des dragons, on installait des tuyaux pour amener l'eau dans les cavernes inférieures qui seraient aménagées en cuisines, et on avait percé une cheminée à travers le massif pour évacuer les fumées des fourneaux.

À l'évidence, les futures habitations humaines de Pern seraient faites sur ce modèle, et certains, habitués aux vastes espaces et au grand air, auraient du mal à s'y habituer au début. Mais c'était la meilleure façon de survivre !

18

— Pol ?

Le biologiste mit un moment à reconnaître cette voix anxieuse.

— Mary ?

Sa réponse fut hésitante, et il tira sur la manche de Bay, pour distraire son attention du moniteur qu'elle considérait en fronçant les sourcils.

— Mary Tubberman ?

— Je t'en prie, ne rejette pas l'appel d'une vieille amie avant de l'avoir entendue.

— Mary, tu n'as pas été exclue, toi, dit Pol avec bonté.

Il partageait l'écouteur avec Bay qui approuva vigoureusement de la tête.

— Ça ne changerait pas grand-chose si je l'étais aussi, dit-elle avec amertume.

Sa voix se brisa, et Pol et Bay l'entendirent sangloter.

— Ecoute, Paul, quelque chose est arrivé à Ted. Ses créatures se sont échappées. J'ai fermé les stores contre les Fils, mais elles rôdent autour de la maison en faisant des bruits épouvantables.

— Des créatures ? Quelles créatures ? dit Pol, regardant Bay d'un air inquiet.

Au-dessus d'eux, leurs dragonnets, en pleine empathie avec eux, entonnèrent un chœur de pépiements angoissés.

— Les bêtes qu'il élève, dit Mary avec un peu d'agacement, comme si Pol était au courant et feignait de ne pas comprendre. Il... il a volé des embryons surgelés aux vétérinaires, et il se sert des programmes de Kitti Ping pour les forcer à lui obéir, mais ce sont quand même des... des choses. Son chef-d'œuvre est impuissant à les maîtriser, termina-t-elle avec une profonde amertume.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il est arrivé quelque chose à Ted ? demanda Pol, répétant la question que Bay articulait en silence avec un geste impérieux.

— Il n'aurait jamais lâché ces animaux dans la nature, Pol ! Ils pourraient faire du mal à Petey !

— Bon, Mary, calme-toi. Reste dans la maison. Nous arrivons.

— Ned n'est pas au Terminus ? dit-elle d'un ton accusateur. J'ai essayé son numéro. Il me croirait, lui !

— Là n'est pas la question, Mary, dit Bay, prenant le diffuseur pour lui parler directement. Et n'importe qui peut venir pour t'aider.

— Sue et Chuck ne répondent pas.

— Sue et Chuck ont déménagé dans le Nord, Mary, après la première pluie de rocs émise par le Picchu, répondit Bay d'un ton patient.

Elle avait bien le droit d'être un peu paranoïaque, à vivre depuis si longtemps en réclusion avec un mari déséquilibré et tant de secousses et de grondements volcaniques.

— Pol et moi, nous partons tout de suite, Mary, dit Bay avec autorité. Et nous amenons des secours.

Elle raccrocha.

— Qui ? demanda Pol.

— Sean et Sorka. Les dragons ont un effet inhibiteur sur les animaux. Et comme ça, nous n'aurons pas à passer par les canaux officiels.

Pol regarda sa femme, étonné. Elle n'avait jamais critiqué Paul ou Emily, directement ou indirectement.

— J'ai toujours pensé que nous aurions dû faire une enquête après le rapport de Drake et de Neb Tubberman. Eux aussi. Dans tout ce remue-ménage, on oublie parfois les priorités.

Elle griffonna hâtivement un billet qu'elle attacha à la patte droite de son dragonnet d'or.

— Cherche la rousse, dit-elle d'une voix ferme, tenant la petite tête triangulaire de Mariah pour concentrer son attention. Trouve la rousse.

Bay alla avec elle à la fenêtre, l'ouvrit, et tendit le bras vers la grotte de Sorka. Elle visualisa mentalement Sorka appuyée contre Faranth. Mariah pépia joyeusement.

— Va, maintenant !

Comme le dragonnet s'envolait docilement, elle passa pensivement le doigt sur la couche de suie noire couvrant le rebord de la fenêtre, et qu'elle avait nettoyé récemment.

— Je serai bien contente d'aller habiter dans le Nord. J'en ai assez de cette poussière noire qui s'infiltre partout. Viens, Pol, il faut nous habiller chaudement.

— – Tu t'es portée volontaire pour aller aider Mary parce que ça te donne l'occasion de voler de nouveau à dos de dragon, gloussa Pol.

— Pol Nietro, sachez que je m'inquiète depuis longtemps du sort

de Mary Tubberman !

Un quart d'heure plus tard, deux dragons survolèrent la colline et se posèrent devant leur maison.

— Comme ils sont gracieux, dit Bay, s'assurant que son écharpe était solidement nouée sur sa tête, autant pour se préserver de la suie que dans l'espoir de voler.

Comme elle sortait, Mariah vint se poser sur son épaule rebondie avec un pépiement de satisfaction.

— Tu es merveilleuse, Mariah, tout simplement merveilleuse, murmura Bay à sa petite reine, s'avancant entre Faranth et Carenath.

Mais ce fut à Sorka qu'elle s'adressa.

— Merci d'être venue, ma chérie. Mary Tubberman vient de nous contacter. Il y a des problèmes à Calusa. Des créatures lâchées dans la nature, et Mary pense qu'il est arrivé quelque chose à Ted. Pouvez-vous nous emmener là-bas ?

— Officiellement ou officieusement ? demanda Sean comme Sorka le regardait, l'air interrogateur.

— Rien n'interdit d'aider Mary, dit Bay, cherchant du regard l'assentiment de Pol qui arrivait près des dragons, l'air admiratif comme toujours. Et avec Dieu sait quelles bêtes...

— Les dragons seront bien utiles, répliqua Sorka en souriant, ayant déjà pris sa décision. Elle montra Bay de la main.

— Tends la patte à la dame, Faranth. (Puis, à Bay :) Je vais te donner la main.

Avec l'aide de Faranth, Bay parvint à s'installer sans trop de problèmes derrière Sorka, mais elle n'avouerait jamais à personne que ses formes rondelettes étaient un peu coincées entre les crêtes de cou. Mariah claironna ses protestations, comme d'habitude.

— Rien à craindre avec Faranth, Mariah, dit Bay, regardant Pol qui s'installait derrière Sean.

Le jeune homme fit un clin d'œil à Bay, assorti d'un grand sourire. Eh bien, cette fois, il s'agit vraiment d'une urgence, se dit-elle. Une femme piégée dans sa maison, avec de jeunes enfants et des menaces non identifiées rôdant dans les parages.

— Tenez-vous bien, dit Sean, comme d'habitude.

Il leva les bras en lançant le signal de l'envol.

Bay réprima un cri quand le décollage la plaqua douloureusement contre la dure arête dorsale. Mais cela ne dura qu'un instant ; le dragon d'or se remit à l'horizontale et vira paresseusement sur sa droite. Bay retint son souffle. Elle ne s'habituerait jamais à ça ; elle ne voulait pas s'y habituer. Voler à dos de dragon était la chose la plus excitante qui lui fût arrivée depuis... depuis le premier vol nuptial de Mariah.

Calusa n'était pas loin à vol d'oiseau, mais le vol fut très

exaltant. Les dragons rencontrèrent un courant ascendant résultant de l'activité du Picchu, et Bay s'accrocha à la ceinture de Sorka, y enfonçant ses deux premières phalanges. Le vol paraissait tellement plus réel que dans un traîneau fermé ! C'était vraiment très excitant. Bay tourna la tête pour s'abriter derrière la haute silhouette de Sorka, et se protéger à la fois du vent de la course et de la cendre du Picchu qui polluait l'air même à cette altitude.

Le voyage lui donna le temps de réfléchir à ce que Mary avait dit de ces « bêtes ». Red Hanrahan avait signalé une entrée nocturne au laboratoire vétérinaire. Il manquait un bio-scan, non inscrit sur le registre de sortie, mais comme le laboratoire de biologie empruntait sans arrêt du matériel, on n'y avait guère prêté attention. Plus tard, quelqu'un avait remarqué que les ovules surgelés d'une espèce d'animaux terrestres n'étaient plus dans le même ordre. Mais cela pouvait venir d'une secousse sismique.

Ted Tubberman avait fait preuve de beaucoup d'activité dans son mécontentement, pensa sombrement Bay. En sa qualité de microbiologiste, l'un des dogmes de sa profession était la stricte limitation des manipulations génétiques. Elle avait même été surprise, quoique soulagée, que Kitti Ping Yung, le plus grand savant de l'expédition, ait accepté d'effectuer des modifications génétiques sur les dragonnets. Kitti Ping savait-elle quel cadeau magnifique elle faisait au peuple de Pern ?

Mais que Ted Tubberman, *botaniste* contestataire, cherche à bricoler des ovules – alors qu'il ne savait rien des techniques ni des processus – pour effectuer des altérations indépendantes, cela lui était intolérable, professionnellement et personnellement. Bay savait qu'elle était indulgente, tolérante et compréhensive, mais si Ted Tubberman était mort, elle en serait immensément soulagée. Et elle ne serait pas la seule. Rien que de penser à lui provoqua en elle agitation et fureur, qui lui firent perdre son détachement professionnel, ce qui la contraria plus encore. La voilà à dos de dragon, occasion irremplaçable de réfléchir en toute quiétude, sans autre bruit que le vent sifflant à ses oreilles, avec tout le Jourdain déployé sous elle, et elle perdait son temps à s'irriter contre Ted Tubberman ! Bay soupira. Elle avait si peu de moments de solitude et de détente... Comme elle enviait Sorka, Sean et les autres !

Elle fut étonnée de voir Calusa dans la vallée suivante. C'était un complexe de solides bâtiments, construits par les Tubberman pour servir de quartier général à leur concession. Les toits galvanisés des bâtisses principales étaient noirs de la suie du Picchu, déposée partout au gré des vents. Mais Bay n'eut guère le temps de les contempler ; Sorka jeta un cri de surprise.

— Mon Dieu, ce bâtiment est en ruine !

Sorka tendit le bras sur sa droite, et Faranth vira, en réponse à un ordre muet. L'arête dorsale s'enfonça dans les cuisses tendres de Bay, et elle resserra sa prise sur la ceinture de Sorka.

— *Regarde !* cria Sorka, baissant les yeux vers le sol.

À soixante-quinze mètres de la maison s'étendait un complexe couvert avec enclos séparés le long d'un passage en « L » formant les deux côtés d'une zone clôturée. L'un des murs extérieurs et plusieurs cloisons intérieures étaient abattus, et une partie du toit effondrée. Bay n'arriva pas à se souvenir s'il y avait eu des secousses dans cette zone pouvant y expliquer ces dégâts. Aucun autre bâtiment n'était endommagé.

Le dragon changea de direction une fois de plus, Bay entoura la taille de Sorka de ses bras, sentit ses mains rassurantes sur les siennes, puis elles atterrirent.

— J'aime bien voler sur Faranth. Elle est si forte et gracieuse, dit Bay, tapotant doucement le cou tiède du dragon.

— Non, non, ne démonte pas, dit Sorka. Faranth dit que quelque chose rôde par ici. Les dragonnets vont aller en reconnaissance ! Whooops !

L'air s'emplit soudain de dragonnets, pépian et claironnant avec colère. Mariah glapit à l'oreille de Bay.

— Allons, allons, du calme. Faranth ne permettra pas qu'on vous fasse du mal.

Bay tendit le bras à l'intention de Mariah, mais sa petite reine se joignit aux autres. Stupéfaite, Bay réalisa que le dragon grondait, réaction qu'elle sentait aussi par les vibrations de ses flancs. Faranth tourna sa tête impressionnante vers les bâtiments, ses yeux à facettes flamboyant de reflets rouges et orange.

Elles entendirent un cri perçant, puis ce fut le silence. Très agités, les dragonnets revinrent se percher sur les têtes des dragons, tout bruisants de nouvelles. Faranth leva la tête, roulant des yeux en recevant les images transmises par les dragonnets.

— Il y a une espèce de très grosse bête mouchetée par là-bas, dit Sorka à Sean. Et quelque chose d'autre encore plus gros, mais silencieux.

— Alors, il nous faut des fusils anesthésiants, dit-il. Sorka, dis à Faranth de demander des renforts. Marco et Duluth si possible ; Dave, Kathy – nous aurons peut-être besoin d'un médecin. Le Gilgath de Peter est robuste, Nyassa ne paniquera pas. Et demande aussi Paul ou Jerry. Je pense qu'il faudrait évacuer Mary et les enfants jusqu'à ce qu'on ait capturé les bêtes.

Son épreuve terminée, Mary Tubberman pleura abondamment sur l'épaule de Bay. Son fils, Petey, enfant de sept ans généralement très gai, les regardait avec angoisse. Ses deux petites sœurs, blotties

dans un fauteuil, ne répondaient pas aux paroles de réconfort de Pol, généralement très aimé des enfants. Mary ne s'opposa pas à la proposition de déménager dans un endroit plus sûr.

— Papa est mort, non ? demanda Petey, s'approchant de Sean.

— Il est peut-être dehors en train de capturer les bêtes, dit Bay avec bonté.

L'enfant lui jeta un regard dédaigneux et alla s'isoler dans sa chambre.

Les dragons de renfort arrivèrent peu après avec les fusils anesthésiants. Sean vit avec plaisir qu'ils atterrisaient dans le même ordre qu'à l'entraînement. Sean donna les fusils à Paul, Jerry et Nyassa, et les envoya chercher et neutraliser les bêtes échappées.

Laissant Sorka aider les Tubberman à rassembler leurs affaires, Sean et les autres, armés de pistolets, s'approchèrent prudemment de la bâtisse ravagée. À l'intérieur une puissante odeur de fauve et de fumier les prit aux narines. Ils trouvèrent le corps de Ted Tubberman, à moitié dévoré, étendu à l'entrée de son petit laboratoire.

— Ça alors ! Nous ne connaissons rien qui puisse tuer comme ça ! s'exclama David Catarel, reculant dans le couloir.

Kathy s'agenouilla près du cadavre, le visage impassible.

— Quel que soit l'animal, il a des crocs et des griffes acérés, dit-elle en se relevant lentement. Ted a la colonne vertébrale cassée.

Marco saisit une vieille blouse de labo et quelques serviettes et en couvrit le cadavre. Puis il ramassa les débris d'une chaise faite en fibres végétales compressées qu'on utilisait pour les meubles.

— Ça, ça devrait bien brûler. Voyons si nous en trouvons assez pour l'incinérer ici. Ce serait moins pénible, termina-t-il en montrant la maison.

Puis il frissonna, incapable de transporter le corps mutilé.

— Il était fou, dit Sean, enfonçant un bâton dans les excréments d'un enclos. Élever des grands fauves ! On a déjà assez de problèmes avec les wherries et les serpents !

— Je vais prévenir Mary, murmura Kathy. Sean lui saisit le bras quand elle passa près de lui.

— Dis-lui qu'il est mort sur le coup. Elle acquiesça de la tête et partit.

— Hé ! s'exclama Peter Semling ramassant un bloc-notes sur le sol du laboratoire jonché de détritrus. On dirait des notes, continua-t-il, examinant les feuilles couvertes de griffonnages. Des trucs botaniques.

Il haussa les épaules, tendit le bloc à Kathy, et en ramassa un autre.

— Et ça... c'est des trucs biologiques ? Huuummm...

— Ramassons tout, dit Sean. On pourra peut-être en déduire ce qui l'a tué.

— Hé, s'exclama de nouveau Peter, découvrant un bio-scan portable, assorti d'un moniteur et de son clavier. On dirait celui qui a disparu au labo des vétérinaires, avec certains échantillons d'Al.

Ils rassemblèrent méticuleusement tout ce qu'ils trouvèrent, y compris une plaque gravée du message mystérieux : « *Eurêka, Mycorhize !* » et clouée au-dessus de l'évier. David sortit plusieurs sacs à rapporter au Terminus. Puis Sean et Peter entassèrent des matériaux inflammables en un bûcher funéraire qu'ils allumeraient dès le départ de Mary et des enfants.

— Sean ! cria David Catarel.

Il était penché sur une parcelle d'herbe verte, seul végétal vivant dans une zone ravagée par les Fils, bien que sa couleur fût ternie par la suie omniprésente.

— Combien de Chutes y a-t-il eu sur cette zone ? demanda-t-il, regardant autour de lui.

Il tâta l'herbe de la main : c'était une variété grossière et résistante créée pour les jardins d'agrément avant le début des Chutes.

— Assez pour anéantir ça !

Sean s'agenouilla près de lui et en arracha une touffe. La terre entourant les racines était pleine d'insectes, dont plusieurs larves duveteuses.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, remarqua David, en rattrapant prestement trois qui tombaient.

Fouillant dans sa poche, il en sortit un chiffon dans lequel il les enveloppa avec soin.

— Ned Tubberman nous a cassé les oreilles avec une nouvelle variété d'herbe qui censément survivait aux Chutes. Je vais montrer ces larves au labo d'agronomie.

À cet instant, Sorka. Pol, Bay et Petey, croulant sous les paquets, sortirent de la maison. Sean et Dave se mirent à charger les huit dragons.

— On pourra faire un autre voyage pour toi, Mary, suggéra Sorka avec tact en la voyant arriver avec deux grands sacs de literie.

— Je n'ai pas grand-chose à part la literie, dit Mary, jetant un regard vers les abris des animaux. Kathy dit que ça s'est passé très vite ?

D'un regard anxieux, elle quêtait leur confirmation.

— Kathy le sait, elle est médecin, répondit Sean avec naturel. Maintenant, monte. David et Polenth vont te ramener. Dites donc, les enfants, vous êtes déjà montés sur un dragon ?

Sean leur présenta la chose comme un jeu, ce qui dissipa l'embarras général. Il attendit l'envol, puis lui et Pol enflammèrent le bûcher funéraire. Enfin, ils s'envolèrent à leur tour, au milieu d'une averse de cendres qui finiraient par ensevelir le Terminus.

— Je n'arrive pas à décrypter le code personnel de Ted ! s'exclama Pol, exaspéré, jetant son stylo sur le bureau encombré de notes et de dossiers. Quel dingue, ce mec !

— Ezra adore les codes, Pol, suggéra Bay.

— À en juger par l'ADN/ARN, il faisait des expériences sur des félins, mais je n'arrive pas à imaginer pourquoi. Il y a déjà assez de bêtes sauvages comme ça au Terminus. À moins que...

Pol s'interrompit, pinçant nerveusement les lèvres et faisant la grimace à une idée qui lui venait.

— Nous *savons*...

Il s'arrêta et tapa du poing sur la table pour souligner sa pensée.

— Nous savons que les félins acceptent mal la mentacomm. Il le savait aussi. Alors, *pourquoi* aurait-il répété cette erreur ?

— Et ces autres notes ? demanda Bay, montrant un autre bloc en équilibre instable au bord du bureau.

— Malheureusement, tout ce que je comprends là-dedans ce sont des extraits du programme de Kitti pour les dragons.

— Oh ! fit Bay, serrant les dents. Ça ne lui suffisait pas d'être un anarchiste, il a fallu aussi qu'il joue les créateurs ?

— Sinon, pourquoi se référerait-il aux équations génétiques des Eridanis ? dit Pol, abattant sa main sur la table, frustré, anxieux et révolté. Et qu'est-ce qu'il espérait accomplir ?

— Nous pouvons nous féliciter qu'il n'ait pas cherché à manipuler les dragonnets de feu, quoique je le soupçonne de s'être exercé sur les ovules surgelés volés aux vétérinaires.

Pol frotta ses yeux fatigués.

— Nous pouvons remercier le ciel de cette grâce. Surtout quand on voit les résultats de Fleur du Vent. Je n'aurais pas dû dire ça, ma chérie. Pardonne-moi.

Bay se permit un grognement dédaigneux.

— Au moins, Fleur du Vent a le bon sens d'enchaîner ses affreux photophobes. Je ne comprends pas pourquoi elle s'obstine à les garder. Elle est la seule personne qu'ils aiment.

Bay frissonna de répulsion.

— Ils l'adorent positivement. Pol grogna.

— C'est justement pour ça, dit-il distraitement, feuilletant les notes indéchiffrables. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il a choisi des grands félins.

— Eh bien, pourquoi ne le demandes-tu pas à Petey ? Il aidait bien son père, non ?

— Tu es la rationalité incarnée, ma chérie, dit Pol.

Quittant son fauteuil, il l'embrassa tendrement et lui ébouriffa les cheveux. Elle le grondait quand il composa le commcode de Mary

Tubberman. Lui et Bay étaient allés la voir tous les jours pour l'aider à se réinsérer dans la communauté.

— Mary, Petey est là ?

Petey prit la communication, d'un ton pas particulièrement encourageant.

— Ouais ?

— Les grands chats que ton père élevait, ils étaient rayés ou tachetés ? demanda Pol d'un ton dégagé.

— Tachetés, dit Petey, étonné de cette question inattendue.

— Ah, des guépards ! C'est comme ça qu'il les appelait ?

— Ouais, des guépards.

— Pourquoi des guépards, Petey ? Je sais qu'ils sont rapides, mais ils n'auraient servi à rien pour la chasse au wherry.

— Ils étaient formidables pour attraper les serpents de tunnel, dit Petey, s'animant. Et ils obéissaient et faisaient tout ce que Papa leur disait...

Sa voix mourut.

— Ça ne m'étonne pas, Petey. Plusieurs anciennes cultures terrestres les élevaient pour chasser toutes sortes de gibiers. C'est ce qu'on fait de plus rapide sur quatre pattes !

— Ils se sont retournés contre lui ? demanda Petey après un court silence.

— Je ne sais pas, Petey. Tu viens au feu de joie ce soir ? demanda Pol joyeusement pour ne pas rester sur cette idée lugubre. Tu m'as promis une revanche. Je ne peux pas te laisser gagner toutes les parties d'échecs.

Petey promit pour le soir même et Pol raccrocha.

— D'après ce que dit Petey, il semble que Ted ait inculqué la mentacomm aux guépards pour augmenter leur obéissance. Il s'en servait pour chasser les serpents de tunnel.

— Ils se sont retournés contre lui ?

— C'est vraisemblable. Mais pourquoi ? Je me demande combien d'ovules il avait volés aux vétérinaires. Et je voudrais bien pouvoir déchiffrer ses notes pour découvrir s'il ne s'est servi que de la mentacomm, ou s'il a appliqué certaines parties du programme de Kitti. Mais quoi qu'il en soit, dit-il avec un soupir de frustration, nous avons un nombre indéterminé d'animaux prédateurs lâchés dans Calusa. Lâchés dans Calusa !

Il rit avec dérision à ces vers involontaires.

— Je me demande si Phas Radamanth est arrivé à décrypter les notes sur les larves. Elles pourraient se révéler utiles, elles !

Patrice de Broglie fit irruption dans le bureau d'Emily.

— Le Garben va exploser ! Il faut évacuer. Immédiatement !

— Quoi ! ?

Emily se leva brusquement, lâchant les films qu'elle tenait et qui s'éparpillèrent par terre.

— Je reviens des pics. Il y a un changement dans le rapport soufre/chlore. C'est le Garben qui va sauter. Il se frappa le front comme pour s'accuser.

— C'était devant mes yeux et je ne voyais rien.

Alerté par le cri d'Emily, Paul arriva du bureau voisin.

— Le Garben ?

— Il faut évacuer immédiatement ! s'écria Patrice, le visage convulsé. Ce maudit cratère émet même davantage de mercure et de radon. Et nous pensions que ça venait du Picchu !

— Mais c'est le Picchu qui fume.

Abasourdi, Paul s'efforçait de garder son calme. Il tendit la main vers l'unité comm en même temps qu'Emily. Elle s'en saisit la première et il retira son doigt pour la laisser contacter Ongola.

— Ce Garben est aussi rusé que l'homme dont il a reçu le nom. La volcanologie n'est pas encore une science exacte, dit Patrice, roulant les yeux de frustration en arpentant le petit bureau. J'en envoyé là-haut un glisseur pour vérifier la composition des fumerolles que le Garben commence à émettre. Mais l'élévation du rapport soufre/chlore indique que le magma monte dans le cratère.

— Ongola, dit Emily, sonnez le klaxon. Alerte volcanique. Rappelez immédiatement tous les traîneaux et glisseurs. Oui, je sais qu'il y a une Chute aujourd'hui, mais il nous faut évacuer le Terminus *immédiatement* et sans délai. Combien de temps avons-nous, Patrice ?

Celui-ci haussa les épaules, exaspéré.

— Je ne peux pas vous indiquer le moment précis de la catastrophe, mes amis, ni dans quelle direction se déversera la lave. Mais il y a un fort vent de nord-est. Déjà, les cendres sont plus épaisses. Vous ne l'aviez pas remarqué ?

Stupéfaits, le gouverneur et l'amiral jetèrent un coup d'œil par la fenêtre et virent que le ciel était gris de cendres qui obscurcissaient le soleil, et que le panache de fumée jaune du Picchu était plus important que d'habitude. Un panache similaire commençait à se former au-dessus du Garben.

— On arrive même à s'habituer à vivre sous un volcan, remarqua Paul avec ironie.

Patrice haussa les épaules et parvint à sourire.

— Il vaut mieux pas, mes amis. Même si le flot de lave demeure minimal, le Terminus sera bientôt enseveli sous les cendres au rythme où elles tombent. Dès que nous aurons déterminé le cours probable que suivront les coulées, je vous en informerai, pour faire évacuer en priorité les zones les plus menacées.

— Heureusement que nous avons déjà un plan d'évacuation, dit Emily, prenant un dossier et l'amenant à son terminal. Là !

Elle diffusa la séquence sur tous les moniteurs, en urgence prioritaire.

— Tous les chefs de département sont ainsi prévenus. L'évacuation est officiellement commencée, messieurs ! Quel dommage d'avoir à s'en aller si précipitamment ! Malgré tous nos efforts, on oubliera forcément des tas de choses.

Bien entraînée par des exercices répétés, la population du Terminus réagit promptement à l'alerte et chacun se rendit auprès de son chef de département pour s'informer des ordres. Il y eut un court mouvement de panique bientôt réprimé, puis l'évacuation commença rapidement.

Le ciel continua à s'assombrir sous de gros rouleaux de fumée noire, couvrant les pics des volcans qui leur avaient paru si inoffensifs au début. Des fumerolles blanches s'élevaient du cratère du Garben et des crevasses de son versant oriental. Les cendres s'épaississant, la lumière matinale se fit crépusculaire. On distribua des torches électriques et des masques à oxygène.

Chargé de diriger l'évacuation proprement dite, Joël Lilienkamp supervisait les opérations du haut d'un traîneau, dont il avait laissé le toit ouvert pour pouvoir hurler ses ordres et ses encouragements aux différentes équipes, et prendre les décisions instantanées qui s'imposaient. Les laboratoires et les magasins les plus proches du volcan furent déménagés en priorité, de même que l'infirmierie, à l'exception du matériel nécessaire aux premiers secours et aux brûlures. Les chariots électriques étaient partout, déposant leurs chargements près des pistes ou les mettant temporairement à l'abri dans les grottes de Catherine.

Le groupe de Patrice avait déjà déterminé les zones les plus exposées. On avait envoyé des avertissements à l'est jusqu'à Cardiff, à l'ouest jusqu'à Bordeaux, et au sud jusqu'à Cambridge. Déjà soumis à une pluie de cendres, Monaco était assez proche pour recevoir aussi des averses de pierres. Tous les bateaux, barques et péniches étaient mobilisés dans la baie, prêts à être chargés et à appareiller pour la première péninsule de Kahrain.

Les derniers sacs de carburant furent vidés dans les réservoirs des deux navettes restantes. Les dragons et leurs maîtres furent employés à convoier le bétail vers le port. Pour la première fois, personne ne se rassembla pour combattre les Fils au lac Maori – une chute plus dangereuse encore menaçait.

Personne n'eut le temps d'acclamer Drake Bonneau quand il décolla aux commandes de *l'Hirondelle*, avec un chargement d'enfants et de lourd matériel, juste comme la lumière du jour s'éteignait sur le

plateau. Les techniciens mirent immédiatement le *Perroquet* sur les pistes. Ongola et Jake, qui monitoraient les opérations depuis la tour, mirent ce répit à profit pour avaler en hâte un repas chaud qu'on venait de leur apporter. Le matériel de communication avait été placé sur des chariots roulants et pouvait être déplacé rapidement en cas de danger.

— *L'Hirondelle* se comporte bien, leur dit Ezra de la salle de l'interface d'où il monitorait le vol.

Il avait passé le plus clair de la journée à installer un bouclier métallique autour de la bâtisse, bien que Patrice l'ait assuré qu'elle ne se trouvait sur le trajet d'aucune coulée de lave. Malheureusement, l'interface avec le *Yokohama* en orbite ne pouvait pas être déconnectée, puisqu'elle était relayée par un dispositif fixe braqué sur le récepteur du *Yoko*. Comme on ne pouvait plus modifier la position du vaisseau, il était inutile de démonter l'interface pour la réassembler dans le Nord.

Le soir, l'air était plein de fumées sulfureuses et de particules de suie grasse, et Patrice avertit que l'éruption était imminente. Les panaches de fumée du Picchu et du Garben, lugubrement enracinés dans la luminescence menaçante émanant du cratère et du pic, étaient visibles sur le ciel noir, projetant des lueurs surnaturelles sur la colonie.

Drake Bonneau annonça qu'il avait atterri sans dommage après un vol difficile.

— Ce maudit zinc a failli éclater, mais rien n'a été endommagé. Les enfants n'ont rien eu, mais je ne crois pas que ça leur donnera envie de voler. Atterrissage brutal, aussi. Je me suis planté en dépassant la piste. Il nous faudra toute la journée pour dégager la voie au *Perroquet*. Dis à Fulmar de vérifier les gyros et les stabilisateurs. Je jurerais que des serpents de tunnel ont visité ceux de *l'Hirondelle*.

Un flot ininterrompu de véhicules se dirigeait vers le port, où l'on chargeait les animaux récalcitrants sur les péniches et les plus gros bateaux, les parquant dans des enclos érigés sur les ponts. Des cageots de poules, canards et oies étaient attachés partout où l'on trouvait de la place, pour être déchargés dans la baie de Kahrain, loin de la zone dangereuse. Avec un peu de chance, la plus grande partie du bétail pourrait être évacuée. Sillonnant le port en hydroglisseur, Jim Tillek était partout à la fois, encourageant et fustigeant ses équipages.

À la tombée de la nuit, Sean décida que les dragons allaient arrêter leurs transports pour la baie de Kahrain.

— Je ne veux pas risquer la vie des dragons et de leurs cavaliers ; ils sont trop fatigués, dit-il à Lilienkamp avec emportement. Trop dangereux. Et les dragons sont bien trop jeunes pour ce genre de

stress.

— Le temps presse, mon vieux, et nous n'avons pas le temps de faire dans la dentelle ! répliqua Joël avec colère.

— Tu diriges l'exode, Joël, et moi, je dirige mes dragons. Les cavaliers peuvent travailler jusqu'à tomber de fatigue, mais risquer la vie de nos jeunes dragons ? Non, ce serait trop stupide. Pas tant que j'aurai mon mot à dire.

Joël le foudroya du regard. Les dragons avaient rendu d'immenses services, mais Sean ne voulait pas les exposer davantage. Joël fit redémarrer son traîneau en grognant, debout devant sa console comme une statue de cendres.

Sean et les autres cavaliers travaillèrent jusqu'à épuisement total. Alors, chacun se blottit contre son dragon et ils s'endormirent immédiatement. Personne n'eut le temps de remarquer qu'il y avait très peu de dragonnets dans les parages.

Puis, trop tôt à leur gré, Joël reparut, les exhortant du haut des airs, et ils se joignirent de nouveau aux efforts herculéens de toute la colonie.

Soudain, le klaxon sonna un triple avertissement. Toute activité cessa pendant le message qui suivit.

— Éruption imminente ! claironna la voix presque triomphante de Patrice, qui se répercuta en écho dans tout le Terminus.

Toutes les têtes se tournèrent vers le Garben, détaché sur la sombre luminosité émanant de son cratère.

— Lancez le *Perroquet* !

D'une voix de stentor, Ongola rompit le silence accablé.

Le fracas des moteurs fut couvert par les roulements menaçants de la terre et le rugissement assourdissant du volcan entrant en éruption. Les observateurs pétrifiés revinrent à la vie et se précipitèrent pour terminer les tâches commencées, se hurlant des consignes pardessus le tintamarre. Plus tard, ceux qui avaient vu le pic se fracturer et la lave en fusion commencer à suinter du cratère affirmèrent que tout semblait se passer au ralenti. Ils virent les fissures du cratère soulignées de rouge orangé, ils virent le sommet de la montagne exploser, ils virent même des projectiles sortir du volcan et suivirent des yeux leur trajectoire. D'autres affirmèrent que tout s'était passé trop vite pour qu'ils soient sûrs des détails.

Des langues de lave rouge et menaçante débordèrent du cratère explosé du Garben, dont l'une se dirigea à une vitesse étonnante droit sur la partie ouest du Terminus.

Au point du jour, le vent était tombé, épargnant au quartier est des averses de rocs brûlants et de cendres. Il n'y eut pas la pluie de projectiles plus gros et dangereux que Patrice redoutait. Mais la lave constituait une menace suffisamment terrifiante.

Le *Perroquet*, chargé de matériel irremplaçable, perça l'obscurité du ciel occidental, les flammes de ses moteurs visibles, sinon audibles – fuyant le danger, cap au nord-ouest.

Au son du klaxon, les dauphins se mirent à remorquer hors de la baie de Monaco les petits bateaux lourdement chargés, flottille d'embarcations qui n'étaient pas conçues pour la haute mer. Les dauphins avaient assuré les humains qu'ils amèneraient leurs charges sans encombre jusqu'au port abrité derrière la première péninsule de Kahrain. La *Vierge des Mers* et le *May-flower*, dont le chargement n'était pas terminé, quittèrent le port et, hors de la zone probable des retombées volcaniques, attendirent de pouvoir revenir remplir leurs cales. Jim, à bord du *Croix du Sud*, pilotait péniches et lougres le long de la côte, pour le long voyage jusqu'à Seminole, d'où ils repartiraient vers le nord pour la dernière escale.

Traîneaux et glisseurs se livraient à des allers-retours incessants entre le Terminus et la rivière Paradis, point de rassemblement sûr le plus proche. On y entreposait à portée de la main les denrées indispensables, et on emportait le reste du matériel en des points désignés de la plage, dans un chaos indescriptible. On vidait le Terminus de tout ce qui pourrait être réutilisé dans les nouvelles installations du Nord.

Des cendres sulfureuses commençaient à recouvrir tous les bâtiments du Terminus. Certains toits s'écroulèrent sous le poids, et les observateurs entendirent le plastique gémir et craquer. L'air était presque irrespirable. Personne ne se plaignait d'avoir un masque.

Au milieu de l'après-midi, un Joël Lilienkamp hagard posa son traîneau cabossé à gauche de la tour d'Ongola. Il attendit un instant, rassemblant ses forces pour presser le bouton de son unité comm.

— Nous avons évacué tout ce que nous pouvions, dit-il, haletant, la voix rauque d'avoir respiré les fumées acres. Les chariots électriques sont parqués dans les grottes de Catherine jusqu'à ce que nous puissions les démonter pour expédition. Vous pouvez partir maintenant.

— Nous arrivons, répondit Ongola.

Quelques instants plus tard, il apparut, poussant lentement de lourds appareils de communication sur une unité gravitationnelle. Jake venait derrière, tout aussi encombré d'appareils. Paul fermait la marche, guidant deux autres moniteurs.

— Vous voulez un coup de main ? demanda machinalement Joël, quoiqu'il fût peu probable qu'il eût encore la moindre énergie, à le voir affalé sur sa console.

— Encore un voyage, dit Ongola. Tes batteries pourront transporter un plein chargement ?

— Ouais. C'est la dernière encore chargée.

Pendant qu'Ongola et Jake retournaient à la tour, Paul s'approcha du mât et, le visage impénétrable, amena le drapeau déchiqueté de la colonie. Il le roula en boule et le fourra sous son siège quand il eut pris place dans le traîneau. Il considéra l'intendant, le regard incisif.

— Vous voulez que je pilote, Joël ?

— C'est moi qui vous ai amené, c'est moi qui vous remmènerai !

Paul n'osa pas jeter un coup d'œil en arrière sur les ruines du Terminus, mais comme Joël virait d'abord à l'est, puis au nord, l'amiral vit qu'il n'était pas le seul à pleurer.

Un fort vent de nord-est épargna à la baie de Kahrain la pluie de cendres et les fumées empoisonnées du Garben. Le volcan continua à cracher des quantités de cendres et de lave, couvrant d'un voile gris tout l'horizon oriental. Patrice et une équipe réduite restèrent pour monitorer l'événement après l'évacuation du Terminus.

— Ce matin, nous chasserons, dit Sean aux autres maîtres de dragons.

Ils se reposaient dans une baie tranquille, non loin de la plage du principal camp refuge. Les dragons s'étaient couchés au soleil, leur robe toute terne, et Sean se demanda avec inquiétude si l'on n'avait pas abusé de leurs forces. Puis il se dit qu'un bon repas leur rendrait leur vigueur. Du regard, il chercha les lézards de feu autour de lui, puis jura entre ses dents.

— Maudites bestioles ! Où sont-ils ? Quatre reines et dix bronzes ne peuvent pas attraper assez de poisson pour nourrir dix-huit dragons ! Ce n'est quand même pas la première éruption qu'ils voient !

— Mais peut-être la première qu'ils voient de si près, répliqua Alianne Zulueta. Je ne suis pas arrivée à rassurer les miens. Ils ont disparu comme ça !

— De la viande rouge leur ferait plus de bien que du poisson – ça contient plus de fer, suggéra David Catarel, fixant le bronze pâli de Polenth. Il y a des moutons, ici.

— Pas si vite, dit fermement Marco Galliani, levant les deux mains en guise d'avertissement. Mon père les envoie à Roma par les premiers traîneaux disponibles. Ce sont des reproducteurs de premier ordre.

— Les dragons aussi, dit Sean en se levant avec un curieux sourire. Peter, Dave, Jerry, venez avec moi. Sorka, occupe-toi des curieux – s'il y en a.

— Hé, une minute, Sean, commença Marco, balançant entre deux devoirs.

Sean lui fit un sourire d'intelligence.

— Loin des yeux, loin du cœur, Marco.

— C'est pour ton dragon, mon vieux, grommela Dave en passant près de lui.

Une heure plus tard, plusieurs dragons disparurent, volant vers l'est en rasant les arbres. Les autres maîtres de dragons se démenèrent tellement pour aider les équipes s'efforçant d'organiser le chaos sur la plage, que personne ne remarqua l'absence des autres. Vers midi, dix-sept dragons revinrent, repus, la robe bien luisante, se poser sur la plage. Le dernier, assis au bord de l'eau, attendait patiemment le poisson qu'allaient lui pêcher les dragonnets.

Caesar et Stefano Galliani, comptant leurs moutons au moment de l'embarquement, s'aperçurent qu'il en manquait quelque trente-six, dont un des meilleurs béliers. Caesar fit appel aux dragons pour fouiller le voisinage et ramener les égarés vers le rivage.

— Sales bêtes, ils se dispersent tout le temps, dit Sean, avec un sourire compréhensif aux Galliani, frustrés et perplexes. On va jeter un coup d'œil.

Une heure plus tard, Sean annonça aux Galliani que leurs moutons avaient dû tomber dans les crevasses et les trous du terrain. À regret, les deux hommes chargèrent leur troupeau diminué. Les grands traîneaux avaient des horaires à respecter et ne pouvaient attendre.

Après le décollage du dernier traîneau, Emily vint trouver Sean.

— Vos dragons sont-ils en état de travailler ?

— À vos ordres ! dit Sean, si aimablement qu'elle le regarda, soupçonneuse. Les lézards de feu se sont activés toute la matinée pour les nourrir.

Il montra la baie où Duluth acceptait un poisson qu'apportait un petit bronze.

— Les lézards de feu ? dit Emily, déroutée par le mot « lézard ».

Puis elle se rappela que Sean avait tendance à les désigner par le nom qu'il leur avait donné au début.

— Ah oui. Votre bande est donc revenue ?

— Pas tous, dit Sean à regret, ajoutant vivement : mais suffisamment de reines et de bronze pour se rendre utiles.

— L'éruption les a terrifiés, n'est-ce pas ?

— L'éruption nous a tous terrifiés, grogna Sean.

— Mais pas au point d'en perdre la tête, dit Emily avec un sourire bizarre. Personne ne s'est conduit aussi bêtement que les moutons, non ?

Sean ne chercha à feindre ni l'innocence ni la connivence, et soutint son regard jusqu'à ce qu'elle détourne la tête.

— Si vos dragons ont perdu le goût du poisson, qu'ils chassent le wherry. L'éruption a suffisamment diminué nos troupeaux, merci.

Sean inclina la tête avec réserve.

— Il y a tant de choses à faire, et vite, reprit-elle, consultant ses notes et ses listes et se passant la main sur le front. Si seulement vos dragons étaient complètement fonctionnels...

Puis elle lui adressa un sourire d'excuse.

— Désolée de cette remarque déplacée, Sean.

— Moi aussi, je regrette qu'ils ne soient pas encore fonctionnels, gouverneur, répondit Sean avec sérénité. Mais nous ne savons pas avec certitude *comment* faire. Nous ne savons même pas ce qu'il faut leur dire de faire.

Il s'épongea le front et le cou, couverts d'une sueur qui n'était pas uniquement provoquée par le soleil.

— Vous avez raison. Il faudra nous occuper de la question, mais pas ici et pas maintenant. Écoutez, Sean, Joël Lilienkamp s'inquiète du matériel se trouvant encore au Terminus. Nous évacuons tout aussi vite que possible.

Elle montra de la main les énormes empilements de caisses dont la couleur indiquait le contenu.

— Les caisses orange doivent être protégées des Fils et envoyées dans le Nord pour être entreposées dans les grottes. Et nous essayons de sauver tout ce qui peut l'être au Terminus, avant que tout ne soit enseveli sous les cendres.

— Ces cendres brûlent, gouverneur. Et elles brûlent aussi les ailes des dragons...

Sean s'interrompt, regardant vers la plage, levant une main en un geste futile d'avertissement.

Emily se retourna pour voir ce qui suscitait son inquiétude.

Le claironnement du dragon résonna faiblement, étouffé par la distance. Sa trajectoire recoupait directement celle d'un traîneau, dont le pilote ne semblait pas réaliser qu'il allait entrer en collision avec lui. Puis, juste avant le choc, dragon et cavalier disparurent.

— Quel instinct merveilleux ! s'exclama Emily, rayonnante de soulagement à cette esquive de dernière minute, et de joie à l'idée que le dragon possédait la même capacité que les dragonnets.

Puis elle regarda Sean et elle s'assombrit.

— Qu'y a-t-il, Sean ?

Elle leva les yeux vers le ciel, un ciel vide où dragon et cavalier avaient disparu, et où le traîneau s'était perdu dans la foule de ceux qui atterrissaient et décollaient sans interruption.

— Oh, non ! s'écria-t-elle, portant la main à sa gorge qui se serra d'angoisse. Non. Oh non ! Ils ne devraient pas avoir reparu, Sean ? N'est-ce pas un déplacement instantané ?

Désolée, elle le saisit par le bras pour attirer son attention. Il baissa la tête, et la douleur qu'elle lut dans ses yeux lui donna la réponse et transforma sa peur en affliction. Elle secoua lentement la

tête, essayant de se voiler la vérité à elle-même.

Un surveillant s'approcha d'elle, l'air affairé, une feuille de plasfilm à la main, et juste à cet instant, une lamentation funèbre s'éleva, si dissonante et perçante que la moitié des assistants interrompirent leurs activités pour se boucher les oreilles. La mélodie insoutenable s'enfla en crescendo, tandis que les dragonnets reparaissaient, joignant leurs voix aiguës à l'adieu plus grave des dragons.

Tous les autres dragons décollèrent, sans cavaliers, et volèrent vers le point du ciel où leur frère et son partenaire humain avaient perdu la vie. En un éblouissant ballet aérien que les humains auraient admiré en toute autre circonstance, les dragonnets voletaient autour de leurs grands cousins, lançant leurs pépiements aigus en contrepoint au chant funèbre des dragons.

— Je saurai ce qui s'est passé. Le pilote de ce traîneau...

Elle se tut devant l'expression terrible de Sean.

— Ça ne ressuscitera pas Marco Galliani et Duluth, non ? dit-il avec un geste d'impuissance. Demain, nous transporterons où vous voudrez tout ce que nous pourrons.

Emily le suivit des yeux, imprimant dans son esprit cette image de la désolation. Dans le ciel, les dragons virèrent avec grâce et l'escortèrent jusqu'à leur camp.

Quel que fût son chagrin, réalisa Emily, ce n'était rien comparé à celui des dragons et de leurs cavaliers. Le menton tremblant, elle se passa la main sur le visage, déglutit avec effort et fit signe au surveillant d'approcher.

— Trouvez-moi le pilote de ce traîneau et amenez-le dans ma tente à midi. Bon, qu'est-ce que vous vouliez ?

— Marco et Duluth ont disparu exactement comme les dragonnets, dit Sean d'une voix curieusement douce.

— Mais ils ne sont pas revenus, s'écria Nora, révoltée.

Elle se remit à pleurer, cachant son visage sur l'épaule de Peter Semling.

Le choc de ces morts inattendues avait traumatisé tout le monde. La lamentation des dragons s'était calmée en cours d'après-midi. Le soir, leurs partenaires étaient parvenus à les faire coucher dans le sable, et ils s'étaient endormis. Leurs dragons apaisés, les jeunes gens, apathiques et découragés, s'étaient réunis autour d'un petit feu de camp.

— Il nous faut découvrir ce qui s'est passé, dit Sean, pour que ça ne se reproduise plus.

— Sean, nous ne savons même pas ce que faisaient Marco et Duluth ! s'écria Dave Catarel.

— Duluth a eu une réaction instinctive en face d'un danger, dit une nouvelle voix.

Pol Nietro s'immobilisa dans la lueur du feu, Bay à son côté.

— Un instinct qu'il était dans sa nature d'exercer. Acceptez les condoléances de tous ceux d'entre nous associés au programme des dragons. Nous – Bay et moi – enfin, nous sommes tous une grande famille.

Pol se tamponna gauchement les yeux en reniflant.

— Asseyez-vous avec nous, dit Sorka, avec une dignité tranquille.

Elle se leva et fit entrer Pol et Bay dans le cercle de lumière. On approcha deux caisses en guise de sièges.

— Nous avons essayé d'analyser ce qui s'est passé, dit Pol quand ils furent assis.

— Ni l'un ni l'autre ne regardait où il allait, soupira Sean. Je regardais. Marco et Duluth ont décollé de la plage et étaient encore dans la phase ascensionnelle quand le pilote du traîneau a viré pour amorcer son approche. Il n'a pas dû les voir sous lui. Et les dragons ne sont pas équipés de « bip » d'approche.

Sean leva les deux mains en un geste d'impuissance.

— Je sais de source sûre que le pilote avait débranché son alarme parce que, avec un trafic aussi dense, le bruit incessant lui tapait sur les nerfs.

Pol se pencha vers lui.

— Alors, il est plus important que jamais d'enseigner la discipline à vos dragons.

Un murmure de colère parcourut l'assistance, et il leva les deux mains pour demander le silence.

— Ce n'est pas une critique, mes amis. Je désire sincèrement être constructif. Mais il est temps, à l'évidence, d'aborder la prochaine étape de l'entraînement des dragons – leur apprendre à se servir de l'instinct qui aurait dû sauver Marco et Duluth aujourd'hui.

Ces remarques suscitèrent des murmures, coléreux ou alarmés. Sean demanda le silence de la main, la lueur dansante des flammes éclairant par intermittence son visage fatigué. Près de lui, Sorka remarqua avec peine la crispation de ses mâchoires et la désolation de ses yeux.

— Nous sommes arrivés à la même conclusion, Pol, dit-il, d'une voix tendue qui révéla au biologiste l'effort qu'il faisait pour se dominer. Je crois que Marco et Duluth ont paniqué. S'ils étaient seulement revenus à l'endroit qu'ils venaient de quitter, le traîneau n'y était plus.

Son angoisse était presque palpable. Il prit une profonde inspiration et poursuivit, d'une voix égale, presque dénuée d'émotion.

— Nous avons tous des lézards de feu. C'est une des raisons pour lesquelles Kitti Ping nous a choisis pour candidats. Nous leur avons tous fait porter des messages, leur disant où aller, quoi faire et qui chercher. Nous devrions pouvoir enseigner aux dragons à en faire autant. Nous avons payé pour savoir qu'ils peuvent se téléporter, comme les lézards de feu. Nous devons éduquer cet instinct, le discipliner, comme le suggère Pol, afin que la panique ne cause pas notre perte, comme elle a causé celle de Marco.

— Pourquoi Marco a-t-il paniqué ? demanda Tarrie Chernoff d'un ton plaintif.

— Je donnerais n'importe quoi pour le savoir, dit Sean, d'une voix de nouveau angoissée. Mais il y a une chose que je sais : à partir de maintenant, personne ne décollera sans vérifier son espace aérien immédiat. Nous volerons sur la défensive, essayant de repérer les dangers possibles. La *prudence*, poursuivit-il, se frappant la tempe de l'index, doit être gravée dans notre vision.

Il poursuivit, parlant rapidement et avec autorité :

— Nous savons que les lézards de feu vont d'un endroit à un autre, par un raccourci inconnu que nous appellerons l'*Interstice*. Cessons donc de considérer ce talent comme naturel, et observons avec précision ce qu'ils font. Scrutons leurs allées et venues. Envoyons-les en des endroits précis, des endroits qu'ils connaissent, pour voir s'ils peuvent suivre nos instructions mentales. Nos dragons nous entendent télépathiquement. Ils comprennent exactement ce que nous disons – contrairement aux lézards de feu ; alors, si nous nous habituons à transmettre des messages précis aux lézards de feu, les dragons devraient pouvoir se diriger selon les mêmes instructions mentales. Quand nous aurons compris aussi parfaitement que possible le comportement des lézards de feu, nous pourrions tenter de diriger nos dragons.

Les autres murmurèrent, sous le regard incisif de Sean.

— Est-ce que ça ne risque pas de mettre nos dragonnets en danger ? demanda Tarrie, caressant le petit doré niché au creux de son bras.

— Mieux vaut risquer les dragonnets que les dragons ! dit Peter Semling avec conviction.

Sean eut un petit grognement de dérision.

— Les lézards de feu savent très bien se protéger eux-mêmes. Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas, dit-il, levant la main pour couper court aux protestations de Tarrie. Je les apprécie à leur juste valeur. Ils ont vaillamment combattu. Et nous n'aurions jamais pu alimenter nos jeunes dragons sans leur aide. Mais...

Il se tut, et promena lentement son regard autour du cercle.

— ... ils ont des mécanismes de survie bien développés, sinon,

ils n'auraient jamais survécu au premier passage du nuage d'Oort, quelle que soit l'époque à laquelle il remonte. Comme le dit Peter, il est moins dangereux de faire des expériences avec les lézards de feu qu'avec un autre dragon.

— Tu as dit là des choses très justes, Sean, dit Pol, commençant lui-même à reprendre courage. Mais je suppose que tu as l'intention d'utiliser les dragonnets bronze et or. Bay et moi, nous les avons toujours trouvés plus fiables que les bleus et les verts.

— C'est exact. Et d'autant plus que les bleus et les verts ont disparu après l'éruption.

— Je veux bien essayer, dit Dave Catarel, rejetant les épaules en arrière et se redressant, lançant aux autres un regard de défi. Il faut faire quelque chose. Avec prudence ! termina-t-il en cherchant du regard l'assentiment de Sean.

Sean sourit et, par-dessus le feu, tendit la main à Dave.

— Moi aussi, dit Peter Semling. Nora accepta, plus hésitante.

— Ça me paraît raisonnable, dit Otto, hochant vigoureusement la tête en regardant autour de lui. Après tout, c'est pour ça qu'on a créé les dragons, pour esquiver les Fils, ce que ne peuvent faire les traîneaux.

— Merci, Otto, dit Sean. Nous avons tous besoin de penser de manière positive.

— Et prudente, ajouta Otto, levant un index en guise d'avertissement.

Tirés de leur apathie, les jeunes gens se mirent à discuter entre eux à voix basse.

— Tu te rappelles, Sorka, quand j'ai envoyé Mariah te porter un message le jour où Mary nous a appelés à Calusa ? demanda Bay d'un ton pressant en se penchant vers elle.

— Elle me l'a bien apporté.

— Oui. Mais je lui avais dit simplement de trouver la rousse près des grottes.

Bay fit une pause significative.

— Bien sûr, Mariah te connaît depuis toujours, et il n'y a pas tellement de rousses au Terminus ou même sur la planète.

Bay savait qu'elle se laissait aller au babillage, chose rare chez elle, mais elle pleurait rarement aussi, et pourtant elle avait sangloté une bonne heure en apprenant la terrible nouvelle, malgré les consolations de Pol. Sans terminal à consulter pour trouver des solutions, ils avaient passé deux heures frénétiques à chercher dans les caisses où se trouvaient leurs notes sur le programme des dragons, pour avoir des suggestions positives à faire aux jeunes gens.

— Mais Mariah t'a trouvée sans problème ce jour-là, et vous êtes arrivés chez nous quelques minutes plus tard. Alors, le trajet n'avait

pas dû lui prendre bien longtemps.

— Non, en effet, dit pensivement Sorka, regardant autour d'elle les visages éclairés par les lueurs du feu. Et rappelle-toi toutes les fois où nous avons demandé aux dragonnets d'aller nous chercher du poisson pour nos dragons.

— Le poisson, c'est du poisson, dit Peter Semling, dessinant distraitemment dans le sable avec un bâton.

— Oui, mais les dragonnets savaient lesquels plaisaient le mieux aux dragons, dit Kathy Duff. Et tout allait très vite à partir du moment où nous leur en donnions l'ordre. Ils disparaissaient, comme ça, et deux respirations plus tard, ils étaient de retour avec le poisson.

— Deux respirations, répéta Sean, les yeux fixés dans la nuit. Il s'est écoulé plus de deux respirations avant que nos dragons réalisent que... Marco et Duluth ne reviendraient pas. Faut-il en déduire que nos dragons ne mettraient aussi que deux respirations pour se téléporter ?

— Prudence... dit Otto, levant de nouveau le doigt.

— Bon, on va s'occuper de ça demain dès l'aube, dit Sean d'un ton résolu.

Tendant la main, il prit le bâton de Peter et dessina grossièrement la côte dans le sable.

— Le gouverneur veut que nous allions chercher du matériel au Terminus. Dave, Kathy et Tarrie, vous avez tous des lézards de feu dorés. Vous ferez le premier voyage. Quand vous arriverez à la tour, renvoyez vos lézards ici, vers moi et Sorka. Bay et Pol, vous avez quelque chose à faire demain ?

Bay ricana avec dérision.

— Nous sommes parfaitement inutiles tant que notre labo n'est pas remonté. Et nous attendons qu'on nous transporte. Nous serons ravis de vous aider de toutes les façons que nous pourrons !

— Nous allons chronométrer les lézards de feu. Mais il faudrait avoir des unités comm.

— Je vais en chiper quelque part, proposa Pol.

Sean sourit avec humour.

— J'espérais que tu te proposerais. Lilienkamp ne te les refuserait pas, non ?

Pol secoua vigoureusement la tête, plus en forme que lorsqu'il cherchait sa documentation au plus fort de leur chagrin.

— Eh bien, nous allons vous quitter maintenant, dit Pol, se levant et tendant la main à Bay pour l'aider. Pour chiper des unités comm. Combien ? Dix ? On vous retrouvera ici à l'aube, avec les appareils.

Il s'inclina devant les autres, remarquant que seule Bay semblait comprendre sa fantaisie.

— Oui, à l'aube, nous commencerons nos observations scientifiques.

— Alors, allons dormir, mes amis, dit Sean. Il se mit à jeter du sable sur les braises achevant de se consumer.

Un casque d'écoute à l'oreille, Pol abaissa le doigt tandis que Bay, Sean et Sorka déclenchaient leurs chronos. Gardant l'index sur le bouton d'arrêt, ils levèrent tous les yeux sur le ciel oriental, Bay clignant des yeux à la réverbération du soleil sur la mer.

— Là ! s'écrièrent quatre voix ensemble, en même temps que quatre doigts poussaient les boutons d'arrêt à l'instant où un dragonnet surgit au-dessus de leurs têtes avec des pépiements extatiques.

— Encore huit secondes, s'exclama joyeusement Pol.

— Viens, Kundi, dit Sorka, tendant le bras pour qu'il vienne s'y poser.

Le bronze de Dave Catarel piaula, penchant la tête comme pour réfléchir à l'invitation, puis s'éloigna d'un coup d'ailes à l'accueil revêche de Duke, le bronze de Sorka.

— Sois gentil, Duke.

— Huit secondes, dit Sean, admiratif. C'est tout ce qu'il leur faut pour parcourir une cinquantaine de clics.

— Je me demande... commença Pol d'un ton pensif, tapotant de son style le bloc où s'alignaient les colonnes de chiffres encourageants. Le temps ne varie pas, où que nous les envoyions. Combien cela leur prendrait-il pour aller, disons à Seminole, ou au fort du Nord ?

Il regarda les autres, l'air à la fois interrogateur et excité.

Sean se mit à branler du chef, dubitatif, mais Sorka manifesta plus d'enthousiasme.

— Mon frère Brian travaille au Fort. Duke le connaît aussi bien que moi. Et j'ai vu beaucoup de fax de l'endroit. Je vais l'envoyer à Brian.

Comme comprenant qu'on parlait de lui, Duke vint se poser sur l'épaule de Sorka.

— Et il est d'accord !

— Il vient peut-être quand on l'appelle, dit Sean, mais ira-t-il où on l'envoie ? Le Terminus, c'est une chose – ils le connaissent tous parfaitement.

— On peut toujours essayer, remarqua Pol. Et l'heure est propice pour contacter Brian. Il composa un numéro sur l'unité comm.

— Quelle chance que la tour soit toujours fonctionnelle ! Ah, ici Pol Nietro. J'ai besoin de parler d'urgence à Brian Hanrahan... je répète, d'urgence ! Ici, Pol Nietro. Allez le chercher ! Idiots, murmura-t-il en aparté. Ils demandent si cet appel est important !

On trouva Brian qui fut surpris d'un appel de sa sœur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je n'aime pas qu'on me dérange comme ça ! Je peux t'assurer que Maman s'occupe bien de Mick. Elle en est gâteuse !

Sa contrariété déconcerta Sorka. Sean lui prit l'écouteur.

— Brian, ici Sean. Marco Galliani et son dragon Duluth sont morts hier dans un regrettable accident. Nous essayons de prendre des mesures pour que ça ne se reproduise pas. Nous ne te demandons que quelques minutes de ton temps. Et il s'agit d'une expérience prioritaire.

— Marco et Duluth ? dit Brian, radouci. Désolé, je ne savais pas. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Tu es dehors ? Dans un endroit où l'on peut te repérer facilement du haut du ciel ?

— Oui. Pourquoi ?

— Alors, dis à Sorka exactement où tu es. Je te la passe.

— Enfer et damnation, excuse-moi, Sorka, de t'avoir si mal reçue tout à l'heure. Bon, je suis dehors. Tu as vu le dernier fax ? Eh bien, je suis à une vingtaine de mètres de la nouvelle rampe. Aux grottes vétérinaires. Ils se sont enfin décidés à les agrandir en hauteur. Et il y a un gros tas de rocs à environ un mètre. Qu'est-ce que je dois faire, maintenant ?

— Rien. Reste où tu es. Je t'envoie Duke. Quand je dirai « top », déclenche ton chrono.

— Allons, sœurlette, commença-t-il, manifestement incrédule, tu es à la baie de Kahrain, non ?

— Brian ! Pour une fois dans ta vie, ne discute pas avec moi !

— D'accord. Je suis prêt à chronométrer, dit-il, d'un ton de nouveau contrarié.

Sorka leva le bras pour lancer Duke.

— Va rejoindre Brian, Duke. Il est aux nouvelles grottes ! Là !

Fermant les yeux, elle se concentra mentalement sur l'image de Brian debout sur le site qu'il venait de décrire.

— Va, Duke !

Avec un « couac » étranglé, Duke décolla et disparut.

— *Top* ! hurla Sorka.

— Hé, je ne suis pas sourd, sœurlette. Tu n'as pas besoin de hurler comme ça. Je ne vois pas à quoi ça peut servir. Tu n'imagines quand même pas qu'un dragonnet pourrait... Ça alors ! s'écria-t-il soudain, stupéfait. Je n'arrive pas à y croire. Zut ! J'ai oublié de démarrer mon chrono !

— Ça ne fait rien, dit Sorka, hochant la tête avec satisfaction. On a arrêté les nôtres à ton « ça alors ! ».

Pol sautait de joie, montrant son chrono à son poignet et

hurlant :

— Huit secondes ! *Huit secondes !*

Saisissant Bay par la taille, il l'entraîna dans une danse endiablée. Sean souleva Sorka du sol et lui planta deux baisers sonores sur les joues, tandis que les dragonnets, dans un concert de pépiements flûtes, se lançaient dans un brillant ballet aérien.

— Huit secondes pour atteindre le Fort, seulement huit secondes, haleta Pol en s'immobilisant, Bay se raccrochant à lui.

— C'est incompréhensible, non ? haleta Bay, une main sur la poitrine. Même temps pour parcourir cinquante clics que près de trois mille.

— Hé, Sorka, gémit Brian.

Elle remit l'écouteur à son oreille, essuyant de sa manche son front couvert de sueur.

— Il faut que je retourne à mon travail. Mais qu'est-ce que je fais de Duke maintenant qu'il est là ?

— Dis-lui de revenir vers moi. Et donne-nous le « top » quand il disparaîtra.

— D'accord. Attention, maintenant... Duke, va trouver Sorka ! Sorka ! Trouve... il est parti. Zut ! Top !

Sur la plage de la baie de Kahrain, quatre doigts démarrèrent les chronos, quatre paires d'yeux se tournèrent vers l'ouest, et quatre voix se mirent à compter les secondes.

— Six... sept... huit... il a réussi !

Ils exultaient, rayonnants d'assurance, quand Duke, pépiançant joyeusement, vint se poser sur l'épaule de Sorka, frottant son museau froid contre son cou.

— Expérience très productive et concluante, dit Bay avec un sourire radieux.

— Bay, peux-tu en rendre compte à Emily ? demanda Sean, passant son bras sous celui de Sorka. Maintenant, on va se consacrer aux transports.

— Ainsi, la mort du jeune Galliani a agi comme un catalyseur ? demanda Paul Benden à Emily au cours de leur conférence du soir par unité comm.

— Pol et Bay trouvent l'expérience très encourageante, répondit Emily, toujours attristée par la tragédie.

Elle était fatiguée, elle le savait, et tout en parlant à Paul, espérant le réconfort de quelques bonnes nouvelles venues du continent Septentrional, une partie de son esprit pensait toujours à ce qui restait à faire.

— Le groupe de Telgar a fait des efforts fantastiques, Em. Les quartiers d'habitations sont magnifiques. On ne croirait jamais qu'on

se trouve à vingt ou trente pieds à l'intérieur de la falaise. Cobber et Ozzie sont descendus à plusieurs centaines de pieds dans sept tunnels. Et tout en haut de la paroi rocheuse, il y a même un nid d'aigle où Ongola pourra installer ses appareils de communication. Et ces grottes peuvent abriter toute la population du Terminus.

— Ça ne plaira pas à tout le monde de vivre dans des trous en plein ciel, Paul.

— Il y a pas mal de grottes au niveau du sol et d'accès très facile, répliqua-t-il d'un ton conciliant. Attendez, vous verrez. Et quand arriverez-vous ? Il faut que je fasse une apparition à la prochaine Chute, ou je vais me faire sacquer !

— Je parie que vous l'espérez !

— Emily, dit Paul, quittant son ton badin et reprenant son sérieux, laissez Ezra prendre la relève. Lui et Jim peuvent s'occuper des liaisons pour l'évacuation, d'autres peuvent organiser les transports et la maintenance des traîneaux. Pierre devrait être là pour superviser l'organisation du ravitaillement. Il aura ici la plus grande cuisine de Pern.

— Ça le changera agréablement du plus grand gril de Pern ! Mais ce sont les dragons qui m'inquiètent, Paul.

— Je crois qu'ils doivent régler eux-mêmes leurs problèmes, Emily. Et d'après ce que vous me dites, je crois qu'ils y arriveront.

— Merci, Paul, répondit-elle avec ferveur, reprenant courage devant la confiance absolue de Paul. Je vais réserver un fauteuil pour demain sur le traîneau du soir.

Après l'excitation consécutive à l'aller-retour de Duke dans le nord, faire circuler les dragonnets entre Kahrain et le Terminus leur parut bien morne, mais cela aida quand même à alléger un peu la monotonie du long voyage. Au retour, Sean entraîna ses camarades à voler en Formations rapprochée et éloignée, et, plus important encore, leur apprit à reconnaître les courants ascendants ou descendants dont ils pouvaient se servir.

Le soir, ils firent un feu plus grand, et Pol et Bay vinrent les rejoindre pour discuter des observations sur les dragonnets et de la façon de les appliquer aux dragons. Sean n'avait pas eu besoin de recommander la prudence : Marco et Duluth étaient encore dans tous les esprits. Pour combattre la tristesse, Sean suggéra de s'entraîner à voler en formation le lendemain, entraînement qui leur servirait beaucoup pendant les Chutes.

— Si vous savez où vous êtes par rapport aux autres dragons, vous savez toujours y revenir, dit Sean.

— Vos dragons sont très jeunes, continua Pol devant leur réaction favorable, si l'on en juge par leur espèce. Les dragonnets ne semblent pas souffrir de dégénérescence. Autrement dit, ils ne

vieillissent pas physiologiquement, comme nous.

— Tu veux dire qu'ils continueront à vivre quand nous serons morts ? demanda Tarrie, étonnée, tournant la tête vers Porth, dont la silhouette massive se détachait en plus noir sur la végétation fantomatique.

— D'après ce que nous pouvons voir, oui, Tarrie, répondit Pol.

— Tous nos organes majeurs dégénèrent, reprit Bay, quoique la technologie moderne puisse les réparer ou les remplacer, nous permettant des vies longues et bien remplies.

— Alors, il y a peu de chances qu'ils deviennent malades ou infirmes ? dit Tarrie, s'éclairant à cette perspective.

— C'est ce que nous *pensons*, dit Pol, mais nous n'avons jamais vu un *vieux* dragonnet.

Sean émit un grognement, que Sorka adoucît d'un éclat de rire.

— Nous ne pouvons juger que d'après notre génération, dit-elle. Et de plus, nous ne soignons que nos dragonnets personnels, qui nous font confiance, et généralement pour des brûlures ou des écorchures mineures. Mais je trouve réconfortant de savoir que les dragons sont promis à une longue vie.

— Pourvu que nous ne commettions pas de fautes, dit Otto Hegelman d'un ton lugubre.

— Nous n'avons qu'à ne pas commettre de fautes, dit Sean d'un ton sans réplique. Et pour ne pas en commettre, nous nous séparerons en trois groupes demain. Six, six... et cinq. Il nous faudra donc trois chefs.

Bien que Sean leur eût laissé toute liberté de choix, il fut immédiatement désigné. Dave et Sorka furent ensuite choisis avec un minimum de discussion.

Plus tard, quand Sean et Sorka se couchèrent entre Faranth et Carenath, elle le serra longuement dans ses bras et lui donna un baiser sur la joue.

— En récompense de quoi ?

— En remerciement de nous avoir rendu l'espoir à tous. Et pourtant, Sean, je suis inquiète.

— Ah ?

Sean enleva les cheveux de Sorka de sa bouche et logea son épaule gauche dans un creux de sable.

— Je trouve que nous ne devrions pas tarder trop longtemps avant d'essayer la téléportation.

— Je suis bien d'accord. Et je suis reconnaissant à Pol et Bay pour leurs remarques sur la longévité des dragons. Ça m'a remonté le moral, à moi aussi.

— Donc, dans la mesure où nous gardons notre sang-froid, nous gardons aussi nos dragons. Elle se blottit contre lui.

— J'aimais mieux quand tu avais les cheveux longs, Sorka, grommela-t-il, sortant une nouvelle mèche de sa bouche. Je n'en mangeais pas tant.

— Les cheveux courts sont plus commodes sous un casque, répondit-elle d'une voix endormie. Puis ils sombrèrent dans le sommeil jusqu'au matin.

Ils voyaient bien diminuer les piles de caisses et les machines couvertes de plastique au Terminus, mais tout cela ne quittait pas aussi rapidement la baie de Kahrain. Le deuxième soir, alors que Sean aidait ses chefs d'escadrille à décharger, il aperçut un surveillant assis à un bureau de fortune et scrutant l'écran d'un ordinateur portable.

— Nous aurons terminé demain tous les transferts du Terminus, Desi, l'assura Sean.

— Formidable, Sean, formidable, répondit sèchement Desi, le congédiant de la main.

— Qu'est-ce qui se passe, Desi, bon sang ? demanda Sean. À son ton contrarié, Desi leva les yeux, surpris.

— Ce qu'il y a ? J'ai des tas de trucs à envoyer dans le nord, et pas de moyens de transport !

Il semblait si inquiet que toute la rancœur de Sean s'évanouit.

— Je croyais que les grands traîneaux revenaient.

— Seulement quand ils auront été révisés et qu'ils auront rechargé leurs batteries. Je regrette qu'on ne m'ait pas prévenu plus tôt, dit Desi, la voix tremblante de frustration. Tous mes horaires sont... dans les choux. Qu'est-ce que je vais faire, Sean ? On va bientôt avoir une Chute ici, et tout ce matériel est irremplaçable, dit-il, tendant la main vers les piles de caisses orange. Si seulement...

Il se tut, mais Sean avait une idée assez précise de ce qu'il aurait voulu dire.

— Vous avez fait un travail formidable, Sean. Formidable. Qu'est-ce qu'il vous reste à transporter ?

— On aura fini demain.

— Alors, après-demain...

Desi se passa la main sur le visage pour dissimuler son embarras.

— Enfin, ça vient de Paul. Il voudrait que les dragons et leurs maîtres se rendent à Seminole, et partent de là pour la traversée vers le nord. Et...

De nouveau, Desi fit la grimace.

— Tu aimerais qu'on emporte une partie des caisses orange pour les mettre à l'abri ? dit Sean, sentant la rage le reprendre... Enfin, je suppose que c'est mieux que de ne servir à rien.

Il s'éloigna avant de sortir de ses gonds.

Faranth et Sorka arrivent, dit Carenath avec réserve.

Sean revint sur ses pas pour aller les attendre. Il ne pourrait pas tromper Sorka, mais il pourrait dissiper sa colère en aidant au déchargement.

— Eh bien, que se passe-t-il, dit Sorka, l'entraînant derrière sa reine dorée, à l'abri des regards des autres occupés à décharger et empiler les caisses selon leur couleur.

Sean claqua violemment son poing droit dans sa paume gauche, plusieurs fois, avant de pouvoir formuler son humiliation en paroles.

— On nous traite comme des animaux de bât, des chariots ailés ! dit-il enfin, parlant à voix basse malgré sa fureur.

Faranth tourna la tête vers les deux jeunes gens, le bleu de ses yeux commençant à virer au rouge de la colère. Carenath posa la tête sur son épaule. Au-delà, Sean entendit les autres dragons gronder. Puis, brusquement, les dragons firent cercle autour d'eux, leurs cavaliers se rapprochant du centre.

— Et voilà ! Tu es bien avancé, soupira Sorka.

— Que se passe-t-il, Sean ? demanda Dave, se faufilant près de Polenth.

Sean prit une profonde inspiration, pour maîtriser sa colère et son ressentiment. S'il ne pouvait pas se contrôler lui-même, il ne pourrait pas contrôler les autres. Les dragons le regardaient, leurs yeux à facettes teintés du jaune de l'inquiétude. Il fallait calmer et lui-même et les autres. Sorka avait raison. Et réparer sa maladresse le plus vite possible.

— On dirait que nous constituons le seul moyen de transport aérien disponible, dit-il, se forçant à sourire. Desi dit que les traîneaux sont immobilisés au sol pour cause de réparations.

— Dis donc, Sean, on ne pourra jamais transporter tout ça, protesta Peter Semling, montrant du pouce les masses de matériel empilées sur la plage.

— Pas question, dit Sean, avec un geste résolu. Et on ne nous le demande pas. Mais maintenant que nous avons fini d'évacuer le Terminus, Paul nous demande de rejoindre Seminole, d'où nous partirons pour la dernière traversée vers le nord. Pas de problème. Mais Desi voudrait que nous emportions le matériel irremplaçable, termina-t-il, avec un sourire gêné.

— Il ne faudrait pas qu'on nous prenne pour des déménageurs professionnels, dit Peter, aussi contrarié que Sean.

— Il n'en est pas question, Pete, dit Sean avec fermeté. Nos dragons sont conçus pour combattre les Fils, et ils les combattront. Mais Desi se trouve coincé entre l'arbre et l'écorce, et il a besoin de nous.

— J'aimerais qu'on nous emploie à la tâche à laquelle nous

sommes destinés, remarqua Tarrie.

— Dès que nous aurons accompli ce transport, c'est à ça que nous nous consacrerons uniquement. Et j'entends que nous soyons capables de nous téléporter en arrivant à Seminole.

— Dans des endroits que nous n'avons jamais vus ? demanda Otto, pratique, comme toujours.

— Non, dans des endroits que nous viendrons de voir. Considérez notre vol vers Seminole comme une occasion de connaître les concessions les plus importantes du Sud, répondit Sean avec dynamisme, étonné lui-même de croire à ses paroles. Nous aurons besoin de tels points de référence quand nous combattrons les Fils.

Sorka rayonnait de fierté à le voir non seulement maîtriser sa colère mais réaffirmer la dignité de leur tâche future. Au-dessus de leurs têtes, les yeux des dragons perdaient lentement leurs reflets jaunes.

— Hum, je sens de bonnes odeurs de grillades, et j'ai faim. Allons manger. Nous l'avons bien mérité.

— Il va falloir faire chasser les dragons avant de traverser tout le continent, dit Peter, montrant du menton les corrals.

Sean secoua la tête, souriant au souvenir des avertissements voilés d'Emily.

— Nous ne pouvons pas faire ça deux fois, Pete. Demain, nous chasserons les bêtes abandonnées au Terminus.

Il traversa le cercle des dragons.

— Repas pour demain, Carenath, dit-il, avec une tape affectueuse en passant près de lui.

Poisson ? s'enquit Carenath avec consternation.

— Non, viande, et viande rouge, dit Sean.

Certains dragons claironnèrent avec reconnaissance, et il éclata de rire.

— Mais cette fois, ce ne sera pas du vol. Puis il prit Sorka par la taille et ils se dirigèrent vers les feux de camp de la plage.

Le lendemain, les trois escadrilles de dragons traversèrent le Jourdain, puis, laissant derrière elles les concessions ensevelies sous les cendres, se dispersèrent, continuant vers l'est et le sud à basse altitude.

Faranth dit qu'elle a trouvé de la viande qui court, rapporta Carenath à son maître. *C'est vrai ?*

Sean braqua ses jumelles sur une petite vallée. Ils se trouvaient au nord des deux dernières Chutes ayant affecté la région, et la végétation y était luxuriante.

— Dis-lui que nous avons aussi trouvé le filon.

Pas de la viande ? demanda Carenath, déçu.

Sean sourit, avec une tape amicale à son dragon.

— Si, de la viande, mais sous un autre nom. Et cette fois, autant que tu pourras en manger, ajouta-t-il, comme le petit troupeau de moutons et de bœufs mêlés détalait pour échapper au danger volant au-dessus de lui.

Il appela le reste de son escadrille de ces gestes exagérés du bras qu'ils utilisaient à l'entraînement. Comme les dragons pouvaient communiquer entre eux, les cavaliers n'avaient pas besoin d'unités comm. Mais Sean avait quand même gardé celle que Pol avait chipée pour lui, trop précieuse pour que l'on prenne le risque de la lâcher en vol, mais trop utile pour qu'on la rende.

— Pose-moi sur cette corniche, Carenath, où il y a aussi assez de place pour les autres.

Porth dit qu'ils en ont assez pour nous tous, dit Carenath, se posant avec grâce et baissant l'épaule pour laisser Sean démonter.

— Remercie Porth de notre part, mais il vaut mieux vous dépêcher d'attraper ce lot, conseilla Sean.

Le troupeau filait dans la vallée à toute vitesse. Carenath redécolla brusquement dans des gerbes de gravier et de suie, et Sean fut obligé de se protéger le visage de son bras. Il aperçut des traits de couleur derrière son bronze.

— Bienvenue à la maison, dit-il avec ironie, reconnaissant des bleus et des verts parmi les lézards de feu volant derrière Carenath et Blazer.

Le reste de son escadrille le rejoignit bientôt. Même Nora Sejby atterrit convenablement sur Tenneth ; elle progressait tous les jours. Il s'inquiétait davantage au sujet de Catherine Radelin-Doyle ; elle n'avait pas pouffé avec Singlath depuis la tragédie. Otto, Nyassa et Jerry Mercer complétaient ses effectifs. Dès que les dragons eurent redécollé, Sean braqua ses jumelles sur Carenath, juste à temps pour voir le bronze piquer et saisir un bélier sans même ralentir.

— Belle prise, Carenath !

Sean passa les jumelles à Nyassa pour lui permettre de surveiller Milath.

— J'ai l'impression qu'on a abandonné beaucoup de têtes de bétail, dit Jerry, ôtant son casque et ébouriffant ses cheveux humides de sueur. Que vont-elles devenir ?

Sean haussa les épaules.

— On a emporté les meilleures bêtes dans le Nord. Celles-ci survivront ou mourront.

— Sean, regarde donc qui vient dîner ! dit Nyassa, montrant les silhouettes facilement reconnaissables de cinq wherries. À l'assaut ! dit-elle, voyant les dragonnets se lancer à l'attaque des intrus. Attendez votre tour !

— J'ai apporté à manger, dit Catherine en posant son sac. Autant en profiter pour déjeuner, nous aussi.

Sean arrêta la chasse quand chaque dragon eut consommé deux bêtes. Carenath se plaignit de n'en avoir mangé qu'une seule grosse et avança qu'il avait droit à deux petites pour compenser. Sean répliqua qu'il aurait le ventre trop plein pour voler et qu'ils avaient encore du travail à faire. Les dragons grognèrent, Carenath remarqua ingénument que Faranth aussi aurait bien voulu continuer, mais Sean fut inflexible, et les dragons obéirent.

Sean leur fit reprendre la formation dès qu'ils eurent décollé.

— Bon, Carenath, dit-il, pensant avec soulagement qu'ils allaient chercher le dernier chargement au Terminus. Retournons à la tour aussi vite que possible et qu'on en finisse !

Il leva le bras et le rabaissa aussitôt.

L'instant suivant, ils étaient dans des ténèbres si totales que Sean fut sûr que son cœur avait cessé de battre.

Je ne paniquerai pas ! pensa-t-il farouchement, écartant de son esprit le souvenir de Marco et Duluth. Son cœur s'accéléra, et il sentit le froid glacial de ce néant noir.

Je suis là !

Où sommes-nous, Carenath ? Mais Sean le savait déjà. Ils étaient dans *l'Interstice*. Il se concentra intensément sur l'image de leur destination, avec la tour météo, les pistes, et les caisses qui les attendaient, le tout dans la curieuse lumière crépusculaire filtrant à travers les cendres.

Nous sommes à la tour, dit Carenath, quelque peu étonné. Et, au même instant, ils y furent. Sean poussa un cri de soulagement, bientôt remplacé par une exclamation de terreur.

— Grands dieux, qu'ai-je fait ? glapit-il. Où sont les autres, Carenath ? Parle-leur !

Ils arrivent, répliqua Carenath avec un calme et une assurance imperturbables, planant au-dessus de la tour.

Sous les yeux incrédules de Sean, son escadrille se matérialisa soudain derrière lui, toujours en formation.

— Atterris, Carenath, je t'en prie, avant que je tombe de saisissement, murmura Sean, terrassé par l'émotion et le soulagement.

Comme les autres décrivaient des cercles préparatoires à l'atterrissage, Sean resta assis sur Carenath, se remémorant tous les détails de l'aventure, mi-émerveillé, mi-terrifié du risque impensable auquel ils venaient de survivre inexplicablement.

— Youuuuupi !

Le cri triomphal de Nyassa le ramena à la réalité. Elle brandit son casque au-dessus de sa tête tandis que Milath se posait près de Carenath. Catherine et Singlath se posèrent de l'autre côté, Jerry

Mercer et Manooth derrière eux, et Otto et Shoth à côté de Tenneth et Nora.

— Hip, bip, bip, hourrah !

Jerry prit l'initiative des acclamations, tandis que Sean les fixait, ne sachant quoi dire.

C'était facile, vous savez. Vous m'avez transmis l'image de l'endroit où vous vouliez aller, et j'y suis allé. Vous m'avez dit d'aller aussi vite que possible, dit Carenath, d'un ton légèrement réprobateur.

— Si ce n'est que ça, pourquoi cela nous a-t-il pris si longtemps ? demanda Otto.

— Quelqu'un aurait-il des pantalons à me prêter ? demanda plaintivement Nora. J'ai eu si peur que j'ai mouillé ma culotte. Mais nous avons réussi.

Catherine pouffa, ce qui fit revenir Sean à lui, et il sourit.

— Nous étions prêts à essayer, voilà tout ! dit-il, haussant nonchalamment les épaules en débouclant son harnais de vol.

Puis il réalisa que, lui aussi, aurait besoin d'un pantalon propre.

19

— J'ai dit que nous garderions le silence sur l'état d'Emily, dit sévèrement Paul, foudroyant Ongola, Ezra Keroon et Joël Lilienkamp qui fronçait les sourcils.

Il ne voulait pas que Lilienkamp prenne des paris sur les chances qu'avait Emily de se remettre ou non de ses multiples fractures. Il se radoucît en regardant Fulmar Stone qui, tête baissée, tripotait nerveusement un chiffon maculé de graisse.

— Pour tous les gens du Fort, elle se repose. C'est d'ailleurs la vérité, selon le docteur et tous les systèmes d'assistance qui monitorent son état. Pour les gens du dehors, elle est occupée – passez tous les appels à Ezra.

Brusquement, il se leva et se mit à arpenter son nouveau bureau, juste au-dessus du Grand Hall. De ses fenêtres, il avait une vue imprenable sur les rangées de caisses et de matériel qui remplissaient cette partie de la vallée. Tous ces biens finiraient par trouver place dans les vastes cavernes souterraines du Fort. Il y avait tant de choses à faire, et le soutien d'Emily lui manquait tellement !

Il se surprit à tripoter ses doigts artificiels, et il enfonça les deux mains dans ses poches. L'état du gouverneur l'avait contraint à dissimuler son angoisse, pour éviter d'alarmer des gens déjà sujets à des tensions considérables. Mais devant ses amis les plus proches, il pouvait donner libre cours à ses inquiétudes, qu'ils partageaient tous.

Tous les habitants du Fort avaient été témoins de la panne désastreuse des gyroscopes du grand traîneau, et du crash qui avait suivi, mais peu savaient que le gouverneur y avait pris place ce soir-là. Ils n'avaient rien à dissimuler sur l'état du pilote, qui guérirait facilement de ses deux bras cassés et de ses nombreuses lacérations. Les autres passagers n'avaient que des blessures sans gravité, et les sauveteurs n'avaient pas reconnu le gouverneur, qui avait une blessure à la tête et le visage couvert de sang. Paul voulait cacher les faits au moins jusqu'à sa convalescence. Survenant si peu de temps après leur

exode, ce crash, avec la perte de médicaments irremplaçables, sans parler du traîneau lui-même, devait être minimisé pour ne pas affecter le moral de la population.

— Pierre est d'accord, reprit Paul.

Il sentait la réticence des autres, l'idée informulée que ne pas divulguer cette nouvelle minerait sa crédibilité.

— Il insiste même pour que nous gardions le secret. C'est ce que voudrait Emily.

Arpentant nerveusement la pièce, Paul regarda dehors par inadvertance, et détourna aussitôt les yeux de la longue balafre creusée dans le sol par le crash de l'avant-veille.

— Ezra, faites reboucher ce sillon, voulez-vous ? Je le vois chaque fois que je regarde par la fenêtre.

Ezra acquiesça d'un murmure en notant.

— Jusqu'à quand pourrons-nous garder le secret sur l'état d'Emily ? demanda Ongola, le visage creusé de rides d'inquiétude.

— Aussi longtemps qu'il le faudra, Ongola ! Nous pouvons au moins épargner ce souci aux colons, et d'autant plus que nous n'avons pas de pronostic positif.

Paul prit une profonde inspiration.

— La blessure à la tête n'est pas grave – il n'y a pas de fracture – mais il a fallu un moment pour la retirer du traîneau. Le traumatisme n'a pas été traité assez vite, et nous ne disposons pas de l'équipement sophistiqué nécessaire pour soulager le choc provoqué par des fractures multiples. Il lui faudra du temps et du repos. Fulmar, poursuivit-il en se tournant vers l'ingénieur, il y aura bien un traîneau prêt à repartir vers le sud, aujourd'hui ? Nous ne pouvons pas faire attendre Desi indéfiniment.

— Et le matériel des caisses orange est irremplaçable, ajouta Joël, remuant dans son fauteuil. Non qu'on ait déjà entreposé la moitié du matériel, mais je serais plus tranquille de l'avoir sous les yeux plutôt qu'à découvert sur une plage à l'autre bout de la planète. Sinon, il faudra envoyer Keroon les chercher. Et je devrai remanier tous mes horaires de transport. Pendant que tu y seras, tu ne pourrais pas envoyer deux traîneaux, Fulmar ?

Fulmar le regarda, les yeux si rouges de fatigue et de chagrin que même le vaillant intendant en fut impressionné. Il savait que les équipes de Stone travaillaient jour et nuit pour réviser les grands traîneaux de transport. La responsabilité de ce crash incombait sans doute davantage à l'Intendance qu'aux équipes de maintenance, mais cela, Joël ne se l'avouait qu'à lui-même. Et que pouvait-il faire avec de nouvelles urgences qui lui tombaient dessus sans discontinuer ?

— Quand tu pourras, Fulmar, dit Joël d'un ton plus aimable. Quand ils seront prêts.

Il sortit de la pièce sans regarder en arrière.

— Nous faisons de notre mieux, amiral, dit Fulmar d'un ton las en se levant péniblement.

Il regarda le chiffon qu'il avait à la main, étonné de le voir en charpie, et le fourra dans sa poche.

— Je sais, mon ami, je sais.

Entourant de son bras les épaules voûtées de Fulmar, Paul le raccompagna jusqu'à la porte, lui serrant le bras en guise d'adieu.

— Pendant vos nombreux loisirs, Fulmar, faites-moi donc la liste des dates de révision des petits traîneaux. Il faut que je sache combien j'en aurai pour la prochaine Chute.

— Cet accident n'était la faute de personne, dit Paul, revenant à son bureau et s'asseyant lourdement dans son fauteuil. Fulmar se reproche de n'avoir pas insisté pour que ce traîneau soit révisé plus tôt. Si l'on va par là, je n'aurais pas dû presser Emily de venir dans le Nord le plus vite possible. Le chargement n'était pas bien réparti dans la cabine. Pourtant, mes amis, ce serait folie de voir dans cet accident autre chose que des coïncidences malheureuses. Nous avons évacué le Terminus en assez bon ordre. Nous avons eu la prévoyance de préparer notre retraite. Maintenant, il faut mobiliser assez de personnel et de machines pour combattre les Fils.

Il ne comptait plus guère sur le renfort des dragons et des dragonnets.

— Vous avez fait *quoi* ? s'écria Sorka, d'abord pâle de frayeur, puis cramoisie de fureur.

Faranth baissa la tête, roulant des yeux orange par sympathie pour sa maîtresse. Carenath claironna, alarmé.

Sean saisit Sorka par les bras, obscurément irrité de sa réaction. Il avait attendu son retour avant d'annoncer la nouvelle aux autres.

— Écoute, ce n'était pas prévu, Sorka ! Bon sang, c'est bien la dernière chose à laquelle je pensais. J'ai dit à Carenath de nous amener au Terminus le plus vite possible, c'est tout. Et il l'a fait.

C'était vraiment très simple, dit modestement Carenath. *J'ai tout raconté à Faranth. Elle me croit.*

Tournant la tête, il regarda Sorka avec reproche.

— Comment... comment... les autres ont-ils su quoi faire ?

Ignorant la jubilation des camarades de Sean, clamant la bonne nouvelle de toute la force de leurs poumons, la peur reparut dans ses yeux.

Il le leur a dit, expliqua Faranth, un peu agacée.

— Nous avons mis deux heures à comprendre.

Sean sourit, espérant dérider Sorka, puis, lui mettant le bras sur

les épaules, il l'entraîna vers les autres.

— Je crois, commença-t-il, choisissant ses mots avec soin, que nous avons tous paniqué à voir Marco et Duluth mourir comme ça. Maintenant, nous savons, par expérience, la raison de sa panique. Sorka, ça ne ressemble à rien que tu connaisses, tu ne sens plus rien, même pas ton dragon entre tes jambes. Otto dit qu'il s'agit d'une perte totale des perceptions sensorielles.

C'est l'Interstice, dit Carenath, presque didactique.

Faranth et lui raccompagnèrent leurs maîtres jusqu'aux ballots enveloppés dans des filets qui seraient leur dernier chargement. Les dragons de l'escadrille de Sean étaient assis en cercle sur leur arrière-train, se secouant de temps à autre pour se débarrasser des cendres charriées par le vent. Faranth émit un grondement grave, qui fit sourire Sean. La reine dorée était aussi sceptique que sa maîtresse.

— Faranth peut-elle me dire à quelle distance se trouve encore l'escadrille de Dave ? demanda-t-il à Sorka.

Ils sont en vue, dit Carenath, en même temps que Sorka répondait :

— Faranth dit qu'ils sont en vue. Elle tendit le bras vers le nord-est.

— Polenth dit qu'ils ont fait bonne chasse. Et mangé de la viande !

Sorka eut un petit sourire, et Sean se dit qu'il était à moitié pardonné.

Naturellement, stupeur et congratulations recommencèrent quand l'escadrille de David apprit la nouvelle.

— Parlons peu, parlons bien, dit Sean, montant sur une caisse pour être vu et entendu de tous. Voilà ce que nous allons faire, mes amis. Nous allons nous téléporter jusqu'à la baie de Kahrain. Nous la connaissons aussi bien que le Terminus. Ce sera le test parfait. Carenath affirme qu'il a dit aux autres dragons où ils allaient, mais je préférerais que chacun d'entre vous indique à son dragon où il faut aller. À mon avis, cela doit faire partie de notre entraînement, tout comme boucler notre harnais et vérifier le trafic aérien dans notre voisinage immédiat.

Il leur sourit.

— Mais qu'est-ce que nous allons *leur* dire ? demanda Dave, avec un geste en direction du nord.

— Emily est partie rejoindre l'amiral. Pol et Bay devaient partir par le premier traîneau.

Sean fit une pause, embrassant l'assemblée du regard, puis considéra longuement Sorka. Elle approuva lentement de la tête.

— Pour le moment, nous ne dirons rien à personne. Et en temps voulu, nous leur présenterons le produit fini : des dragons prêts à

combattre ! Car c'est une chose d'envoyer dans le nord un lézard de feu sur la seule foi d'un fax, mais je ne veux pas risquer d'envoyer Carenath dans un endroit que je n'ai jamais vu de mes yeux !

Seanregistra la réaction favorable et prit une profonde inspiration.

— Desi dit que nous devons d'abord aller à Seminole en suivant la côte. Cela nous donnera le temps de pratiquer la téléportation entre l'endroit où nous sommes et l'endroit que nous venons de quitter. Ainsi, nous saurons exactement comment revenir dans n'importe laquelle des grandes concessions quand nous aurons besoin d'y combattre les Fils.

— Oui, mais les dragons ne crachent pas encore les flammes, remarqua Peter Semling.

— Il y a des roches phosphoreuses tout le long de la côte. Nous avons tous observé comment font les lézards de feu. Ce sera le plus facile, dit Sean d'un ton sans réplique.

— C'est une chose d'aller d'un endroit à un autre, commença lentement Jerry. Nous venons de le faire. On va d'ici...

Il leva l'index gauche.

— ... à là.

Il leva l'index droit.

— Et ce sont les dragons qui font le travail. Mais esquiver les Fils ou un traîneau... Il laissa sa phrase en suspens.

— Duluth a pris Marco par surprise, et il a paniqué, dit vivement Sean avec assurance. Franchement, Jerry, j'ai eu vraiment peur dans *l'Interstice*, et je parie que tous les autres aussi. Mais maintenant que nous savons, nous nous adapterons. Nous mettrons au point des manœuvres d'esquive.

Sean tira son couteau de sa botte et mit un genou en terre.

— La plupart d'entre nous ont piloté des traîneaux ou des glisseurs pendant les Chutes, alors, nous savons comment tombent les Fils... la plupart du temps.

Il traça une série de longues diagonales dans les cendres.

— Un cavalier voit qu'il va entrer en collision avec les Fils... ici... Il enfonça la pointe de son couteau.

— ... et il se voit un peu plus loin. Il avança son couteau.

— Il faut nous entraîner à exécuter ces petits sauts. Cela exigera des réflexes rapides. Nous voyons tous les jours les lézards de feu appliquer cette tactique – disparaissant, reparaissant – quand ils combattent les Fils avec les équipes au sol. S'ils le peuvent, les dragons le peuvent aussi !

Relevant le défi, les dragons claironnèrent leur assentiment, et Sean eut un grand sourire.

— D'accord ? dit Sean, défiant ses camarades du regard.

— D'accord ! répondirent-ils tous avec enthousiasme, brandissant le poing pour souligner leur détermination.

— Alors, allons-y.

Sean se leva, claquant ses mains l'une contre l'autre. Une pluie de cendres tomba de ses épaules.

— Nous allons charger et nous téléporter à Kahrain.

— Et si quelqu'un nous voit ? demanda Tarrie, inquiète.

— Et alors ? C'est bien pour ça qu'ont été conçus les chariots volants, non ? demanda Sean, sarcastique.

— À l'évidence, nous ne pourrons pas protéger beaucoup de terres avec une couverture aérienne si fortement diminuée, dit Paul aux pilotes inquiets.

— Mais bon sang, amiral, nous étions censés avoir assez de batteries pour tenir cinquante ans, dit Drake Bonneau, fronçant les sourcils.

— Exactement.

Joël Lilienkamp se leva d'un bond.

— En utilisation normale. Mais on ne peut pas dire qu'on les ait utilisées normalement, ni même entretenues normalement. Et Fulmar Stone et son équipe ne sont pas à blâmer. Je crois qu'ils n'ont pas eu une vraie nuit de sommeil depuis des mois. Les meilleurs mécaniciens du monde ne peuvent pas faire marcher des traîneaux avec des batteries à moitié chargées.

Regardant autour de lui d'un air belliqueux, il se rassit lourdement, et son fauteuil craqua sous lui.

— Résumons donc : il faut prendre le plus grand soin des traîneaux et glisseurs qui nous restent, ou nous n'aurons plus de véhicules aériens d'ici un an. C'est bien ça ? demanda plaintivement Drake.

Personne ne répondit immédiatement.

— C'est bien ça, Drake, dit finalement Paul. Protégez les abords de votre maison et les quelques cultures que vous serez parvenus à sauver... et remerciez le ciel de l'existence des cultures hydroponiques.

— Où sont donc ces dragons ? Ils étaient bien dix-huit, non ? dit Chaila.

— Dix-sept, rectifia Ongola. Marco Galliani est mort à Kahrain avec son brun Duluth.

— Désolée, j'avais oublié, murmura Chaila. Mais où sont les autres ? Je pensais qu'ils prendraient la relève quand les véhicules viendraient à manquer.

— Ils ont quitté Kahrain, et ils sont en route, répondit Paul.

— Et alors ? insista Chaila.

— Et alors, les dragons n'ont pas encore un an, dit Paul. D'après Fleur du Vent...

Il nota la réaction réprobatrice à la mention de ce nom.

— ... Bay et Pol, les dragons n'atteindront pas la maturité leur permettant d'être pleinement... opérationnels... avant encore deux ou trois mois.

— D'ici deux ou trois mois, dit quelqu'un avec amertume, nous aurons eu encore dix-huit à vingt Chutes non contrôlées !

Fulmar se leva et regarda vers le fond de la pièce.

— Nous aurons trois traîneaux complètement reconditionnés d'ici trois semaines.

— Il paraît qu'une autre couvée a éclos, dit Drake. C'est vrai, amiral ?

— Oui, c'est vrai.

— Et bien constituée ?

— Six dragons de plus, dit Paul avec plus d'assurance qu'il n'en ressentait.

— Ce qui enlèvera six jeunes gens à notre défense !

— Ce qui nous donnera six combattants de plus, qui se reproduiront et se propulseront eux-mêmes ! Paul se leva.

— Considérez ce projet dans sa juste perspective. Il nous faut absolument une défense aérienne contre les Fils. Par la bio-ingénierie, nous avons créé une forme de vie d'origine indigène qui remplira ce besoin. Ils réussiront ! dit-il avec conviction. Dans quelques générations...

— Des générations ?

Des murmures mécontents parcoururent l'assistance, déjà énervée par ces nouvelles décourageantes.

— Des générations de dragons, dit Paul, élevant la voix pour couvrir les réactions. Les femelles fertiles peuvent commencer à se reproduire vers l'âge de deux ou trois ans. Une génération de dragon, c'est trois ans. Les reines pondront entre dix et vingt œufs. Dix sont nées lors de la première Eclosion, trois lors de la dernière. D'ici cinq à dix ans, nous aurons une défense aérienne invincible pour combattre l'envahisseur.

— Oui, amiral, et dans cent ans, il ne restera plus de place pour les humains sur la planète !

Des rires nerveux accueillirent cette remarque, et Paul sourit, heureux de cette diversion comique.

— Cela n'ira pas jusque-là, dit-il, mais nous aurons un système de défense unique, conçu sur mesure pour nos besoins. Et qui pourra se rendre utile dans d'autres domaines. Desi m'apprend que les dragons et leurs maîtres livrent matériel et vivres aux concessions se trouvant sur leur chemin. En attendant, vous avez vos ordres.

Paul Benden se leva et sortit rapidement, suivi d'Ongola.

— Bon sang, Ongola, où sont-ils ? s'exclama Paul dès qu'ils furent seuls.

— Ils font leur rapport tous les matins. Leurs progrès sont satisfaisants. Ils sont encore immatures et on ne peut pas leur demander davantage. Je sais, pour les avoir entendus vous le dire, que Bay et Pol s'inquiètent à leur sujet ; ils craignent que les dragons n'aient été dangereusement surmenés pendant l'évacuation. Paul soupira.

— Et pourtant, nos transports étant ce qu'ils sont, impossible de les faire venir ici autrement.

Il considéra l'escalier métallique en spirale menant du niveau administratif aux laboratoires souterrains.

— L'Équipe de Fleur du Vent devra être réaffectée ailleurs. Nous n'avons plus le temps, le personnel ni les ressources pour continuer ses expériences, quoi qu'elle en dise.

— Elle va vouloir en appeler à Emily ! répondit Ongola.

— Alors, espérons du fond du cœur qu'elle sera reçue. On a des nouvelles de Jim ce matin ?

Paul en était arrivé au point où, saturé de mauvaises nouvelles, elles n'avaient presque plus de prise sur lui. La veille, il n'avait pratiquement pas réagi en apprenant que la flottille de Jim, passant au large de Boca, avait essuyé un grain qui avait fait chavirer neuf navires.

— Aucun mort à déplorer, dit Ongola, rassurant. Et tous les bateaux, sauf deux, ont été remis à flot et sont réparables. Les dauphins s'occupent de récupérer le chargement. Mais il y avait beaucoup de matériel lourd, et il faudra envoyer des plongeurs pour le localiser. Heureusement, il n'y avait pas beaucoup de fond et la tempête a été courte.

Ongola hésita.

— Allez, dites-moi tout, l'incita Paul, s'arrêtant sur le palier.

— Il n'y avait pas de manifestes, et donc aucun moyen de savoir si toutes les cargaisons sont bien récupérées.

Paul considéra Ongola, impassible.

— Jim sait-il à peu près combien de temps cet accident va le retarder ? Ongola secoua la tête.

— Raison de plus pour réaffecter le personnel de Fleur du Vent, reprit Paul. Cela fait, je contacterai Jim. Incroyable qu'il soit parvenu à amener si loin une flottille aussi disparate ! À travers brouillard, Chutes et tempêtes !

Ongola acquiesça avec conviction.

Carenath, très concentré, mastiquait avec prudence, tandis que

Sean, debout un peu à l'écart, s'efforçait de dissimuler son inquiétude. Des dragonnets voletaient autour des dragons, leur pépiançant des encouragements. Duke et quelques autres bronzes leur faisaient une démonstration sur de petits fragments.

Les dragons et leurs maîtres avaient trouvé la pierre phosphoreuse nécessaire sur un plateau situé entre la rivière Malaisie et Sadrid. Depuis quelques jours, ils s'exerçaient sans interruption à se téléporter d'un endroit à un autre, et ils prenaient de plus en plus d'assurance. Otto Hegelman avait suggéré que chaque cavalier tienne un journal de bord, notant des points de référence en vue d'identifications futures. Ils avaient adopté l'idée avec enthousiasme, mais s'étaient immédiatement vu obligés de demander de quoi écrire à la concession de la rivière Malaisie. À leur grande surprise, ils n'y avaient trouvé que des enfants, sous la garde d'une adolescente de seize ans, la fille de Phas Radamanth.

— Tout le monde est parti combattre les Fils, vous voyez ce que je veux dire, lança-t-elle, penchant la tête d'une façon que Tarrie qualifia d'outrageusement insolente.

— Desi nous a chargés de vous apporter du matériel et du ravitaillement, répliqua Sean, réprimant l'irritation que suscitait en lui cette critique implicite et leur statut actuel qui en faisait quasiment des domestiques.

Il fit signe à Jerry et Otto d'apporter les filets de transport.

— Aurais-tu des carnets à nous donner ?

— Pour quoi faire ?

— Nous effectuons un relevé du littoral, répondit pompeusement Otto.

La fille eut l'air surpris, puis son visage se radoucit.

— Je suppose. Il doit y en avoir tant qu'on veut là-bas, dans la salle de classe. Qui a le temps d'aller à l'école en ce moment ?

— Tu es très gentille, dit Jerry, s'inclinant avec un grand sourire avant de sortir avec les autres.

L'incident avait renforcé leur détermination de perfectionner leur entraînement pendant leur voyage vers l'ouest.

— Ce n'est pas comme si on pouvait mâcher pour eux, Sean, dit Sorka, tendant un nouveau morceau de pierre à Faranth. Quelle quantité doivent-ils absorber ?

— Qui sait ce qu'il faut de pierre aux dragons pour commencer à cracher les flammes ? chantonna joyeusement Tarrie. (Montrant le morceau qu'elle avait dans la main). Elle ajouta : Je dirais que cette pierre est proportionnellement comparable à un des petits cailloux que je donnais à mon dragonnet. N'est-ce pas, Porth ?

La reine baissa docilement la tête et accepta l'offrande.

— Les dragonnets en mâchent au moins une poignée avant

d'émettre des flammes, dit Dave Catarel.

Mais, dubitatif, il observait Polenth qui mastiquait avec le même regard contemplatif que les autres.

— Regarde, Sorka, les tiens donnent l'exemple !

Duke émit une longue gerbe de flammes, tandis que Blazer s'envolait avec des pépiements de protestation.

Au même moment, Porth croassa, bouche ouverte, et recracha une pierre tachée de vert, qui manqua de peu le pied de Tarrie. Porth referma la bouche et gémit.

— Pourquoi a-t-elle fait ça ? demanda Dave.

— Elle dit qu'elle s'est mordue la langue, répondit Tarrie, lui tapotant l'épaule avec affection. Et c'est vrai. Regardez !

La pierre était maculée de sang vert qui luisait au soleil.

— Est-ce qu'il faut que je regarde, Sorka ? Elle s'est peut-être blessée ?

— Qu'en dit Porth ? demanda Sorka, avec un détachement tout professionnel.

Elle n'avait pas souvenir d'aucune automutilation parmi les dragonnets et elle n'avait jamais eu à en soigner.

— Ça fait mal, et elle attendra que la douleur se calme avant de recommencer à mastiquer.

Tarrie reprit la pierre fautive et la remit sur le tas qu'ils avaient ramassé.

Un autre dragon poussa un cri de douleur, et la Tenneth de Nora suivit le mauvais exemple de Porth. Sean et Sorka échangèrent des regards inquiets, tout en continuant à donner des pierres de feu à leurs dragons.

Soudain, Polenth émit un rot sonore, et une petite flamme s'échappa de ses naseaux. Stupéfait, le bronze sauta en arrière.

— Hé, il a réussi ! s'écria fièrement Dave. (Puis, agitant la main devant lui, il ajouta :) Pouah ! Restez au vent, mes amis ! Ce que ça pue !

— Attention !

Sean sauta vivement de côté au moment où Carenath, avec un borborygme, surprenait tout le monde par une langue de flammes respectable qui manqua de justesse de roussir son maître. Au-dessus de leurs têtes, les dragonnets décrivaient des cercles congratulateurs, alternativement pépiant et crachant les flammes, roulant des yeux teintés du bleu de l'approbation.

— Au vent et de côté, mes amis ! rectifia Sean. Essaye encore, Carenath !

Sean lui tendit une pierre plus grosse.

— Ma parole, c'est épouvantable ! dit Tarrie, comme le vent rabattait vers elle la puanteur de la pierre de feu.

À moitié suffoquée, elle se cacha derrière Porth pour y échapper.

— Qui dit combustion dit infection, plaisanta Jerry. Non, Manooth, tourne la tête de ce côté !

Le dragon obéit, et au même instant, il émit une longue flamme qui calcina un arbuste voisin.

Jubilant, Jerry donna une grande bourrade à son dragon.

— Tu as réussi ! Manooth ! Maître Exterminateur !

Les autres se remirent à alimenter leurs dragons en pierre de feu avec un nouvel enthousiasme. Une heure plus tard, tous les mâles avaient émis des flammes, mais aucune des femelles ; et pourtant les reines avaient mâché autant de pierre que les autres, mais elles les avaient régurgitées sous forme de pâte grise et visqueuse.

— Si je me rappelle bien le programme, dit Sean, devant l'air désolé des jeunes filles, les reines ne sont adultes qu'à environ trois ans. Les mâles sont... euh...

Sean regarda autour de lui, cherchant une formulation diplomatique.

— Fonctionnels dès maintenant, termina Tarrie à sa place, assez contrariée.

— Même sept dragons seront bien accueillis au Fort, dit Otto, sans pédanterie, pour une fois.

Mais Sorka fronçait les sourcils, chose si inhabituelle chez elle que Tarrie lui demanda pourquoi.

— Je réfléchissais. Kitti Ping était si traditionaliste...

Elle regarda longuement son mari, qui finit par baisser la tête, incapable de soutenir plus longtemps son regard.

— Très bien, Sean, tu connais tous les symboles du programme. Est-ce que Kitti Ping y a introduit une discrimination basée sur le sexe ?

— Une quoi ? demanda Tarrie. Les autres jeunes filles s'approchèrent, tandis que les jeunes gens s'écartaient discrètement.

— Une discrimination basée sur le sexe... Les reines pondent pendant que les autres couleuvres combattent ! dit Sorka, dégoûtée.

— C'est peut-être simplement que les reines ne sont pas encore assez mûres, dit Sean, temporisant. Je n'ai pas encore compris toutes les équations de Kitti Ping. Peut-être que la capacité d'émettre des flammes est un produit de la maturité. Je ne sais pas pourquoi les reines ont toutes régurgité. Il faudra demander à Pol et Bay en arrivant au Fort. Mais en attendant, vous pourrez toujours combattre avec des lance-flammes. En les équipant de manches un peu plus longs, vous ne risquerez pas de brûler vos reines.

Pour le moment, sa suggestion apaisa les jeunes filles, mais Sean espérait ardemment que Pol et Bay pourraient rendre un verdict plus

acceptable. Dix-sept dragons composaient une escadrille plus impressionnante que sept ! Et il était bien résolu à impressionner tout le monde en arrivant au Fort. À partir de maintenant, les seuls fardeaux que devaient porter les dragons, c'étaient leurs maîtres et de la pierre de feu !

— En fait, Paul, dit Telgar, regardant Ozzie et Cobber, ces photophobes de Fleur du Vent se sont révélés très utiles dans les explorations souterraines. Ils ont un instinct infailible pour les dangers cachés – crevasses, culs-de-sac, etc.

Le géologue leur adressa un de ses sourires tristes.

— J'aimerais les conserver, maintenant que Fleur du Vent s'en désintéresse, dit-il, se tournant vers Pol et Bay.

— C'est un soulagement de savoir qu'ils peuvent être utiles à quelque chose, soupira Pol.

Sa femme et lui avaient tenté de raisonner une Fleur du Vent indignée d'apprendre qu'on lui demandait de suspendre le programme des dragons. Elle soutenait que le transfert d'urgence du Terminus au Fort avait endommagé les embryons, mais Pol et Bay, qui avaient vu les rapports d'autopsie, savaient que c'était faux. Ils avaient de la chance de se retrouver avec six dragons viables.

— Une fois qu'ils vous connaissent, ils sont inoffensifs, poursuivit Telgar. Cara adore le dernier-né, et il ne la quitte pas d'une semelle. Il monte même la garde à sa porte, la nuit.

— On ne peut pas les laisser se reproduire de façon incontrôlée, dit vivement Paul.

— Nous y veillerons, amiral, dit solennellement Ozzie, mais elles sont bien utiles, ces petites bêtes.

— Et vigoureuses, en plus. Capables de porter des charges supérieures à leur poids, ajouta Cobber.

— D'accord, d'accord. Limitez la reproduction, c'est tout.

— Et elles mangent n'importe quoi, ajouta Ozzie pour faire bonne mesure. N'importe quoi, Comme ça, tout est propre, jamais rien qui traîne.

Paul continua à acquiescer de la tête.

— Je veux simplement que vous discutiez de leur propagation avec Pol et Bay, représentant le département de biologie.

— Nous en sommes ravis, je vous assure, dit Bay. Je ne les voyais pas d'un bon œil, mais je ne voyais pas non plus d'un bon œil l'extermination de créatures potentiellement utiles.

Telgar se leva brusquement, et Bay, se demandant si quelque chose dans ses paroles avait pu lui rappeler la mort de Sallah, se reprocha mentalement d'avoir parlé sans réfléchir. Ozzie et Cobber se levèrent d'un bond à sa suite.

— Maintenant que vous avez fini de relever les plans du complexe du Fort, dit Paul, pour meubler le silence embarrassé qui suivit, quels sont vos projets, Telgar ?

Le visage du géologue s'éclaircit brièvement.

— Les rapports des sondes font état de gisements de minerais dans la Chaîne Occidentale, qu'il faudrait évaluer, car ils pourraient remplacer ceux que l'on transporte du camp Karachi à grands frais d'énergie. Il vaut mieux avoir nos matières premières sous la main.

Prenant brusquement congé, Telgar salua de la tête et sortit. Ozzie et Cobber le suivirent en grommelant.

— Comme il a changé, dit tristement Bay.

Paul observa un silence respectueux.

— Je crois que nous avons tous changé, Bay. Bon, peut-on faire quelque chose au sujet de l'intransigeance de Fleur du Vent ?

— Rien, tant qu'elle n'aura pas obtenu une audience d'Emily elle-même, dit Pol d'un ton neutre.

Par nécessité, on avait informé les deux savants de l'état d'Emily, qui, douze jours après l'accident, restait stationnaire.

— Je ne comprends pas pourquoi elle n'accepte pas votre décision, Paul, dit Bay avec quelque agitation.

— Tom Patrick dit qu'elle a choisi de se méfier de la moitié mâle du gouvernement, dit Paul en souriant.

En fait, il trouvait cette situation ridicule, mais puisque Fleur du Vent s'était murée chez elle jusqu'à ce qu'elle ait obtenu une « audience impartiale », il en avait profité pour affecter le personnel à des tâches plus productives. La plupart ne dissimulaient pas leur satisfaction.

— Naturellement, vous continuerez à monitorer les dragons nouveau-nés.

— Naturellement. On a des nouvelles de Sean et des autres ? demanda Pol, un peu inquiet.

Bay et lui avaient discuté de leur absence prolongée, se demandant si elle était volontaire. Ils savaient tous deux qu'ils supportaient difficilement leur statut actuel de messagers. Mais que faire ? Chacun devait aider la communauté dans la mesure de ses moyens. Pol et Bay eux-mêmes avaient accepté sans le moindre enthousiasme de participer au projet de Kwan Marceau, consistant à monitorer les larves trouvées dans la pelouse de Calusa, mais c'est là que leurs compétences pouvaient rendre service.

— Ils ne devraient plus tarder, dit Paul, la voix et le visage neutres. Et Kwan ? Quand pense-t-il tester ses fameux vers ?

— Ce sont davantage des larves que des vers, dit Pol, d'un ton didactique. Nous en avons actuellement assez pour un test en grandeur réelle.

— Voilà une bonne nouvelle, dit Paul avec chaleur en se levant. Et n'oubliez pas que demain sera un mauvais jour pour tous les tests !

Pol et Bay se consultèrent du regard.

— Est-ce vrai, amiral, demanda Pol, que vous ne combattrez pas toute la Chute sur la totalité de la chaîne montagneuse ?

— C'est vrai, Pol. Nous n'avons ni le personnel, ni les batteries, ni les traîneaux pour protéger au-delà de nos alentours immédiats. Alors, si vos larves peuvent nous aider, nous vous en serons tous très reconnaissants.

Après leur départ, Paul se renversa dans son fauteuil et contempla par la fenêtre la nuit constellée d'étoiles. Le climat était ici plus froid que dans le Sud, mais la fraîcheur de l'air semblait aviver l'éclat des constellations maintenant familières. Parfois, il avait presque l'impression d'être revenu dans l'espace. Il poussa un profond soupir et activa son terminal. Il fallait découvrir une raison d'espérer quelconque dans l'inventaire déprimant que Joël lui avait soumis.

En utilisant traîneaux et glisseurs avec la plus grande parcimonie, les réservant aux transports les plus indispensables, ils pourraient peut-être tenir jusqu'à la fin du passage à travers le nuage d'Oort. Mais quand il reviendrait, que feraient-ils ? Paul grimaça au souvenir de l'arrogance de Ted Tubberman, prenant l'initiative de lancer la capsule-SOS. Avait-il su l'activer correctement ? Quelle ironie ! Arriverait-elle à bon port ? Donnerait-on suite au SOS ? Avec l'aide de la société technologique qu'ils avaient répudiée, ses descendants pourraient survivre. Mais le désirait-il ?

Avaient-ils un autre choix ? Avec une technologie adéquate, le problème des Fils pouvait être résolu. Jusqu'à présent, l'ingéniosité et les ressources naturelles avaient misérablement échoué.

Des dragons cracheurs de feu, vraiment ! Quelle idée ridicule, sortie tout droit des contes de bonne femmes. Et pourtant...

Résolument, Paul se mit à faire défiler sur l'écran la liste des réserves déclinantes de la colonie.

— *Tarrie !*

Peter Chernoff sortit en courant de l'immense grange construite à l'est de la maison de Seminole pour accueillir sa sœur.

Grand et mince, il dominait de la tête tous les jeunes gens rangés en cercle autour de lui.

— Dites donc, où étiez-vous passés ?

— On a fait tous les jours notre rapport au Fort, dit Sean, étonné.

— C'est moi qui ai fait notre rapport hier, et j'ai même parlé avec notre frère Jake, ajouta Tarrie, l'air inquiet. Que se passe-t-il, Peter ?

Répugnant à s'expliquer, Peter se dandina d'un pied sur l'autre en hésitant.

— La situation empire. On ne combat plus les Fils sauf en cas d'urgence absolue.

— C'est pour ça que nous avons vu tant de ravages, dit Otto, choqué.

Peter hocha solennellement la tête.

— Il y a une Chute au Fort aujourd'hui, et on ne la combattrait pas.

— Aucune tentative pour...

Atterré, Dave Catarel laissa sa phrase en suspens.

— Le transfert du Terminus dans le Nord a imposé trop d'efforts aux traîneaux et aux batteries, dit Peter, baissant les yeux sur eux pour juger de leur réaction. Et le gouverneur a été blessé, vous savez. Personne ne l'a vue depuis des semaines.

— Oh, non ! s'écria Sorka, se soutenant contre Sean. Nora Sejby se mit à pleurer doucement. Peter hocha solennellement la tête.

— La situation est critique, dit-il. Très critique.

Soudain, chacun se mit à lui demander des nouvelles des parents et amis, et Peter fit de son mieux pour satisfaire tout le monde.

— Écoutez, mes amis, je ne suis pas tout le temps assis devant mon unité comm. La consigne est de ne pas sortir et de se débrouiller au mieux avec les équipes au sol. Il y a du HNO₃ en abondance, et les lance-flammes sont faciles à entretenir.

— Mais pas la terre, dit Sean, élevant la voix avec autorité.

Les bavardages cessèrent brusquement et tous ses camarades le regardèrent.

— Tu dis qu'il y a une Chute au Fort aujourd'hui ? Quand ?

— En ce moment ! répondit Peter. Enfin, elle commence au-dessus de la baie de...

— Tu as des lance-flammes pour nous ici ? Il nous en faudrait dix, dit Sean, très excité.

— Des lance-flammes ? Il faudrait demander à Cos, et il n'est pas là pour le moment. Et qu'est-ce que vous allez faire de dix lance-flammes ?

Souriant, Sean se retourna et, d'un geste plein de panache, il montra les jeunes filles.

— Elles en ont besoin pour combattre les Fils ! Et il nous faut agir vite pour être prêts !

— Qu'est-ce que tu veux dire ? dit Peter, ahuri. La Chute a déjà commencé. Vous n'aurez même pas le temps de traverser la mer qu'elle sera terminée. Et en plus, vous devez contacter le Fort dès votre arrivée !

— Peter, sois gentil, et ne discute pas. Montre aux filles où sont les lance-flammes, et laisse-moi jeter un coup d'œil sur le dernier fax du Fort. Ou mieux encore, du port qu'ils ont construit, à ce qu'on dit. Les dragons sont bien plus rapides que les bateaux de Jim Tillek ! Ils n'ont pas encore franchi la pointe occidentale du Delta, non ?

Sean ne laissa pas à Peter le temps de réfléchir ou de protester. Il envoya Otto faire des copies des installations érigées à l'estuaire de la rivière du Fort. Tarrie harcela son frère jusqu'à ce qu'il leur montre où il entreposait ses lance-flammes, puis il les aida à en vérifier le contenu. Toutes ailes d'or déployées, les reines vinrent se poser devant le magasin, et laissèrent Sean, Dave et Shih leur attacher des réservoirs supplémentaires sur le dos. Sean cria à Jerry et Peter Semling de vérifier les sacs de pierre de feu des bronzes et des bruns. Peter Chernoff allait d'un cavalier à l'autre, les suppliant de renoncer à leur projet. Que pouvait-il faire ? Comment allait-il expliquer tout ça aux autres ? Quand lui rapporterait-on ses lance-flammes ? Ils ne pouvaient pas laisser Seminole sans défense.

Puis les préparatifs frénétiques arrivèrent à leur terme, les dragons ayant mâché toute la pierre qu'ils pouvaient avaler.

— Vérifiez les harnais ! rugit Sean, dont la voix prenait de plus en plus de force.

Bien sûr, il n'avait pas besoin de hurler, puisque tous les dragons écoutaient Carenath, mais cela lui permettait de décharger de l'adrénaline dans ses veines, et d'encourager ceux qui allaient le suivre dans la bataille.

— Prêt ! répondirent-ils comme un seul homme.

— *Savons-nous où nous allons ?*

Donnant lui-même l'exemple, il déplia son fax pour jeter un dernier regard sur les installations du front de mer, avec la jetée et la grue de déchargement qui ressemblait à un étrange oiseau perché sur les poutres métalliques ayant autrefois fait partie d'un astronef.

— *Nous le savons !*

— *Vérifiez le trafic aérien !* Il regarda sur la gauche et la droite de Carenath, qui tremblait d'impatience.

— *Prêts !*

— *N'oubliez pas d'esquiver ! Let's go !*

Se redressant autant que son harnais le lui permit, Sean leva le bras, imprimant une rotation à sa main, puis le laissa retomber : le signal de l'envol.

Dix-sept dragons s'élancèrent comme des flèches, formant deux « V » dans le ciel tropical. Puis, sous les yeux stupéfaits et incrédules de Peter Chernoff, ils disparurent.

Bouche bée, Peter continua à fixer le ciel un moment. Enfin, pivotant sur lui-même, il courut à son bureau et se rua sur son unité

comm.

— Fort, ici Seminole. Fort, vous me recevez ? Mais vous ne me croirez pas.

— Peter, c'est toi ? demanda son frère Jake.

— Tarrie est venue, mais elle est repartie avec un lance-flammes.

— On se calme, Peter. Je ne comprends rien.

— Ils sont tous venus. Ils ont pris nos lance-flammes et la moitié des réservoirs, et ils sont partis. Tous. D'un seul coup.

— Peter, du calme, c'est incohérent.

— Comment veux-tu que je sois cohérent quand je ne crois pas moi-même ce que j'ai vu de mes yeux ?

— Mais qui est venu chez vous ? Tarrie et qui d'autre ?

— Eux. Ceux qui chevauchent les dragons. Ils sont partis au Fort ! Pour combattre les Fils !

Paul décrocha l'unité comm. N'importe quelle occupation valait mieux que cette oisiveté insupportable, enfermé dans sa chambre comme une huître dans sa coquille pendant que cet organisme vorace pleuvait sur le pays.

— Amiral ! s'écria Ongola, son excitation pleinement perceptible dans ce mot unique. On nous apprend que les dragons sont partis pour venir ici.

— Sean et son groupe ?

Paul se demanda pourquoi cela excitait Ongola à ce point.

— Quand sont-ils partis ?

— Je ne sais pas, amiral, mais ils sont déjà là.

Paul se demanda si l'adversité n'avait pas finalement affecté la raison de son imperturbable second, car il aurait juré qu'il riait.

— Le port demande s'il doit participer à la défense aérienne ? Et, amiral, je reçois les images de la bataille ! Nos dragons combattent les Fils ! Je vous les transmets sur votre écran !

Le moniteur de Paul s'éclaircit, l'image prit de la netteté, et Paul contempla un spectacle incroyable : de minuscules créatures volantes crachaient des flammes sur la pluie argentée tombant sur le port en un rideau serré. Il n'en vit pas plus, car une nouvelle averse de Fils couvrit tout son écran. Il n'attendit pas davantage.

Par la, suite, Paul se demanda toujours comment il ne s'était pas cassé le cou à descendre comme ça quatre à quatre les marches. Il traversa le Grand Hall en courant, dégringola l'escalier métallique menant au garage des traîneaux. Fulmar et un mécanicien, penchés sur un gyro, levèrent la tête et le fixèrent, médusés.

— Vous là-bas, ouvrez la porte. Fulmar, venez avec moi. Ils peuvent avoir besoin d'aide.

Il tomba plus qu'il n'entra dans le traîneau le plus proche, branchant immédiatement l'unité comm.

— Ongola, dites à Emily, Pol et Bay que leurs protégés ont réussi. Par tous les dieux, filmez tout ce que vous pourrez de cet événement historique !

Fulmar n'avait pas refermé le toit que Paul démarrait déjà. Il glissa le traîneau sous la porte avant qu'elle ne fût complètement relevée, manœuvre pour laquelle tout autre se serait fait tancer vertement, puis, mettant toute la puissance, il décolla presque à la verticale et sortit de la vallée. Emergeant de l'abri des falaises, il vit la ligne menaçante du front de chute.

— Amiral, vous êtes devenu fou ? demanda Fulmar.

— Branchez l'écran, grossissement maximal. Non, pas besoin, on voit tout à l'œil nu ! dit Paul, tendant le bras devant lui, au comble de l'excitation. Regardez ! Des flammes ! Des explosions de flammes ! J'en compte quatorze, quinze ! Les dragons combattent les Fils !

C'est terrifiant, pensa Sean. C'est merveilleux ! C'était le plus beau jour de sa vie, et il avait une peur bleue. Ils avaient tous émergé de *l'Interstice* exactement sur la cible, au-dessus du port, quelques longueurs de dragons devant les Fils.

Carenath se mit instantanément à cracher le feu, puis esquiva dans *l'Interstice* comme ils allaient entrer en collision avec un paquet de Fils.

Ça va, les autres ? demanda anxieusement Sean à Carenath quand ils ressortirent dans l'espace réel.

Ils crachent le feu comme il faut et ils esquivent bien, l'assura Carenath avec une dignité tranquille, virant légèrement et crachant les flammes en tournant la tête de droite et de gauche pour se brûler un passage à travers les Fils.

Sean regarda autour de lui, et vit que le reste de son escadrille le suivait, toujours dans la même formation en étage qu'ils avaient adoptée à la suite de Kenjo. Cela leur donnait un pouvoir de destruction maximal. Sous ses yeux, il vit Jerry et Manooth esquiver puis reparaitre. À son tour, il esquiva avec Carenath.

Mille pieds sous eux, il aperçut Sorka et son escadrille de cinq, et, derrière leur formation, Tarrie à la tête des autres reines.

Encore ! dit impérieusement Carenath, montant en flèche dans un intervalle entre les Fils.

Il tourna la tête en arrière, bouche grande ouverte. Sean tâtonna pour trouver un bloc de pierre de feu. Ils manquaient de pratique, pensa-t-il. Carenath esquiva dans *l'Interstice*.

Shoth est brûlé à l'aile ! annonça Carenath. *Mais il continuera à combattre !*

Il n'en combattra que mieux à l'avenir ! rétorqua Sean.

Puis toutes les courroies de son harnais se tendirent comme Carenath se cabrait presque à la verticale pour éviter un paquet de Fils qu'il calcina aussitôt.

Reprenons la formation ! ordonna Sean. Il ne manquerait plus qu'ils se brûlent les uns les autres. Mais il vit que les autres étaient restés en formation quand Carenath reprit sa position normale.

Après cette première traversée exaltante de la Chute, ils se mirent sérieusement au travail et, bientôt, cracher le feu et esquiver devinrent chez tous des réactions instinctives. Carenath disparut plusieurs fois dans *l'Interstice* pour se débarrasser de Fils enroulés autour de ses ailes. Chaque fois que Carenath était brûlé, Sean serrait les dents sous la douleur de son dragon. Tous les bronzes et les bruns avaient des blessures mineures. Mais ils continuaient à se battre. Les reines les encourageaient sans interruption. Puis Faranth annonça qu'un traîneau arrivait, et, un peu plus tard, que les équipes au sol étaient à l'œuvre dans le port, détruisant les spores tombées jusqu'au sol. Les réservoirs de Seminole étaient vides, et Sorka avait l'intention d'aller les remplir au port.

Faranth demande si nous allons encore combattre longtemps, dit Carenath.

Tant qu'il nous restera de la pierre de feu ! répondit farouchement Sean.

Il venait de recevoir des Fils en pleine figure, et ses joues le piquaient. Machinalement, il se dit que des masques leur seraient bien utiles à l'avenir.

Manooth dit qu'ils n'ont plus de pierre de feu ! annonça soudain Carenath après une escarmouche qui sembla durer une éternité. *Doivent-ils aller en chercher au Fort ?*

Sean n'avait pas réalisé que la bataille les entraînait dans l'intérieur des terres. Ils se trouvaient maintenant au-dessus des remparts imposants du Fort. Il les considéra un moment, médusé, réalisant seulement qu'il était mort de fatigue et de froid. Son corps était moulu sous le harnais de vol, son visage le brûlait, et il avait les doigts, les orteils et les genoux engourdis.

Dis-leur d'atterrir au Fort ! Les Fils se sont déplacés vers les montagnes. Nous ne pouvons rien faire de plus aujourd'hui.

Enfin ! s'exclama Carenath avec tant d'enthousiasme que Sean, oubliant ses joues brûlées, sourit.

Il lui donna une tape affectueuse sur l'épaule, tandis que toute la formation exécutait un virage à droite et amorçait la spirale préparatoire à l'atterrissage.

— Emily ! s'écria Pierre, faisant irruption dans la chambre de sa

femme. Emily, tu n'arriveras pas à le croire !

— Croire quoi ? demanda-t-elle, de cette voix fatiguée qu'elle avait depuis l'accident.

Elle tourna la tête sur le dossier de son fauteuil et lui sourit.

— Ils sont arrivés ! On me l'avait dit, mais il fallait que je le voie de mes yeux. Les dragons et leurs maîtres sont arrivés au Fort. C'est un triomphe. Ils viennent de combattre les Fils, exactement comme tu rêvais qu'ils le fassent, exactement comme Kitti Ping l'avait conçu !

Il prit la main qu'elle lui tendait, une des rares parties de sa personne qui n'eût pas souffert de fractures.

— Et braves tous les dix-sept, ces jeunes gens ! Ils se sont taillé un chemin à travers les Fils à coups de flammes, selon Paul.

Il vit les joues de sa femme se colorer, sa respiration s'accélérer et ses yeux briller d'intérêt, et il sourit, les larmes aux yeux. Elle leva la tête et il reprit son récit :

— Paul les a vus calciner les Fils en plein ciel. Ils n'ont pas combattu jusqu'à la fin de la Chute, bien sûr, parce qu'une partie se déroulait au-dessus de la mer, et que le reste tombera dans les montagnes où ça ne fera de mal à personne.

« Paul dit qu'il n'a jamais rien vu de plus beau. Encore mieux que l'arrivée des renforts à la bataille de Cygnus. Et ils ont tout filmé, alors tu pourras regarder les combats plus tard.

Pierre se pencha pour lui baiser la main. Les larmes lui montèrent aux yeux à la pensée d'Emily et des vaillants jeunes gens qui avaient affronté cette terrible menace dans le ciel de leur nouveau monde, à la fois merveilleux et terrifiant.

— Paul est descendu pour les accueillir. Ils auront une réception triomphale. Ma parole, ça nous redonne du courage à tous. Tout le monde applaudit et acclame. Pol et Bay pleurent à chaudes larmes, chose pas du tout scientifique pour ces deux-là ! Je suppose qu'ils considèrent un peu les dragons et leurs cavaliers comme leurs enfants. Et je suppose qu'ils ont raison, tu ne trouves pas ?

Emily s'agita dans son fauteuil, crispant les mains sur le bras de Pierre.

— Aide-moi à aller à la fenêtre, Pierre. Il faut que je les voie de mes yeux !

La plupart des habitants du Fort sortirent pour les accueillir, agitant des drapeaux de fortune en poussant des acclamations, tandis que les dragons repliaient leurs ailes pour atterrir en terrain découvert, où les équipes au sol avaient anéanti les Fils ayant échappé à leur feu. La foule se pressa autour d'eux, refoulant les cavaliers, tous impatients de toucher un dragon, et ignorant les appels des jeunes

combattants qui réclamaient à grands cris médecins et médicaments pour soigner les brûlures.

Enfin, Sean vit avec soulagement un glisseur planer au-dessus d'eux, ses haut-parleurs ordonnant à la foule de reculer pour donner de l'air aux dragons et laisser passer les docteurs.

Le tapage diminua d'un ou deux décibels. La foule s'ouvrit, livrant passage à l'équipe médicale, et permettant aux cavaliers de démonter. Et quand les acclamations retombèrent, un murmure de sympathie parcourut la foule en entendant les gémissements des dragons. Autour de Carenath, tout le monde aida Sean à le soigner.

Tout ce monde est là pour nous voir ? demanda timidement Carenath. Le bronze tourna son aile gauche pour que Sean puisse atteindre une brûlure plus large que les autres, et il soupira de soulagement quand on l'eut enduite de crème anesthésiante.

— On a eu une chance incroyable, marmonna Sean quand il fut certain que toutes les blessures de Carenath avaient été soignées.

Il regarda autour de lui, pour s'assurer que tous les autres dragons avaient reçu des soins. Sorka lui sourit, le visage maculé de suie et de sang, et leva le pouce en un geste de triomphe. Il fit la même chose des deux poings.

— Quelle veine de nous en être sortis avec des petites brûlures et des écorchures. On ne savait même pas ce qu'on faisait. Quelle veine !

Son esprit bouillonnait d'idées d'esquives nouvelles et d'exercices qui leur permettraient de calciner les Fils plus efficacement. Après tout, cette bataille n'était qu'une brève escarmouche, la première d'une guerre qui devait durer longtemps, très longtemps.

— Hé, Sean, toi aussi tu en as besoin, dit un des médecins, lui ôtant son casque pour lui enduire la joue de pommade. Il faut que tu sois présentable. L'amiral vous attend !

Comme à point nommé, un grand silence retomba sur la plaine. Les cavaliers se rassemblèrent et marchèrent vers le pied de la rampe où Paul Benden, en grand uniforme de la flotte, flanqué d'Ongola et d'Ezra pareillement parés, attendaient les dix-sept jeunes héros.

Au pas, les jeunes gens s'avancèrent, passant devant les gens qui souriaient béatement de fierté. Sean reconnut bien des visages : Pol et Bay qui semblaient prêts à exploser d'orgueil ; Telgar, le visage inondé de larmes, Ozzie et Cobber à ses côtés ; Cherry Duff, soutenue par ses deux fils, ses yeux noirs brillants de joie. Il aperçut brièvement les Hanrahan, Mairi qui levait son dernier-né dans ses bras pour qu'il puisse voir la scène. Pas trace du gouverneur Emily Boll, et Sean sentit son cœur se serrer. Ainsi, c'était vrai, ce que Peter Chernoff avait dit. Ce moment ne serait pas pareil, sans elle.

Ils arrivèrent au pied de la rampe ; les jeunes filles étaient restées un pas en arrière, et Sean se trouvait au centre de la rangée des garçons. Quand ils s'immobilisèrent, Sean avança d'un pas et fit le salut militaire. Il lui sembla que c'était la chose à faire. L'amiral Benden, les larmes aux yeux, lui rendit fièrement son salut.

— Amiral Benden, dit Sean, maître du bronze Carenath, j'ai l'honneur de vous présenter les Chevaliers-Dragons de Pern !